Valentine and Orson

L'histoire de
Valentin et Orson

A Troyes

1738

Reel: 71 Title: 17

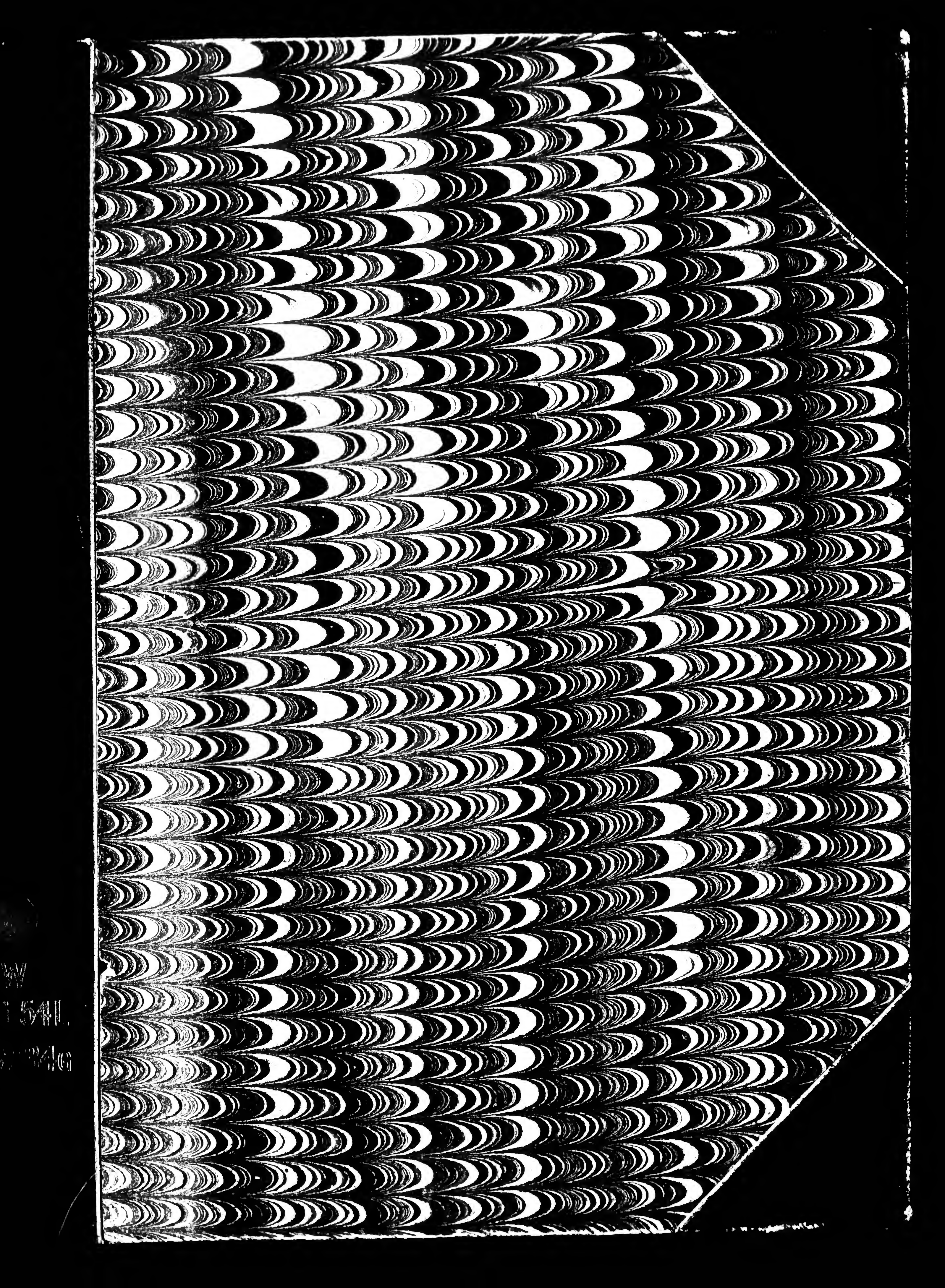
BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00071.17

Control Number: AAW-0934
OCLC Number : 07079542
Call Number : W 381.54L V234g
Author : Valentine and Orson (French romance).
Title : L'histoire de Valentin et Orson : trés-preux, trés-nobles, et trés-vaillans chevaliers, fils de l'empereur de Grece, & neveux du trés-vaillant & trés-chrétien roi de France Pepin ...
Imprint : A Troyes : Chés Pierre Garnier, imprimeur & marchand libraire, 1738.
Format : [149] p. : ill. ; 22 cm.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/16/94
Camera Operator: AR




THE JOHN G WHITE
COLLECTION OF FOLKLORE AND
ORIENTALIA GIVEN TO THE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY



L'HISTOIRE DE VALENTIN ET ORSON.

TRE'S-PREUX, TRE'S-NOBLES, ET TRE'S-VAILLANS Chevaliers, fils de l'Empereur de Grece, & neveux du trés-vaillant, & trés-Chrétien Roi de France Pepin.

Contenant diverses matieres, comme vous pourrez voir cy apres.



A TROYES,
Chés PIERRE GARNIER, Imprimeur & Marchand Libraire, démeurant en la ruë du Temple.

AVEC PERMISSION. 1738.



CY COMMENCE L'HISTOIRE

DES DEUX PREUX ET VAILLANS CHEVALIERS nommez Valentin & Orson, fils de l'Empereur de Grece & neveux du très-puissant & redouté Pepin Roy de France.

Comme le Très-Noble Roi Pepin épousa Berthe, Dame de très grande renommée & valeur.

CHAPITRE PREMIER.



NOus trouvons aux anciennes Croniques que le noble & vaillant roi Pepin espousa & prit à femme Berthe de grande renommée, sage & prudente, qui en son tems eut & souffrit par envie grande tribulation; car elle fut chassée de la compagnie du Roi son mary par une fausse vieille envenimée en malice, laquelle vieille, pour la premiere nuitée trouva maniere de donner une sienne fille au lieu de la bonne Reine Berthe, & elle conduisit cette trahison à maintenir sa fille avec le Roi, au lieu de Berthe son épouse, lequel Roi eut deux fils d'icelle fille, c'est à sçavoir Hauffroy & Henry, qui au tems de leur regne gouvernerent fort & gâterent le pays de France, et furent de fier courage, & pleins de malle volonté, ils furent cause de mettre la Reine Berthe en exil, dont convient maintes douleurs & angoisses souffrir, longuement elle fut en cet exil, en passant ses jours en larmes & gemissemens: mais puis après de sa douloureuse fortune, Dieu le Créateur vrai protecteur & défenseur, voulut la bonne Dame en son adversité misericordieusement secourir,

& en tant que Dieu Créateur du monde au moyen de plusieurs Barons de France, desirant le bien du Royaume, la Reine Berthe fut accordée au Roi, le quel en grand honneur la reçût: & aprés peu de tems engendra un fils, qui fut le puissant Charlemagne, lequel aupres fut déchassé du Royaume par les dessusdits Hauffroy & Henry, ainsi que plus à plein apert en ce livre: mais je vous veux parler de la maniere ci devant proposée, & du fait & gouvernement du vaillant Valentin & de son frere Orson.

LE Roi Pepin, avoit une sœur, nommée Bellissant, belle & gracieuse; & bien endoctrinée & l'aimoit le Roi son frere de bonne amour, & advint que pour le bruit & renommée d'icelle laquelle des grands & petits étoit prisée & aimée pour sa beauté & gracieux parler, maniere & contenance, qui en elle resplandissoit plus qu'en nulle autre Dame, le Roi Alexandre Empereur de Constantinople fut épris de son amour, & pour cette cause vint en France avec grand état, accompagné de plusieurs Comtes, qui tous étoient en grandes pompes si ne demeura pas longuement aprés sa venue, qu'il fit venir les plus grands Princes & Seigneurs de sa Cour, & leur commanda de se mettre en honorable état & qu'ils allassent ver le Roi Pepin lui demander en mariage sa sœur Bellissant laquelle lui fut accordée par le Roi à grand joye & honneur par toute la Cour, tant d'un côté que d'autre; la fête menée par les joyeuses nouvelles de l'alliance de l'Empereur Alexandre & du Roi Pepin qui sa sœur lui donna. Les nôces furent faites en grand triomphe & ne faut demander si lors fut largesse de toutes choses; la fête dura longuement, puis l'Empereur & ses gens prirent congé de son beau frere le Roi Pepin pour aller à Constantinople avec sa femme Bellissant; le Roi fit habiller ses gens pour accompagner l'Empereur, chacun monta à cheval & y avoit grande quantité de Dames & Damoiselles qui accompagnerent Bellissant & ceux qui demeuroient pleuroient son département: le Roi les convoya plusieurs jours tant qu'ils arriverent à un port où ledit Empereur voulut monter sur la mer, & pris congé du Roi Pepin, lui rendant graces, plus que je ne vous saurois dire de la bonne reception qu'il lui avoit faite, entr'autres chose de sa sœur Bellissant lignelle il lui avoit donné pour femme; à ces mots le Roi Pepin embrassa Alexandre, en lui disant beau Sire & bon Seigneur au regard de ma puissance je ne vous ai pas reçu en triomphe si excellent comme je deusse, mais pourtant je reconnois la gracieuseté de vous qui de mon petit pouvoir vous êtes content & à moi ne sont pas les mercis mais sont à vous, quand tant vous m'avez voulut décorer de votre personne honorée, que ma sœur avez prise à femme, sçachez que d'ici en avant j'ai bonne volonte que nous soyons bons amis. Et quand est de moi je suis celui qui de ma puissance voudroit le corps & les biens abandonner pour vous secourir en toutes places selon mon pouvoir; puis Pepin vint vers sa sœur Bellissant, & lui dit, belle sœur ressouvenez vous du lieu dont vous êtes issue, & faite en maniere que moi & vos amis & tout le sang Royal puissions avoir de vous joye & honneur: vous allez en pays étranger de votre nation, gouvernez vous par sages Dames & vous gardez de mauvais conseil, vous êtes la creature du monde que plus aime, ce me seroit la mort prochaine si par vous n'avions bonne nouvelles. Mout donna le Roy Pepin de bons enseignemens à sa sœur Bellissant, & l'embrassa en pleurant pour son département & la Dame qui eut le cœur piteux dolent, répondit peu de chose, car de ses yeux & de son cœur soûpiroit si tendrement, que le parler lui étoit choses trop forte Adonc pri rent congé Dames & Damoiselles, Barons & Chevaliers tant de France que l'Empereur; là eut maintes l'armes & soûpirs jettez pour la Dame, puis le Roi Pepin retourna en France, l'Empereur

monta sur mer & eut bon vent, tant qu'en peu de tems lui & ses gens arriverent à Constantinople & là fut reçû à grand honneur, dont le reciter seroit long, mais ne demeura gueres que le grand honneur qui fut fait à Bellissant & la joye que chacun mena fut bien tôt changée en pleurs & lamentations pour la Dame Bellissant qui par trahison fut en exil.

Comme l'Empereur fut trahy par l'Archevêque de Constantinople.

Chapitre. 2.

EN ce tems il y avoit un Archevêque en la Cité de Constantinople, lequel Empereur aimoit sur tout, & lui faisoit des biens en abondance, tant avoit fianceen luiq'uil le fit Gouverneur de son Hôtel, & son Confesseur principal & sur tous secrets dont il eut depuis le cœur fort dolent, car le faux ingrat non reconnoissant les biens & honneurs qui lui avoit faits, & que par chaque jour lui faisoit ledit Empereur par amour desordonnée fut espris de la puante luxure pour la beauté de la Reine Bellissant, si ardamment qu'un jour il vit la bonne Reine toutes seule en sa salle parée, il vint auprés d'elle s'asseoir, & la commença à la regarder en souriant dont la Dame ne le doit point, car il étoit tant familier de la maison que jamais personne n'eût crû qu'il eut voulu faire ni penser chose contre l'Empereur, Or n'est il point de pire ennnemi que celui qui est familier en la maison quand à mal se veut appliquer, comme bien le montra le faux Achevesque, étant assis auprés de la tant aimée Dame, il ouvrit sa bouche venimeuse, & lui dit, Ma chere Dame, je suis votre petit serviteur Chapelain, s'il vous plait ouir une chose que je vous veux dire, laquelle en douleur j'ai porté & souffert en mon courage longuement, sçachez que la beauté de votre corps & plaisante figure formée & composée outre tout votre humain corps de naturelle operation à ravi & embrasé mon cœur nuit & jour & ne peut penser sinon à vous seulement, & qui pis est je perds repos boire & manger, maniere & contenance quand il me souvient de vos beaux yeux & claire face, si requiers à Dieu qu'il vous doient volonté de me recevoir pour ami & que je vous puisse servir & complaire à votre plaisir, car si il est ainsi que vous me refusiez pour ami, je n'ai espoir ni confort plus prochain que la mort invoquer. Hélas ! Dame vous qui êtes en toutes choses renommée, douce, courtoise & débonnaire, ne soyez cause d'abreger ma mort ; mais me vueillez octroyer votre amour par tel convenant que je serai loyal & secret en amour plus que ne fut jamais homme. A ces mots deceptifs, & pleins de trahison la Dame comme prudente & sage lui répondit Ha faux & deloyal Archevêque, tenté & plein de diabolique volonté, comme oses tu proferer de ta bouche, qui sacrée doit être, paroles tant vilaines & abominable contre la majesté Imperiale de celui qui tant doucement ta nourri & monté en honneur plus qu'à toi n'appartient ? d'où te peu venir cette malediction, d'être cause de ma damnation, que me dois en la sainte foi, & & en mœurs & conditions enseigner, ainsi que l'Empereur pense, & du tout se confie en toi. Ja à Dieu me plaise que le sang de France dont je suis extraite, ni la Majesté du puissant Empereur soit honnie & en rien deshonnorée. O faux & maudit homme regarde que tu veux faire, qui me veux dépouiller, dévêtir de tout honneur & mettre mon corps en vergogne vituperable, & mon ame en la voye de damnation éternelle, délaisse ta folle opinion, car à tel fin n'y peut parvenir n'y atteindre, si plus tu en parle sois certain que je ferai sçavoir à mon mari l'Empereur, & alors pourras bien dire que de ta vie c'est fait & pourrant va t'en d'ici & n'en parle plus; de telle réponse fut l'Archevêque mout courroucé & n'osa plus avant proceder sur le fait puis qu'il n'avoit l'amour de la Dame, & ainsi confus s'en retourna, car oncques elle ne fit semblant ni maniere qui soit

qu'il ne peut prendre aucun reconfort ni nulle esperance de le sçavoir parvenir à son attente: grandement se repentit de sa folie quand rebuté & refusé se vit de la Dame, mais remede n'y trouva pour sauver son honneur fors que par trahison, car il se doutoi, en lui même que l'Empereur ne sçût par la Reine la mauvais volonté de son courage. Trop-tôt commença la folie, & tard se repentit. Il advint souvent que ce que fol pense demeure imparfait.

Comme l'Archevêque après qu'il fut éconduit de la Dame Bellissant pour son honneur sauver, contre la noble Dame pensa imaginer une grande trahison. Chapitre 3.

ADonc en pensée & souci trop parfait, & envieux pour l'Archevêque doutant que l'Empereur ne le fit mourir pour sa fausse trahison, laquelle contre la seigneurie & magnificence il avoit commise si pensa de sauver son honneur au mieux qu'il pourroit & tant fit que sa malediction couvrit en feignant & dissimulant qu'à son pouvoir il vouloit & desiroit le bien & honneur de l'Empereur: le jour de l'Ascension de notre Seigneur il vint de vers l'Empereur & le tira à part & lui dit. O très haut Empereur je connois les grandes graces que m'avez données & octroyées & sçai bien que par vous je suis en honneur monté plus qu'à moi n'appartient, & si m'avez fait (moi indigne & insuffisant maître est gouverneur de votre Maison du tout à moi vous confiant plus qu'en nul autre de votre Cour, si je dois être en place où je souffre votre état être diffamé & votre renommée mise au bas; car ainsi me soit Dieu propice que j'aymerois le plus cher devant tous de me soumettre à subir mort & finir mes jours que voir ou ouir devant ma presence langage & paroles, qui à votre honneur & seigneurie sussent mal convenables. Si me veuillez ouyr reciter un cas qui grandement touche votre honneur & état. Sire, il est vrai que bellissant votre femme sœur du Roi Pepin de France, laquelle vous avez prise & honorée pour votre femme & épouse, ne vous tient pas foi ni loyauté comme elle doit; car elle aime autre que vous & vous est déloyale; mais tant y a que je ne veux pas nommer celui qui de votre femme fait sa volonté, car vous sçavez que je suis Prêtre sacré. Il est vrai que verité de cette chose m'est venue en confession, si ne le dois-je, ni ne veux pas reciter en maniere que je vous nomme celui qui tel des-honneur vous pourchasse: mais que tant vous me veuillez croire qu'en toute la Cour n'y a plus dissolue & déhonnête femme que la vôtre que tant bonne vous tenez, dont votre corps est en danger & peril, ja elle a pour chasse nuit & jour, maniere de vous faire mourir afin de mieux faire sa volonté & pourtant que je suis tenu de vouloir votre profit & honneur garder, & je vous faits sçavoir que vous la vueillez adviser le plus secrettement que faire le pourrez à votre honneur: autrement je tiens votre honneur perdu & votre personne deshonorée, car trop est grande infameté entre les Princes que vous cuidiez avoir épousé la sœur du Roi de France pour la fleur de beauté, prudence & noblesse & vous avez une mauvaise qui de votre vie est ennemie & votre mort désire & a peu de jour en jour dont je suis déplaisant, en laquelle chose vueillez remedier au mieux que vous pourrez pour votre honneur garder.

Quand l'Empereur entendit parler le traître Archevêque, ne faut pas demander s'il en fut en son cœur trés-amerement courroucé. Car quand l'homme aime fort une chose de tant plus il est dolent quand on lui en raporte mauvaise nouvelle. L'Empereur crût de leger les paroles du faux Archevêque, car en lui avoit la confiance plus qu'en nul homme vivant. Il crût trop de leger parquoi inconvenient puis après en sont venus, c'est grand danger aux Princes que de croi e de leger: l'Emp[illegible] repondit rien, car il fut tant épris de courroux qu'il perdit maniere & contenence, & s'en alla parmi le Palais gemissant, & jettant soûpirs angoisseux, qui ne fe-

tient pas tant& ne peut son ire refraindre ni attremper, mais entra sans parler ni faire nul semblant dedans la chambre de la Dame Bellissant, & sans dire mot à Dame ni à Damoiselle, cruellement & de fier courage vint prendre la belle Dame Bellissant & par les cheveux la jetta à terre si rudement que de sa face merveilleuse lui fit sang le saillir.

Adonc la Dame se prit à crier & pleurer très fort: Hélas mon cher Seigneur, quelle chose vous meut de me frapper & battre si outrageusement, car oncques en jour de ma vie ne vous fis que tout honneur & loyal service de mon corps. Ha! patain, dit l'Empereur, je suis trop bien informé de votre vie, que maudite soit l'heure & le jour que de vous premier me vint connoissance, si la frapa derechef si grand coup qu'elle perdit la parole & cuiderent toutes les Dames & Damoiselles qu'elle fut morte & firent un cri si très-haut que les Barons & Chevaliers de la Cour l'ouyrent, si vinrent en la chambre dont les uns leverent la Reine Bellissant, & les autres prirent l'Empereur en parlant à lui en telle maniere. Hélas, Sire comment avez-vous si cruel courage de vouloir deffaire si vaillant et noble Dame, qui tant est de tout cher aimée en la quelle fut oncques vû ni apperçû blâme ni deshonneur, pour Dieu Sire soyez un peu plus attrempé & moderé. car à tort & sans cause, entreprenez cette querelle contre la bonne Dame N'en parlez plus dit l'Empereur, je sçai bien comme la chose va. Et qui plus est je suis deliberé totalement de la mettre à mort & si nul d'endre vous me dit le contraire je le ferai perdre possessions & heritages. A ces mots parla un sage Baron de l'Empereur, & lui dit. Sire advisez & considerez que vous voulez faire, vous sçavez que la Dame que vous avez épousée est sœur du Roi de France nommé Pepin lequel est puissant & de grand courage & devez fermement croire que si vous faites à sa sœur Bellissant outrage ni vilanie, il est homme pour se venger par telle façon que trop dommage pourroit porter en ce pays, & en pourrons mourir maintes nobles personnes & vaillant Seigneurs, & vous même en exil, & en grande honte donc ce seroit pitié d'autres part la bonne Dame est grosse d'enfant comme vous voyez Si est peril à vous de la frapper si rudement: Après ces paroles la Dame se jetta à genoux devant l'Empereur en parlant à lui en pleurant, & lui dit en cette maniere.

Hélas mon Seigneur, ayez pitié de moi, car oncques en jours de ma vie mal ni vilanie je ne voulus faire ni penser & si vous n'avez pitié de moi, vueillez au moins avoir pitié de l'enfant que je porte en mon ventre car je suis enceinte de votre faic dont Dieu par sa grace me doit à joye délivrer: hélas Sire je vous requiers que dedans une tour me fassiez mettre & enfermer tant que le tems sera venu que je délivre & enfante, aprés mon enfantement faites de mon corps ce qu'il vous plaira. Toute ces paroles disoit la Dame en l'armorant des yeux & soupirant du cœur, car bien avoit le cœur dur qui se sçavoit tenir de pleurer: mais l'Empereur qui par le maudit Archevêque fut deçû, & courroucé au cœur, n'eût oncque pitié de sa femme, mais cruellement lui répondit fausse putain desordonnée, d'autant que tu est grosse d'enfant, je me dois peu réjouir, car je suis tant de ton gouvernement informé que je n'y ai rien & que deloyallement tu t'est abandonnée à autre qu'à moi.

Quand ils virent que l'Empereur ne vouloit point son ire apaiser, tous par un commun accord le menerent hors de la chambre & le plus doucement qu'ils purent le tinrent en paroles en lui remontrant sa grande faute & la Dame demeura en la chambre qui du sang avoit sa face teinte & souillée. Adonc les Dames qui étoient avec elle lui apporterent de l'eau claire pour soit laver Et à cette heure son Escuyer nommé Blandimain, entra dedans sa chambre & quand il la vit commença à pleurer en lui disant, hés Madame, je vois bien que maintenant vous êtes trahie, je prie à Dieu que

maudite soit la personne qui ce mal vous a pourchassé. Pour Dieu ma trés douce Dame prenez un peu de reconfort, & si vous voulez je vous menerai en France vers le Roi Pepin votre frere qui me donna à vous pour servir en vos necessitez laquelle chose je voudrois faire de ma petite puissance, croyez mon conseil, & nous retournerons en votre pays, car vous devez être seure que l'Empereur vous fera brievement mourir à grand honte & deshonneur. Lors répondit la Dame, Hélas Blandimain mon ami, trop seroit chose vituperable & déshonnête de m'en aller en telle maniere sans autre déliberation, & pourroit-on croire de leger que l'Empereur auroit raison, & que je serois coupable du fait. Et pource j'aime mieux mourir de mort que du blasme recevoir du fait dont je suis innocente, & sans cause accusée. Lors l'Empereur qui fut par le moyen des Barons un peu moderé de son ire envoya querir Bellissant sa femme laquelle fut amenée devant lui. Et quand il la vit le cœur lui trembla de deüil de ce qui ne l'osoit faire mourir pour doute du Roi Pepin son frere & par des rudes paroles lui dit Fausse & mauvaise femme par vous mon honneur vituperé, si jure à Dieu que si ne fut pour l'amour de votre frere le Roi Pepin je vous ferois ardre & brûler au feu, mais pour l'amour de lui sera votre vie prolongée pour le present. Si vous fais sçavoir que cette heure je vous bannis de mon pays & Empire, vous partirez expressement que demain vous partiez de la Cité car si plus je vous vois, jamais n'aurez répit que mourir ne vous fasse, & si fais commandement à tous ceux de mon pays que nul ne soit si hardi de vous accompagner convoyer, fors, seulement votre Escuyer Blandimain que vous amenâtes de France & allez où vous voudrez sur votre aventure car jamais à mon côté ni à mon lit ne coucherés. Incontinent aprés le commandement de l'Empereur qui fut soudain, la Reine Bellissant & son Escuyer Blandimain monterent à cheval & vinrent à la Ville &, là fut des Seigneur & Dames & tout le menu peuple tant grands comme petits, faits grands pleurs & lamentations en si grand nombre que telles plaintes ne fut oncque vûes ni ouyes. Chacun couroit à la porte pour recommander à Dieu la bonne Dame, qui par l'Archevêque est piteusement déchassée, & au sortir de la Cité fut le cry si grand & piteux que c'étoit pitié de l'ouyr. Or s'en va Blandimain qui menoit & conduisoit la Dame Bellissant, & ont pris le chemin à tirer vers le noble pays de France. Et quand elle fut hors des murs de la Cité, & qu'elle se vit aux champs pauvrement ornée & comme une personne infâme vilainement déchassée, puis elle étoit issue de trés haute magnificence Imperialle où elle avoit été mise : aprés pensa la miserable & dolente fortune qui étoit si soudainement tournée sur elle.

Hélas pourquoi tarde la mort qu'elle ne vienne à moi pour ma vie abbreger, & mes angoisses & douleurs mettre à fin. Hélas, de malheur fus-je née : car de toutes les malheureuses je suis la nompareille. Or, sont toutes mes joyes menée en tristesses & mes ris en pleurs, & mes chants en soûpirs convertis. En lieu de robes de drap d'or & de pieres précieuses de valeur inestimable, dequoi souloie être parée, je suis comme femme publique d'injure vituperée, commise ornée & de toutes parts me convient le demeurant de ma miserable vie dolente couvrir mes habits de larmer qui mes jours feront finir. O vous pastourelles des champs considerez ma grande douleur, & pleurez mon grand exil. O pleût à Dieu que je fusse d'aussi basse condition & état descendue que la plus pauvre du monde, au moins je n'aurois nulles regrets de me voir en telle pauvreté. Hélas pourquoi m'éclaire le Soleil & pourquoi me soutient la terre quand n'ai besoin que de la fontaine dangereuse de tristesse & mortelle pour donner à mes yeux force abondance de larmes, car il n'est pas encore en ma puissance humaine & corporelle,

de ma-

de ma tristesse langoureusement & suffisamment pleurer. O fausse trahison te dois bien de cœur maudire, car par toi je suis aujourd'hui la plus dolente creature qui soit vivante sur terre. Hélas mon frere Pepin Roi de France que ferez vous de cette dolente. il vous eût mieux valut que je n'eusse jamais été enfantée ni mise sur terre. En faisant cette dure complainte, la Dame demeura pasmée sur le cheval & à peu qu'elle ne tombast à terre, mais Blandimain s'aprocha pour la soutenir & lui dit. Hélas Madame prenez en vous confort & ne veuillez entrer en tel desespoir, & ayez en Dieu ferme fiance, car comme vous êtes innocente, sçachez qu'il gardera votre bon droit. Alors il avisa une trés-belle fontaine vers laquelle il mena la Dame & au plus beau lieu la fit asseoir pour se reposer un peu & prendre courage, Si vous laisserai à parler d'eux & vous parlerai de l'Archevêque qui fut perseverant en sa malice damnable & diabolique.

Comme l'Archevêque se mit en habit de Chevalier & monta à cheval pour poursuivre la Dame Bellissant laquelle étoit bannie.

Chapitre 4.

ET quand l'Archevêque vit que la Dame étoit partie, il pensa qu'il iroit aprés, & que d'elle feroit à sa volonté, il laissa camail & aumusse, & comme irregulier & apostat ceignit l'épée & monta à cheval & frappant des éperons, tant chevaucha qu'en peu de tems il fit beaucoup de chemin, & demandoit nouvelle de la Dame à ceux qu'il rencontroit & on lui disoit le chemin qu'elle tenoit. Tant chevaucha le traitre qu'il entra en une forest fort longue & large, si print le grand chemin & s'efforça de chevaucher, quand il eut un peu cheminé, il apperçût la Dame avec Blandimain qui étoit auprés de la fontaine où elle étoit descendue pour se rafraichir & reposer, car lassée & pesante étoit pour les pleurs & gemissemens dont son cœur étoit rempli, & Blandimain la reconfortoit de son pouvoir.

Adonc l'Archevêque tira devers eux & apperçût la belle Bellissant qui ne le connut point, pource qu'il portoit l'habit dissimulé : mais étant approché d'elle le connu bien. Hélas dit-elle Bladimain, or vois-je venir vers nous le faux homme. c'est l'archevêque qui est cause de mon exil, hélas j'ai grand peur qu'il me veuille faire vilenie. Dame dit Blandimain n'ayez doute de lui, car s'il vient pour vous faire mal ou déplaisir je mettrai mon corps pour le vôtre, & vous défendrai jusqu'à la mort. Lors l'Archevêque arriva & mit pied à terre, puis salua la Dame, disant. Trés chere Dame, j'ai tant fait en peu de tems vers l'Empereur qui vous a déchassé qu'il sera de vous voir bien joyeux & serez en votre premier état remise ; & mis en plus grand'honneur & triomphe que jamais fûtes, & pourtant pensez y, car je suis pour votre honneur & profit.

Or dit la Dame, déloyal & cruel adversaire de tout honneur Imperial, je dois bien avoir cause de te haïr : quand par ta fausse malice tu donne a entendre à l'Empereur que je me suis miserablement abandonnée & pour cette cause il m'a privée de tout honneur Royal & Imperial. Tu m'as mise en chemin & en danger d'user & finir mes jours en doulcureuse tristesse ; car il n'y a au monde plus dolente femme que moi : Dame dit l'Archevêque delaissez telles paroles, car par moi il ne vous peut que tout bien venir, car je suis assez puissant pour votre douleur & déconfort mener en joye & liesse & plus que jamais vous ne fûtes, En disant ces paroles, il s'inclina vers la Dame pour la baiser, & Blandimain saillit sur l'Archevêque & lui donna si grand coup qu'il le jetta à terre & lui rompit deux dents de la bouche. Adonc ledit Archevêque se leva & fut fort dolent & tira son épée, & Blandimain pris un glaive qu'il portoit & s'a-

faillirent l'un l'autre tant que tous deux furent fort navrés. Et ainsi qu'ils se combatoient arriva vers eux un Marchand, lequel de tout loin qu'il les vit s'écria Seigneur delaissez votre débat & me vueillez compter d'où la chose procede, & sçaurai de vous deux lequel à tort ou droit. Sire dit Blandimain laissez-nous faire notre bataille, car je ne ferai la paix avec celui-ci. Hélas dit la Dame veuillez nous secourir car voici le faux Prestre maudit qui mon honneur veut tollir à force & outre mon courage, c'est l'Achevêque damné qui d'avec l'Empereur à tort me fait partir & par son faux langage de sa compagnie expulser. Quand le Marchand entendit la Dame, il en eut grand pitié & dit à l'Archevêque, Sire laissez votre en reprise & ne touchez à la Dame car vous pouvez sçavoir que si l'Empereur étoit averti de votre fait, il vous feroit honteusement mourir.

Et quand l'Archevêque entendit le Marchand délaissa a bataille & se prit à fuir parmi les bois, car il fut dolent de ce qu'il le connût pour ce qu'il pensoit bien faire sa volonté de la Dame, mais il entreprit chose dont la fin en fut découverte comme il sera dit. Après le départ de l'Archevesque la Dame demeura au bois sur la fontaine triste & dolente, & Blandimain qui étoit fort blessé. Alors le Marchand lui dit, Hélas Dame je vois bien que par le traître Archevesque avez été déchassée de la compagnie de l'Empereur. Dieu me fasse tant vivre qu'une fois je le puisse acuser de ce fai & sa mort pourchasser. Dame adieu vous dis, qui reconfort & patience vous veuille donner, & Blandimain le remercia doucement & après il monta la Dame à Cheval puis monta sur le sien, & s'en allerent en une maison qui étoit auprés de là, où ils se tinrent 7. où huit jours pour guerir Blandimain, quand il fut reposé & qu'il peût marcher ils se mirent en chemin vers le bon pays de France & commença la Dame à jetter grand soûpirs & complainte en disant : Hélas Blandimain mon ami que pourra dire mon frere le Roi Pepin & tous les Seigneurs, de ma piteuse avanture, quand ils sçauront que pour fait disolu & déhonneste je suis de l'Empereur & de la contrée de Constantinople separée, & comme femme publique à tout le monde abãdonnée Hélas ! or suis je certain que mon frere croira que du fait je suis coupable si me fera mourir à honte, car il a le courage inhumain Dame dit Blandimain de ce n'ayez doute car ce n'est pas chose à croire de leger, votre frere est sage & discret, il est fourni de bon conseil pour prendre garde à cette matiere. ayez fiance en Dieu, car il vous confortera & votre bon droit gardera : en devisant de ces chose ils chevaucherent tant qu'après qu'ils eurent passé plusieurs pays sauvages & divers Royaumes, Duchez, & Comtez, il arriverent en France & passerent par Orleans pour aller à Paris où le Roi se tenoit, Lors entrerent en une Forest mout grande qui est à trois lieues d'Orleans, en la quelle il advint piteuse adventure à la Dame Bellissant.

Comme Bellissant enfanta deux enfans dans la forest d'Orleans, dont l'un fut appellé Valentin, & l'autre Orson, & comme elle les perdit.

Chapitre 5.

Ainsi Bellissant fut dedans la forest chevauchant & étoit enceinte comme il vous a été dit. Or advint que le tems de son enfantement approcha, elle se prit à pleurer fort tendrement. Lors Blandimain lui demanda Madame qu'avez-vous que tant vous plaignez. Hélas Blandimain dit la Dame mettez le pied à terre & me descendez a bas & me couchez sur l'herbe, & pensez diligemment d'aller querir quelque femmes, car le tems est venu que je dois enfanter. & ne puis plus attendre. Blandimain descendit & puis mit a Dame au pied d'un haut arbre, lequel il choisit pour mieux connoître la place où il la laisseroit, puis monta à cheval & chevaucha tant qu'il pût pour avoir une femme qui vint se-

courir la Dame, laquelle demeura seule & sans compagnie. Lors par la grace de Dieu fut délivrée, & fit tant par son secours, que dans la forest elle enfanta deux fils : mais ils ne furent pas sitôt venu sur terre que la Dame souffrit grandpeine comme vous ouirez: quand la Dame eut les 2. enfans de son ventre mis hors & produit au monde ainsi qu'elle étoit seule dessous l'arbre couchée; il vint devers elle une grosse Ourse velue & horrible qui faisant de grands cris & effrayée s'aprocha d'elle & prit entre ses dents un de ses deux enfans & parmi le bois s'enfuit. Lors fut la Dame fort dolente, non sans cause, & d'une voix foible & lasse commença piteusement à crier. Et à ses deux pieds & à ses deux mains s'en alla par le bois aprés la cruelle bête qui son enfant emportoit Las! trop petit lui vaut la poursuite, car elle ne verra jamais son enfans tant que par divin miracle lui soit rendu. Tant chemina la noble Dame parmi la forest en pleurant pour son fils, & tant fort se travailla d'aller aprés qu'une forte maladie la prit & demeura pâmée, contre la terre se coucha comme femme morte. Je vous laisserai à parler d'elle & vous parlerai de l'autre enfant qui demeura seul. Il advint en ce tems que le Roi Pepin partit de Paris accompagné de plusieurs grands Seigneurs, Barons, Ducs, Comtes & Chevaliers pour aller à Constantinople voir sa sœur Bellissant. Si tira devers Orleans, & tant chemina qu'il entra dans la forest où étois sa sœur Bellissant accouchée, mais rien n'en sçût pour cette fois. Or le Roi Pepin passant par la forest avisa dessous le haut arbre l'autre fils de Bellissant, tout seul qui dessus la terre gissoit. Si chevaucha cette part, & dit: Belle trouve & bonne rencontre, regardez comme voici un bel enfant. Sire Roi dirent les Barons, vous dites verité. Or dit le Roi je veux qu'il soit nourri à mes dépens tant que Dieu lui donnera vie, & qu'il soit gardé soigneusement, car s'il vient en âge je lui ferai largement de biens Adonc il appella un sien Ecuyer & lui bailla la charge de l'Enfant, en lui disant, prenez cet enfant & le porté à Orleans, & le faites baptiser & lui cherchez une bonne nourrice & faite qu'on panse de lui au mieux qu'il sera possible. Bien droit avoit le Roi Pepin si de l'enfant étoit amoureux, car il étoit son neveu, mais pas ne le sçavoit. Adonc l'Ecuyer prit l'enfant ainsi que le Roi Pepin lui avoit commandé & le porta à Orleans & le fit baptiser lui donna son nom & le fit nommer Valentin car étoit le nom de l'Ecuyer, puis demanda une nourrice & fit panser de l'enfant, ainsi qu'on lui donna en charge. Le Roi chevaucha toûjours outre par la forest, car il avoit grand desir d'être en la Cité de Constantinople pour voir Bellissant sa sœur, que tant il aimoit ainsi que par le bois passoit il rencontra Blandimain lequel menoit une femme; si leu connu le Roi. Lors Blandimain mit pied à terre & salua le Roi. Aprés ce salut fait le Roi lui dit, Blandimain beau fire, dites-nous nouvelle de Constantinople & entr'autre chose, dites moi comment se porte Bellissant ma sœur, cher sire dit Blandimain, quand à l'égard des nouvelles, à peine vous en sçaurois-je dire de bonnes, car trop a demal votre sœur Bellissant, par la trahison du faux langage d'un Archevêque; qu'elle a été de l'Empereur chassée & bannie hors son pays, car tant lui a donné l'Archevêque de fausses paroles à entendre, que si n'eût été les Seigneurs du pays qui votre fureur ont douté, l'Empereur l'eût fait pendre & mourir devant tous, Blandimain le Roi Pepin qui étoit fort dolent, & de tant tiens l'Empereur foll qu'il n'a fait mourir ma sœur; car par le Dieu tout puissant, si piteusement je la tenois jamais de mort elle ne seroit respiré que de mauvaise mort ne la fisse mourir Or avant Seigneurs dit il, notre voyage est fait retournons à Paris, car je ne veux pas allez plus outre. Je sçai trop de nouvelles de ma sœur sans en plus demander. At ces paroles tourna la bride de son

cheval pour s'en retourner menant grand deuil en son courage, & lui même se pris à dire. O vrai Dieu tout puissant souvent homme est deçû par femme, or suis-je bien venu contraire de mon intention, moi qui de ma sœur Bellissant quidoit avoir une fois toute joye & plaisir, & l'Empereur Alexandre être à moi secourir & tenu cher. Et par elle je suis grandement diffamé & mis en grand deshonneur. Et en cette melancolie si grande, chevaucha le Roi Pepin longuement tant qu'il arriva à Orleans. Adonc Blandimain qui bien connut le courage du Roi Pepin, pour doute de la Dame ne lui déclara plus rien, si s'en retourna vers l'arbre où il l'avoit laissée mais il ne la trouva point dont il fut marry & de grand courroux plein il descendit & lia son cheval & commença à chercher par le bois & tant alla qu'il trouva la Dame sur la terre qui déplorée étoit tant lasse pour son enfant qu'elle ne pouvoit parler qu'à trop grand peine & Blandimain l'embrassa & la mit sur ses pieds, puis lui demanda : hélas, qui vous peut avoir ici amenée. Ha Blandimain, dit-elle toûjours croit ma douloureuse fortune & ma double tristesse. Vray est que quand vous me laissastes vint à moi une Ourse qui un de mes enfans emporta & je mis aprés dedans le bois pour lui cuider ôter, mais je ne sçûs retourner à l'arbre où j'ai laissé mon autre enfant. Dame, dit-il je viens du pied de l'arbre, mais je n'ai point trouvé d'enfant & si ai regardé de toutes parts. Quand la Dame ouit Blandimain, elle mena plus grande douleur que devant & deréchef se pâma & Blandimain la leva qui de grand pitié se prit à pleurer : & la mena vers l'arbre où elle avoit laissé l'enfant, mais quand elle ne le trouva point elle jetta de si grand soûpirs & si piteux qu'il sembloit que le cœur de son ventre d'eût sortir. Hélas dit elle, or n'est il au monde de plus dolente ni plus déconfortée femme que je suis, car de tout en tout je suis vuide de joye & plaisir & de liesse, & suis pleine de toute douleur, & comblée de misere & tristesse intollerable de tribulations aggravée, & entre toutes les désolées la plus deconfortée. Hélas Empereur vous êtes cause de ma mort avancé à tort & sans cause pas mauvais conseil de votre compagnie m'avez privée, car sur mon ame oncques jours de ma vie de mon corps je ne fis faute. Or ai-je perdu par vos propres enfans légitimes de sang Royal issus par lesquels j'esperois une fois être vengée. Vienne la mort à moi pour ma langueur mettre à fin ; car trop plus m'est agréable la mort que languir vivre en tel martyre. Quand Blandimain vit la Dame si déconfortée il la reconforta le plus doucement qu'il peût, & la fit bien penser, baigner & garder, tant qu'elle fut bien guerie, saine & en bon point, & que de ses gemissemens & pleurs elle fut un peu apaisée, car il n'est si grand deuil qu'avec le tems on ne mette en oubli. Adonc Blandimain l'Ecuyer commença à dire à la Dame comme il avoit trouvé le Roi Pepin son frere, lequel lui avoit demandé des nouvelles, & qu'il étoit irrité & courroucé contre elle, si lui dit.

Dame j'ai si grand doute que devers le Roi votre frere ne soyez mal venue, car aussi-tôt qu'il a sçû que l'Empereur vous a déjettée d'avec lui il a montré semblant d'être contre vous fort couroucé, ainsi comme celui qui de trop leger veut croire que la faute soit de vous. Ah Dieu dit la Dame or m'est avenu la chose que plus je doutois. Bien puis à cette heure dire que de toutes parts me survient & environne douleurs & angoisses quand d'avec l'Empereur Alexandre mon époux sans cause & sans raison suis dechassée, jamais à Paris je ne retournerai, mais m'en irai en étrange contrée, si loin que jamais nul n'aura connoissance de mon fait ni ne sçaura où je suis, si mon frere le Roi Pepin me tenoit il me feroit mourir ; car il vaux mieux son ire & sa fureur éviter que d'attendre la mort. Dame dit Blandimain ne pleurez plus, car vous êtes sûre que jamais je ne vous laisserai jusqu'à la mort,

mais je suis déliberé de vivre & mourir avec vous & de vous tenir compagnie là où votre plaisir sera d'aller. Blandimain dit la Dame Bellissant, allons à notre aventure, je vous remercie de votre bon vouloir, car du tout en vous je me fie. Ainsi se sont mis en chemin la Dame & Blandimain, lesquels tous deux ne sont pas joyeux, mais chargez d'angoisses. Je laisserai à parler d'eux pour le present, & dirai de l'Ourse qui emporta l'enfant parmi les bois.

De l'Ourse qui emporta un des Enfans de Bellissant.

Chapitre 6.

L'Ourse qui avoit pris un des enfant de Bellissant, ne le devora pas, mais le porta en sa terriere en une fosse profonde & obscure, qui étoit sans clarté, en laquelle y avoit 4. Oursons forts & puissans. L'Ourse jetta l'enfant parmi ses Oursons à manger mais Dieu qui jamais ses amis n'oublie montra évident miracle, car les Oursons ne lui firent nul mal, mais de leurs pattes velues commencerent à le piquer doucement. Et quand l'Ourse vit que ses petits ne le vouloient devorer elle fut fort amoureuse de l'enfant tant que parmi ses oursons elle le garda un an entier, si fut l'enfant pour cause de sa nourrison de l'ourse tout velu comme une bête sauvage, si se pris à cheminer parmi le bois, & devint grand en peu de tems & commença à fraper les autres bêtes de la forêt tant que toutes le doutoient fort & fuyoient devant lui, car terrible étoit qu'il ne craignoit, n'en avoit de rien peur en tel état, menant vie de bête fut l'enfant lespace de 15 ans, qu'il devint fort grand & puissant tant que nul n'osoit passer par la forêt, bêtes, hommes il abbattoit & mettoit à mort : il mangeoit la chair toute crue comme bêtes, & vivoit de vie bêstialle & non pas humaine. Il fut appellé Orson, pour cause de l'ourse qui le nourri & allaita, & le poil avoit ainsi comme un Ours. Tant fit de mal parmi le bois & tant fut redouté que nul tant fut hardi ne vaillant ne passoit parmi la forêt que grandement ne doutast à rencontrer ledit homme, sauvage, si fut acrut le bruit de lui que ceux du Pays d'environ à force & puissance le chasserent pour le prendre: mais rien n'i valu chose qui côtre lui fut faite; car il ne doutoit filets ni glaives, mais tout rompoit & mettoit par piéces devant lui. Or est il dedans la forest menant vie de bestes sauvages sans nul drap vestir & sans paroles dire, & sa mere Bellissant qui pensoit bien les avoir perdu s'en alla comme femme déconfortée par le pays à l'avanture, & Blandimain la conduit & conforta tant qu'il peût. la Dame avoit toûjours regret des deux enfans, car perdus les a, & prie souvent à Dieu que ses deux enfans puissent sauver, par plusieurs lieux passerent Blandimain & la Dame & tant allerent par terre & par mer qu'ils arriverent au port de Portugal sur lequel avoit un fort Chasteau & icelui Chasteau demeuroit un Geant si grand, si horrible & puissant que nul Cheval tant fut-il fort ne pouvoit soutenir & avoit nom Ferragus, Or advint qu'icelui Ferragus saillit hors du Chasteau vint sur le pont pour demander tribut aux passans comme de coûtume avoit de prendre sur chaque Navire, il entra dedans le Navire où étoit Bellissant, qui étoit fort garnie de plusieurs marchandises Et quand il advisa Bellissant qui étoit tant belle, il la pris par la main & le mena en son chasteau devers sa femme, car il étoit marié à une Dame plaisante & belle, & Blandimain alla aprés la Dame que le Geant Ferragus emmenoit à grand honneur & sans lui vouloir faire vilenie, si la presenta à sa femme, laquelle la reçût volontiers & eut grand'joye de sa venue pour la gracieuse contenance qu'elle voyoit en elle Le Geant commanda à sa femme que Bellissãt fut bien cherement gardée comme son corps & aussi Blandimain son Ecuyer. Elle fut reçûe à grand joye au Chasteau, car bien étoit aprise en bonnes mœurs & sçiences & bien sçavoit parler & honnêtement se gouverner entre les grands & petits. Et quand de ses

enfans avoit souvenance elle pleuroit en son cœur, mais la femme du Geant la reconfortoit toûjours & dessus toute personne la tenoit auprés d'elle, car elle l'aimoit de si grand amour que sans elle ne pouvoit boire ni manger. Long tems aprés elle fut au château de Ferragus. Si vous en laisse à parler et vous dirai de l'Empereur et du faux Archevêque.

Comme par le mauvais conseil de l'Archevêque il fit élever plusieurs nouvelles coûtumes en la cité de Constantinople, & comment la trahison fut connue. Chapitre 7.

APrés que l'Empereur Alexandre eut dechassé vituperablement sa femme Belissant hors de sa compagnie, fit plusieurs piteux regrets pour elle et s'en repenti en son courage, mais le mauvais Archevêque l'entretenoit toûjours en sa folle opinion, et l'Empereur le croyoit et lui donna tant de puissance et d'autorité sur les autres que ce qu'il commandoit étoit fait tant eut de gouvernement et seigneurie qu'il mit sus et leva en la Cité de constanstinople coûtumes et usages contre droit et raison. Or advint qu'en la Cité avoit une foire laquelle on tenoit environ le quinziéme jour de Novembre, et de plusieurs pays venoient les Marchands à cette foire, et quand le jour fut venu qu'on la devoit tenir la ville fut toute pleine de marchands de divers pays et de plusieurs contrées.

Là fit garder l'Empereur la foire comme de coûtume étoit, et bailla la garde à l'Archevêque, qui pour l'acompagner fit armer deux cens compagnons. lesquels se partirent de la ville pour garder ladite foire. Et en icelle foire fut present le Marchand, dont je fais mention, c'est à sçavoir celui qui trouva Blandimain qui avec l'Archevêque se combattit, lequel l'Archevêque bien le connu, mais il n'en fit nul semblant, car trop doutoit que sa fausseté ne fut connue. Trés volontiers il l'eût fait mourir: mais il n'avoit point de puissance sans trop grand scandale. Ce jour ledit Marchand qui fut bien garni de draps d'or et de soye vendit & livra plus que nul des autres; parquoi à la fin de la foire l'Archevêque envoya devers lui un Sergent, pour demander le tribut dequoi il étoit tenu pour cause de la vendition de sa Marchandise. Lors le Sergent vint à lui & dit: Sire Marchand il vous faut payer deux deniers pour livre de ce que vous avez vendu, car ainsi est il ordonné. Or va, dit le Marchand, que mal puisse avenir à celui qui telle coûtume à mise, c'est le faux desloyal que Dieu maudit, car long-tems y a que mourir doit honteusement, Et quand le Marchand eut ainsi diffamé l'Archevêque, le Sergent leva son baston, & en frappa le Marchand sur la tête si grand coup que le sang saillit. Quand le Marchand se sentit frapé il prit son épée & frappa le Sergent si fort qu'il l'abbatit tout mort Lors s'éleva grand bruit du peuple par toute la foire, en telle maniere que les Seigneurs prirent le Marchand & le menerent devant l'Archevêque, lequel le vouloit incontinent faire mourir, mais le Marchand qui sage fut & bien avisé, demanda la Loi, c'est-à dire qu'il vouloit être oui en ses raisons & défence, & la justice lui octroya, Adonc l'Archevêque le fit mener devant l'Empereur, car grande volonté avoit de le faire juger à mort: mais en désirant la morr d'autrui il pourchassa la sienne comme vous ouirez. L'Archevêque fit presenter ledit Marchand au Palais, ce fait l'Empreeur qui commanda au Juge de se mettre en chaire, et l'Archevêque fit par un Avocat rigoureusement proposer contre le Marchand en l'accusant du meutre qu'il avoit fait, et de la grande injure qu'il avoit dite contre la réverence de l'Archevesque. Quand le propos fut fait contre le Marchand à deux genoux se jetta devant la Majesté de l'Empereur et lui commença à dire: Trés haut & excellent Prince, s'il vous plaît de votre benigne grace me donner audiance, car devant tous vos Barons je vous dirai chose qui de grande importance est dont votre honneur est chargé. Mar-

chand, dit l'Empereur, or parlez sûrement, car je vous en donne permission, Sire, dit le Marchand mandez que les portes de votre Palais soient close afin que nul ne puisse sortir, ce qui fut fait, puis le Marchand dit devant tous hautement : Seigneurs Barons & Chevaliers qui désirez & devez aimer l'honneur du triomphant Empereur entendez à mon parler. Le tems est venu que la trahison du mauvais Archevêque que vous voyez ici doit estre connue & déclaré publiquement devant vos reverences. Hélas Sire Empereur, c'est le méchant homme par qui votre femme a été à tort de vous déchassée, & lui qui plus devoit votre honneur garder, vous a mis en deshonneur & un jour en requit la Dame Bellissant, laquelle comme sage & prudente le refusa : Et quand ce traître Prestre entendit que la Dame ne feroit pas à sa plaisance, pour doute que son peché ne fut découvert, il a tant fait par ses fausses paroles qu'il vous a donné à entendre, que votre femme Bellissant vous étoit déloyalle & quelle s'étoit abandonnée à autre qu'à vous, laquelle chose sauf honneur de votre reverence & de tous les Seigneurs qui sont : il a menti comme faux & infidelle, & si pour plus grande approbation de ce cas vous me demandez comme je le sçai & qui la verité m'a déclarée:

Je vous dis qu'un jour bientôt après que votre femme fut bannie de votre pays en chevauchant parmi un bois, je trouvé icelui irregulier & apostat qui étoit en armes & en habit dissimulé, qui est chose contre Dieu & l'ordonnance de sa vocation, en celui bois auprès d'une fontaine avoit assaillit Blandimain, lequel conduisoit la dolente Bellissant votre femme.

Et comme je vis leur debat je commençai à dire Messeigneurs laissez votre débat en paix & la Dame qui piteusement pleuroit me commança à dire, Marchand, mon ami, vueille moi secourir à l'encontre de ce faux traître de méchant Archevesque, qui à force & contre mon courage me veut tollir & ravir mon honneur. Helas c'est celui par qui je suis en exil mise & chassée d'avec l'Empereur & de sa Cour : je frappe mon cheval des esperons pour les separer; mais celui Archevesque prit soudainement la fuite parmi le bois, car il fut dolent quand il vit qu'il fut connu. Helas Sire Empereur & puissant Roi, j'ai pensé plusieurs fois en mon courage de vous déclarer cette matiere mais parler ne vous en osois informez vous du cas & si vous trouvez le contraire faites-moi mourir. Quand l'Empereur entendit le Marchand se prit à pleurer & dit à l'Archevesque. Ha faux & déloyal traître je te dois peu honorer & tenir cher, je me suis forcé toute ma vie à te bien faire & te mettre à honneur, tu me rend deshonneur & trahison. Or Dieu me soit témoin, que j'ai toûjours crû que par toi serois trahi une fois en ma vie & la chose que plus doutois m'est aveune, tu m'as fait de tous les grands les plus petit, & de tous les Princes le plus diffamé. Las! je dois bien haïr ma vie, & quand il faut que par trahison je sois privé de la chose que j'aimois le plus de la malheur ai-je crû ton conseil trop de leger Ha Sire, dit l'Archevesque, ne soyez contre moi courroucé pour chose que le Marchand vous dise, onc de ce fait ne sçû rien & n'en suis coupable, mais innocent & tel me veux je tenir.

Tu mens faussement dit le Marchand, car de la trahison tu ne peux excuser, & si tu dis du contraire je veux batailler en un champ pour cette querelle soutenir, & si offre mon corps à estre livré à mort si devant la nuit fermée je ne te rends faux traître, ou mort ou vaincu, ou tu confesseras ton cas, & afin que nul ne pense que mon courage ne s'accorde aux dits je te livre mon gage, pense de te bien deffendre. Quand l'Empereur vit que le gage fut jetté, il dit à l'Archevesque ; or est-il tems que selon droit & justice vous avisiez de combatre au Marchand, ou déloyauté dire verité reconnoître. Ha Sire, vous devez

sçavoir que de faire bataille je dois être excusé, car je suis Prêtre sacré & en ce faisant je tancerois & réprouverois la dignité de la sainte Eglise. Adonc l'Empereur lui dit, en cette querelle n'y a point d'excuse, car il convient que vous combattiez au Marchand que vous accusé de trahison & si vous ne le voulez faire je vous tiens pour coupable du fait. De cette parole le faux Archevêque fut mout effrayé, car il vit bien qu'il falloit qu'il combattit, si dit à l'Empereur, Sire puisqu'il vous plaît que de mon corps je montre & prouve que je suis innocent d'iceiui cas, c'est bien raison que je le fasse, combien que c'est contre mon état, Or pensa bien le traître s'excuser de faire & entreprendre la bataille, mais peu valut son parler & ses excuses, car l'Empereur commanda que l'Archevêque fut gardé en telle sorte qu'il le peût avoir à sa volonté, & aussi fit garder le Marchand, & commanda qu'on le traitast honnestement, & puis assemb'a son conseil pour déterminer du jour de la bataille & le champ fut pris & les lices faites pour l Archevêque & le Marchand faire combattre.

En cette bataille Dieu qui est vrai & juste juge montra bien évidemment par devant tous que la trahison doit toûjours retourner à son maistre, ainsi comme vous entendrez ci aprés.

Comme l'Empereur Alexandre par le conseil de plus sages envoya querir le roi Pepin pour la vérité de la querelle du Marchand & de l'Archevêque.

Chapitre 8.

APrés que la journée fut terminée il commanda de preparer le champ & les lices, si vint nouvelles à l'Empereur que le Roy Pepin étoit à Rome pour aider le Pape à l'encontre des infidel es & ennemis de notre Sainte Loi Chrêtienne. Et lors il fut advisé par le conseil de plus sages de son empire qu'on devoit aller querir le Roi Pepin afin qu'il fut present au jour de la bataille pour plus honnête excuse, & qu'il connût que par mauvaise trahison il avoit fait separer sa femme hors de sa compagnie, où qu'à bon droit & juste querelle il l'avoit déchassée.

A ce conseil s'accorda volontiers l'Empereur & envoya incontinent messagers à Rome, & leur bailla lettre pour porter au Roi Pepin qui lors étoit à la sainte Foi défendant contre les infidelles comme dessus ai dit. Lors les messagers se partirent de Constantinople & tant allerent par mer & par terre qu'ils arriverent à Rome devant le Roi Pepin lequel il saluerent & firent la reverence telle qu'il appartenoit puis lui dirent. Trés redouté & excellent Roi, nous vous presentons cette lettre de par le puissant Empereur de Constantinople notre maître, si veuillez regarder le contenu d'icelle, & sur ce plaise votre Royale Majesté nous en rendre réponse.

Adonc le Roi Pepin prit la lettre & la leut & aprés l'avoir leue, il parla devant tous & dit, Seigneurs voici nouvelles de grandes admiration. L'Empereur Alexandre me mande que ma sœur Bellissant que donné lui avoit a été par lui à tort, sans cause mise en exil, par un faux entendre que lui a donné un faux traître Archevêque, lequel de son cas détestable est accusé par un Marchand qui sur cette querele le veut vivre & mourir en combattant l'Archevêque devant tous en champ de bataille, comme vaillant & hardi, ledit Marchand a livré son gage, se confiant en la Justice de sa cause. Or il est ainsi que tel jour ils se doivent combatre, je veux y être afin de connoître si ma sœur que tant aimois a commis la faute dont elle étoit accusée, & s'il est ainsi que l'Empereur lui ait fait injustemēt tel deshonneur je vous jure par mon serment Royal que de lui je prendrai vengeance, car la grande faute qu'il m'a faite ne pourra jamais être réparée Adonc commanda le Roi Pepin que chacun fut prêt & appareillé à partir pour l'accompagner en son voyage de Constantinople

Constantinople, car il vouloit être au jour de l'entreprise faite contre le Marchand & l'Archevesque, incontinent ils furent tout prest de faire le commandement du roi Pepin lequel sortit de Rome en belle compagnie. Et tant chevaucha qu'il vint à la Mer, & monterent sur les Galeres & tant firent par les journées, qu'ils arriverent à Constantinople. Et quand l'Empereur sçût la venue du roi Pepin, il commanda qu'on sonnât les cloches, & que par toute la Cité on demenât la plus grande joye que faire se pouvoit. Chacun fut joyeux de la venue du roi Pepin, et l'Empereur Alexandre monta à cheval somptueusement accompagné sortit hors de la Cité pour lui aller au devant : mais incontinent qu'il vit le roi Pepin et qu'il lui souvint de Bellissant, commença à pleurer et soûpirer si fort qu'il ne put parler sinon en jettant de grosses larmes et faisant de grandes lamentations de cœur et de bouche. Et le roi Pepin qui avoit le courage fier et orgueillieux, ne fit senblant que pour son pleurer il eût quelque pitié ni compassion, mais lui dit en cette maniere. Empereur laissez le pleurer, et ne vous déconfortez pas, car si ma sœur vous avez perdue n'en faites esmoi, car qui perd une putain n'en doit être fachez. Ha! dit l'Empereur, pour Dieu ne dites telles paroles de votre sœur, car je crois fermement qu'en elle est toute loyauté et que je l'ai déchassée à tort et sans cause. Lors le Roi Pepin lui dit, d'autant plus on vous en doit blamer, & chacun peut connoître la grande inprudence qui est en vous, quand par un seul faux entendre vous avez si legerement crû, & estes cause que ma sœur est comme une vagabonde déchassée d'avec vous, & je suis peu tenu d'aimer celui qui tel blâme m'a fait & à tout le sang de France.

Quand l'Empereur entendit telles paroles & qu'il connu le courage du Roi Pepin, il en fut fort courroucé en son cœur, répondit simplement! Hélas sire ne vous vueillez à ce émouvoir : mais moderez votre courage; car j'espere moyennant la grace de Dieu que verité sera bien tôt connue.

Empereur dit le roi Pepin, vous avez trop attendu, car on dit communement que trop tard ferme l'estable qui son cheval a perdu.

Or s'en est allée ma sœur Bellissant en exil pauvre & égarée, je ne sçai quelle part dont bien me doit douloir le cœur quand il faut que par vous je la perde, car je suis bien certain que jamais je ne la verrai. Hélas! l'on se doit bien garder de faire si hâtif jugement, car on a tôt fait une malle besongne de quoi on se repent tout à loisir, & vous sçavez que bonne renommée est chere, car quand on la pert soit à tort où à droit l'a tard recouverte; peu avez prisé l'honneur de ma personne, quand sans nulle déliberation vû que plusieurs choses souvent se font par envie. En disant les paroles l'Empereur, & le roi Pepin entrerent dans Constantinople en grand honneur, & quand ils furent dedans la Cité l'Empereur voulut loger le roi Pepin & ses gens dans son Palais honnestemeut, mais le roi Pepin n'y voulut entrer : mais fit loger & tenir ses gens tous ensemble auprés de lui : & ne voulut reçevoir de l'Empereur nuls dons ni presens, combien que des choses assez lui fit present, tant du vivre que joyaux & riches paremens.

Bien fut le roi Pepin en grande pensée de sa sœur Belissant, car tous ceux de la Cité lui affirmoient que c'étoit la meilleure Dame que jamais fut, & que par trahison injuste elle avoit été accusée & bannie.

Comme l'Archevêque & le Marchand se combattirent en champ pour sçavoir la verité à l'occasion de Bellisant. Chapitre 9.

QUand le jour fut venu que le Marchand & l'Archevêque se devoient combattre, l'Empereur le fit amener devant lui & lui commanda d'armer. Les Chevaliers de la nation de l'Archevêque l'allerent armer & fut richement habillé, & l'Empereur commanda qu'on armast le Marchand, & qu'il fût armé aussi bien & en la maniere de son propre corps, ce qui fut fait. Alors l'Empereur le fit Chevalier & lui donna l'accollée en lui promettant Ville & Château & de grandes richesses, si l'Archevêque pouvoit être par lui vaincu, &

déconfit quand tous deux furent armez, & leurs blasons en leurs cols pendus. on amena leurs chevaux, & monterent dessus pour aller au champ. Lors commanda l'Empereur aux Chevaliers & aux Sergents qu'ils accompagnassent l'Archevesque jusqu'au lieu, & que de lui prissent garde & leur enchargea sur leur vie afin qu'il ne s'en pût fuir : car il étoit subtil & cauteleux.

Le Marchand fut monté sur son cheval bien armé en tous lieux, & forte épée ceinte, & chevaucha vers le champ. & premier entra dedans. Aprés lui allerent de Constantinople à grand nombre de peuple, que fort seroit à le nombrer, ne demeura pas longuement que l'Archevesque entra au champ hautement accompagné: car il étoit riche & de noble nation. Là fut le Roi Pepin qui volontiers régarda le Marchand. disant. Mon ami, Dieu te doit grace d'avoir victoire contre le faux homme, car par la foi de mon corps si l'Archevesque est aujourd'hui vaincu, & que je puisse au vrai connoître la verité de ma sœur Bellissant, je te recompenserai si hautement, que de ma cour je te ferai le plus grand, sire dit le Marchand je vous remercie du bon vouloir que pour moi avez, sachez que j'ai confiance en Dieu qui me gardera le bon droit que j'ai en cette querelle en telle maniére que je démonstrerai devant tous la trahison de l'Archevesque, qu'il fait contre votre sœur. Et à ces mots le Marchand se départit de devant le Roi Pepin pour aller assaillir l'Archevesque; si vint un Heraut qui les fit tous deux jurer, & faire serment accoûtumez, & après on fit sortir tous ceux qui étoient dedans le champ fors les deux combattans. Or sont-il sur les rangs. Si vinrent d'une part, & d'autre qui la charge en avoient leur presenter les lances. Et lors frapperent des esperons l'un devers l'autre & , se rencontrerent si merveilleusement que des coups qu'ils se donnerent les lances rompirent & fut le coup si grand que tous deux sur leurs Chevaux passerent outre Et quand ils furent au bout du champ ils retournerent l'un sur l'autre incontinent leurs épées és mains, & se joignirent ensemble : & si grands coups se donnerent qu'ils firent voler à terre les pieces de leurs écus. Quand l'Archevesque vit que le Marchand l'assailloit si rudement, il pensa en lui, que tant bien tiendroit que la nuit sera venue, & que telle étoit la Loi que quand un homme appelloit l'autre. en un champ de bataille, il convenoit qu'il l'eût vaincu devant le soleil couché où il seroit pendu; pource pensa l'Archevesque de soi fortement tenir, le Marchand qui la coûtume sçavoit de tant plus s'éforçoit de faire fortes armes contre l'Archevesque qui le suivit de près, & tant le pressa à force de coups que d'un qu'il lui bailla, lui abbatit une oreille, & grande partie de son hauberion, qui étoit de fin or & acier, tant fut le coup grand & merveilleux que le Marchand ne peut tenir son épée, mais elle lui cheût à terre, & quand l'Archevsque vit que le Marchand fut sans bâton, il frapa son cheval d'étoc en telle maniere qu'il lui creva un œil, & lors le cheval qui se senti navré s'efforça & tant courut parmi le champ que le marchand jetta à bas & lui fut tant fortune contraire qu'il demeura pendu par le pied en l'étrief de la selle, & le cheval qui point n'arresta le traîna tant, & si piteusement que tous ceux de l'assemblée en étoient dolens, & à part eux disoient que du Marchand il n'y avoit plus espoir ni confort. Et quand le Roi Pepin le vit en grande martyre, incontinent où il étoit il se prit à pleurer trés-piteusement. en disant tout bas. Helas pauvre Marchand; or vois-je bien clairement que de tes jours il n'y en a plus en ce monde. Hélas, or puis-je bien connoître manifestement que ma sœur Belissant est coupable du fait dont elle a été chargée, & que Dieu veut démonstrer évidemment à tous qu'à bon droit l'Empereur Alexandre l'a déchassée & rejettée de sa compagnie, & si elle eut été de dessus les saints Fonts en terre portée, & ensevelie bien en est honteuse, & de malheure née, car par elle est le noble sang de France livré à des honneur, ainsi me soit ame que si je la tenois, je la ferois mourir de mort vilaine & angoisseuse, bien de divers soupirs, fit le Roi Pepin, pour la grande douleur qu'il portoit en son

cœur & l'Archevesque en toute sa puissance ne peut jamais faire aller son cheval vers le Marchand ni de lui approcher qui bien sembloit être chose miraculeuse. Or fut ainsi que je vous ai dit, le Marchand trainé de son cheval par le champ en telle maniére que le cheval cheut par terre : Et quand le cheval fut bas le Marchand se leva lequel fut preux vaillant & hardi : & quand l'Archevesque apperçût le Marchand qui étoit relevé il vint courant à lui & lui donna deux ou trois coups si merveilleux. que le Marchand fut bien étourdi, si repris son haleine & s'avança subtilement, & d'un grand courage frappa l'Archevesque en telle maniere qu'il lui fit cheoir son épée parterre, & outre son harnois le navra tellement qu'il lui fit courir le sang en bas. Lors l'Archevêque mit son cœur & sa force de soi venger, & brocha son cheval pour courir audit Marchand, mais il fut subtil, & tira un grand coûteau pointu, & le jetta contre le cheval de l'Archevêque, & le frappa au col si rudement que le cheval commença à regimber & faillir, dont l'Archvêque fut en grand danger de cheoir à bas, & au faillir du cheval il perdit son écu; le Marchand le jetta hors des lices afin qu'il ne s'en pût plus ayder. Et quand il eut ce fait il s'en alla fraper son cheval de son épée parmi le ventre, tant qu'il abbatit par terre le cheval, & l'Archevêque lequel incontinent se releva : m is le marchand fut diligent, que si grand coup lui donna que tout plat l'abbatit par terre, & puis saillit sur lui, & lui ôta son Heaume pour lui couper la tête. Et quand l'Archevêque se vit en ce danger, plein fut de trahison, & dit au Marchand. Las! ami. je te prie que tu vueilles avoir pitié de moi & me donner tems & espace que je me puisse confesser afin que mon ame ne puisse être en danger, car à toi me rends comme vaincu, & coupable. Quand le Marchand oui parler l'Archevesque, il fut si courtois de l'Archevesque & le laissa lever. Et quand le faux Prestre fut sur ses pieds levé, & hors la sujestion du Marchand, il n'eut nul volenté de se confesser : mais il prit & saisi le Marchand, & le jetta à terre lui disant par grande ire. Marchand, n échaperas que mourir ne te fasse devant tout le monde outrageusement, ou tu feras à ma volonté ce que je te recommandrai : Ha! dit Marchand qui trahi se vit : Archevesque, je vois & connois bien que je suis à votre merci, & que de moi pouvez faire du tout à votre plaisir. Si vous prie que me disiez quelle chose vous voulez que pour vous je fasse l'accomplirez, s'il vousplaît me sauver la vie. Marchand, dit l'Archevesque voici que tu feras. Je veux que devant l'Empereur & le Roi Pepin tu témoigne en public qu'à tort & sans cause tu m'as de ce fait accusé faussement, que de ce fait me décharge, & prendras la charge, par telle convenance que si faire tu le veux, je te jure, & promets de te garder de mort & ferai ta paix envers l'Empereur & le Roi Pepin, outre plus je te jure en foi de gentillesse & de l'ordre de Prêtrise de te donner en mariage une mienne niéce que j'ai qui est fort belle, plaisante & gracieuse, si pourras bien dire que jamais de son lignage plus heureux ni plus riche ne fut trouvé & pourtant avise si tu le veux faire en telle manier, & choisie de vivre ou mourir. car par nulle autre voye échaper tu ne pourras sans perdre la vie. Incontinent que le Marchand entendit l'Archevêque ainsi parler il fut pensif & dolent, & non sans cause, si reclama Dieu que son droit lui voulût garder & le preserver de mort. puis répondit en telle maniere, Sire Archevesque votre raison est bonne, suis prest de vous complaire, & obéir en me fiant que foi, & loyauté vous ferez & tiendrez. Oui, dit l'Archevesque, je ne te ferai fausseté. Or dit le Marchand, allons devers l'Empereur & les Barons si dédirai la grande injure que contre vous ai proposé. C'est bien dit, dit l'Archevesque, or levez sus. & vous viendrez avec moi. A ces paroles le Marchand se confiant en la misericorde de Dieu se leva sus & quand il fût levé il se recorda la grande

trahiſon que l'Archeveſque lui avoit fait, lui feignant de ſe vouloir confeſſer, cõme devant eſt fait mention, dont il prit en lui courage et ſe penſa de lui jouer d'un pareil tour ; car on dit volontiers que trahiſon eſt telle qu'elle retourne toûjours à ſon maître ; lors il prend l'Archeveſque par ſi grand courage que bientôt l'abbatit deſſous lui et puis lui dit. Archeveſque vous m'avez apris à jouer de ce jeu. Or penſa le faux Archeveſque par pluſieurs paroles faire tant que du Marchand il ſe pût défaire, mais jamais le marchand plus en lui ne ſe fia, il ne luidonna plus de tems ni d'eſpace de ſe relever, mais bien tôt à grand diligence lui creva les yeux et tant de coups lui donna qu'il n'eût force ni pouvoit de ſe venger. Et quand le Marchand vit qu'il avoit vaincu, il le laiſſa à terre, et appella les Gardes du champ et leur dit Seigneurs ici pouvez connoître ſi j'ai fait mon devoir de l'Archeveſque : et s'il eſt vaincu, vous voyez que je l'ai mit en tel point que quand bon me ſemblera je le puis tuer ; et pourtant je vous prie qu'il vous plaiſe faire venir l'Empereur et le Roi Pepin par deça afin que devant leurs hautes magnificences et Seigneuries, l'Archeveſque confeſſe par devant tous à juſte querelle être par moi accuſé, et injuſtement et ſans cauſe avoir pris la défence contre moi ; lors les gardes du champ allerent querir l'Empereur et le Roi Pepin, leſquel vinrent étant accompagnez de pluſieurs grands Seigneurs et Barons, au lieu où étoit l'Archeveſque fort dolent ; ſi lui demada l'Empereur la verité du fait, et il leur conta la maniere comme à grand tort il avoit parlé contre ſa noble Dame Beliſſant, et ſans nulle cauſe par trahiſon ai pourchaſſe ſon exil Hélas penſez les piteuſe larmes du dueil angoiſſeux que jetta l'Empereur : car tant furent ſes cris piteux, et lamentatio s dolentes que grandes abondance de larmes de ſes yeux déſcendoient de toutes parts, et ſa face arroſoit en telle maniere que tous ceux qui le voyoient mener tel dueil étoient contraints de pleurer pour la grande pitié; et ſi l'Empereur demena grand dueil, ne demandez pas ſi le Roi Pepin étoit lors triſte & déconforté. Hélas ce n'étoit pas ſans cauſe que ſi grand dueil de menoient quand ils virent & connurent que trop leger croire, & par fauſſe trahiſon avoient perdu la Dame Beliſſant ſœur du Roi, épouſe de l'Empereur. Et fut entr'eux deux grand joye, & grande triſteſſe en deux parts enſemble, joye pour le Roi de France Pepin, qui de ſa ſœur connut la loyauté, douleur & deſplaiſance pour l'Empereur qui du fait ſe trouva coupable d'autant qu'il ſe ſent à grand tort l'avoir déchaſſée d'avec lui, & aprés toutes lamentations, la confeſſion de l'Archeveſque ouye, & ſa grande trahiſon, l'Empereur aſſembla ſon Conſeil pour adviſer & juger de quelle mort l'Archevêque devoit mourir, fut deliberé qu'il ſeroit bouilli tout vif dans l'huile & ainſi fut fait. Aprés lequel Jugement chacun ſe retira en ſon logis.

Et quand le Roi Pepin fut retiré en ſon logis l'Empereur dolent & ſoûpirant, vint par devers lui mit le genouil à terre puis lui dit en pleurant. Hélas Sire Roi ai vers vous commis un crime déteſtable & déhonneſte. Or vois-je clairement, & connois que par ma folie & legere creance ie ſuis & ai été cauſe de votre ſœur être en exil & de ſa perdition, de laquelle choſe ie vous requiers pardon, & devant vous ie me preſente comme coupable, votre grace attendant, & en reconnoiſſant ma faute vilaine & pour ſatisfaction, ie rend du tout en vos mains le Royaume de Grece qui iuſtement eſt à moi & m'apartient, car ie ne requiers avoir le nom d'Empereur ni de Roy tant que ie vivrai, mais ie veux comme ſervant à vous obeir, car ie l'ai bien merité. Quand le Roi Pepin entendit le bon vouloir & la grande humilité de l'Empereur il prit grand pitié de lui & lui pardonna devant tout les Barons & aprés leur paix faite par un commun accord déliberent entr'eux d'envoyer meſſagers par tout pays pour chercher la Dame Beliſſant. Aprés leſquelles choſes prit congé de l'Empereur pour retourner en France.

Comme le roi Pepin prit congé de l'Empereur, & se partit de Constantinople pour retourner en France, & comme aprés il alla en la Cité de Rome contre les Sarrazins Chap. 10

LOrs Pepin partit de Constantinople aprés les choses dessus dites, & tant chevaucha qu'il arriva en France, & s'en alla à Orleans pour se rafraîchir; car volontiers étoit audit lieu pour le deduit des forests qui son à l'environ. Si commanda que pour sa bien venue on fit table ronde, & ainsi fut fait, & quand vint l'heure du plein dîner le Chevalier qui avoit nourri Valentin le prit par la main, le presenta devant le Roi, disant Sire voici l'orphelin lequel vous trouvastes dans la forest d'Orleans, que vous baillastes pour nourrir & garder, or l'ai-ie nourri iusquà cette heure presente, non pas àmes dépens, mais aux vôtres si vous prieSire que de l'enfant ayez memoire, en peu de tems deviendra grand & si est tems d'y penser. Et quand le Roi Pepin ouit parler le Chevelier il appella l'enfant Valentin, & le prit par la main, si le vit tant sage & bien apris en mœurs &conditions qu'à cette heure il lui donna toutes les coupes, tasse& pots, & autres riches vaissellés qui lors étoient apprestées pour servir à la Cour, puis le Roi dit devant tous qu'il vouloit que Valentin fût cherement gardé. Et pour la grande beauté&honneur de sa personne leRoi voulut que le jeune enfant Valentin qui n'avoit environ que l'âge de douze ans fût mis & nourri avec sa fille Esglantine, qui tant étoit belle & sage, & bien apprise, que tout le monde disoit bien & honneur de sa personne: si furent les deux enfans nourris ensemble, s'aimoient bien l'un l'autre d'amours justes & loyales en telle maniere qu'ils ne pouvoient avoir de joye ni liesse l'un sans l'autre Et principalement Esglantine fille de Pepin Roi de France, voyant la prudence de Valentin fut tant d'amours éprise, en tel honneur & si bien que sans lui ne pouvoit avoir récreation. Valentin devint grand, & de belle statur en toutes choses bien apris, il aimoit fort chevaux & armes, volontiers il se trouvoit ès icûtes, & là où il se trouvoit il emportoit le prix d'honneur Lors le Roi Pepin voyant la vaillance & bonne volonté & courage, il lui donna chevaux & harnois terres, rentes & grande possession & ne demeura pas long-tems que de lui fut grand bruit par la Cour, dont plusieurs eûrent grande envie & souvent lue disoient en reproche, que ce n'étoit qu'un trouvé & un pauvre sans connoissance de nul de ses parens pour le nourrir &entretenir, desquelles paroles Valentin pleuroit souvent. Et quand la noble Esglantine le voyoit courroucé elle pleuroit tendrement, & de toute sa puissance le confortoit. Et Valentin se gouvernoit en la Cour du Roi Pepin entre les Barons Chevaliers, Dames & Damoiselles si bien & si sagement que nul n'en sçauroit dire que tout bien & honneur, & son frere Orson est dedans la forest velu, couvert de poil comme un Ours menant une vie debête sauvage comme devant est fait mention, & comme en icelui Chapitre vous sera déclaré: car sçachez que tôt aprés la venue du Roi, lui étant à Orleans vint un messager de Rome envoyé par le Pape qui secours & aide de lui demandoit contre les payens & ennemis de notre sainte Foi Chrêtienne qui avoient prise la Cité de Rome. Quand le Roi Pepin entendit que les Sarrazins étoient dedans Rome, fit toute diligence d'aprester son armée, laquelle Valentin fut le chef & principal gouverneur. Quand la noble pucelle Esglantine sçût que Valentin s'en alloit, elle fut dolente comme celle qui l'aimoit & le tenoit cher en tous autres. Alors elle demanda pour aller parler à lui secrettement, & quand il fut venu elle lui dit en soupirant. Hélas Valentin mon ami, or vois-je bien que je n'aurai plus ni joye ni consolation quand départir vous faut pour aller en bataille. Hélas vous estes ma seule amour, mon confort & le refuge de toute ma plaisance or plût-à Dieu que je n'eussent parens ni amis en ce monde qui me gardast de faire ma volonté: Dieu me veuille aider que jamais autre que vous n'aimerois ni n'aurois en mariage. Si seroit Roi de France & je serois Reine. Ha Dame dit Valentin laissez votre imagina-

tion n'avez dessus moi le cœur si ardent. Vous sçavez que je suis un pauvre trouvé en la Cour de votre pere, & ne suis en nulle maniere homme pour vous : ni la plus pauvre Damoiselle qui soit avec vous, & pource pensez autre part, faites que vous montriez de quel lieu vous êtes extraite. Et adieu vous dis qui vous veuillés avoir en sa garde. A ces mots Valentin se départit & laissa la belle Esclantine dolente & marie de son département. Le Roi & son ost fut après de monter à cheval & partirent de la Ville d'Orleans pour aller à Rome. Lors le Roi Pepin appella les Seigneurs & Barons de la Cour & leur dit Seigneurs vous sçavez que tout le monde fait bruit d'un homme sauvage, lequel est en cette forest parquoi j'ai grande volonté de le voir prendre devant que je passe plus outre. A ces paroles se consentirent les Barons & Seigneurs de la Cour, la chasse fut ordonnée & entrerent au bois, si prirent plusieurs bêtes sauvages, mais de trouver Orson chacun avoit peur, fors Valentin qui étoit son frere : mais rien n'en sçavoit, lequel désiroit avoir à lui bataille. Tant allerent parmi le bois que le Roi Pepin arriva devant la fosse obscure & tenebreuse où se tenoit Orson. Et quand il vit le Roi saillit tout subitement & vint contre lui. Si le prit & saisit de ses ongles, lesquels il avoit grand, & le jetta à terre rudement & le Roi crût mourir, cria haut demandant du secours. si vint vers lui un vaillant Chevalier. Quand il vit le sauvage qui vouloit étrangler le Roi, il tira son épée pour lui courir sus : mais quand Orson vit l'épée nue flamboyer, & reluire, il laissa le Roi & courut au Chevalier, & le prit & le serra par si grande force & courage qu'homme & Cheval il jetta par terre. Lors se releva le cheval qui eut peur & se sauva parmi le bois, & Orson tint le Chevalier lequel avec ses ongles aigues il étrangla & mit par pieces.

Lors le Roi vint à ses gens qui par le bois étoient ausquels il raconta le danger où il avoit été, & la mort piteuse du chevalier, desquelles nouvelles ouye furent ébahis tous ceux qui là étoient. Adonc ils se mirent ensemble, & s'en allerent devers la fosse d'Orson, croyant de le prendre & tuer. Il ont trouvé le Chevalier : mais ils n'ont vû Orson, car à Dieu ne plaise qu'il fut conquis sinon que de son frere Valentin, lequel le prit, ainsi que vous entendrez dire cy-après. Et quand le Roi Pepin vit qu'il ne pouvoit avoir ni prendre le sauvage, il le laissa pour cette fois & se mit en chemin pour son voyage parfaire à Rome. Les batailles furent rangées, & l'oriflan de France baillé à un vaillant Chevalier, qui avoit nom Millon d'Angler, sage homme & de bon conseil, de très bonne conduite. La furent Gervais & Sanson son frere qui étoient vaillant, Ducs, Comtes, Barons. Or chevaucherent-ils tant qu'ils passerent les pays de Savoye, de Lombardie, & l'Italie tant qu'ils vinrent à Rome & demanderent de la bataille, & la maniere & le fait des Sarrazins, & on leur conta comme un Amiral riche & puissant, grand & de fier courage avoit prit la cité de Rome, & plusieurs Chrétiens mis à mort, & détruits, & avoit desfait les Eglises, & fait le Temple des Idoles, & contraignoit les Pape Cardinaux, Archevêque, & Evêques à servir est officier à la maudite mode de leur Loi très condamnable. Et quand le Roi Pepin ouït & entendit les nouvelles il fut dolent de la grande misere griéve & douloureuse détresse en quoi étoient détenus les Chrétiens. Si approcha de la Cité de Rome fit assembler son ost & mettre en point ses gens d'armes, & ordonner ses batailles, car du tout en courage & volonté de la Foi Chrétienne venger & deffendre, ce qu'il fit & accomplit comme ci-après est déclaré.

APrés que le Roi Pepin eût mis le Siege devant la Cité de Rome, il appella ses Barons & Chevaliers, & leurs dit en cette manier, Messieurs vous sçavez & connoissez que le chien d'Amiral infidele ennemi de notre Foi a mis plusieurs vaillans Chrétiens à mort & rompu vituperé l'Eglise de Rome où notre Seigneur & Redempteur Jesus-Christ étoit tant doucement servi, & honoré. lesquelles choses nous doivent inciter, & émou-

voit à pitié & larmes, & partant je suis déliberé, à l'aide de Jesus-Christ, notre Créateur moi confiant de combattre & expulcer les payens, & maudits Sarrazins hors de la Cité de Rome & de tous pays qui sont à l'environ. Si avisez entre vous lequel voudra entreprendre la charge d'aller porter à icelui Amiral payen de ma part une lettre de défiance : car je lui veux livrer journée, & combattre pour notre sainte Foi exalter, soûtenir, & défendre jusqu'à la mort. Et quand le Roi Pepin eut ainsi parlé, nul ne se tira avant rendre réponse & de ce fait nul ne s'en osa entremettre forts Valentin qui devant le Roi se presenta & par devant tous, en disant : Sire s'il vous plaît de votre licence je veux entreprendre le message, & parlerai devant tous les Payens à leur fier Amiral, en telle maniere qu'à l'aide de Dieu, vous connoîtrez que j'aurai fait votre message, à votre profit & à mon honneur.

Du grand vouloir & vaillant courage de Valentin fut le Roi Pepin trés joyeux, & tous ceux de la Cour émerveillez. Adonc le Roi fit venir un Secretaire auquel il fit écrire lettres de défiance, & puis les bailla à Valentin pour porter à l'Amiral, & Valentin monta à Cheval & prit congé du Roi, & de tous ceux de la Cour, et se mit en chemin à la gloire de Jesus-Christ soit recommandant, et s'en alla à Rome et ne faut pas demander s'il fut volontiers regardé, car si bien se contenoit à Cheval et en armes : que nul ne le voyoit que plaisir n'y prit. Si alla vers le Palais où étoit l'Amiral qui en ses salles étoit triomphamment en grandes pompes. Valentin entra dedans et vient devant ledit Amiral, et le salue en telle maniere. Jesus qui nâquit de la Vierge Marie, qui pour nous tous souffrit mort et Passion veuille garder de mal et deffendre le haut et puissant Roi Pepin, et Mahomet te veuille aider et secourir, redouté Amiral ainsi que je voudrois. Quand Valentin eut ainsi parlé l'Amiral se leva, et comme fier et orgueilleux lui dit Messager retourne-t'en afin que plus je ne te voye, et dit au Roi Pepin qui tient la Loi de Jesus, qu'il croye en Mahomet et que sa creance renonce, et du tout en tout délaisse, et mette bas, où sçaches de certain qui je suis déliberé de le faire mourir et tout son pays détruire. Or t'en va Messager, et plus ne fais devant moi demeurance, car d'ouir telles paroles mon cœur ne le peut souffrir, grand folie as entrepris que si fierement as entré mon Palais, pour telle chose dire devant ma haute Majesté et Seigneurie et si je sçavois que par orgueil où presomption tu eusse cette chose entreprise, jamais au Roi Pepin ne retournerois. Quand le gentil Chevalier Valentin ouit le fier parler dudit Amiral il fut fort douteux, craintif est émerveillé, et non pas sans cause : car la mort lui étoit prochaine, si de Dieu n'eut été consolé mais il fut tant inspiré de Dieu qui lui donna réponse salutaire, tant pour la vie du corps que pour l'ame, et comme sage et bien avisé et apris de donner réponse, parla en telle maniere. Hélas trés puissant, magnifique, et trés-haut Seigneur Amiral, ne veuillez penser ni préméditer que par orgueil ni présomption je sois venu devant vous; vous sçaurez la maniere et le fait comme je suis venu, vous serez bien émerveillé. Dis nous dit l'Amiral comme tu és venu, et tout soudain, car ainsi me soit Mahomet en aide, que prendrai plaisir et consolation à ouir reciter votre entreprise, et votre courage multiplier en tous biens. Lors Valentin parla et dit, Sire Amiral il est vrai que par faute et déloyale envie j'ai été accusé envers le Roi Pepin, et lui a t'on dit que de grande peur et crainte j'avois de me trouver aux armes je voulois retourner en France de laquelle chose le Roi Pepin étant courroucé contre moi et soudain ce matin me fit prendre pour me faire couper la tête : Et quand je me vis en danger pour alonger ma vie me vantai devant tous d'un très-grande folie, car je jurai devant tout ceux de la Cour que je viendrois devers vous pour vous et tout vos Barons défier de par le Roi Pepin, et outre plus je me vantai qu'au departir je vous donnerois trois coups de lance sur

votre corps qui tant est vaillant, & si bien renommé pour los & bruit acquerir, pourquoi vous supplie que m'accordiez cette grace, car autrement n'oserois retourner vers le Roi Pepin que mourir ne me feroit honteusement. Fils répondit l'Amiral, par mahomet le tout-puissant vous n'en serez point éconduit, mais de cette heure vous octroye la joûte & afin que les François qui cette Cité ont assiegée puissent voir cette grande vaillance, je ferai appareiller les joûtes hors de la ville. Grand merci dit Valentin qui à terre se jetta pour baiser les pieds de l'Amiral en signe d'humilité & obéissance: mais on dit en commun proverbe qu'on déchausse souvent le soulier dont on voudroit avoir coupé le pied; Valentin étoit fort renommé au Palais de l'Amiral & réqueroit toûjours Dieu qu'il lui donnast puissance tant faire qu'il pût sçavoir & connoitre de quel lieu il étoit venu, & qui étoit son pere & sa mere. Et ainsi il étoit en grande pensée, l'Amiral lui dit, brave fils vous me semblez bien pensif. Il est vrai, dit Valentin, & non sans cause, car j'ai trop grand honte d'être à la joûte par vous occis & mis à mort. Si vous prie & requiers humblement qu'il vous plaise de me faire venir un Prêtre qui de mes pechez me puisse donner absolution. Alors l'Amiral commanda qu'on fit venir un prêtre, & quand il fut venu, il le donna à Valentin en lui disant. Or tenés & vous confessez, car de toutes vos confessions je ne vous donnerois pas un bouton. Adonc Valentin prit le prêtre par la main & le tira à part. Et quand ils furent ensemble Valentin lui dit, Hélas sire vous estes Prestre Chrêtien vous devez entre tous les autres avoir volonté, & courage de notre Foi preserver & garder, & deffendre, si vueillez entendre ce que je vous dirai; il est vrai que je me dois aujourd'hui combattre contre le faux Amiral qui tant est ennemi de notre sainte Foi. Or je sçai bien que payens & Sarrazins sortiront de la Cité pour avoir joûte, laquelle doit être faite hors des murs de la Cité. Si vous dirés ce que vous ferez. Vous direz secretement aux autres Chrétiens qui sont dans la Cité qu'ils n'en sorte nul dehors: mais se tiennent en armes sans faire bruit. Et quand les Payens serons hors de la Cité ils prendrons les gardes des portes, en telle maniere que quand les Sarrazins voudrons entrer dans la Cité que vous leur fermiez les portes, & dire aux Chrétiens qu'ils mandent des nouvelles au Roi Pepin, & qu'il fasse tenir ses gens en armes afin que quand il verra le point & l'heure qu'ils viennent courir sur les payens, ceux de la Ville sortiront d'autre part, de telle maniere serons aujourd'hui vaincus & déconfits. Et quand Valentin eût dit au Prêtre se répartit, & à Dieu recommanda. Lors l'Amiral fit mener Valentin en sa chambre pour dîner & prendre sa refection & commanda à ses gens qu'il fût servi honorablemét ainsi comme sa noble personne. Valentin qui fut assis avec plusieurs Seigneurs & Barons se sçût bien contenir honnêtement devant tous les autres, Et quand le dîner fut fait & les tables levées. L'Amiral appella un sien neveu qui avoit non Salatas, & lui commanda qu'il fit armer Valentin & d'aussi bons harnois que sa personne, & commanda & donna charge à son neveu qu'on délivrast à Valentin le meilleur cheval qu'en sa Cour pourroit être trouvé. Et quand l'Amiral eut ainsi parlé à son neveu, il entra dans la salle trés-bien parée & là fut armé par plusieurs payens vaillans & connoissans aux armes. Et Salatas prit Valentin & le mena en une belle salle parée. & puis fit apporter plusieurs harnois & des meilleurs qu'il pût trouver il fit armer Valentin comme l'Amiral son oncle lui avoit dit quand il fût armé il saillit en place bien en armes triomphamment. Lors chevaucherent tous deux vers la maîtresse porte de Rome: car vers celle part le Roi Pepin avoit mis le siege. Et quand ils furent au champ Valentin prit son écu & le pendit à son col, auquel écu étoit un champ d'argent où il y avoit un cerf onglé & dentelé de sable, auprés d'icelui cerf un arbre. Lesquelles armes signifioient qu'il avoit été trouvé en une forest & les lui avoit données le bon Pepin Roi de France. Et vin-

rent François sur les rangs dont valentin fut mout joyeux. Et fut le cri si grand par la Cité de Rome; que tous les payens saillirent hors pour aller voir les joûtes. Et les Chrétiens qui étoient tous dedans se mirent tous en armes le plus secrettement qu'ils pûrent, & prirent tous les gardes des portes, en telle maniere que nul ne pût entrer dedans. Le Roi Pepin averti de ce cas, tint ses gens en armes pour le vaillant & preux Chevalier secourir à bon besoin. Si fut l'heure venue que la joûte devoit commencer. Adonc ils s'éloignerent l'un de l'autre, & coucherent leurs lances, & picquerent leurs étriers l'un contre l'autre si impiteusement, que les lances rompirent, si retournerent pour la seconde lance, & valentin vint contre l'Amiral, & le frappa par telle maniere que tout outre le corps a la lance passée. lors l'Amiral cheut tout mort dedans le champ. Et quand les payens virent leur Amiral mort ils coururent sur valentin, mais valentin, par grand hardiesse frappa son cheval & de son épée fit si grand vaillance, que tous les payens passa: & plusieurs en navra. Et lors étoit le Roi en son ost qui en la bataille entra, lequel fut si fort assailli des payens, qu'il fut abbatu dans le pré: Mais valentin vint, qu'il lui fit tel secours que sur son cheval le remonta, & quand il fut remonté, & il dit à valentin Enfant, vous m'avez la vie sauvée, & s'il plaist à Dieu, il vous sera rendu. Lors commença grand cri d'un côté, & d'autre, & fut la bataille fort fiere, tant que les Payens furent contrains eux retirer, les Chrêtiens qui étoient en la Cité saillirent dessus qui virent les étandarts, & bannieres du Roi Pepin plantées & mises sur les morts, dont les payens furent émerveilez. Si furent assaillit de l'ost du Roi, & de ceux de la Cité qui honteusement à grand deshonneur finirent miserablement leurs vies en icelle bataille sur le champ demeura vingt mille payens, & tout par la vaillance de valentin, & si bien se porta que trois fois en icelui jour il garda de mort le Roi Pepin, & en icelle vaillance quatre chevaux morts dessous lui. Ainsi par sa prouesse fut la Cité prise dont grand joye fut par toute Chrétienté & principalement en la Cité de Rome, & les parties prochaines chacun cria mout joye au Roi de France Pepin, & en telle maniere eut honneur & prix, que par le Pape Clement fut couronné Empereur, Il gouverna bien & augmenta l'Eglise en son repos, il fit à tous justice & raison, tant que chacun disoit bien de lui.

Comme Hauffroy & Henry eurent envie sur Valentin pour le grand amour que le Roi Pepin roi de France l'aimoit comme il étoit [illegible]

Chapitre 11.

QUand le Roi Pepin par la grace de Dieu & par la puissance des armes eût chassé les infidelles de sa foi hors des parties Romaines, il vint à Orleans, & là trouva la Reine Berthe sa femme, qui à grand joye le reçût avec son jeune fils Charlot & sa fille Esglantine, laquelle fut joyeuse de ce que valentin étoit en santé revenu, si ne séjourna pas longuement, qu'elle le manda, & il y vint volontiers. Et quand la belle le vit doucement le salua, en disant Valentin mon doux ami, bien soyez venu, bien êtes digne d'être cher tenu & honoré; car on dit que dessus tous autres vous avez conquis grand triomphe & victoire dessus les payens qui tenoient Rome en leur subjection, Hé Madame dit valentin à Dieu en sont les louanges: car dire chacun dit ce qu'il veut; mais quand à moi, je n'ai fait chose parquoi on me donne par prouesse tenir, & outre plus le Roi votre pere m'a fait tant de biens & d'honneur que jamais en ma vie ne lui pourrois rendre pour service que je lui fasse.

Et en disant ces paroles Hauffroy & Henry ardans & espris d'envie, entrerent en la chambre d'Esglantine. Et quand ils furent entrez, ils lui dirent valentin que venez vous faire icy en la chambre de notre sœur qui rien ne vous apartient trop vous montrez fol & hardi d'entrer en sa chambre royalle, car vous n'êtes sinon qu'un (trouvé) & nul ne sçait qui vous

êtes, ni de quel lieu vous êtes venu, si vous gardez de plus vous trouver avec elle, que mal ne vous en vienne, Adonc Valentin dit à Hauffroy de votre sœur n'ayez nul peur, car en nul jour de ma vie vers elle je ne pensai que bien & honneur. Pourtant si je suis pauvre, & si on ne sçait qui je suis, si je ne voudrois dire chose qui fut contre la Majesté Royalle, & si on ne sçait qui je suis, si je ne voudrois qu'Esglantine eût par moi aucun blâme, je vous promets de cette heure de n'entrer jamais en sa chambre. A ces paroles Valentin se partit de sa chambre & Esclantine demeura toute seule pleurant & soûpirant tendrement, Valentin monta au Palais pour servir le Roi qui étoit à table.

Là furent Hauffroy, Henry & Millon d'Angler, qui tous avec Valentin servoient le Roi à table. Et quand il fut levé, il appella Valentin qui est devant tous, Seigneurs, voyez-ci Valentin, lequel m'a bien & loyallement servi & secouru en toute mes necessitez, afin que chacun de vous le puisse entendre & sçavoir, & pour les bons services qu'il m'a faits, je lui donne la Comté de Clermont en Auvergne, Sire, dit Valentin, Dieu vous le veuille rendre, car plus me faites de bien que je ne vous ai servi; de telles paroles ouyes furent Hauffroy & Henry fort dolens, si dirent l'un à l'autre cestui (trouvé) que Dieu mandit est en la grace du Roi, & en telle maniere que si nous n'y mettons remede, il sera une fois cause de notre grand dommage, car le Roi n'a d'enfant que nous & le petit Charlot duquel nous pourrons bien faire à notre volonté aprés la mort de notre pere; mais il est chose vraye que Valentin le suportera & aidera à l'encontre de nous Si nous faut trouver maniere de le mettre en la mal grace du Roi, & pourchasser sa mort: car autrement ne nous en pourrons venger & alors pourrons du tout à notre plaisir gouverner le Royaume sans nul contredit Adonc dit Hauffroy; mon frere Henry j'ay trouvé la maniere, parquoi le faux garçon sera trahi & deçu je vous dirai comment nous dirons & ferons entendre au Roi notre Pere qu'il a violé notre sœur, & que nous l'avons trouvé avec elle couché tout nud, & quand le Roi sçaura ces nouvelles, je suis certain que mourir le fera honteusement. C'est bien dit répondit Henry, or soit la chose menée, si en serons vengez. Et en ce point demeurerent en pensant & imaginant toûjours contre Valentin mauvaistie & trahison: car ils ont plus l'envie de sa mort que de nul chien, Valentin sert le Roi si bien à son gré que sur tous je désire de le voir en sa compagnie. Car Valentin se maintenoit tous les jours de bien en mieux en priant Notre Seigneur qu'il lui voulût donner connoissance du lieu d'où il étoit venu. Et Orson son frere est dans la forest, qui tant est craint & redouté, que nul n'ose pour lui du bois approcher ni passer. Les complainte venoient au Roi de jour en jour fort grandes, & merveilleuses de toutes parts. Il avint un jour qu'un pauvre homme vint au Roi tout navré, & sanglant, & lui dit Sire je me plaint à vous du sauvage, car ainsi comme je passai le bois moi & ma femme, en portant pour la provision de notre vie, pain, chair fromage & autres vivres, ledit sauvage est venu qui nous a tout ôté & mangé, & qui plus est, il a pris ma femme & en a fait deux fois à sa volonté. Or me dit le Roi, dequoi te déplaist-il plus t'avoir perdu tes vivres ou de ta femme, Sire dit le bon homme, de ma femme suis trop plus déplaisant. Tu as droit, dit le Roi, or t'en va à ma Cour, & mets à prix ta perte car rendue te sera. Aprés le Roi appella ses Barons pour prendre avis sur le fait d'Orson, si aviserent entr'eux que le Roi feroit crier par tous les environs que qui lui pourroit rendre l'hôme sauvage vif ou mort: qu'il auroit 1000. marcs. Si fut fait le cri public, et vinrent de divers pays, Chevaliers, noble de tous états, pour prendre orson et pour conquerir. Lors le Roi étant en son Palais avec plusieurs grands Seigneurs, et nobles Barons qui de cette matiere parloient et faisoient grande admiration entr'eux entre lesquels Hauffroy ennemi mortel de Valentin commença à dire ainsi. Sire, voicy Valentin, que vous avez nourri et mis

en grand honneur, lequel a requis notre sœur Esglantine de deshonneur grand & d'amour désordonné, & pour ce que je suis bien informé de ce cas pour voir ce qu'il sçait faire, & pour montrer sa vaillance, qu'il voise querir & se combatre contre le sauvage, qui tant est craint & redouté, vous lui donnerez Esglantine, si sera de tout point sa volonté accomplie. Hauffroy, dit le Roi, ton parler n'est pas gratieux, ains est plain d'envie, car jaçoit que Valentin soit pauvre, & de bas lieu venu & que j'ai trouvé si bon, humble, & si débonnaire, que mieux semble gentil & de noble courage & que tu ne sais à parler de lui car les bonnes conditions qui en lui sont approuvée & montrent qu'il est extrait de bon lieu, & de bon lignage, & pour le bien que j'ai trouvé en lui, il me plaît qu'il aille à son plaisir avec ma fille, car de noble cœur il ne peut venir que tout honneur chose qui sont honnête & licite. Et quand Hauffroy ouit le Roi que si fort le reprenoit en suportant Valentin, il en fut en son cœur déplaisant & courroucé; mais il n'en faisoit semblant. Lors parla Valentin, qui bien entendit les paroles d'Hauffroy & dit, Henry à tort avez parlez de moi, sans que rien vous aye méfait, & par maniere & de refusion voulez que je voise combatre le sauvage, afin que je puisse mourir & que de moi soyez vengé, mais je fais serment, que jamais n'arêterai en place, que je n'aye trouvé le sauvage, & quand je l'aurai trouvé je me combattrai à lui, de telle maniere, que mort ou vif devant tous l'amenerai, ou je finirai mes jours, & s'il advient, que Dieu me donne la puissance de le conquerir, jamais nul ne me verra en cette Cour & tant que j'aurai trouvé le pere qui m'engendra, afin que je puisse sçavoir si je suis batard ou légitime, & pourquoi je fus laissé au bois. Qûand le Roi entendit l'entreprise de Valentin il fut déplaisant, car il avoit plus peur de le perdre, que de nul de tous les autres de sa Cour & Hauffroy & Henry que lui ont fait cette folle entreprise puis dit à Valentin: Mon fils avisez que voulez faire, car de combattre le sauvage ce me semble à vous chose impossible; vous connoissez assez que par lui sont plusieurs vaillans hommes morts & ont délaissé cette entreprise aucuns chevaliers, & pource ne soyez si haut que pour le parler d'eux vous perdiez la vie, car trop est cruelle chose à entendre à tel bête, qui est son naturel ni entendement. Pour Dieu mon enfant, souffrez & endurez les paroles des envieux car belle vertu, est de pouvoir endurer & souffrir toutes langues parler. Ha Sire! dit Valentin, pardonnez moi, car jamais ce propos ne changerai. On m'appelle en reproche (trouvé) dont je suis dolent, quand je ne puis sçavoir qui je suis, ni de quel lieu. Et je prends congé de vous, & adieu vous dis, car demain au plus matin je pense de prendre le chemin & la voye pour mon attente & entreprise mener à fin. A ces mots se partit le preux & vaillant Valentin; & prit congé du Roi Pepin, & le lendemain au matin il alla ouir la messe, puis aprés il monta à cheval pour aller querir le sauvage. Or il ne faut point demander si la Belle Esglantine mena grand deül toute la nuit, & quand le matin fut venu elle appella une Damoiselle, qui étoit d'elle prochaine; & lui dit en cette maniere.

Ma mie, allez vers Valentin, & lui dites que je prie devant qu'il departe, qu'il vienne parler à moi, & pour nul qui vive qu'il n'ait doute d'entrer dans ma chambre, car dessus toutes choses je le desir avoir & est ma volonté singuliere, qu'il prenne de moi congé devant qu'il parte. Adonc la Damoiselle alla devers le noble Valentin & lui fit le message, tout ainsi que la Dame Esglantine lui avoit enchargé. Quand Valentin entendit les nouvelles, il répondit à la Damoiselle. Madamoiselle je sçai & connois que toute l'amour qui est entre moi & Madame Esglantine, est loyalle & aussi de bonne équité & si sçait tant d'elle que d'elle ne voudroit penser chose que l'honneur d'elle pour en aucune maniere amoindrir, ainsi me soit Dieu en témoin que de par ma part envers elle, ne pense que bien & honneur; mais envie est de telle nature, que

jamais n'a repos, & plûtôt sont les envieux de leur nature enclins & abandonnez à mal dire & leur malice exercer contre loyauté,& preud'homie, & contre ceux pui veulent & pretendent à vivre selon Dieu, quand par dol acquerir grand honneur Or me prend il en cette maniere,car je sçai de certain que Hauffroy & Henry les freres de ma noble Dame Esglantine ont grande volonté de pourchasser ma mort, parquoi Mademoiselle s'il vous plaît vous irez par devant Madame Esglantine & lui direz qu'il ne lui plaise, si je ne prend congé d'elle, & qu'elle ait toûjours fiance en Dieu, car c'est celui qui fait justice & grad le droit à celui qui a droit, souffrent maintes injures, & sans causes sont blâmez.

Après cette réponse, la Dame retourna dolente & courroucée de ce que Valentin étoit à cheval pour son voyage faire.

Comme Valentin conquis Orson son frere dans la forest d'Orleans comme vous verrez.

Chapitre 19.

Lors Valentin monta sur son cheval seul, sans compagnie, fort qu'un seul Ecuyer, qu'il mena avec lui & se partit d'Orleans, & tant chevaucha qu'il arriva en la forest, en laquelle étoit Orson le sauvage: & quand il fut auprés du bois, il dit à son Ecuyer qu'il lui baillast son heaume, & prit congé de lui, en disant, vous demeurerez ici, & ne viendrez plus outre avec moi, ainsi j'ai promis & juré que tout seul entrerai au bois pour le sauvage combattre, priez Dieu pour moi, qui secourir me veuille & si le corps y demeure, je vous recommande mon ame. Et à ces mots Valentin entra dedans le bois,& l'Ecuyer demeura en pleurant & soûpirant tendrement, Valentin chercha & chevaucha parmi le bois pour trouver le sauvage: mais par un jour entier n'en peut avoir nouvelles. Et quand le jour fut passé, & la nuit commença aprocher, il descendit de dessus son cheval, & l'attacha au pied d'un arbre, puis prit du pain & du vin qu'il portoit avec lui, & un peu se repeut. Et quand il eut mangé&que la nuit fut venue & le jour du tout failli, adonc pour doute de la nuit, monta sur un arbre & là demeura, & quand le jour fut venu il regarda autour de lui, & vit son frere Orson qui couroit le bois comme bête sauvage, lequel avisa le cheval de Valentin, & tira devers lui.

Et quand il le vit si beau, reluisant, & si plaisant il peigna fort de ses mains velues en lui faisant fête car jamais n'avoit accoûtumé de voir telle bête. Et quand le cheval de Valentin aperçût le sauvage qui le gratoit & touchoit de ses mains; il commença incontinent à ruer & regimber des pieds mout rudement, & valentin qui sur l'arbre étoit regardoit la maniere du sauvage, qui fut de terrible regard, & fort à douter & à craindre. Et lors pria Dieu dévôtement en le priant & requerant de tout son cœur que du sauvage le voulut preserver & deffendre & lui donner victoire de le conquerir. Or tournoya tant Orson autour du Cheval de valentin que le Cheval commença à fraper, & le pensa mordre, & quand Orson l'apperçût il embrassa le Cheval pour le mettre en bas & le combattre. Quand valentin vit que le sauvage vouloit tuer son cheval il s'écria, & dit hautement sauvage; laisse mon Cheval, & m'atend car à moi auras bataille. Lors Orson laissa le Cheval de valentin, & leva ses yeux & regarda contre l'arbre. Et quand il vit valentin il lui fit signe des mains & de la tête qu'il le mettroit par pieces. Et adonc valentin fit le signe de la croix, & se recommanda à Dieu, puis tira son épée, & saillit vers Orson. Quand Orson vit l'épée donc valentin le cuida tant il se recola arrierre, & du coup se garda, puis vint à valentin, & à force de bras le jetta à terre & le mit dessous lui, dequoi valentin fut ébahi, car il cuida en icelle place finir ses jours, car il n'avoit nul esperance d'échaper de lui. Ha vrai Dieu, dit il, ayez pitié de moi & ne souffrez ma vie par ce lui sauvage être si piteusement finie. Par plusieurs fois valentin cuida retourner dessus Orson: mais n'eût pas la puissance. Et quand valentin vit que par la puissance de corps, il ne le pouvoit gagner, il tira un coûteau fort

pointu dont il frappa Orson au côté d'extre, tellement que le sang en faillit en grande abondance, Adonc se leva Orson qui navré se sentit, et de la douleur qu'il eut comme tout enragé jetta un cri si grand qu'il fit retentir tout le bois : puis revint à valentin, si fierement le reprit avec ses ongles aigus et tranchant que derechef le jetta à terre. Si se combatirent tant l'un l'autre que forte chose seroit à raconter leurs merveilleuses battaille : et la maniere. Et adonc Orson prit valentin si rudement que de son col lui arracha l'Ecu et le blason, et quand il lui eut ôté il le regarda pour la grande beauté des couleurs qu'il n'avoit accoûtumé de voir, puis le jetta contre terre et incontinent retourna à valentin, et aux grifs et aux dents le serra fermement que harnois et hauberon brisa, et rompit de ses ongles et le frappa jusqu'à la chair, telsement que le sang en fit courir grand rendon. Et quand valentin se sentit si fort navré il fut dolent, si commença à reclamer Dieu. Hélas, dit il, vrai Dieu tout-puissant en toy est ma seule esperance, mon seul refuge et mon confort, si te prie humblement que de moi tu vueille avoir pitié, et ainsi que par ta digne grace et puissance tu sauvas Daniel d'entre les Lions, veuille moi garder de cet homme sauvage. Et quand valentin eut fait priere à Dieu, il alla à tout son épée devers Orson pour le fraper : mais Orson alla à un petit arbre, lequel ploya et rompit aisément, et en fit un bâton terrible, et vint à valentin, et tel coup lui donna, que dessus un genoüil le fit tomber à terre. Lors valentin comme hardi se releva si commencerent entr'eux fiere bataille, et avoient les deux freres grand volonté de se detrüire l'un l'autre, mais ils ne connoissoient qu'ils étoient freres ni le cas de leur fortune. Orson fut cruel et fort, et eût par fois frappé valentin si ce n'eût été son épée, qui sur toutes autres choses craignoit pour cause d'un cousteau dont valentin l'avoit frappé. Tant et si longuement se combatirent ensemble en plusieurs manieres, et tant que tous deux demeurent lassez. Adonc valentin regarda Orson et lui commença à dire. Hélas homme sauvage, pourquoi ne vous rendez vous à moi, vous vivez au bois comme une pauvre bête, et n'avez connoissance de Dieu ni de sa sainte foi, parquoi votre ame est en grand danger, venez vous-en avec moi, et vous ferai bapeiser et apprendre la sainte foi, si vous donnerai assez chair et poisson du pain et du vin à boire et manger, vesture et chaussure vous donnerai, et userez vos jours honnestement ainsi que tout homme naturel doit faire. Et quand Orson oüit parler valentin, il entendit et apperçût bien à ses signes que valentin desiroit son bien, et par la volonté de Dieu et selon le secours de la nature qui ne peut mentir. Orson se jetta à deux genoux, tendit ses mains devers son frere, lui faisant signe que pardon lui vueille faire, et en tout à lui veut obéir pour le tems à venir, et lui montra par signe que jamais jour de sa vie ne lui faudra de son corps ne de ses biens Si ne faut demander si valentin fut joyeux. Quand il vit Orson conquis et mis en subjection, et en mena grande liesse, et sans cause, car plus avoit conquis d'honneur et prouesse, que nul Chevalier que son tems n'eût osé entreprendre tant fut-il preux, hardi. puis il prit Orson par la main, et lui montra par signes, qu'il cheminât devant lui jusques hors du bois. Et Orson prit sa course, cheminant avant valentin prit une des sangles de son Cheval et pour doute du danger le lia étroitement parmi le corps, afin qu'il ne pût faire dommage ni à lui ni à autre. Et quand il fut las, il monta à cheval, et le prit et le mena avec lui comme une bête liée, et le tenant sans que jamais il lui fit quelque mal ni semblant, qui étoit choses merveilleuses.

Comme Valentin après qu'il eut conquis Orson, se partit de la forest pour retourner à Orleans.

Chapitre 13.

VAlentin a tant fait à l'aide de Dieu, qu'il a vaincu et conquis Orson le sauvage, et est allé à Orleans, et tant est allé, qu'il est en

tre en un grand village, mais ainsi que les gens de ce lieu ont vû le sauvage que Valentin menoit, ils ont commencé à fuir & entrer és maisons, & de la grande peur qu'ils eurent ils fermerent leurs portes, en telle maniere que nul n'y pouvoit entrer. Adonc Valentin leur cria qu'ils n'eussent doute de lui, & qu'il ouvrissent leurs portes, car ils vouloient loger, mais pour rien qu'il pût dire, nul ne lui voulut faire ouverture de sa maison. Lors il leur cria par le Dieu tout puissant si vous ne me donnez logis pour passer la nuit, & pour prendre repos, sçachez que je délirai le sauvage, & le laisserai aller, si suis certain qu'il me fera tantôt trouver logis à mon plaisir. Beaucoup de fois Valentin requis quil pût avoir logis, mais le monde avoit telle redoute & peur de l'homme sauvage que nul n'en fut hardit n'osoit nullement ouvrir la porte à Valentin. Et quand le noble Chevalier Valentin eut longuement tournoyé & cherché parmi le village, & qu'il vit que pour nulle chose qu'il peût prier ni suplier nul ne le vouloit loger il délia Orson le sauvage, puis lui fit signe qu'il allast fraper à la porte d'une grande maison où l'on tenoit hôtellerie. Et Orson prit une grosse piece de bois, & par si grand force en frapa contre la porte; qu'au tiers coup il la rua par terre, puis entrerent dedans. Quand ceux de la maison virent que le sauvage avoit rompu la porte ils sortirent hors de la porte de derriere tant que nul ne demeura dedans. Et Valentin alla dans l'étable pour loger son cheval, puis a pris Orson & sont allez vers la cuisine là où ils trouverent chapons, & plusieurs autres viandes qui étoient auprés du feu. Lors Valentin fit signe à Orson qu'il tournast la broche; mais quand Orson vit la viande il mit la main à la broche, & ne demanda pas si elle étoit cuite, mais la mangea & puis avisa une chaudiere & mi la tête dedans & bût Et valentin lui fit signe qu'il laissast à boire & qu'il lui donneroit du vin & puis pris un pot & mena Orson à la cave. Et quand il eut tiré du vin plain le pot il lui bailla, & Orson leva le pot, & goûta du vin, si le trouva bon, & en bût tant que tout le pot vaida, & le jetta à terre. & Valentin leva le pot & le rempli de vin. Et Orson le voulu donner au cheval; mais Valentin lui fit si. ne qu'il lui faut de l'eau. Plusieurs autres choses faisoit pour rire trop longue à raconter, si fut le tems de s'en aller reposer. Valentin se reput, & aussi Orson qui le vin n'épargna pas: mais tant en but qu'il fut yvre, puis il se coucha auprés du feu & commença à ronfler & à dormir merveilleusemett, & Valentin le regarda en disant Vrai Dieu tout puissant, que c'est peu de chose d'un homme endormi, & d'un homme qui par trop boire perd sens, & memoire. Or vois-je cet homme sauvage en qui n'y a maintenant ni force ni puissance, & si pourroit être tué devant qu'il fut éveillé. Et quand il eut ce dit pour plus éprouver la hardiesse d'orson, il le poussa du pied si fort qu'il l'éveilla, puis lui fit signe qu'il y avoit des gens au tour de la maison, adonc se léva orson comme tout éffrayé, & prit un gros baton qui au feu étoit, & courru bien-tôt vers la porte que tout en retentit. Valentin se prit fort à soûrire par quoi orson connut bien que Valentin faisoit ce pour l'essayer. Si lui fit signe Valentin qu'il s'allast reposer, & que de rien il n'eût souci car bien le gardoit, puis orson se coucha devant le feu son bâton entre ses bras. Valentin fut toute la nuit auprés de lui, le veilla sans dormir, d'autant qu'il ne fut assailly: car tant fut le bruit grand que chacun laissoit la maison, & se retiroit en l'Eglise. Et tout au long de la nuit & sans repos sonnerent les cloches pour assembler le peuple, qui a grand nombre, & puissance d'armes toute la nuit, pour la doute d'orson, firent le guet; ainsi se passa la nuit tant que le jour fut venu. Et quand Valentin vit que le jour étoit grand il monta à cheval, & lia orson, & se mit à cheminer vers la Cité d'orleans. Et quand il fut apperçu menant Orson le sauvage ils firent si grand cri que parmi la Ville d'orleans ne fut oncques si grand bruit, chacun courut en sa maison, & fermerent les portes, puis monterent aux

fenêtres et regarderent orson le sauvage.

Les nouvelles vinrent au Roi Pepin que Valentin étoit arrivé, qu'il avoit conquis orson le sauvage, et qu'avec lui le menoit, desquelles nouvelles le Roi Pepin fut grandement émerveillé et dit en cette maniere. Hélas! Valentin mon enfant de bonne heure fut tu né, benit soit le pere qui t'engendra, et la mere qui au bois t'enfanta, car je vois & connoi que tu és aimé de Dieu et que par toi il nous montre miracle évident, et d'autre part le peuple est aux fenêtres qui crie à haute voix en disant Vive entre les autres ce noble et vaillant Valentin, car au monde il ni a plus preux ni plus hardi que lui, et est bien digne d'honneur et louange avoir quand par la prouesse et vaillance il a conquis celuique jamais n'osa de nul être assailli, et de lui porter honneur et reverence, chacun y est tenu, car par lui sommes délivrés, et à sureté mis de la chose que plus nous redoutions. Tant chevaucha Valentin parmi la ville d'orleans qu'il arriva à la porte du Palais. Et quand les portiers le virent, ils coururent fermer les portes du Palais pour doute du sauvage. Lors Valentin leur dit, ne vous doutez de rien mais allez vers le Roi Pepin, et lui dites que sur ma vie du sauvage je l'assure lui et tous les Seigneurs Barons et Ecuyers de son Palais, car tant je le connois qu'à nul homme vivant, soit petit ou grand ne portera aucun dommage.

Les messagers monterent au Palais et dirent au Roi Pepin les nouvelles que Valentin prenoit sur sa charge le sauvage orson. Adonc le Roi Pepin commanda qu'on lui ouvrit les portes, et qu'on le fit entrer. Et Valentin entra dedans et prit orson par la main. Et quand la Reine Berthe, et la belle Esglantine sçûrent qu'ils étoient au Palais, elles s'enfuyerent en leurs chambres avec toutes les Damoiselles, de la peur qu'elles eurent. Et Valentin monta en haut, et entra dans la salle ou le Roi étoit accompagné de tous les nobles Barons et Chevaliers de sa Cour, Et Hauffroy et Henry qui a leur semblance montroient grand signe d'amour à Valentin et bien sembloit qu'ils fussent mout joyeux de la grande entreprise et prouesse, mais ils en furent oncques plus dolens en leur cœur, car jamais n'eussent crû qu'il retournât vif. Ils maudirent le sauvage qu'il ne l'avoit tué et détruit. Le Roi Pepin et tous ceux de la cour regardoient Orson volontiers. Lors leur dit le Roi, Seigneurs c'est chose mervelilleuse de cet homme sauvage à voir et regarder, il est bien formé, et de belle stature de corps, et de tous membres, combien qu'il soit velu, s'il étoit vêtu comme un de nous fort seroit plaisant à voir, beau chevalier sembleroit. Alors Valentin parla au Roi en cette maniere. Sire je vous requiers que vous le fassiez baptiser, et aprendre le créance de la foi Chrêtienne, car tel est mon désir & ainsi lui ai promis, bien me plait, dit le Roi, & veux qu'ainsi soit fait. Lors commanda à un Prestre qu'il le baptisât & furent ses parains le noble Roi Pepin, & le Duc Millon d'Angler, Sanson & Gervais vaillans chevaliers, & Valentin aussi & d'autre party fut le noble Roi de Berthe, & plusieurs autres gens de grand renom & autre nom ne lui donnerent qui celui qu'il avoit pris en la forest.

Quand Orson fut baptisé le noble Roi Pepin s'assis à table pour dîner & Valentin le servit de sa coupe car c'étoit son office. Et quand le Roi fut assis il commanda qu'on fit entrer Orson dans la salle, pour voir ses manieres & contenances. Adonc Orson entre en la salle, devant le Roi Pepin qui volontiers le regarda, si avisa la viande qui devant lui étoit, & prit dedans le plat tous ce qu'il peut emporter, & commença à mâcher vitement & à gros morceaux; & quand il eut mangé, il regarda d'autre part un serviteur lequel portoit en un plat un paon, pour servir au Roi: mais incontinent Orson courut à lui & lui ôta le dit paon: puis s'assit à terre parmi la place de la salle & commença à manger. Lors Valentin l'apperçeut lui montra signe qu'il se gouvernoit mal, car sur toute choses il craignoit naturellement Valentin. Et le Roi Pepin commanda qu'on le laissa faire car il prenoit grand plaisir à ses contenant en

Quand Orson eut bien mangé, il avisa un pot plein de vin, si le prit, & tout d'un tems le but & puis jetta le pot par terre, & commença à secouer la tête, dont le Roi & tous ses barons & Seigneurs qui là étoient commencerent à rire. Et quand la nuit fut venue, à Valentin fut donnée une chambre pour coucher, en laquelle fut ordonné & paré un lit pour Orson, mais pour néant on lui appareilla, ça sitôt qu'il fut en la chambre, il se coucha à terre & incontinent s'endormit, car il n'étoit accoûtumé autrement.

Comme Hauffroy & Henri voulurent tuer Valentin en la chambre d'Esglantine. Chap. 14.

ALors fut joyeuse la belle Esglantine de ce que Valentin avoit le sauvage conquis si lui manda par une Damoiselle, qui lui amenât Orson le sauvage. Lors Valentin apella Orson & le prit par la main si le mena en la chambre d'Esglantine, en la quelle avoit plusieurs Dames, qui volontiers regardoient Orson. Et Orson en riant se jetta sur le lit, & regarda les Dames, en faisant plusieurs signes & manieres, qui étoient aux Dames fort plaisantes à regarder : mais ce qui faisoit, elle ne l'entendoient point, dont elles étoient déplaisantes : si appellerent Valentin & lui demanderent ce que c'étoit que le sauvage leur montroit par signe, & Valentin leur dit : Mes Dames sçachez que le sauvage montre par ses signes, que volontiers voudroit baiser & accoller les Damoiselles qui sont ici, dont elles commencerent toutes à rire & se regarder l'une l'autre. Et ainsi qu'ensemble devisoient, & qu'ils s'ébatoient en la chambre d'Esglantine, pour la vûe d'Orson le sauvage. Hauffroy vint devers Henry, & lui dit, beau frere trop mal va notre fait car vous voyez que ce méchant trouvé Valentin de jour en jour monte & croît en honneur entre les Princes & Dames, & entre les autres choses le Roi Pepin est plus amoureux qu'il n'est de nous laquelle chose peut être en grand abbaissement de notre honneur, Hauffroy, dit Henry ; vous dites verité ; or gardez comme sage & quant à moi je ne fais pas de doute que par lui nous ne soyons une fois deprisez, s'il regne longuement : frere, dit Hauffroy, oyez ce que je dirai. Valentin est maintenant dans la chambre de notre sœur Esglantine, laquelle chose nous lui avons deffenduë de long temps & si aurons bonne occasion de le prendre & mouvoir débat contre lui & pourtant si croire me voulez, nous irons en sa chambre ; & par nous sera mis à mort : puis nous dirons au Roi qu'avec notre sœur l'avons trouvé, & Valentin faisant d'elle à sa volonté : ainsi parlerent les deux traîtres. Et ainsi que les Juifs par leur envie crucifierent, & machinerent la mort de Notre Seigneur Jesus-Christ, à tort & sans cause, ainsi firent Hauffroy, & Henry qui étoit doux & debonnaire, & à tout obeissant, & de la bouche onques vilaines paroles ne saillit. Et après qu'il eurent fait leurs entreprises, ils allerent en la chambre d'Esglantine, & aussi tôt qu'Hauffroy fut entré il dit à Valentin, mauvais & déloyal homme, or connoissons nous que ta folle & outrageuse volonté ne te veux point restraindre ni retirer, mais en perseverant en ta malice, & folle opinion, en pourchassant de jour en jour le déshonneur de notre sœur Esglantine : de laquelle vous en faite votre plaisir, comme d'une mauvaise & malheureuse femme dissoluë ; parquoi c'est bien raison que mal vous en vienne, & puis que le Roi ne tient conte de ce fait, c'est bien raison que vengeance prenions de vous. Et en disant ces paroles Hauffroy leva la main : & frappa Valentin, tellement que de la bouche lui fit le sang saillir puis Henry s'aprocha, qui d'un glaive tranchant & aigu cuida frapper outrageusement Valentin, & quand Orson vit qu'on vouloit outrager valentin, il saillit avant & donna si grand coup à Hauffroy de sa main velue, qu'à terre l'abatit, & courut vers Henry, & l'estraignit tellement entre ses bras, que si n'eût été les Damoiselles qui appaiserent Orson jamais de sa vie n'eût

n'eût eu répit. Lors seleva le cry en la chambre si grand que plusieurs des Seigneurs & Barons vinrent en la chambre. Et quand il aperçûrent qu Orson menoit si mal le fils du Roi, ils le voulurent fraper de glaives & d'épées & tous contre lui se mirent en deffence pour le mettre à mort. Alors Valentin tira son épée pour secourir Orson : & jura que s'il y avoit homme qui touche ny frappe plus Orson, quoi qu'il en doive avenir sa vie lui ôtera, puis fit signe à Orson, & il se retira sans faire nul outrage. Lors Hauffroy & Henry allerent vers le Roi Pepin courroussez, si lui dit Hauffroy. Ha! Sire mal fut oncques né Valentin, que si cher vous tenez, car céans a amené le sauvage parquoi moi & mon frere avons été en grand peril de mort.

Et trop mal vous ferez, si vous le laissez plus vivre, car grand dommage & deshoneur de brief vous portera. Pour Dieu faites qu'il soit noyé ou pendu, car rien n'en vaut la garde, ni sa compagnie. Quand le Roi Pepin ouyt les nouvelles il fut dolent, & dit qu'il feroit mettre & enfermer Orson le sauvage dedans une tour en telle maniere que jamais faillir en pourra, hors que par congé. Le Roi Pepin fit venir valentin pour lui demander du fait, & Valentin lui raconta l'entreprise telle qu'elle avoit été faite par Hauffroy & Henry. Sire dit Valentin, j'étois en la chambre de Madame votre fille, en la compagnie de plusieurs Dames & Damoiselle, qui fort desiroient à voir Orson principalement à Madame Esglantine je l'avois amené, si ne sçai pourquoi, ni quel titre Messeigneurs vos deux fils Hauffroy & Henry sont entrez en la chambre, en me disant que je voudrois faire de votre fille à mon plaisir & que de tous tems le sçavoient. Et en me disant fieres paroles, & Hauffroy par outrageuse volonté de sa main me frappa, & Henry de son épée ma vie me cuida ôter. Orson voyant que mon corps étoit en danger est venu devers eux les a tous deux jettez par terre en telle maniere que par cette cause du bruit & le cry est tel que vous le voyez. Est-il vray, dit le Roi Pepin, ainsi que vous le dites. Oui Sire dit Valentin sur la peine de ma vie, autre chose ni autre chose je ne sçai. Sire dit le Roi Pepin. Orson a fait son devoir ce qu'il devoit faire. Et vous Hauffroy & Henry vous êtes envieux, & pleins de mauvaise volonté. Je vois & connois que de toute votre puissance vous croyez de jour en jour nuire à Valentin, bien êtes de mauvaise nature, de pourchasser son mal quand vous voyez que je l'aimé, & que loyaument me sert. Et vous deffends de lui vouloir mal, car de lui ne me veux pour nul autre dessaisir, & suis certain que mon déshonneur jamais il ne voudroit querir ni chercher. Ainsi se partirent Hauffroy & Henry, lesquels furent desplaisans, & Valentin demeura pour l'heure en la salle avec les autres Seigneurs Barons de la Cour, & Orson s'en alla parmi le Palais entra à la moitié de la cuisine, & vit la viande que le cuisinier appareilloit pour le souper si approcha de lui & prit deux chapons tous crus, & les mangea comme fait un chien. Et quand le cuisinier vit cela, il prit un gros bâton & en frapa Orson, si grand coup que tout ployer le fit. Alors se baissa Orson; & prit le cuisinier & le jetta en la place, & tant de coups lui donna qu'a peu qu'il ne fut mort. Les nouvelles vinrent au Roi Pepin, qu'Orson tuoit son cuisinier, & que nul n'osoit de lui approcher dont le Roi fut courroucé, & fit venir Orson, & lui fit signe qu'il le feroit pendre, mais Orson alla incontinent querir le bâton, & montra au Roi Pepin comme le cuisinier l'avoit frappé. Et quand le Roi connut le cas, il pardonna tout à orson, & commanda que nul ne le touchât plus. Et Valentin lui montra la maniere de se gouverner parmi le Palais. & si bien l'enseigna, que depuis il ne fit nul mal ni deplaisir qui premier ne lui en faissoit. Et en ce point demeurerent longuement les deux freres. Valentin & orson avec le noble & puissant Roi Pepin, lequel étoit leur oncle à tous deux; mais ne le sçavoit.

Comme le Duc Savary envoya devers le Roi Pepin pour avoir aide contre le verd Chevalier qui vouloit avoir sa fille Fezonne. Chap. xy.

EN ce tems que Valentin & Orson étoient ensemble en la Cour du Roi Pepin, il vint un Chevalier vers le Roi de la part du Duc Savary, lequel aprés qu'il eut fait reverence au Roi, il parla en cette maniere; Franc & puissant Roi sur tout redouté, le Duc Savary duquel je suis serviteur, m'envoye par devers vous requerant que par vous il puisse être secouru contre un payen qui l'a assiegé & se nomme le verd Chevalier: lequel par force d'armes & malgré son courage veut sa fille, qui est la plus belle qui puisse être, si a trois frere hardis & sçavans, c'est à sçavoir Guerin, Anseaumes & Guerin le jeune; messager dit le Roi, volontiers secourerons le Duc Savary, & lui aiderons à son besoin de toute notre puissance. Sire dit le messager, Dieu vous en sçache gré & vous le veuille rendre par sa misericorde, car vous ferez aumônes, je vous en remercie de par mon maître. En disant ces paroles vint dans le Palais un autre messager, lequel aprés la reverence & l'humilité faite au Roi, lui dit en cette maniere: Excellent & sur tous redouté Prince, veuillez assembler votre ost en toute diligence, & envoyez vos gens d'armes vers la Cité de Lion, car des Allemagnes sont issus plus de cens mille combattans, qui votre royaume veulent détruire & mettre en subjection. Alors le Roi fut mout étonné, si appella Millon d'Angler, plusieurs Barons pour se conseiller. A laquelle chose répondit Millon d'Angler: Sire, sur cette matiere vous devez être conseillé, car plus prés est votre chemise que votre robe, vous ne devez pas défendre le pays d'autrui pour le votre laisser détruire, quand vous aurez chassé vos ennemis de votre Royaume, vous pourrez aller secourir le Duc Savary; Lors le Roi crut le conseil, & dit au messager du Duc Savary, que pour le present ne pouvoit le secourir à son besoin, & vous pourrez lui dire qu'il tienne toûjours ferme contre le verd Chevalier & qu'ayant fait mon entreprise, je lui envoyerai si grand nombre de gens, qu'il sera content. Sire dit le messager, trop mal lui vint que venir ne pouvez, car il en a grand besoin; mais puis qu'il ne peut être autrement, je vous remercie de votre bon vouloir, & au congé de votre haute Majesté je me départ de vous.

Et à ces mots le messager du Duc Savary s'en alla vers Acquitaine & conta les nouvelles & empêchemens du roi Pepin, il en fut déplaisant, car le verd Chevalier lui faisoit grand guerre, & trop prés l'avoit assiegé, & devez sçavoir qu'icelui verd Chevalier étoit frere de Ferragus le Geant, qui de la Dame Bellissant faisoit garde en sa maison; laquelle étoit Mere du noble Chevalier Valentin, & du sauvage Orson, ainsi comme vous avez ci devant oui déclarer. Or fut le bon Duc Savary dans Acquitaine mout & pensif & dolent pour le verd Chevalier, qui telle guerre lui faisoit pour sa fille.

Si fit crier & commander, que tous ceux de son ost fussent en point & en armes, comme à tel cas appartient, & que le lendemain au matin il voulut saillir hors contre le verd Chevalier pour les payens combattre. Lors chacun se mit en chemin & en bon point, & firent bon devoir. Et quand le jour fut clair, les clerons & trompettes sonnerent, & les gens d'armes de toutes parts, tant de pied que de cheval, se mirent en chemin pour saillir hors la ville: grand haste avoit le Duc Savary d'assaillir le verd Chevalier; mais il se cuide avancer qui aucune fois fait son dommage & ainsi en prit au Duc comme il sera dit. Le Duc Savary saillit hors d'Acquitaine en grand compagnie. Et quand il fut au champ il fit sonner les trompettes & clerons & comme vaillant champion assaillit ses ennemis, & ferit sur eux. Les Sarrazins & payens qui étoient grand nombre coururent aux armes, lors commença une grande & merveilleuse bataille, & alors le verd Chevalier entra dedans avec une grande hache d'armes, & premier qu'il arrêta il tua deux vaillans Chevaliers. Alors le Duc Savary comme preux & hardi ne craignant rien le danger, est devers lui tué & se sont fierement assaillis l'un l'autre, vaillant étoit le bon Duc: mais pourtant il entre-

prenoit grand folie de combattre le verd chevalier, car tel étoit la predestination du verd Chev lier, car par sort il étoit predestiné que jamais ne seroit conquis ny vaincu, sinon par homme qui fut fils de Roi & qui n'eût jamais été de femme nourri ni allaité. Si ne pensoit pas que jamais homme pût être trouvé: mais tel enfant est sur la terre vivant, qui bien le combattra & le vaincra, c'est Orson le sauvage, comme vous ouirez cy aprés. Longuement se combattirent ensemble le Duc Savary & le verd chevalier, mais trop entra le bon Duc, car quand il se cût retirer pour aller vers Orson, il fut tant poursuivi des payens & Sarrazins, que fortune le contraignit d'être rué par terre. parquoi il fut pris prisonnier de ses ennemis & le prirent les payens, puis le menerent au verd Chevalier qui en mena telle joye que pour nul tresor il ne l'eût laissé aller. Et le Duc Savary en son cœur reclama Dieu. Quand les Chrêtiens sçûrent que le Duc étoit pris ils retournerent en Acquitaine dolens, étonné. Lors le peuple commença à demener grand deuil & faire de grand regrets & lamentations pour le Duc qu'ils aimoient tant; là furent ses trois fils Guerin, Anseaume, Guerin le jeune, qui pour leur pere faisoient grand deuil; mais sur tout passoit la plainte & lamentation de Fezonne, laquelle se tirant les cheveux qui étoient plus luisant que le fin or; Hélas! de malheure suis-je née quand il faut que pour moi tant de vaillans vasseaux, & de noble Chevaliers ont telle douleurs à souffrir, & si piteusement finir leurs jours. Et qui plus est mon cœur a chose trop amere à souffrir, & porter, c'est le bon Duc mon pere qui est pour l'amour de moi entre les mains de ses ennemis mortels, dont mourir lui conviendra par douleur angoisseuse & piteuse détresse: hélas mon trés cher pere! trop cherement m'avez aimée quand mon amour vous est vendue si cherement, que pour moi vous soyez livré. Ainsi se complaignoit en pleurant la belle Fezonne. laquelle a volonté de se tuer. Et le verd Chevalier est en son pavillon, qui fait venir devant lui le bon Duc & lui a dit fierement Or vois-tu & connois bien maintenant que tu est en ma subjection, & si tu peux connoître que j'ai puissance de te faire mourir ou de te sauver la vie Je te dirai; tu sauveras ta vie, si tu me veux donner ta fille en mariage, je l'emmenerai en la verte montagne où bien richement la ferai couronner. Sarrazin dit le Duc, je te dirai ma volonté sçache que jamais tu n'auras ma fille si tu ne te fais baptiser, que de Jesus prenne la loi & creance. Savary, dit le verd Chevalier de telle chose ne me parle jamais, car de ma vie en ton Dieu je ne croirai, & si te dis encore plus, que si tu ne veux croire mon conseil, je te ferai mettre à mort vilainement, si te dis que je ferai Acquitaine ardre & mettre à execution tous les hommes, femmes & petits enfans ferai mettre à mort. Payen dit Savary Dieu me veuille par sa grace contre toi de mal volonté defendre, & garder, car en lui je me fie, & en lui est ma seule esperance. Longuement furent en parlant de cette matiere, le verd Chevalier, & le Duc Savary qui en Dieu réclamant soûpiroit de cœur tendrement. Et le verd Chevalier le regarda, & quand il vit les grandes lamentations qu'il faisoit, & les piteuses larmes qu'il jettoit, il lui dit franc Duc, laissez le pleurer, car tant suis épris ardemment & embrazé de l'amour d'elle, que je n'ai le courage de vo[illegible] ôter la vie: mais je suis délibe[illegible] ner congé, par telle convenanc[illegible] pée tir[illegible] dans six mois vous m'amenerez un Chevalier qui par puissance d'armes me puisse conquerir, & votre fille je quitterai, & m'en retournerai en mon pays, avec toute mon armée sans rien de votre terre gâter ni détruire, & s'il advient que dans ledit terme je ne sois conquis, ny vaincu, j'aurai votre fille pour femme & épouse, & en mon pays l'emmenerai sans faire autre guerre. Pourtant firent entr'eux la paix, & les treves crier l'espace de six mois & aprés le cry fait le verd Chevalier donna congé au Duc Savary, & sur la foi de Jesus Christ lui jura les dessusdites tréves tenir loyaument, & garder l'appointement par eux dessus avisé au cas du deffaut lui donne sans nulle tradi-

DAMAGED PAGE(S)

tion, puis vint en Acquitaine, & fit par tout sçavoir, & publier la fortune de l'apointement. Et quand il eut fait publier les tréves pour six mois, il manda son conseil, & leur déclara la maniere comme il avoit fait avec le verd chevalier. Alors ils délibererent entr'eux que le Duc envoyât messagers par tout le pays d'environ pour chercher le Chevalier qui par prouesse puisse le Chevalier combattre.

Et aprés les messagers de toutes nations Chrétiennes, & leur donna lettres; esquelles étoit contenu les grandes beautez de sa fille, & l'entreprise du verd Chevalier, & mandoit le Duc Savary en ses lettres que celui qui pourroit conquerir le verd Chevalier il lui donneroit sa fille. Alors lettres furent données à douze messagers lesquels eûrent la charge de les porter par tous les pays, jusqu'à douze Royaumes Chrétiens, & en furent les nouvelles publiées & manifestées.

Comme plusieurs Chevaliers vinrent en Acquitaine pour cuider avoir la belle Fezonne Chapitre 14.

EN ce tems durant la tréve, le Roi Pepin étoit allé devers ses ennemis devers Lion, accompagné de soixante mille hommes! Tant fit qu'il passa & mit à déconfiture un Roi nommé Lampatrix, lequel contre les payens Sarrazins conduisoit à grand puissance. Ce[illegible] tenoit le Royaume de Siene, de Ho[illegible] de Frise, avec ce, il tenoit le pays de [illegible]nemarch, auquel étoit une Ville forte & puissante, en laquelle se retiroient les Payens par la doute du Roi Pepin Et quand il furent tous enclos en la dite Ville les assiegea en telle maniere qu'il les affama, & tant fit qu'ils se rendirent du tout à sa volonté.

Quand il eut pris la ville, il fit baptiser les payens & croire en Jesus-Christ & donna la Ville au Maréchal de France lequel étoit appellé Guy. Aprés ces choses le Roi Pepin & tout son ost retourna au pays de France, & arriva en la ville de Paris; & si eut tantôt nouvelle du Duc Savary, & comme il avoit pris tréves au verd Chevalier puis quand il sçût la maniere, comment, & la condition de leur appointement, il se prit à dire devant tous ses Barons en riant, Seigneurs, qui voudra avoir belle amie, il est tems de se montrer vaillant. Celui qui pourra le verd Chevalier combattre par faits d'armes, il aura en mariage la belle Fezonne, fille du Duc Savary, & si aura avec elle de sa terre, & Seigneurie la moitié, & qu'il ne soit ainsi voici les lettres, tenez les, & regardez entre-vous le contenu d'icelles, chacun regarda volontiers les lettres: mais il n'y eut si hardi ni si vaillant qui voulut l'entreprendre, fors Valentin qui devant tous dit au Roi Pepin: Sire, s'il plaît a votre Majesté me donner congé d'aller en Acquitaine éprouver mon corps contre le verd Chevalier: Sire, donnez-moi congé de partir de France, car j'ai grand desir de laisser le pays, & tant chevaucherai que jamais n'aurai repos, tant que jaye nouvelle de la mere qui me porta: car fort il me déplaît que si longuement j'ai démeuré sans sçavoir qui je suis, Valentin, dit le Roi, ne vous souciez qui vous soyez: car je suis assez puissant pour vous donner des biens largement & vous monter honneur [illegible] tous ceux de ma Cour, je vous tien aussi à c[illegible], que si vous étiez mon propre sang, Sire dit Valentin; pour Dieu soit, & me pardonnez: car de long-tems l'ai voué. Quand le Roi vit que Valentin étoit du tout déliberé d'aller en Acquitaine, il lui donna son congé par tel convenant qui lui fit promettre qu'il reviendroit vers lui aprés qu'au verd Chevalier se seroit combatu, si Dieu lui donne santé & vie, & Valentin lui promit, puis prit congé de lui. Alors Esglantine fut dolente plus que jamais; pleine de pleurs, gemissement an goisseux. Elle manda Valentin, lequel vint devers elle, il lui a dit la belle, en pleurant tendrement, je vois bien que de vous jamais je n'aurai joye ny consolation, & que vous êtes déliberé de laisser le pays de France. Hélas plût à Dieu que ce fût mon honneur de m'en aller avec vous, car ainsi me veuille Dieu secourir si jamais j'aurai à époux autre homme que vous mais puisqu il est ainsi que de ma volonté je puise user, & que mon libre

arbitre est gardé par autre puissance, & qu'il est force que le corps demeure deça, mon cœur & ma volonté à vous serons à jamais sans nul autre intention, fors que d'amour juste & loyal & solitaire je vous aimerai, & afin qu'à vos necessitez vous puisse recouvrir à votre diligence quand vous aurez necessité, voici là clef de mon écrin que je vous presente prenez or & argent à votre volonté, car assez y a dequoi, Madame, dit Valentin, d'or & d'argent je n'ai envie, fors seulement que trop me tarde que je ne sçai qui je suis. Et sçachez que d'une chose je suis étonné, c'est que je porte une Croix sur l'épaule tout ainsi jaune que fin or, je ne sçai d'où tel signe me peut venir, pourtant je suis déliberé de n'arrêter jamais tant que de ma nativité je puisse avoir connoissance, Adieu vous dis, Madame, & pour moi ne pleuré plus, car par la foy de mon corps, si Dieu veut que je sois de lieu venu que je puisse nullement être digne en valeur au lignage de votre extraction : jamais je n'aurai femme & épouse autre que vous, & aussi ma chere Dame, si je trouve que je ne sois digne de vous avoir à femme, par faute de lignage, de vous ne voudrois être votre mary, car au tems à venir les envieux diront où sont les parens de cetui malheureux trouvé, lequel a tant ab sé du Roi, qui a donné sa fille pour femme & épouse, & pourtant je desir sur toute chose sçavoir de quel état je suis extrait, & à ces mots se départit Valentin, laissant Esglantine en sa chambre pleurant piteusement Et lors commença à considerer qu'amour de femme est forte chose & merveilleuse, car il voyoit bien que s'il lui plaisoit Esglantine la fille du Roi Pepin s'en iroit avec lui à sa volonté : mais le sens & la raison qui étoit en lui, dominerent en tout tems de ne faire chose vilaine, dont il pût avoir nul reproche. Alors il se mit en chemin & au partir il fut convié de plusieurs noble Barons & grands Seigneurs de là, dont Hauffroy & Henry furent joyeux à rebours, & pour leur fausse envie, dont ils étoient long-tems pleins. ils aviserent & machinerent que sur le chemin ils feroient prendre Valentin & Orson qu'il menoit avec lui, & les feroient mourir, afin qu'à jamais ils fussent vengez de la chose dequoi ils desiroient le plus au monde.

Comme Hauffroy & Henry firent guetter Valentin par le chemin pour lui & Orson faire mourir. Chapitre 18.

QUand Valentin & Orson furent partis de la Cour du Roi Pepin pour aller en Acquitaine, envie decevable & maudite trahison entra plus que devant aux cœurs des deux faux & maudits traîtres Hauffroy & Henry les deux fils du Roi Pepin, en telle maniere que pour parvenir à leur entreprise, ils parlerent à un cousin Germain qu'ils avoient, tant firent qu'entr'eux fut avisé & déliberé que trente hommes puissant & vaillans guetteroient & mettroient garde sur l'enfant Valentin & sur Orson en telle maniere que l'a où ils séroient trouvé ils feroient détruits sans nulle remission, & mis à mort. Aprés le conseil il fit assembler trente homme des plus redoutez qu'il pût sçavoir, puis les envoya en armes dans une forêt bien large, par laquelle Valentin & Orson doivent passer, si ne demeura pas longuement que Valentin & Orson, qui couroit à pied devant lui plus vîte qu'un cheval, entrerent en la forest. Alors les apperçû Grigard & ses gens qui étoient en embûche dedans ladite forest. Et quand Grigard vit Valentin il saillit contre lui son épée tirée pour le tuer. & tel coup qui lui donna que parmi les harnois lui entama la chair, tant que le sang en sortit : puis lui dit. Valentin ici vous conviens mourir, car vous avez trop vêcu. Et quand Valentin vit qu'il étoit navré & de toutes parts assaillis de ses ennemis à Dieu se recommanda, leur dit.

Messieurs, ma mort avez jurez, & vois bien maintenant que par vous à tort & sans cause mourir me convient : mais si Dieu plaît en cétui jour je vous vendrai ma mort tant & si cherement que tous ensemble ne retournerez. Et adonc tira son épée, & de telle maniere il frappa le premiere si rudement, qu'il l'abbatit à terre, lui fendit la tête jusques

aux épaules & mourut, puis alla aux autres par si grand courage que devant qu'il arrêtât, ny que lui osassent approcher, il en abatit cinq ou six parmi le bois. Et Orson sauta en avant tout éffrayé à tous les grandes mains velues, frape & déchire tous ceux qu'il trouve parmi la voye, en telle maniere que de ses ongles les déchire & de ses dents les mord & étrangle, il les jette par terre l'un sur l'autre puis passe par dessus en les frapant rudement. Valentin est d'autre part qui tient l'épée toute nue, dont si vaillamment se combat, que nul n'ose approcher des deux freres : Grigard cria tout haut, Valentin rendez vous, car mourir il vous faut. Lors Valentin se recommande à Dieu, qu'il le veuille garder de mal & à son besoin le secourir; puis tira vers Grigard & Grigard contre lui. Si commença la bataille de Grigard & de ses gens, piteuse chose à raconter contre Valentin & Orson son frere, lesquels vaillamment & à grande resistance & force de leurs corps contre leurs ennemis se défendirent tant, que les plus hardis & puissans furent morts en la place : mais combien que Valentin & Orson eussent de grand prouesse & hardiesse de corps montrez non pourtant par le grand nombre des autres, qui trente étoient forts & puissant sur Valentin, il fut si prés atteint, que fortune le craignit à être par ses ennemis pris. Et quand ils l'eurent pris, ils le lierent étroitement & rudement le ménerent, dont Orson commença à courir aprés en criant & heurlant comme une bête muë & si horriblement que tous les bois faisoient retentir, mais n'y valut sa poursuite, car Valentin fut mené hâtivement parmi le bois, tant que d'Orson il ne peut plus être vû. Lors commanda Grigard qu'on suivi Orson, tant que mort ou vif on le prenne, mais pour néant vont aprés, car il marche de si grande puissance & legerement saute parmi le bois que nul tant fut hardy n'ose approcher de lui.

Ainsi Orson échappa des mains des traîtres, lesquels menerent Valentin jusques à un Château qui étoit en cette forest, lequel étoit fort duquel Château étoit Gouverneur un fort larron dérobeur de gens, qui étoit le parens de Grigard, & là portoient tous ensemble leur butin les faux traîtres envieux : mais rien n'en sçavoit le Roi Pepin, qui fermement croyoit qu'au pays n'eût point plus grand prud'homme. Et quand Valentin fut au Château entré ils le prirent rudement, & le menerent dedans une Tour obscure & tenebreuse, & au plus profond d'une grande fosse & prison le mirent. Aprés que valentin fut enclos en la Tour il se prit piteusement à plorer en priant & reclamant Dieu, qu'il lui donnât grace d'échaper de ce lieu Hélas ! dit il, or suis-je venu à la chose que plus doutois. C'est à sçavoir és mains de mes ennemis & de ceux qui ma mort desirent de jour en jour & demandent & pourchassent. Si requiers à Dieu dévotement que de ce danger me veuille secourir. Hélas ! bon Roi Pepin jamais jour de ma vie ne vous verrai, & de ma mort rien n'en sçaurez : car en cette grande fosse orde & obscure me conviendra mourir. Adieu sois tu Orson, car pour l'amour de moi tu as la mort soufferte, & si tu m'aimois d'amour parfaite, aussi, faisois-je autant & plus, que si tu eusse été mon propre frere. Hélas ma douce mere ! que j'ai tant désiré à voir jamais de vous je n'aurai nulle connoissance : dont mon pauvre cœur soûpire & mes yeux fondent en larmes. Sur tout je suis le plus dolent, quand il me faut mourir sans sçavoir à qui je suis : mais puisqu'il plaît à Dieu que je doive tellement mourir, je lui recommande mon ame. En telle maniere se complaint Valentin dedans la chartre obscure, & ses ennemis sont parmi le Château qui tienne entr' eux conseil de son fait. Lors aucuns d'iceux ont dit au Seigneur, le plus expedient remede soit, c'est de faire mourir Valentin sans aucune deliberation. Seigneur dit Grigard, de telle chose je ne suis pas consentant : mais suis d'opinion que nous gardions Valentin en la prison lequel ne nous peut échaper, & que nous allions vers Hauffroy & Henry leur dire & raconter le fait de notre entreprise, &

nous sçaurons donner conseil en cette matiere. A ce conseil s'accorderent tous & furent déliberé d'aller au Palais, où étoit pour lors le Roi Pepin. Grigard aprés le conseil prit le chemin de Paris. Et Orson étoit dedans le bois piteux, en pleurant, qui toute cette nuit avoit reposé au pied d'un arbre. Et quand le jour fut venu, il se mit en chemin, & pensa en lui même que jamais n'arrêtera, qu'il n'ai fait sçavoir au Roi la maniere de trahison, & comme Valentin a été pris & emmené. Si prit son chemin, & plûtôt qu'un cheval courut à Paris : mais premier y arriva Grigard le traître. Et ainsi qu'il fut entré il alla vers Hauffroy : & lui conta le cas comme Valentin étoit pris & enprisonné, dont il fut fort joyeux, fort lui déplû quand on lui dit qu'Orson étoit échappé, nonobstant, il se reconfortoit de ce qu'Orson ne sçavoit retourner à Paris, & outre plus de ce qu'il ne sçavoit pas raconter la maniere de l'entreprise : mais leur intention fut bien tournée au rebours : car Orson ne séjourna pas longuement, que tantôt à Paris arriva. Et le jour qu'il fut venu les deux traîtres avoient pris conseil entr'eux, que Grigard devoit le lendemain retourner au Chateau pour faire mourir Valentin sans nulle remission, de bonne heure arriva Orson, à ce jour, lequel aussi-tôt qu'il fut entré au Palais il monta & entra dans la salle parée ; en laquelle étoit le Roi Pepin, qui pour cette heure étoit assis à table pour dîner, accompagné de plusieurs Chevaliers. Quand Pepin vit orson, il cuida que Valentin fût retourné, orson alla par la salle piteusement criant & battant sa poitrine, pour laquelle chose le Roi & tous les autres l'ont fort gardé. Et quand Orson vit les Chevaliers à table assis il les regarda horriblement en faisant hideux signes.

Lors avisa & connut Grigard entre les autre qui tenoit la tête inclinée en bas contre table, pour doute d'être connu. Quand Orson le vit, il courut à lui & un si grand coup lui donna, qu'il avalla en bas une oreille & de rechef le frappa dessus le visage si fort, que tous ceux de la salle ont apperçû la noise dont Grigard se mit à crier hautement, tant que les dents lui rompit : & lui creva un œil, en ce débat. Orson retourna encore & lui donna si grand coup qu'il l'abbatti, jetta la table & tout ce qui y étoit : dont toute la compagnie fut émerveillée & fort troublée & fut mort Grigard par orson, si ce n'eût été un vaillant Prince qui étoir, lequel le retira de ses mains, & dit tout haut ; hélas ! Sire Roi voyez & considerez le piteux point en quoi orson le sauvage a mis le bon Chevalier ; pour Dieu Sire, faites que la vie lui soit ôtée, car chose est trop perilleuse de tel homme garder : Seigneur dit le Roi sur cette matiere convient aviser le bon conseil, car je vous promets & ainsi je crois qu'orson le sauvage sans grand cause n'a pas frappé Grigard, faites le venir pardevant moi, si sçaurai son intention & la cause de son débat. Alors orson fut mené devant le Roi Pepin, lequel lui demanda pourquoi il faisoit si grand outrage devant sa Majesté Royale, & orson lui fit signe que Grigard avoit tué & meurtri faussement Valentin en la forest, puis va montrant signes merveilleux, que cette chose il se vouloit combattre contre Grigard pour lui Champion, pour lui faire confesser sa maudite trahison, puis tira son chaperon, & par grand outrage le jetta à Grigard par maniere de gage & déffiance.

Et quand le Roi vit cela, il appella tous les nobles Seigneurs & autres Barons de la Cour, & leur dit tout haut Seigneurs or avez-vous vû comme cet homme sauvage, par devant tous a jetté & livré gage de bataille à Grigard comme il se veut à lui combattre, parquoi veuillez-moi tous dessus cette affaire dire votre volonté, ce qu'il est de faire, car je suis trop émerveillé en mon cœur de ce que Orson entre tous les autres Chevaliers de ma Cour, à frappé Grigard en grand fureur. Et pour ce dites-en votre opinion, car trop me doute de fausseté de quelque part qu'elle doive venir. Et quand de ma part sans votre conseil je serois d'opiniou que la bataille fut

entre les deux Juges. Quand le Roi eut ainsi parlé tous les Barons furent d'accord que Grigard & Orson se combatissent pour cette querelle. Et fut la bataille ordonnée, & le Roi Pepin fit amener devant lui Grigard, & lui dit qu'il lui convenoit combattre contre Orson. Quand Grigard entendit le Roi, il fut dolent & non sans cause car le tems est venu que la trahison qui tant a été couverte & celée, sera devant tous publiée & manifestement déclarée, Grigard regarda Hauffroy de semblance mal assûrée, & le cœur effrayé. Lors Henry l'appella, & lui dit, Grigard, ne vous doutez en rien, car je vous promets & vous ferai sçavoir, que nous ferons votre paix vers le Roi notre pere en telle maniere que de votre personne n'aurez aucun dommage ni vilennie, par ainsi que nous jurez de ne jamais dire ni confesser le cas pour chose qu'il vous puisse avenir. Hélas! dit Grigard, trop mal y a de mon cas; car je vois bien que pour vous la mort me faut souffrir. Et quand il alla vers le Roi, disant: Sire, je vous requiers un don, c'est que votre grace vous plaise, qu'à l'homme sauvage je ne combattrai point, car Sire vous sçavez que ce n'est pas homme contre homme, que Chevalier puisse voir ni acquerir honneur & aussi ce n'est pas homme naturel: mais est irraisonnable, sans nul espoir & merci; Grigard, dit le Roi, il n'y a point d'excuse, la battaille est jugée par le conseil de toute la Cour, raison vous y commande, & veut qu'ainsi soit. De cette réponse, Grigard fut fort pensif & déconforté. Lors Hauffroy lui dit, n'ayez doute, car si bon droit vous avez. Dieu vous sera aide, & vous sera écu & défence en cette querelle. Quand est de ma part, je vous ferai armer bien & suffisamment, comme au cas appartient.

Quand Orson entendit qu'il devoit combattre, il demena grand joye, mout grand signe faisoit au Roi que Valentin étoit mort & détruit: desquels signes le Roi s'émerveilloit fort, & Orson étoit toûjuors prest de frapper Grigard le faut traîtres: mais le Roi le fit prendre par devers lui, & faisoit signe, que plus ne le frappât, tant qu'il fut au champ; puis dit à Grigard. Or allez vous armer, & pensez de faire votre fait. Ha! Sire, je vous ai longuement servi, & de toute ma puissance me suis parforcé de vous obéir en toutes choses tant en battaille, comme dehors, mais mauvais salaire m'en rendez, quand contre cette homme sauvage où n'y a sens ny raison, vous me voulez combattre. Grigard, dit le Roi, si vous avez bon droit, de rien ne devez vous émouvoir; car je vous promets que bien armé serez, & Orson sera mis au champ tout nud & sans nulles armes, vous serez à cheval, & il sera à pied sans nul glaive porter parquoi vous n'aurez cause de reculer à votre droit deffendre. je ne sçai comme il vous en prendra: mais bien montrez semblant qu'en vous y a à dire, faire votre devoir & gardez votre droit: car autre chose n'aurez de moi, la cause fut consommée & la conclusion faite & prise de conseil.

Comme le Roi Pepin commanda que devant son Palais le champ fut appareillé pour Orson & Grigard ensemble les voir combattre.

Chapitre 17.

APrés que Grigard eut pris plusieurs excuses de se combattre contre Orson le sauvage, & que par le conseil il fut déliberé que bataille se devoit faire. Alors le Roi commanda le champ être fait devant son Palais. Et quand il fut prest, Orson qui étoit attendant; entra dedans pour attendre Grigard lequel fut armé par Hauffroy & Henry qui l'armerent le mieux qu'ils purent. Aprés qu'il fut armé, prit congé d'eux. En disant, Seigneurs je vais mourir pour vous: trés-mal fut pour moi la journée, quand j'entrepris cette chose. Taisez-vous dit Henry & ne vous donnez nul émoy: je vous ai promis, & tenir vous le veux, que si vous êtes vaincu par Orson le sauvage, nous ferons votre paix au Roi Pepin notre pere, tellement que votre personne n'aura dommage & si mal nous vouloit pour ce fait poursuivir, plûtôt en mourroit cent mille, que fausseté vous fut faite de notre part, soyez toûjours secret. ne

connoissez rien de toute l'entreprise, qui a été faite. Or fut armé Grigard & monta à cheval, se tira vers le champ qui étoit ordonné devant le Palais. Et quand l'heure de combattre fut venue, le Roi vint aux fenêtres, pour regarder la bataille. Quand toute sa Cour fut assemblée, & les Juges ordonnez pour juger de la bataille, on commanda aux parties de faire leur devoir. Lors entra Grigard au champ fier & orgueilleux : monté à l'avantage, dont la fin mal lui en prit. Il brocha son cheval & tira devers Orson, & lui dit. Paillard vous m'avez trop outragé de m'avoir ôté un œil : mais je vous montrerai qu'à tort & sans cause vous m'avez assaillit. Et quand Orson le vit venir il l'entendit bien & étendit les bras & montra ses ongles & ses dents, rechinant mout laidement. Alors Grigard baissa sa lance & brocha Orson.

Quand Orson vit la lance aprocher il fit un saut en arriere, & Grigard qui son coup faillit, coucha sa lance & la ficha dans la terre, quand Orson le vit, il retourna contre lui, & empoignant sa lance, & tant fort il la tira qu'il l'a lui ôta des poings, quand il tint la lance, tellement l'en frappa, qu'il lui fit perdre l'ouye & l'entendement tant qu'il ne sçavoit où il étoit. Quand Grigard fut frappé, il toucha son cheval des éperons en fuyant parmi le champ, Orson courut aprés, en rechinant les dents mout férieusement, & faisoit signe au Roi, que Grigard lui rendra. Et quand il apperçût le grand danger où il étoit, en soûpirant, il dit à part lui. Ha ! Hauffroy & Henry, or est ma fin venue, ici mourai pour vous je l'avois bien dit : mal est la chose commencée, & mal finira. En ce point Grigard ne peut navrer Orson en nulle maniere. Et quand Orson vit ce, il jetta sa lance bas puis vint contre Grigard, & de si prés le serra qu'il prit le cheval par le col & tant de tours lui demena qu'il le fit coucher à terre : mais quand il sentit son cheval à terre tomber, il voulut saillir de la selle & en saillant il perdit son écu, car il vola bas : & Orson courut encontre & le pris, puis se mit dessus lui, & s'en alla au cheval & monta dessus en faisant signes merveilleux, chevauchant aprés Grigard, qui parmi le champ fuyoit de voir la contenance d'orson furent tous ébahis. Et le Roi Pepin entre les autres de ce cas fut fort pensif & douteux, il dit devant tous, Seigneurs, je m'émerveillé fort de ce fait, & ne sçai que penser, ni a quelle fin cette chose veut avenir, c'est mon opinion qu il y a de la trahison de quelque part mout grande LeRoiPepin fut fort pensif dessus cette entreprise. Et orson étoit monté à cheval, & pour Grigard poursuivre est descendu de cheval. & est venu par bas à Grigard, & lui a donné tel coup qu'il l'abbatit par terre, & puis est saillit dessus, & lui a ôté l'épée & la dague, puis lui a donné si grand coup que le bras & l'épaule lui avalla en bas, lors lui donna un autre merveilleux coup parmi le corps, tant que l'échine lui coupa & rompit. Et Grigard s'écria hautement si bien que chacun l'entendit, en demandant un Prêtre pour ses pechez confesser et avoir absolution, et quand les gardes du champ l'entendirent, un Chevalier qui de ce avoit la charge : vint incontinent devers Grigard, et lui demanda ce qu'il demandoit. Sire, dit Grigard, faites descendre le noble Roi Pepin, car je veux devant tout le monde dire et confesser la fausseté et trahison de mon cas. Adonc la chose fut dite au Roi Pepin.

Comme aprés que Grigard fut conquis par Orson il confessa devant le Roi Pepin la trahison de Hauffroy & Henry contre Valentin.

Chapitre 19.

ET quand Grigard vit le Roi, il lui cria mercy, en disant, Hélas, Sire, j'ai failli contre votre haute magnificence : mais à ce m'a contraint Hauffroy et Henry son frere ; car pour complaire à leur volonté je me suis efforcé de Valentin prendre et mettre à mort et si ay tant fait diligence, qu'en une forest l'ai pris et tenu de si prés, qu'il est contraint à tenir prison tant que par entre nous eût été deliberé de quelle mort il devoit mourir et être jugé.

Quand le Roi entendit la verité de la chose il commanda que Grigard fut pris & pendu, puis monta à cheval pour aller vers la prison en laquelle étoit le noble Valentin. Et quand Orson apperçut que le Roi fut en chemin avec quatre Ducs; & quatre Comtes dont il étoit accompagné, il alla devant, en montrant le lieu où Valentin fut pris, mout droit le mena & alla plus fort qu'un cheval ne pouvoit aller, & tant faisoit de manieres sauvage qu'il faisoit rire toute la compagnie, & le Roi dit bien souvent Seigneurs mout ai grande joye, que cet homme sauvage aime tant Valentin, & bien sçachez que ses manieres m'émouvent fort à lui vouloir du. bien. Mout grandement l'aimoit le roi, & bien le devoit faire; car il étoit son propre neveu dont il ne sçavoit rien, encore pas ne le sçaura tant que par la belle Esclarmonde sœur du geant Ferragus, qui la Dame Bellissant gardoit la chose fut connue, car ladite Esclarmonde avoit un Château, & dedans avoit une tête d'airain qui par nigromance lui disoit tout ce qui lui devoit avenir. Et si étoit cette tête de tel art composée, que jamais ne devoit finir tant que le plus preux & vaillant du monde entrât dedans le Château car adonc devoit-elle perdre son parler & toute sa puissance. Or viendra celui qui à la fin la mettra, ce sera Valentin, qui la belle Esclarmonde prendra, dequoi trop de dangers perilleux passer & endurer lui conviendra comme après sera dit. Si laisserai à parler de cete matiere & retournerai au Roi Pepin, qui va par la forest, pour sauver & preserver Valentin. Et tant fait, qu'il est entré en la forest, & va suivant Orson, qui le mene autre Château : mais quand ils furent auprés du dit Château, ceux de dedans qui connurent le Roi fermerent les portes & aux portiers fut commandé sur peine de leur vie, que nul du Château ne leur fit ouverture. Et quand le Roi vit qu'il ne pouvoit nullement entrer dedans icelui Château sans mettre son siege devant, & par force d'armes il commanda à ses gens d'assaillir vigoureusement la place. Si ne demeurera pas longuement que du bois qu'ils couperent & taillerent à l'entour comblerent & emplirent tous les fossez, puis approcherent des murs & à grande force d'armes malgré ceux qui deffendoient ledit château, ils entrerent dedans.

Adonc ils prirent tous les traîtres larrons & les lierent étroitement, puis ils descendirent aux basses prisons profondes, où Valentin, étoit en grande pauvreté & miserablement détenu. Donc on le tira desdites prisons & au Roi Pepin l'amenerent. Et quand il vit le Roi il se mit à deux genoux en lui rendant graces du grand danger & peril dont il l'avoit mis hors. Lors les Barons le prirent en lui faisant grand'honneur & grande fête, & lui conterent du cas comme il alloit, & comme Orson s'étoit pour lui bien combattu en champ de battaille contre Grigard. Et quand Valentin oui ces nouvelles, il embrassa Orson mout doucement & aussi fit orson lui. Il ne faut pas demander si la joye d'entr'eux fut si grande.

Et aprés cela fait, le Roi commanda que les traîtres fussent menés au bois, & là fussent tous à un arbre pendus & étranglez sans nulle remission, puis le Roi Pepin parla à Valentin & lui dit, Valentin mon ami, puisque Dieu vous a donné telle grace d'être hors des mains de vos ennemis, joyeux & en santé delivré. Je vous donne conseil qu'avec moi retourniez : si ferez comme sage & bien avisé.

Sire, dit Valentin, pardonnez moi; car jamais je ne retournerai tant que je sçache au vrai qui je suis & de quels parens extrait. Je m'en vais en Acquitaine, vers le verd Chevalier, car ainsi l'ai juré & promis je prends congé de vous, comme pauvre servant, qui toûjours vous veux obéir & votre Majesté servir de ma pauvre petite puissance. A ces mots se départirent le Roi Pepin & Valentin si laisserai à parler du Roi & parlerai de Valentin & orson lesquels vont en Acquitaine pour combatre le verd Chevalier qui homme ne doute, car ainsi je vous ai dit, jamais ne sera vaincu que par un fils de Roi,

qui jamais de femme n'ai été nourri ny allaicté. Ainsi s'en vont ensemble Valentin & Orson vers le pays d'Acquitaine. Alors tout le monde couroit pour voir Orson le sauvage, lequel étoit tout nud & aussi velu comme un ours. chacun se retiroit de lui : mais il n'en tenoit conte. Adonc Valentin lui fit faire un jaseran de fin acier. de telle maniere qu'il y avoit un chaperon, & tenoit tout ensemble. Et quand Orson le vit lui sembla sauvage, & volontiers l'eût dépouillé : mais il craignoit trop Valentin, & tout ce qu'il commandoit, il le faisoit sans nul contredit.

Quand Orson fut vêtu du jaseran d'acier se regardoit & tenoit orgueilleuse contenance Or ainsi qu'ils passoient leur chemin Valentin avisa un Ecuyer fort beau, qui par là chevauchoit, lequel tendrement pleuroit. Quand Valentin le vit, il lui demanda : Amy : qui vous meu de pleurer ? avez-vous trouvé de mauvais gens : ou si des bêtes sauvages avez peur ou crainte, car de toute ma puissance, je vous donnerai confort & aide, Hélas ! dit l'Ecuyer, du tout je n'ai nul doute : mais sçachez que la chose m'émeut à me plaindre c'est mon maître que j'ai perdu, le plus preux, doux courtois & vaillant Chevalier, qui oncque fut de sa terre, & Valentin lui demandoit comment l'avez-vous perdu ? Sire, dit l'Escuyer, il est allé en Acquitaine, pour combattre le verd Chevalier, pour avoir la plus belle qui fut au monde vivante. Sçachez que c'est la plaisante & gracieuse Fezonne, & tant a le cœur gracieux ; mais jamais nul ne l'aura si le verd Chevalier ne rend confus & vaincu au champ de bataille. Or y sont plusieurs Chevaliers morts & vaillans Champions, quand il les a conquis, il les a fait pendre à un arbre qui est parmi la place, auquel arbre il y en a des pendus jusqu'au nombre de trente deux. De nul ne prend à merci : tant est cruel, felon & de mauvais courage. Je crois que c'est un diable, dit Valentin, quand telle chose fait : mais, s'il plaît à Jesus, je m'en iray en Acquitaine, combattre son corps & éprouverai le mien, car j'ai tant ouyt faire mention de la belle Fezonne : que si brief je ne meurs par armes j'en sçaurai la verité. Ha ! Sire, dit l'Escuier ; pour Dieu n'y allez point, car de combatre à lui votre peine perdez, & vous êtes tant beau Chevalier que jamais n'en ai vû un tel ne perdez pas la vie pour ce diable combatre. car tant de forts & vaillans Chevaliers lui ai vû mettre à mort, que de vous ai grand doute si contre lui en battaille entrez. Escuyer mon amy, dit Valentin, en Acquitaine irai, & sçaurai du verd Chevalier la verité, & s'il a mauvaise cause contre lui me combatrai ; mais premier si je puis à la belle Fezonne parler, & par son conseil userai, quand Orson l'entendit il montra signe à Valentin qu'il étoit envieux de combatre le verd Chevalier & aimer Fezonne. Et quand Valentin l'entendit il se prit à rire, ainsi vont les deux freres cheminans parmi le pays, pour venir en Acquitaine. Si ont tant chevauché qu'ils ont approché de la Cité. Valentin la vit de loin, car elle étoit fort haute. Lors appella un homme qui passoit & lui demanda. Mon ami, dites moi, quelle Cité est là devant nous ; Sire dit cet homme, c'est l'Acquitaine. Or me dites Valentin, où se tient le verd Chevalier. Et il lui répondit vers la Cité, je crois que vous allez combattre à lui. Oui, dit Valentin, Ha sire, dit le bon homme, vous entreprenez grande folie, car jamais de lui vous n'aurez victoire montez sur cette petite montagne & regardez un arbre où sont pendus plus de quarante, qui ont été mis à mort par lui. Il n'y a plus que quinze jours d'attente, que le Duc d'Acquitaine sera contraint de lui donner sa fille, qui est si belle, Ami, dit Valentin, Dieu lui aidera, ainsi que Valentin parloit à cet homme vers eux arriva un ancien homme en habit de Pélerin ; qui avoit une grande barbe toute blanche lequel avoit bien quatre-vingts ans, c'étoit Blandimain l'Ecuyer de Bellissant, qui l'amena au Château ou étoit le geant Ferragus, comme mention vous a été faite ci-devant. Valentin salua le pelerin, puis lui demanda mon amy, d'où venez vous ?

En même tems il lui répondit bien doucement. Sire : je viens de Constantinople, mais je n'ai pû entrer dedans la Cité, pour un soudan payen qui tient la Ville assiegée, je n'ai pû faire mon message, & m'en retourne, pelerin dit Valentin, dis moi du verd Chevalier s'il n'a point finement. Nenny dit le Pelerin & de ce je vous fais bien certain, & si vous donne conseil que de le combattre vous n'entremettiez point. Et Valentin lui dit, dites moi où vous allez : Sire dit Blandimain, je vais droit à Paris. car au Roi Pepin de France me convient de faire un message de par une sœur qu'il a, laquelle longtems fut bannie de Constantinople à tort & de mauvaise cause. & sans l'avoir déservi. Or est la Dame en la maison d'un geant, qui doucement la garde, lequel veut aller en France pour cette querelle sçavoir, si Pepin y consent, car tant connois la Dame de bonnes mœurs & condition que pour elle se veut combattre en champ de bataille contre l'Empereur de Grece, qui déloyaument & faussement l'a déchassée & debontée, Ami, dit Valentin, je te prie au nom de Dieu tout puissant que tu retourne en Acquitaine avec nous. Et quand je me serai combattu au verd Chevalier, si Dieu mon createur me donne victoire contre lui : je retournerai avec vous en France, & pour l'amour du Roi Pepin j'entreprendrai le champ, car à lui je suis plus tenu qu'homme qui vive c'est lui qui m'a été pere & ma nourri. tant que pour faire son vouloir & commandement je dois bien avoir courage & volonté. Sire dit Blandimain, jamais à ce ne consentirai, je vais faire mon message, pour la trés honorée & sage Dame bellissant : car elle m'en a baillé la charge, & loyaument la veut servir. A Dieu soyez vous tous qui de mal & peril vous veuille deffendre. Blandimain se partit d'eux & prit son chemin à Paris, & Valentin le regarda mout fort. Hélas ce n'étoit pas sans cause: il avoit bon droit, & son cœur lui attiroit. car c'est celui qui longuement & loyaument a gardé & sauvé sa mere, mais de ce rien ne sçavoit. Ils prirent par un chemin & tant sont allez qu'auprés de la Cité d'Acquitaine sont arrivez, Valentin regarda fort la Ville qui pour plaisante étoit, puis Valentin avisa une fontaine & y alla & descendit de dessus son cheval, puis se coucha dessous un arbre qui étoit auprés pour se rafraîchir; car il avoit fort chaud, il se reposa peu & dormit & Orson le regardoit. Et quand il fut reposé & éveillé il se leva pour monter à cheval, mais il vit là arriver un Chevalier mout orgueillleux, qui pour sa grande orgueil il étoit appellé l'orgueilleux Chevalier : car si fier étoit que jamais jour de sa vie nul n'avoit salué, & étoit d'unne condition telle que celui qui le saluoit. avoit à lui battaille, dont plusieurs en avoit fait mourir. Si vint vers la fontaine, & mit pied à terre, & Valentin le regarda qui nul mot ne lui dit : puis avisa Orson qui assûrément le regardoit. L'orgueilleux Chevalier eut dépit en son cœur & s'aprocha d'orson, et leva le bras et lui donna tel coup qu'il lui fit sortir le sang, de la bouche, et quand orson se sentit frappé il serra le Chevalier entre ses bras si rudement que dessous lui l'abattit à terre, puis prit un coûteau qui pendoit à la ceinture dudit Chevalier, et l'en frappa au corps, tant que le sang en sortit à grande abondauce. Et le Chevalier qui navré se sentit, mout s'écria hautement, Lors Valentin s'approcha et ôta le chevalier d'entre les mains d'orson, et lui dit Beau Sire, vous avez tort de frapper ce pauvre homme qui nul mot ne peut parler. Lors dit l'orgueilleux Chevalier à Valentin. Orgueilleux ribaut pourquoi ne me salue tu. Adonc il tira un glaive pour le ferir. Et Valentin tira son épée, et si grand coup lui donna qu'à terre l'abattit mort Et puis lui dit, je vous apprendrai à saluer les gens. Quand le Chevalier orgueilleux fut mort, ses gens dolens et épouventez, prirent tous à fuir vers la Cité d'Acquitaine, et entrerent dedans et conterent les nouvelles de leur maître qui étoit mort : desquelles nouvelles le Duc d'Acquitaine fut fort courroussé : car il étoit son cousin, Valentin ouit le bruit que les gens demo-

noient pour la mort du Chevalier orgueilleux qui sur la fontaine avoit été mis à mort. Si monta à Cheval, & entra dans la Cité, & quand il fut dedans, il se logea en la maison d'un riche bourgeois, mais quand ils furent logez ne demeura gueres que les nouvelles, vinrent au Duc d'Acquitaine, que ceux qui avoient occis son cousin étoit logez dedans la Cité. Il commanda qu'on les lui amenast. Quand il eut commandé; les messagers partirent incontinent pour Valentin & Orson aller querir, lesquels vers lui vinrent. Lors parlà le Duc en cette maniere, Amis dites-moi qui vous êtes, & si vous êtes Chevaliers ou non, & de quel pays vous êtes, & quel Prince vous servez Sire, dit Valentin, Chevalier suis servant au noble Roi Pepin qui France tient, Chevalier, dit le Duc, mon cousin avez occis & mis à mort. Il est vrai dit Valentin, je ne dis pas le contraire, & quand il eut été de mon propre lignage, autant eusse-je fait, car orgueilleux étoit & de trés fier courage; il ne daignoit parler aux grands ni aux petits par son orgueil a mon compagnon frappé tant qu'à terre l'a fait trébucher, & pour ce quand j'ay ce vû, j'ai tiré mon épée, & tel coup lui ai donné qu'à terre je l'ai mis tout mort. Je suis un étranger qui en cette Cité suis venu pour combatre le verd Chevalier & pour voir la belle Fezonne qui étant renommée vous en avez fait faire les voyes, que tous Chevaliers viennent Si me semble de droit que par tout votre pays on doit aller à seureté parmi le chemin. Et quand le Duc d'Acquitaine ouit Valentin que si bien parla, il lui dit Chevalier bien repondu avez, si mon cousin est mort, par son orgueil & fier courage de sa mort suis dolent : mais remede n'y a, je vous le pardonne & veux être pardonné : mais au surplus de votre entreprise du verd Chevalier vous viendrez en mon Palais & verrez la belle pour laquelle vous êtes venus en cette part, avec elle vous trouverez quatorze Chevaliers venus d'étrange terre tous de nouveau ; qui pour l'amour d'elle au verd Chevalier se veulent combattre, allez & salués ma fille comme de coûtume ; car ainsi est ordonné que tous Chevaliers qui viennent pardeça pour l'amour d'elle, devant que de faire bataille au verd Chevalier, à elle se presentent, & en signe d'amour il prennent un anneau d'or ; Sire ; dit Valentin, je suis prés de faire ainsi que l'ordonnance dit.

Et d'autre part je suis votre petit serviteur comme celui qui du tout à vos bons commandemens voudrois obéir de toute ma puissance : lors le Duc monta au Château & Valentin & Orson l'accompagnerent honorablement, ils entrerent en la salle où les Chevaliers étoient, qui accompagnoient la belle Fezonne & quand Valentin la vit, il alla devers elle en grande reverence & son salut lui donna, disant devant tous hautement : Dame de qui le bruit & le renom de beauté corporelle sur tout les dons de nature, fit les cœurs des humains contenter & replaît par ouir raconter, & de qui la grace & contenance, toute noble fleur de Chevalier résplandissent : celui Dieu qui peut tout veuille vous garder & deffendre de vilain reproche, & vous veuille preserver du verd Chevalier, car il ne'st pas digne de toucher votre corps. Ma chere & trés honorée Dame vous plaise sçavoir que Pepin le puissant Roi de France nous envoye par devers vous & si vous fait present du plus vaillant & redouté homme qui soit sur terre, Dame regardez le, & n'a peur de glaives, tant soit aigu ou bien tranchant, s'il sçavoit bien parler, en tout le monde on ne sçauroit trouver son pareil, si pouvez être seure & croire fermement que le verd Chevalier ne pourra rien resister contre lui & rendra confus & vaincu aussitôt qu'à lui se combattra. Sire; dit la pucelle, à un puissant Roi de France je rend cent mille mercy & à vous qui avez pris tant de peine pour moi : mais dites-moi je vous pris pourquoi ne le vestiez vous autrement & habillez honnestement ce vaillant homme que vers moi amenez, car il est à merveille bien fait de ses membres bien formé, droit & hardi sembla & croly, s'il étoit baigné & étuvé, sa chair seroit blanche & tendre. Dame, dit

Valentin : jamais ne porta robe. tant l'autre jour par contenance je lui fit faire ce Jasetan qu'il a ; car c'est la premiere robbe que jamais il porta Et sçachez que tout nud & sans nul veste est venu de Paris, il a la chair dure & forte, & si ne craint vent n'y froidures.

Toûjours en disant ces paroles la belle Fezonne regardoit fort Orson, & ainsi que dieu le voulut. qu'amour & nature donnant : elle fut éprise d'Orson, & entre les autres qu'elle avoit jamais vû de lui fut éprise d'amour plus que nul autre, combien qu'il ne fût pas poly, ni mignonement vestu ny habilé comme plusieurs autres, toutesfois on dit communement qu'il n'est nulles laides amour quand les cœurs s'y adonnent. Et quand Valentin eut ainsi oui parler la pucelle, il lui dit belle, quand est de moi je vous dirai mon cas. Sçachez que pour l'amour de vous à force d'arme vaillamment conquerir je suis venu en cette partie, & si ai fait serment que jamais je ne retournerai en France. tant que je me serai combattu au verd Chevalier, & éprouver mon corps contre lui, car, pour l'amour de vous je veux endurer la mort, ou le verd Chevalier vaincu & déconfit je vous amenerai.

Hélas ! trés noble Sire, répondit la belle Fezonne, pour moi n'ayez courage de mettre votre vie à l'aventure, car qui mieux aime autre que soi-même, en chose en quoi sa vie prend telle amour, ne me semble pas juste. mais désordonné. Las ! de trop vaillans gens & noble Chevaliers sont morts pour moi, dont dommage est trop grand de ma longue demeure. Dame dit Valentin de ce me pardonnez ; car ainsi je l'ai entrepris. Chevalier, dit la belle bien vous en puisse prendre. Lors tira deux anneaux d'or, dont elle en donna l'un à Valentin & l'autre à Orson puis ils allerent à la table avez les autres quatorze Chevaliers ou Ducs Savary les fit noblement servir : mais sur tous autres qui furent à table la belle Fezonne jettoit son regard sur Orson lequel la regardoit par un desir d'amour embrasez, & l'esprit d'un ardent & gratieux appetit. Or avint ainsi que les Chevaliers étoient à table le verd Chevalier vint fraper à la porte pour voir la belle Fezonne dont tant fort étoit amoureux, car le Duc lui avoit accordé que par chacun jour il pouvoit venir & entrer une fois au Château sans nul contredit pour voir à son gré la belle Fezonne. Et quand il fut entré il s'écria hautement, disant, vaillant Duc d'acquitaine, avez vous compagnon qui pour la belle Fezonne à mon corps se veuille employer ? oui, dit le Duc, encore en ai-je seize dedans ma salle, qui pour leur prouesse montrer à l'encontre d'un chacun & de vous sont venus de plusieurs pays en cette terre. Or faites que je les voye, dit le verd Chevalier, & que j'entre dans votre salle pour la belle Fezonne regarder. Entrez, dit le Duc, car licence en avez. Le verd Chevalier entra en la salle, & regarda les Chevaliers qui là étoient. Et quand il les eut regardé il leur dit en cette maniere, Seigneurs beuvez & mangez & faite bonne chere ; car demain est votre dernier jour venu : & sçachez que tous pendre vous feray à mon arbre. Lors Valentin l'ouyt, qui trop mal fut content & lui repondit Chevalier de cette chose dire vous pouvez garder car aujourd'hui est venu celui qui vous vaincra par le champ de bataille. Or entendit Orson que de lui on parloit, & connu que le verd chevalier étoit celui par qui ladite joûte étoit commencée. Si regarda fort & puis saillit dehors de la table & en étraignant les dents il prit le verd Chevalier parmi les reins & le chargea dessus son col comme il eut fait un petit enfant. Et quand il l'eût chargé, il egarda un mur, & jetta le verd Chevalier contre si rudement, que tous ceux de la place croyoient qu'il eut le col rompu & quand il l'eut ainsi rué ils s'en retourna seoir à table parmi ses compagnons, & en criant faisoit signe qu'il portoit sur son col trois hommes tels que le verd Chevalier. Adonc se prirent tous les Chevaliers à rire mout fort & à dire : Or est venu celui par qui le verd Chevalier sera mis à déconfiture

& Fezonne perdra trop quand il ne sçait parler ; car bien est digne d'avoir honneur entre tous preux & vaillans.

Quand Fezonne eut bien regardé les manieres & contenances d'orson, elle fut au cœur frappée du dard d'amour par le plaisir de Dieu qui les cœurs des deux enlumina, en telle maniere, que du tout à lui son courage elle donna, & avoit dessus Orson son regard, & commença à l'aimer si ardemment, qu'elle oublia tous les autres, pour icelui avoir pour ami. Et ce n'étoit pas sans cause, si elle étoit de son amour éprise; car si vaillamment avoit ferré le verd Chevalier qu'à telle heure il l'eut tué & occis devant tous, s'il eut voulu ; mais combien sur lui il eut assez de puissance nul mal pour lors il ne lui voulut faire, car on dit volontiers par un commun langage, que noble courage ne peut mentir, non pourtant le verd Chevalier rebuta ce fait par trop grand courage & dit tout haut devant la compagnie: Seigneurs, cet homme sauvage m'a trahi & deçû : car à moi est venu sans parler aucunement ni dire mot, je vous promets & fait à sçavoir que demain au plus matin, je suis homme pour lui, ainsi que tous les autres y prenne exemple en dépit & pour son outrage je ferai élever un gibet plus haut que tous les autres qui par moi ont été conquis & vaincus auquel je le ferai pendre & étrangler. Orson apperçût bien, que le verd Chevalier étoit mal content de lui & qu'il le menaçoit. Si se leva & commenca à barboter soit faisant signe le lendemain vouloir avoir à lui bataille & en signifiance, il prit son chaperon, & en signe de gage le jetta au verd Chevalier, Adonc parla Valentin au verd Chevalier en lui disant : Sire voyez le gage que le sauvage vous jette & si vous avez puissanc contre lui pensez de le lever. Lors le Chevalier fut si fort épris d'orgueil & despit, que nul mot ne voulut répondre, & le Duc d'Acquitaine, qui étoit en la presence lui dit en cette maniere. Franc Chevalier, il y aura grand bataille entre vous & ce sauvage si me doute fort qu'à lui vous aurez fort affaire, & si tant pouvez faire que vous ayez sur lui victiore, bien vous pourrez vanter que de tous Chevaliers vous êtes le plus preux & vaillant que nul ne devez avoir crainte ni doute, qui soit vrai, il vous a bien montré devant tous qu'il est de courage & de cœur. Par mon Dieu dit le verd Chevalier devant tous vous pourrez voir & connoitre qu'elle sera sa puissance, car jamais de sa vie du champ ne retournera, que pendre le ferai au plus haut des autres, & a ces mots sorti du Château, & s'en alla reposer en son pavillon, & les autres Seigneurs & Chevaliers demeurerent en la salle avec Fezonne qui grande chere menerent & grande joye, & disoient l'un & l'autre que le jour étoit venu, que le verd Chevalier devoit trouver son maitre, grand bruit par la Cité, d'orson le sauvage, chacun desira le voir en telle maniere que grande multitude de gens vinrent au palais, que pour la presse qui étoit le Duc commanda qu'on fermast les portes, quand Orson ouit le bruit, il monta aux carneaux, & saillit aux fenêtres pour regarder le peuple. Lors l'apperçûrent les gens & le montrerent l'un à l'autre, en parlant & devisant de lui en plusieurs manieres, or fut la nuit venue, & fut tems de souper; chacun s'assit à table. Et quand le Duc fut levé un peu aprés prirent ébattement, puis allerent chacun en sa chambre. Et quand Valentin fut couché il fit signe à Orson qu'il se couchât auprés de lui : mais Orson n'en fit conte : & se couchâ tout étendu à terre, ainsi que de tous tems avoit appris en la forest, & ainsi passa la nuit, quand le jour fut venu, Valentin & Orson furent dans la salle devant la belle Fezonne, & avec eux quatorze Chevaliers qui étoient venus en Acquitaine pour la noble Dame conquerir & son amour avoir. Là ont tenu conseil ensemble de combattre le verd Chevalier : car le Duc d'Acquitaine lui avoit promis qu'en ce jour il lui livreroit champion. Si parla entre les autres : un Chevalier de noble sang, & dit en cette maniere : Seigneurs, s'il plaît à vous tous je suis déliberé de faire le premier champ de bataille contre le verd Chevalier. Cette enquête fut accor-

dée, par l'assistance de toute chevalerie, & s'en alla armer le Chevalier lequel avoit nom Galeran & étoit venu du pays de France, & quand il fut armé il vint devant la belle Dame Fezonne, & prit congé d'elle mout joyeusement, & en grande reverence, & elle qui en tout honneur étoit garnie, & de tout bien aprise, lui octroya congé, en lui disant franc Chevalier, je prie à Dieu qu'il vous veuille conduire, & de dommage preserver & garder en telle maniere, qu'à grand joye & honneur vous puissiez retourner devers moi. Quand ledit Chevalier eut prit congé de la belle Fezonne, il monta à cheval, & s'en alla vers la terre du verd Chevalier, & de si loing qui le vit, frappa des éperons, & de fier & cruel courage il courut au Chevalier Galeran, & lui donna si grand coup que dessus son cheval l'abbatit à terre, puis de son cheval descendit & son heaume lui ôta de la tête, parquoi Galeran qui la mort doutoit, se rendit en la mercy du verd Chevalier : mais peu lui profita, car sans nul mercy il lui ôta le harnois & le pendit au haut de l'arbre, ainsi que des autres il avoit fait; pour la mort d'icelui Galeran, fit grand bruit parmi la Cité d'Acquitaine, car il étoit beau Chevalier, & fort bien loué & prisé de ses compagnons. Or connu bien Orson que le verd Chevalier avoit mis à mort Galeran, fit signe des mains qu'il vouloit aller combattre piteusement, sans nul jour faire : mais Valentin lui fit signe qu'il se retirast, car premier y vouloit aller, tant ce fut Orson : car il craignoit toûjours Valentin. Alors Valentin s'arma & puis s'en alla vers la belle Fezonne pour prendre congé d'elle, si ne faut point demander, si elle faisoit grands regrets, & si elle jettoit soûpirs couverts dedans son noble cœur Hélas! dit la belle Fezonne, mon Dieu veuille garder & preserver celui qui tant est vaillant Chevalier que pour l'amour de moi veut mettre sa vie en grand danger. Fort regreta la belle Fezonne le gratieux Chevalier Valentin, mais sur tout aimoit en courage Orson, & elle en avoit bien cause, car pour l'épouser Dieu l'avoit mis sur terre, Aprés cela prit congé de la Dame & de toute sa Chevalerie : Valentin monta à cheval pour aller combattre le verd Chevalier : mais ainsi qu'il se mit en chemin à lui vint un Chevalier, qui de la belle Fezonne étoit embrasé, & lui dit; Sire ayez un peu de patience laissez moi aller le premier : Ami dit Valentin je t'en donne congé va au nom de Jesus : Chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille donner d'icelui victoire, icelui Chevalier avoit nom Tyris, étoit natif du pays de Savoye : mais tant avoit en son cas grand pitié que pour soi mettre à l'aventure il avoit despendu tout le sien, tant que plus rien n'avoit il prit congé des Chevaliers puis monta à cheval & sans nul séjour faire, il chevaucha, jusqu'au pavillon du verd Chevalier. Et quand il vit Tyris approcher, il sortit hors de la tente mout fier orgueilleux, & Tyris lui cria Sire verd Chevalier or pensez de vous défendre, & montez à cheval car de par Dieu tout puissant qui pour nous souffrir mort je vous défie. Le verd Chevalier qui entendit Tyris appella un de ses serviteurs pour avoir son cheval, puis mit le pied à l'étrier & saillit dessus, il a mis l'écu verd & a pris la lance, puis se sont éloignés l'un de l'autre. Et de telle maniere se frapperent l'un contre l'autre que le verd Chevaliere outre le cœur de Tyris sa lance passa à terre l'abbatit tout mort, & incontinent le verd Chevalier descendit de son cheval & a pris une corde puis tira le chevalier Tyris, & au col la corde lui mit, & le pendit avec les autres, dont les payens & Sarrazins menerent grand joye : & quand Valentin vit que Tyris étoit mort, & à l'arbre pendu il fut dolent de sa mort, & au cœur desplaisant, il se recommanda à Dieu en desirant sur toutes choses tant faire que de son perre & sa mere il pût avoir connoissance. Et quand il eut fait sa priere à Dieu, il frappa son cheval des éperons, & alla en la tente du verd Chevalier : qui par la semblance d'Orson bien le connu, & de lui se douta plus que de nul autre jamais il n'avoit fait : il appella Valentin & lui dit, Chevalier, or entendez que je vous so-

rai voyez vous là devant en cet arbre un verd Blason, allez le moi querir et me lapportez, et je le servirai: Sire dit Valentin, assez avez des valets autres que moi, faites qu'ils vous servent; car par moi n'aurez pas blason, sire dit, le verdChevalier à Valentin, le blason m'apporterez, ou je vous fais sçavoir que jamais à mon corps n'aurez bataille. Quand Valentin vit que le verd Chevalier pour le Blason apporter vouloit prendre excusation de combattre, comme vaillant et hardi Chevalier chevaucha vers l'arbre où le blason pendoit; mais ne le pût ôter, dont il fût dolent. Lors revint au verd Chavalier et lui dit fiérement: Va querir ton blason, car avoir ne le puis. Maudi soit de Dieu que si fort l'a attaché, et pendu soit celui que envoyé m'y a.

Ami, dit le verd Chevalier, je te dirai pourquoi je t'ai envoyé là, sçaches pour certain que cetui écu jadis vint de Færie et de par une Fée il me fut donné, or il a telle vertu que jamais nul, tant soit il vaillant et fort du lieu où il est attaché, ôter ne le pourra, fors celui seulement par qui je dois être conquis et vaincu: pourtant je t'ai envoyé en celle part, car j'avois doute de toi, mais maintenant en suis seur, puisque ledit Blason tu n'as pû avoir ni me l'apporter et pourtant retourne t'en du lieu d'où tu és venu et tu sauveras ta vie, car tu me semble beau Chevalier que de ta mort je n'ai nulle envie, de laquelle échapper tu ne pourras si tu prend à moi bataille, afin que tu ne pense pas que je te dis ces paroles par feintise ou folle abusion sçachez que nul tant soit victorieux, je ne serai vaincu sinon d'un homme qui fera fils de Roi et aura été nourri sans être de nulle femme allaité: parquoi tu peux connoître si tu est tel ou non: de ces nouvelles ouyes, Valentin fut fort dolent, et au cœur mout déplaisant et pensif, Helas! dit-il, Dieu tout-puissant, trop mal va de mon cas, si de votre benigne grace n'ai secours et confort: carbien je sçai que ne suis par tel que celui payen dit, mais puisque j'ai tant fait qu'ici suis venu pour cette entreprise faire, jamais ne retournerai, que n'essaye mon corps à celui que si vaillans champions a fait mourir. Lors Valentin appella le verdChevalier et lui dit beau sire je vois et connois bien que pas ne suis celui par qui vous devez être conquis et vaincus, mais non pourtant quoique je sois, jamais d'ici je ne partirai tant que de votre corps je me serai combatu: Par Mahon, dit le payen trop grand folie te mene et semble que par trahison tu me veuille vaincre et conquerir: mais tôt je te montrerai que ton outrecuidance te tournera à dommage honteux et vilain. Lors il prit son cheval et subitement il monta dessus et puis appella un sien valet, qui avoit nom Gober, et lui commanda qu'il lui apportât une boëte dans laquelle il y avoit du beaume de notre Seigneur Jesus-Christ lequel oignement, ainsi que nous trouverons par écrit, est de si grande vertu qu'il n'est playe mortelle ni si dangereuse, quand elle en est oingte, qu'incontinent ne guerisse. Icelui oingnement avoit le payen longtems gardé et de plusieurs dangers l'avoit défendu.

Aprés qu'il eut ce fait, frappa des esperons, la lance sur la cuisse, et sont venus l'un contre l'autre et si fierement ont l'un l'autre rencontré de leurs lances, que les pieces de toutes parts sont volées. Les chevaux passerent outre; et quand vint au retour, ils tirerent leurs épées reluisantes, pour l'un l'autre assaillir, Valentin fut preux, hardi et diligent des armes, tant que de son épée au verd Chevalier donna un si grand coup, que le harnois tailla et rompit tant qu'il lui fit du corps le sang saillir à grand randon. Et quand le verdChevalier se senti frappé et navré, il leva haut son bras, et de son épée frappa Valentin sur la cuisse, si grand coup, que sa chair lui jetta bas un grand morceau; puis lui dit, vous pourrez connoître si je sçait jouer de l'épée, car je vous avois assez dit devant que mes mains vous convieńdroit finir vos jours, si vous entrepreniez contre moi le champ. Trop à tems vintes vers moi et à tard vous vous en retournerez. Car j'ai esperance que tantôt je vous prendrai & attacherai à la plus haute

branche qui soit en cet arbre pour le lieu reparer, & pour tenir compagnie aux autres malheureux, qui par orgueil & folie ont souffert la mort.

Payen, dit Valentin, de ce il ne faut ja tant venter; car encore ne m'as-tu, pense de toi défendre; car à moi affaire auras. En disant ces paroles, les deux Chevaliers commencerent derechef leur bataille, & Valentin frapa un si grand coup, que de son écu lui abbatit un grand quartier, & le verd chevalier frapa sur Valentin par si grande force & puissance, que dessus son heaume son épée rompit, & du grand coup qu'il donna à Valentin, il fut étourdit en telle maniere que de son cheval il cheut en bas contre terre: mais tant fut de courage vaillant qu'incontinent il se releva.

Et quand le payen vit qu'il se relevoit, il tira un grand coûteau pointu & le jetta contre lui; mais Valentin vit le coûteau venir & du coup se garda. Lors le verd chevalier, qui se trouva sans glaive, étourna son cheval pour recouvrer le bâton. Valentin fut après qui de son épée coupa un des pieds du cheval, tellement que le payen & cheval cheurent à terre. Et quand il fut bas à terre à coup se releva sus, & vint à Valentin & à force de bras se serrerent l'un l'autre. Si ne faut pas demander si chacun d'eux montra & employa sa force & sa puissance. Et pour briéves paroles faire, adonc tant fut la guerre des deux chevaliers fiére & merveilleuse, que l'un & l'autre furent mout navrez, mais tant y a que Valentin par sa puissance d'armes donna plusieurs coups au payen que rien ne lui profita; car du baume qu'il portoit, tantôt étoit sain & guery comme devant. En ce point se combattirent si longuement, que le jour leur faillit, & se sentirent fort travaillez, non sans cause. Dolent & déplaisant fut le chevalier payen, qui n'avoit pût déconfire Valentin, & jaçoit ce qu'il fut las, si n'en montroit-il pas le semblant; mais il dit à Valentin: Chevalier dorénavant il convient la bataille cesser, car je vois que vous êtes travaillé & moult las, & d'autre part la nuit s'aproche, & décline le jour, ce me seroit petit honneur quand en ce point je vous conquererois; retournez en Acquitaine cette nuit vous reposer; car vous pouvez bien vous vanter devant toutes gens, que jamais plus vaillant que vous, mon corps ne joûta; mais demain au matin pourrez bien dire adieu à tous vos amis, car jamais échaper de mort vous ne pouvez. Valentin fut joyeux de laisser le payen, car las étoit & fort navré. Si alla vers son cheval: lequel en un pré étoit entré & le prit par le frein, & monta dessus pour s'en retourner. Le Duc d'Acquitaine & les Barons sortirent à la porte de la cité lesquels reçûrent Valentin moult honorablement, entre lesquels fut Orson, qui en faisant grande chere entre ses bras le prit: Et quand il fut au Palais, le Duc lui demanda des nouvelles du verd chevalier. Sire, dit Valentin, il est en son repaire, dedans son verd pavillon où il se repose, tant est puissant & fort, que je ne cuide pas que nul, tant soit fort & vaillant le puisse conquerir si Dieu par sa grace ne montre un évident miracle. Valentin, dit le Duc, bien avez ouvré, car oncque nul n'en retourna qu'il ne mourût à honte par les mains du verd chevalier, bien nous avez montré que sur tous les autres vous êtes chevalier plein de prouesse. Franc Duc, dit Valentin, de ma prouesse contre lui je ne me puis encore vanter; car demain au matin doit être en lui & moi nouvelle bataille. Or me soit Dieu écu, aide & reconfort, sans lui nul ne peut contre le verd chevalier par force corporelle avoir victoire. Après ce, Valentin fut désarmé puis s'en alla en la chambre de la belle Dame Fezonne, si ne faut pas demander si elle fut joyeuse de sa venue, & qu'il étoit sain retourné, chacun tenoit grand conte de lui par sa prouesse & vaillance, des grands & des petits fut prisé, Et quand vint à souper, le Duc lui vouloit faire tant d'honneur, qu'à sa table plus auprés de lui le fit mettre, comme sa personne. Le souper se passa en devisant de plusieurs choses, après Valentin se retira en prenant congé du Duc & des Barons

& entra en une chambre secrette pour ses playes médeciner; car fort navré étoit. Et quand il fut médeciné, il se coucha au lit pour prendre repos, & le verd chevalier est en son pavillon qui de son beaume fit oindre ses playes. Si vous laisse ai à parler de lui & parlerai de Valentin, lequel est dedans sa chambre, faisant de grandes complaintes & lamentations.

Comme Valentin par la grace Dieu s'avisa d'envoyer Orson, le lendemain au matin pour combattre le verd Chevalier, & comme Orson le va nquit & conquêta. Chapitre 20.

VAlentin fut toute la nuit en son lit à prendre repos & soûpirer tendrement, en disant à par lui, hélas! vrai Dieu tout-puissant, vois je bien que de mon entreprise jamais je ne viendrai à fin, si par votre bonté n'avez pitié de moi, en me donnant secours & aide contre ce Payen qui a ma mort jurée.

Or étoit mon intention que jamais jour de ma vie mon cœur n'auroit repos jusqu'à ce que je pusse savoir de quel pere je fus engendré & de quelle mere je fus porté & enfanté sur la terre; mais maintenant je connois bien que tout ce que l'homme propose n'est pas chose parfaite ni de legere achevée. Parquoi je le puis bien dire, car quand j'entrepris le champ de bataille contre le verd chevalier, trop me fut fortune contraire puis qu'il est tel que jamais ne peut être vaincu, sinon d'un chevalier qui soit fils de Roi; & qu'en telle maniere aye été nourri au tems de sa jeunesse, que de nulle femme ait été allaité. Or ne suis-je pas celui qui si digne puisse être que fils de Roi, & qu'en icelle maniere aye été nourri au tems de ma jeunesse. Si ne vois-je confort en mon fait qui de mort me préserve fors invoquer & querir la grace de mon créateur Jesus qui de ce danger me veuille preserver & mettre hors, sans finir mes jours piteusement. Et en cette contemplation fut Valentin toute la nuit sans prendre repos & ne cessa de pleurer sa fortune & douter son avanture; quand il eut par tout pensé par divine inspiration, il s'advisa d'Orson le sauvage, lequel il avoit en la forêt conquis, si pensa que par icelui pourroit être secouru, car je crois bien que de femme il n'a jamais été allaicté, & que par avanture pourroit être advenu qu'une Reine dedans la forêt l'auroit enfanté, & ces choses considerant, la nuit print fin, & le jour éclaircit; ainsi se leva Valentin chargé de pensées ennuyeuses, & plein de mélancolie, s'en vint devers Orson. & par évident signe lui montra qu'il vêtit ses armes & prit son cheval pour aller combattre au verd Chevalier; de ses nouvelles Orson fut joyeux: en sautant & menant grand'joie parmi la salle, si fit signe que le verd chevalier jamais de ses mains n'échaperoit, & en faisant signes il advisa une massue de bois grosse & pesante, il la mit dessus son col en branlant de la tête, & faisoit signe de bras & de mains, que nul autre harnois contre le faux payen il ne vouloit porter & de cheval, ni lance, ni d'autre harnois quelconque pour combattre le geant. Ami, dit Valentin, cela ne vous sera pas: mais je veux que de mes armures vous soyez armé en portant le Blason qui par le Roi Pepin me fut donné, & si chevaucherez le destrier que j'ai amené de France. Au vouloir de Valentin se consentit. Orson, car sur toute chose il voulut obéir à Valentin & à ses commandemens, comme son sujet & serviteur. Lors Valentin commanda qu'on lui apportât son harnois, & qu'Orson fut armé en telle maniere que son propre corps, quand il alla pour combattre contre le verd Chevalier laquelle fut faite & accomplie, car le Duc d'Acquitaine, qui fut present, de sa propre main aida à armer Orson des armes de Valentin avec plusieurs Barons qui étoient. Et Orson fut armé il fut fort regardé des Seigneurs & Barons qui étoient presens, car bien il ressembloit être homme preux & hardi Chevalier plein de grande beauté, haut & bien formé de tous ses membres par droite mesure compassée. Il regardoit le harnois qui entour de lui reluisoit & puis il faisoit signe des bras, que devant qu'il fut midy, entre ses mains il étrangleroit le verd Chevalier devant tous

la cour sans avoir pitié de lui : des mines & gestes que faisoit Orson, tous ceux de la compagnie commencerent à rire. Et quand Orson eut prit congé du Duc, il embrassa Valentin, & prit congé de lui, en faisant signe que de rien il n'eût doute, & que devant son retour mort ou vif le verd chevalier amenera ; & Valentin en pleurant a Dieu le recommanda en priant dévôtement que contre le Payen il pût avoir victoire, & ainsi se partit Orson; mais devant qu'il montât à cheval il s'avisa de la belle Fezonne, de laquelle il n'avoit pas pris congé, si monta au Palais, & entra en la salle où elle étoit accompagnée de plusieurs autres Dames & Damoiselles, il courut devers elle & la voulut baiser, dequoi la Dame & plusieurs autres des Damoiselles se prirent à rire très-fort; car il lui faisoit signe que pour son amour il s'en alloit combattre contre le verd Chevalier. Et la belle Fezonne, qui de toute grace fut pleine, en sous-riant lui a fait signe qu'il se porte vaillamment, & qu'au retour de la bataille elle lui donneroit son amour.

Ainsi se partit Orson & monta à cheval, lequel fut noblement convoyé par le Duc d'Aquitaine, avec plusieurs autres grands Seigneurs, Barons & Chevaliers, jusques dehors la porte. Et quand il fut dehors la ville chacun s'en retourna en priant Dieu qu'il lui voulût donner victoire. Le bruit fut parmi la Cité qu'Orson le sauvage alloit combattre le verd Chevalier, de laquelle chose chacun fut fort émerveillé pour la bataille des compagnons. Or s'en va Orson chevauchant, vêtu & armé des propres armes de Valentin, parquoi le verd Chevalier jamais ne le connoitra : il ne demeura par longtems sans aborder le Pavillon du verd Chevalier, et sans mot dire du fer de sa lance vint fraper en signifiant qu'il lui baille défiance, de laquelle chose le verd Chevalier eut en son courage grand dépit, et jura par son Dieu que son grand orgueil lui fera humilier, devant le jour passé. Il fut tantôt armé, puis monta à cheval, prit une lance qui étoit forte, et entra au champ pour combattre Orson semblablement; Orson s'éloigna de lui. Si commencerent à baisser leur lances, tellement se rencontrerent l'un l'autre, que hommes & Chevaux des deux parts sont tombez. & quand ils furent bas tous deux se releverent & tirerent leur épée pour assaillir l'un l'autte rigoureusement. Le verd Chevalier qui fort orgueilleux & plein d'ire; frappa le premier Orson si grand coup qu'il lui fendit le cercle d'Or, son heaume & abbatit un grand quartier de son écu, & en telle maniere que l'épée qui fut pesante lui cheut à terre & tout outre le harnois passa tellement que d'icelui coup Orson fut fort navré ; & quand il vit son sang courir aval son harnois il fut plus fier qu'un Leopart, & orgueilleux comme un Lion Il retourna les yeux & branlant la tête, & de son épée donna si grand coup sur la tête dudit Geant, tant qu'à peu il lui fendit & des cheveux & de la peau jetta une grande partie à terre, & de celui coup qui outre le heaume passa fut le verd Chevalier navré au bras tant que le sang à grande puissance & tandon commença à courir : mais de cette blessure n'en tint conte : car il prit du baume dequoi je vous ai fait mention & tantôt qu'il en eut touché sa playe elle fut guerie & aussi saine comme devant, dequoi Orson fut émerveillé & se pensa que de glaive ne pourra avoir son Corps quand si tôt étoit guerie une playe qui étoit tant grande & profonde.

Sur cette matiere fut Orson subtil & avisé, si jetta son épée, son coûteau & son harnois par terre puis courut contre le verd Chevalier & à force de bras la tenu & serré tant que dessous lui à terre l'a jetté, quand il le tint dessous lui il lui osta son heaume que portoit afin de lui couper la tête, la fut le verd Chevalier en telle subjection : mais qu'il fut contraint par force de se rendre à Orson & lui crier merci ; mais Orson qui n'entendoit point son cri n'en fit conte en nulle maniere, & si fort le tenoit que sans nulle remission à cette heure l'eût mis à mort si n'eût été Valentin qui vit & connut les gestes & mines d'Orson, & à course de cheval courut vers eux, & quand il fut

arrivé il fit signe à Orson qu'il ne le tuast point.

Lors Orson voyant Valentin se retir á arriere mais il ténoit toûjours le verd Chevalier en subjection, auquel Valentin dit; Chevalier, vous pouvez maintenant connoître que vous n'avez puissance de vous revanger contre cet homme, Parquoi force vous est de mort souffrir & endurer & de finir vos jours honteusement. car ainsi que les autres Chevaliers ont été par vous déconsit & en icelui haut arbre pendu, tout ainsi vous serez vituperablement occis & au plus haut de tous les autres attaché, Helas! dit le verd Chevalier, vous me semblez bien être homme qui êtes de grande courtoisie & de noblesse garnie & semble à vous voir que de franc & loyale gentillesse vous soyez extrait & descendu pour la quelle chose je vous prie qu'il vous plaise avoir pitié de moi &ma vie sauver. Payen, dit Valentin ce ne ferai je pas, fors par tel convenant, que vous renoncerez la foi Payenne, & les faux Dieux que vous adorez, en prenant la foi & créance de Jesus-Christ le Dieu tout puissant & en recevant le saint Batême, sans lequel nul ne peut avoir gloire perdurable. Et quand vous aurez cela fait vous irez en France au Roi Pepin, & lui direz que Valentin & Orson vous envoyent par devers lui, comme Chevalier vaincu par eux conquis, & si ai advis sur ce fait en me donnant réponse sur votre intention, qui seroit certain. Ami dit le verd Chevalier je vous donne telle réponse, dès cette heure renie, renonce du tout, & delaisse les faux Dieux & prend pour le demeurant de ma vie, pour maître & Seigneur, le vray Dieu auquel vous avez certaine foi, & en cette foi veux vivre & mourir, & si vous promets que devers le Roi Pepin, comme votre pauvre sujet prisonnier, au plus brief que je pourrai, & de par vous je me rendrai devant sa Mjesté me presenterai. Quand le verd Chevalier eut fait le serment & promis les choses dessusdites accomplir Valentin fit signe à Orson qu'il le laissast lever. Et Orson qui fut sage & bien avisé lui ôta ses armes afin qu'il ne peût faire dommage. Et quand le verd Chevalier fut sur ses pieds. il parla à Valentin en disant. Sire Chevalier il me semble que le jour passé avez bataillé avec moi, que deviez aujourd'hui retourner, & celui qui m'a conquis, est celui qui au Palais du Duc Savari contre la terre me jetta: il est vrai, dit Valentin, c'est bien connu à vous, la chose est veritable mentir ne vous faut, or je vous dit a dit le verd Chevalier, une chose de la quelle je vous prie, qu'envoyez le Chevalier qui m'a conquis, devers ce haut arbre, & s'il peut ôter l'écu & le Blason, lequel est pendu je pourrai bien connoître que c'est celui par qui je dois être conquis & vaincu: car de nul autre je ne puis en nulle champ de bataille être gagné ni conquis. Adonc valentin fit signe à Orson, qu'il allast devers l'arbre, pour apporter l'écu qui pendu étoit Orson tira celle part, & quand il approcha de l'écu il étendit son bras & l'écu lui saillit en la main, lequel il apporta au verd Chevalier, & quand il vit qu'Orson avoit apporé l'écu, & que de l'arbre l'avoit détaché sans avoir fait force ni violence il connut que c'étoit celui qui étoit prédestiné à le combatre & conquester il se jetta à terre & lui voulut baiser les pieds: mais Orson fut sage & bien apris par les signes de Valentin, souffrir ne le voulut, mais le prit par le bras, le leva sus: Hélas dit le verd Chevalier bien appartient vous porter honneur & reverence plus qu'à nuls hommes qui vivent au monde car je sçait clairement que de tous preux & vaillans Chevaliers vous devez avoir & emporter le bruit & le renom. Entre les autres je vous afferme & fait á sçavoir que celui qui m'a conquis est le plus preux, vaillant & hardi Chevalier qui est en tout le monde & si devez vous croire qu'il est fils de Roi & de Reine, & si est tel, que jamais de femme ne fut nourri ne allaité, & qu'il soit verité par ma sœur Esclarmonde je le veux prouver, car elle a une tête d'airain laquelle lui dit les aventures & fortunes qui à elle & tous ceux de la generation peuvent advenir, dont cette tête aura durée

jusqu'à ce que le plus preux du monde entre en la chambre où elle demeure & repose.

Et quand il sera entré de celle heure perdra sa force, & icelui doit avoir ma sœur Esclarmonde, qui tant est belle & plaisante pour femme & épouse, partant, noble Chevalier, allez celle part, car j'ai grand désir que vous l'ayés pour épouse, comme le plus preux & hardi Chevalier de tout le monde, car tel vous peut-on bien nommer, & afin de meilleur connoissance avoir par devers elle; portez lui cet anneau lequel au départir d'elle m'a donné, & je m'en irai vers le Roi Pepin en France, ainsi que je vous ai promis me rendre prisonnier & ma foi acquiter, & au retour de lui au château de ma sœur vers vous viendrai Et dorénavant, mais qu'il vous plaise loyaux & parfaits amis, car de votre compagnie je ne me veux départir. Et quand Valentin entendit que le verd chevalier avoit une sœur qui tant étoit belle, par le vouloir de Dieu tout puissant & par inclination de naturelle amour, il fut d'elle frapé au cœur & épris de sa beauté; & très-ardemmment amoureux, si leur dit adieu & jamais n'arrêtera tant qu'il puisse voir la belle, de qui la beauté est de renommée si excellente. Et aprés ces choses le verd chevalier, qui de la verte montagne étoit Roi couronné, & sous lui tenoit grand pays, presentement fit crier par tout son ost que tous payens qui étoient venus à son mandement pour le servir devant Acquitaine, de cette heure s'en retournassent en leur pays sans la Terre de Savary grever ni dommager en aucune maniere, Ainsi se départirent tous les payens & Sarasins, qui pour la prise du verd Chevalier demenérent grand deuil. Et Valentin & Orson, comme prisonnier le prirent, & le menerent en la Cité d'Acquitaine. Si ne faut pas demander le grand bruit & soulas, qui parmi la cité fut demené des grands & petits. Et le Duc Savary avec sa Baronie, saillit dehors les portes en grand honneur à l'encontre d'Orson qui le verd chevalier avoit conquis & vaincu. & quand le verd chevalier fut devant le Duc d'Acquitaine, & devant toute la chevalerie, il leur dit: Seigneurs bien devez porter honneur & révérence à ce Chevalier, lequel par force d'armes m'a conquis & vaincu, & sachez certainement qu'icelui est fils de Roi & de Reine, & jamais en sa vie de femme ne fut allaičté; car s'il n'étoit ainsi, jamais de moi conquerir n'eût eu puissance; car ainsi étoit dit par la tête d'airain que ma sœur Esclarmonde tient en sa chambre: assez bien vous peut-on croire, dit le Duc, car il a bien montré à l'encontre de vous la grande vaillance & prouesse qui est en lui, & puis que ainsi est qu'en lui je connois la noble hardiesse & vaillant courage qui est en lui, je lui veux porter honneur & révérence de toute ma puissance. En disant ces paroles le Duc d'Aquitaine avec toute sa cour, & le verd Chevalier, lequel Orson menoit prisonnier, entrerent en la ville & monterent au Palais, & quand ils furent dedans le Duc manda sa fille Fezonne, puis lui dit: ma fille, voici le verd Chevalier, lequel pour votre corps conquerir, & avoir votre amour, a longuement tenu la plûpart de ma terre en sa subjection, & combien qu'il ne soit pas de notre loi ni de notre créance: toutefois fortune m'étoit contraire, & dessus mon vouloir maîtresse, en telle maniere que forte & longue attente d'autrui à mon secours avoient mon cœur contraint à telles choses accorder; mais Dieu qui est vrai juge sur ce fait a voulu remedier en telle maniere que de mon ennemi je suis vengé & venu au dessus par cetuy chevalier, lequel par Valentin pour votre corps secourir au congé du noble Roi Pepin deça vous a envoyé. Or pouvez-vous connoître que dessus tous les autres il est le plus preux, hardi & vaillant. Et si crois que pour vous conquerir Dieu vous l'a transmis, pourtant ma fille, seule espérance en qui gist le seul espoir & confort de ma vie avisez, & prenez considération dessus ce cas, car ce seroit ma volonté qu'icelui eussiez pour mari & époux; & si votre consentement & volonté étoit au mien accordant car nul autre sa volonté ne doit contraindre d'entrer en mariage & prendre party qui ne lui soit agréable. Monsei-

gneur dit la noble pncelle, qui bien fut endoctrinée & pourvûe de réponse. Vous sçavez que vous êtes mon Pere & suis votre fille, ce n'est pas sans raison ni droit, que moi qui suis selon Dieu & nature à vous sujette, fasse ma volonté en quelque chose; mais suis apareillée à faire en tout à votre volonté & déliberation, & si autrement je voulois faire, je ne montrerois pas que je fusse votre fille naturelle; car vous sçavez bien que vous avez promis de me donner en mariage à celui qui par forces d'armes le verd Chevalier pourroit conquerir. Or est venu celui par qui la chose est accomplie du tout en tout, & lequel a accompli & parfait le contenu de votre cry & mandement que vous avez fait faire & publier, si est bien raison que celui je doive prendre, & que je lui sois donnée. & si je ne le voulois prendre, je ferois anihiler votre intention qui a jamais feroit contre mon bonheur. Fille, dit le Duc d'Aquitaine, honnêtement avez parlé & bien me plaît de votre réponse. Or il faut sçavoir du Chevalier s'il vous voudroit prendre pour femme, & s'il en est content, je donnerai pour le mariage de vous la moitié d'Aquitaine.

Là fut présent Valentin, qui par signe demanda à Orson sa volonté & intention lequel lui fit signe que jamais ne vouloit avoir autre que la belle Fezonne. & ainsi furent les deux parties d'accord, de laquelle chose ceux qui le sçûrent en furent joyeux, le Duc fit tantôt venir un Evêque pour Orson & la belle Fezonne fiancer & les fit promettre de s'épouser l'un l'autre pour le tems avenir; autrement ne s'épouserent l'un l'autre pour l'heure présente qne par promesses.

Et ne faut pas demanderde la fête & dugrand triomphe ni excellente joye, qui parmi Acquitaine furent faites; car le raconter seroit trop long; mais combien qu'Orson eût promis & juré de prendre la belle Fezonne, si ne l'épousera-t'il pas, ni jamais à son côté couchera, jusqu'à ce que par le vouloir de Dieu il sçaura parler bon langage, & que Valentin aura conquis la belle Esclarmonde, desquelles choses je veux faire mention cy-après

Comme la nuit qu'Orson eut juré à la belle Fezonne, l'Ange s'aparut à Valentin, & du commandement qui lui fit.

Chapitre 21.

APrès qu'Orson eut juré & promis à la belle Fezonne en icelui jour fut demené grande joye par le pays d'Aquitaine, ceux de l'Assemblée furent joyeux, tous les Seigneurs & Barons en joye & soulas passerent la journée, & la nuit vint qu'il fut tems de prendre repos. Le Duc d'Acquitaine se retira en sa chambre pour se reposer, & s'en alla chacun en sa chambre comme il étoit ordonné. Valentin & Orson s'en allerent dedans une belle chambre qui leur étoit aprêtée, & en un beau lit paré se reposerent eux deux cette nuit. Et quand il vint devers la minuit par le vouloir de Dieu tout puissant un Ange s'aparut à Valentin, lequel lui dit en cette maniere, Valentin, sache que par moi Dieu te mande, que demain au matin tu parte de cette terre & mene avec toi Orson, par lequel le verd Chevalier a été conquis, & sans faire séjour va au Château de Ferragus, tu trouveras la belle Esclarmonde, par laquelle tu sçauras de quelle lignée tu és issus, & de quel pere tu és engendré, & de quelle mere tu fus porté & enfanté, si te commande au nom de Dieu que devant que ton compagnon épouse la belle Fezonne tu accomplisse & parfasse ce voyage. De cette vision Valentin fut en grande pensée & mélancolie, & en grand souci passa la nuit & tant que le jour fut clair sans prendre nul repos, & qaand le jour fut venu, il fit lever Orson & allerent au Palais en la salle où le verd Chevhlier étoit avec les autres Barons & Chevaliers en attendant le Duc Savary. Si ne tarda guére que le Duc entra en la Salle. Et quand il y fut le verd Chevalier prit la parole en le saluant avec tout honneur & révérence à lui dûe, & dit en cette maniere. Franc Duc, il est vrai & certain que dedans le tems entre vous & moi assigné j'ay été conquis & vaincu, par laquelle chose je n'ai occasion ni droit de rien demander

mander à votre fille : mais dés cette heure là je quite & votre pays veux délaisser en paix, ainsi comme j'ai promis,& pour mon serment acquerir , je prie & requiers que me fassiez donner le sacrement de Batême afin que je puisse être à Dieu le tout puissant plus agréable:Chevalier ' dit le Duc Savari , bien avez parlé , & votre requête veux du tout obéir car à cet heure presente vous serez baptisé & le Duc Savary commanda qu'on fit venir un Prêtre pour baptiser le verd Chevalier.

Quand il fût sur les fonds le Batême recevoir Valentin qui present étoit parla devant tous disant en cette maniere : Seigneurs qui êtes ici present , s'il plaît au vaillant Duc me donner un nom c'est que je lui prie que cetui Chevalier soit nommé Pepin , car c'est le propre nom du noble & vaillant Roi de France , qui doucement m'a nourri , & qui dessus tous Princes est le plus vaillant & preux , parquoi je desire que cetui Chevailler en porte le nom ; à la demande de Valentin se consentirent tous ceux qui en la presence étoient & la requête de Valentin , fut le verd Chevalier appellé Pepin lequel nom porta dès cette heure jusqu'à la fin de ses jours & aprés qu'il fut baptisé & le Duc d'Acquitaine fit venir Orson pour épouser sa fille la belle Fezonne : mais Valentin lui dit en cette maniere d'excusations , comme ils avoient promis & voué lui,& Orson d'aller en Jerusalem premierement & devant que nul autre chose fissent aprés que le Chevalier auroit conquis & sous l'ombre de cette excusation leur donna congé pourvû qu'Orson jurât et promit de retourner en Acquitaine , et aprés qu'il auroit accompli et parfait son voyage , et aussi tôt qu'il retourneroit il prendroit pour femme et épouse sa fille Fezonne Et quand le vaillant et puissant Duc Savary entendit le vœu et la promesse que Valentin et Orson disoient avoir fait , d'aller en Jerusalem , il leur octroya volontiers et le verd Chevalier à cette heure prit congé du Duc d'Acquitaine pour aller en France vers le Roi Pepin se rendre et la foi tenir ; Et Valentin devant son departement lui demanda l'anneau qu'il avoit promis , lequel il devoit porter à sa sœur Esclarmonde.

Et lors le verd Chevalier lui bailla; en disant franc Chevalier, voyez ceci & sçachez que cette pierre qui dedans est enchassée , est de telle vertu que celui qui dessus lui la porte ne peut être noyé , ou par faux Jugement condamné : Valentin prit l'anneau et le mit en son doigt et à tant prit congé de lui et Orson , pour faire le voyage , le verd Chevalier prit congé pour aller en France. Ainsi se départirent de la Cité les Chevaliers et prirent leur chemin chacun vers sa patrie. Valentin et Orson monterent sur mer , et à force de voiles tantôt ils eurent fait grand chemin , car la mer fut douce et eurent vent à gré Ils demanderent aux Mariniers le chemin pour aller vers le Château de Ferragus le geant,et les mariniers leur enseignerent car ils connoissoient bien le lieu pour tant qu'à passer ce passage étoit coûtume que tous les marchands payoient le tribut Orson et Valentin donc dessus la mer lesquels desiroient fort de trouver le Château de Ferragus et le verd Chevalier parmi les champs qui a sa voye dressée vers le pays de France se rendre au Roi Pepin , mais premier qu'il arriva devant le Roi Pepin Blandimain l'Ecuyer de la Reine Belissant et duquel jai devant fait mention , qui par Valentin en habit de pelerin fut rencontré salua le Roi en grand honneur et grande reverence. Et quand le Roi Pepin le vit en tel habit , et la barbe ainsi florie , il lui demanda s'il venoit du Saint Sepulcre ou de quel voyage il étoit Pelerin:Franc roi; dit Blandimain je ne suis pas Pelerin : mais pour mon entreprise plus seurement parfaire, mais je suis mis en habit de Pelerin et sçachez que je suis messager d'une haute et puissante Dame , qui par trahison a été de son pays jettée en exil , et piteusement mise. Helas !Sire cette Dame dont je vous parle est votre sœur c'est à sçavoir Bellissant la franche Dame , laquelle à tort par Alexandre l'Empereur de Grece a été vituperablement déchassée, et qui en pauvreté et misere par défaut de secours piteusement languir , bien avez le cœur dur,

quant pour sa délivrance, vous ne voulés autrement employer; car vous êtes le plus puissant Roi qui soit en toute la Chrêtienté, & partant si veuilliez de besoin montrer votre vaillance contre ce faux & maudit Empereur, qui sans nulle cause à la noble Dame Bellissant votre sœur fait tel deshonneur on autrement on ne vous devoit pas tenir pour loyal frere. Quand le Roi Pepin ouït parler de sa sœur Bellissant, il se prit de deuil à soupirer & fort le regarda; car il y avoit vingt ans passez que d'elle n'avoit ouy de nouvelles.

Ami, dit le Roi Pepin, dites-moi où est ma sœur, car j'ai grand desir de sçavoir de son fait, & comme elle se porte. Sire, dit Blandimain j'en sçai bien la verité; mais pour rien ne le vous dirai; car je lui ay promis que le lieu où elle est pas ne déclarerai; mais si de son fait vous êtes douteux & vous pensez qu'elle soit coupable du fait pour lequel elle est déchassée je vous amenerai devant votre presence tel homme qui pour sa querelle contre vous se veut combattre, & s'il est vaincu il veut être pendu honteusement, & la Dame s'oblige de souffrir de mort cruelle. Hélas! dit le Roi, de la loyauté de ma sœur je suis informé; ni ne requiers jamais avoir autre experience que celle du faux Archevêque qui par le bon Marchand a été vaincu & devant tous sa trahison à confessé je sçai bien que ma sœur à tort est en exil je l'ai long tems fait chercher; mais en nulle maniere d'elle je n'ai pû avoir nouvelle, ni connoissance. & qui plus est au cœur me porte déplaisance; c'est que ma sœur que tant j'aimois, au tems de sa douloureuse fortune, qu'elle fut déchassée par l'Empereur de Grece, à qui je l'avois donnée étoit grosse & enceinte d'enfans: las! or ne sçai je quel enfant elle a pû enfanter, ni aussi en quelle maniere du celui danger elle a pû échaper; je sçai, & connois qu'elle n'a pas eu à son besoin tel aide ni confort comme à elle apartenoit. Sire, dit Blandimain, pour parler de cette matiere, sçachez que Madame Bellissant votre sœur, sentit le mal d'enfant en la forêt d'Orleans. Et quand le mal la prit, elle m'envoya en un Village qui près de là étoit, pour querir la femme qui secours & aide lui peût faire. Lors je fis la plus grande diligence qu'il me fut possible, mais si-tôt ne pût retourner, que la noble Dame avoit enfanté deux enfans, desquelles un Ourse sauvage furieusement & outrageusement comme une bête enragée un des enfans emporta parmi le bois en telle maniere que la Reine Bellissant de son pouvoir le cuida sauver & secourir; mais elle ne sçût qu'elle devint elle qui tant de peine & douleurs avoit soufferte pour son enfant je la trouvai parmi la forêt dessus l'herbe couchée piteusement ornée, qui mieux sembloit morte que vive. Je la levai entre mes bras de toute ma puissance, je la reconfortai, & quand elle fut revenue & qu'elle pût parler, en soupirant tendrement me commença à raconter la maniere comme elle avoit perdu son enfant par la bête sauvage & comme elle avoit laissé l'autre dessous un arbre, & quand j'entendis ces paroles, je l'amenai dessous l'arbre où je l'avois laissé, en cet endroit fut sa douleur doublée & la douloureuse détresse accrûe, car elle ne trouva point l'enfant qu'elle avoit laissé; & ainsi furent les deux enfans de votre bonne sœur perdus en la forêt, & autres nouvelles je n'en sçai & si vous doutez de cette chose, pour plus grandes nouvelles en avoir, Sire, sçachez que je suis Blandimain, & suis celui qui tout seul fut donné pour accompagner Madame Bellissant quand par l'Empereur elle fut envoyée en exil.

Hélas! Blandimain, dit le Roi, votre parler me donne tristesse & déplaisance quand de ma sœur ne puis sçavoir le lieu où elle demeure, ni de ses deux enfans avoir certaine connoissance, mais puisque autre chose je ne puis sçavoir, dites moi s'il y a longtems que ma sœur enfanta ces deux enfans emmy la forêt, & en quel tems, Sire, dit Blandimain, celui jour propre que vous me trouvâtes dedans la forêt d'Orleans, & que je vous dis les piteuses nouvelles de l'exil & vituperable blâme de ma souveraine Dame Bellissant votre sœur. Quand le Roi Pepin eu-

tendit les paroles de Blandimain, il fut fort pensif en son courage. Et ainsi qu'il étoit en pensée, il lui souvint de Valentin, lequel en celui jour il avoit trouvé en la Forêt, pareillement du sauvage Orson, qui par lui en cedit bois avoit été conquis, pour cette cause fut en grande mélancolie. Et quand il eu tout consideré, il connut par le récit de Brandimain qu'ils étoient fils de sa sœur Bellissant. & manda la Reine Berthe se femme & plusieurs autres Dames de la Cour, pour leur dire & déclarer les nouvelles que Blandimain lui avoit apportées. Hélas! dit-il, Mesdames, j'ai tenu & nourri longuement en ma maison, ainsi que pauvres enfans étrangers & impourvûs, ceux qui sont fils de Roi & de Reine, & mes propres neveux; c'est Valentin lequel j'ai trouvé en la Forêt d'Orleans, qui par ma sœur Bellissant au tems de sa fortune & adversité, en cedit tems fut enfanté. Et vous faits assavoir, que Orson le sauvage, qui par Valentin a été conquis comme je puis entendre, est son propre frere naturel, & sont tous deux enfans de l'Empereur de Grece; de ces nouvelles fut la Reine Berthe joyeuse & tous Seigneurs, Barons & Chevaliers de la Cour. Là furent present les ennemis mortels de Valentin c'étoit Hauffroy & Henry, qui en semblant montroient joyeuse chere, mais au cœur étoient tristes & dolens; car sur toutes choses désiroient la mort de Valentin, pour afin que de Charles leur petit frere ils pussent faire à leur volonté désordonnée auquel ils furent contraires, comme vous orrez cy-après raconter; Or fut Blandimain l'Ecuyer de Bellissant fort émerveillé, quand il ouit parler le Roi Pepin du fait des deux enfans, & lui demanda: Sire, savez-vous en quelle terre les deux enfans, dont est fait mention, pourroient être trouvée? Ami, dit le Roi, j'en ai nourri un en ma maison longuement, en telle maniere qu'il est devenu hardi & puissant. & a conquis l'autre en la forêt d'Orleans comme la bête sauvage vivoit & faisoit au pays d'environ grand dommage. Et quand il l'eut conquis, & qu'ils eurent été longtems en ma Cour, ils ont pris congé de moi, & se sont départis pour aller en Aquitaine combatre contre un Chevalier qui le verd Chevalier se fait apeller. Et depuis leur partement oncques nouvelles je n'en ai pû avoir. Sire, dit Blandimain, selon ce que vous me dites, je dis qu'auprès de la Cité d'Aquitaine, avez trouvé les deux enfans que vous dites, dont je suis déplaisant qu'il ne plaît à Dieu que je les puisse connoître; car de toutes mes douleurs j'eusse eu allegement: de cette maniere deviserent longuement. Et après ces choses le Roi commanda que Blandimain fut festoyé & servi honorablement en toutes choses, dont il avoit besoin. Lors Blandimain fut mené entre les Barons & Chevaliers de la Cour, qui en grand honneur & révérence le reçurent, & festoyerent. Or advint que cedit jour le verd Chevalier dont j'ai fait mention, arriva à la Cour du Roi Pepin qui étoit à Paris. Et quand il fut descendu il alla en la salle royale en laquelle le Roi Pepin étoit avec ses Barons & Chevaliers, noblement il salua le Roi & grand révérence lui fit. Et quand le Roi le vit vêtu d'armes vertes fut émerveillé, & lui demanda devant tous les Barons & Chevaliers; Dites nous qui vous êtes & aussi quelle chose par devers nous vous amene, pourquoi vous portez telles armes vertes. Nobles & honoré Roi, dit le Verd Chevalier, sçachez que je suis extrait & engendré de pere Sarazin, & de mere payenne ai été enfanté.

Si est vrai que pour avoir à femme & épouse la fille du Duc d'Acquitaine nommé Fezonne la belle, j'ai par un an entier tenu le pays & la terre du Duc en ma subjetion & fait qu'à la fin à icelui ai donné six mois de tréves, par tel convenant que si un beau chevalier, qui par armes me pût conquerir & vaincre le tems durant, je ferois partir & vuider mon ost dehors de son pays & terre. & au cas que je ne fusse vaincu, il étoit tenu de me donner sa fille la belle Fezonne pour femme & épouse. Or ai-je été devant la Cité d'Acquitaine longuement, en attendant tous les jours que je me fusse combattu, si sont venus à moi plusieurs vaillans chevaliers de divers pays, contrées, &

régions lesquels j'ai tous mis à mort et perdus à un atout, fors seulement deux vaillans Chevaliers, dont l'un a nom Valentin et l'autre Orson. Icelui Valentin, lequel par un jour entier à moi batailla et tant fismes d'armes ensemble, que la nuit nous contraignit de partir ainsi comme travaillez et lassez. Et quand vint le lendemain matin, que le camp devoit recommencer par nous deux, son compagnon Orson de son propre harnois vêtu et les armes portant entra dedans le champ pour moi combattre, et croyois bien que ce fût Valentin. Et quand Orson fut dedans le champ entré fièrement, il me signe de défiance. Lors je saillis dehors contre lui, mais peu me valut ma force car je ne demeurai pas longuement que par lui ne fusse conquis et vaincu, et m'eût ôté la vie si ce n'eût été Valentin, auquel si-tôt j'accourus, qui me fit promettre de Batême recevoir, et croire en Jésus-Christ: si me fit jurer que je m'en viendrois rendre vers vous comme vaincu, et du tout soumettre ma vie à votre commandement, et pourtant en Acquitaine ma foi et mon serment de par le Chevalier Valentin à vous je me viens rendre comme à celui de qui vous pouvez faire votre volonté, et qui apres Dieu appartient de ma mort raprocher ou de ma vie prolonger. Donc je me rends devant votre Majesté Royale en demandant et esperant votre misericorde en l'honneur d'icelui Dieu de qui j'ai pris la créance; car sçachez que je suis Chrétien, et que je crois en Jesus-Christ, et doresnavant veux croire de bonne et ferme foy. Et quand je fus sur les Fonts de Batême, en l'honneur de votre trés-haute et puissante renommée je fus apellé Pepin, et de Pepin suis maintenant nommé. Quand le Roi entendit les paroles du verd Chevalier, il lui répondit doucement devant tous les Barons et Chevaliers: Bien venus soyez devers nous, car de votre venue sommes joyeux plus que de nulle autre chose: faites bonne chere pour l'amour de celui qui vers nous vous envoye, je vous donne assurance et si vous dis devant tous qu'en brief tems je vous donnerai en mon Royaume de grandes terres & possessions, quand à mon service vous plaira demeurer; mais dites-moi où sont les chevaliers qui vous ont conquis? Sire, dit le verd chevalier, ils sont en Acquitaine avec le Duc Savary, lesquels par dessus tous les autres les aime & tient chers. Pàr les nouvelles de Blandimain & par le verd Chevalier, le Roi Pepin eut nouvelle de sa sœur & de ses deux neveux, qu'elle enfanta en la forêt d'Orleans. Si a promis à Dieu qu'il ira en Grece pour dire ces nouvelles à l'Empereur, & pour faire querir sa sœur Bellissant, en telle maniere qu'elle puisse être trouvée car sur toutes créatures il désire fort de la voir. Quand il lui souvien de la grande injure qui lui avoit été faite, il pleuroit des yeux tendrement & au cœur en étoit dolent.

Comme le noble Roi Pepin partit de France pour aller vers l'Empereur de Grece pour nouvelles de sa sœur Bellissant, & comme devant son retour fit la guerre au Soudan qui avoit assiegé Constantinople. Chapitre 22.

EN ce tems que le Roi Pépin eut de sa sœur Bellissant nouvelles, incontinent il mit son ost sur les champs; & en grande puissance se partit de Paris pour aller à Constantinople devers l'Empereur de Grece porter nouvelles de sa sœur Bellissant, comme devant avez ouy. Le Roi Pepin fit grande diligence qu'en bref arriva à Rome: là fut reçû du Pape a grand honneur & révérence; car de la foi Chrêtienne sur tous Princes étoit defenseur. Au Palais Apostolique fut celui jour devisant avec le Pape, lequel lui conta des nouvelles du Soudan qui avoit assiegé la Cité de Constantinople. Et ainsi que de cette maniere ensemble devisoient, arriva un Chevalier de Grece, lequel après qu'il eut salué le Pape; le Roi Pepin & tous les assistans en grande reverence: il lui dit St. Pere sçachez que Sarasins à grande force & puissance d'armes ont assiégé & mis en ma subjection tout le pays de Constantinople: Si vous mande l'Empereur de Grece par moi que pour la foi chrêtienne garder & conserver, vous lui envoyez secours par de-là, autrement vous serez cause

de laisser le pays perdre & de la foi chrêtienne diminuer; car sans votre aide & secours, en ce grand besoin n'y peut remedier. Quand le Pape ouit les nouvelles il fut fort déplaisant & déconforté; mais le Roi Pepin, qui là étoit present le reconforta grandement en lui disant Saint Pere, prenez en nous courage & reconfort, si me voulez votre gent livrer jusqu'au nombre suffisant, je les conduirai & menerai devant Constantinople avec mon armée, & tant ferai avec l'aide de Dieu, que le Soudan & son Armée je mettrai à vitupérable confusion: d'autre desir je n'ai que la foy de Dieu soutenir contre les payens. Quand le Pape ouit ainsi parler le Roi Pepin, & qu'il connut son courage, le remercia fort, & lui dit: Franc Roi Très-Chrêtien; de Dieu sois-tu beni; car de tous autres Rois tu és le plus puissant en faits & courage, puisque telle chose tu veux entreprendre; du pays Romain ferai venir gens en si grand nombre, pour toi accompagner, que seurement tu pourras arriver en Grece contre les Infideles & ennemis de la Foi. Lors le Pape fit assembler grand nombre de peuple de tout le pays Romain, & fit crier la croisade; c'est à-dire, que de tout homme qui voudroit aller en cette bataille, en l'honneur de la Passion de Jesus-Christ, porteroient une Croix, prendroient la bénédiction du Pape, & auroient pardon de tous leurs pechez. En peu de tems s'assembla en la Cité de Rome grande multitude de peuple, pour passer outre la mer avec le Roi Pepin, & au départir, le Pape leur donna la Bénédiction, & absolution de tous leurs pechez. Ainsi prit le Roi Pepin congé du Pape, en se recommandant aux prieres de la sainte Eglise, & avec trente mille Romains, & tous ceux de son ost monta dessus la mer. Et tant lui fut le vent agréable, que dedans peu de tems vinrent arriver à Constantinople, & là virent que le Soudan Moradin l'avoit de toutes parts environnée & assiegée. Et le Soudan avoit amené avec lui vingt Rois, pour détruire toute la Chrêtienté avec eux deux cens mille payens, & tant étoit le Soudan pour sa force craint & redouté, que l'Empereur de Grece accompagné de plusieurs Chrêtiens, qui étoient dedans Constantinople, prit en icelle sa retraite, & bien garda la Cité, que du Payen ne pût être prise. Toûjours en son courage regrettoit sa femme Bellissant & lui souvenoit du vitupere auquel il l'avoit livrée à tort & sans raison, à toutes pleurs & lamentations sa faute connoissoit piteusement & pensoit qu'elle fût du monde trépassée, car bien y avoit vingt ans qu'il n'en avoit ouy nouvelles; mais tantôt en ouyra parler par le Roi Pepin, qui tant a nagé par mer, qu'à deux lieues de Constantinople est arrivé, & décendu, & y a fait tendre ses tentes & pavillons parmi les champs, fait mettre ses gens en belle ordonnance. Adonc furent les coureurs & chevaucheurs de l'ost du Soudan Moradin épouventez, & à grande diligence retournerent vers son pavillon, & lui dirent, comme gens effrayés, Sire Soudan, soyez certain qu'aujourd'hui sur cette terre sont arrivez Romains plus de deux cens mille combattans pour nous chasser de ce pays à honte & confusion. Si avisez sur ce fait; car la chose est douteuse & à peril très-grand. Taisez-vous, dit le Soudan, de ce n'ayez doute, car il n'est pas possible que du pays de Rome soient tant descendu de gens, assez sommes puissans pour les attendre en bataille rangée; car j'ai encore esperance que dedans brief tems je mettrai en ma sujetion & obéissance tout le pays de Romanie & celui de France commandant à ses Hérauts que tous son ost fût assemblé en telle maniere qu'à toute heure fussent prêts de recevoir bataille. A ce commandement furent payens & Sarasins obéissans, de toutes parts s'assemblérent & arrêterent en un champ grand & large pour les Chrêtiens attendre. Et quand vint le lendemain au matin que le jour fut clair, le Roi & toute son armée furent prêt & en point de payens & Sarasins assaillir. Adonc le Roi Pepin manda secretement par une lettre en la Cité à l'Empereur de Grece comme il étoit venu pour le secourir, qu'à toute diligence il fasse mettre

en point ses gens parmi la Cité, & qu'ils saillent sur le champ contre les Payens & Sarazins; car à ce jour des François & Romains, ils seroient secourus. L'Empereur fut joyeux de la venue du Roy Pepin & selon le mandement de la lettre fit son ost mettre en point & ses gens d'armes, puis saillirent hors de Constantinople pour aller contre les Payens & Sarazins qui bataille attendoient, & quand ils furent sur les champs, ils aperçûrent les Etendarts, Bannieres & Enseignes, & l'ost du Roi Pepin, qui celle part venoit à grand nombre de clairons & trompettes, qui menoient grand bruit; bien virent les payens que contre eux venoit grande puissance de gens; le Soudan apella deux Sarasins des plus vaillans, & leur commanda qu'ils allassent secretement regarder le nombre de l'ost des Chrêtiens qui les venoient assaillir, & quand ils auroient ce fait ils retournassent devers lui en rendre nouvelles: les deux Sarasins qui avoient nom l'un Clarion & l'autre Vendu, monterent à cheval, & chevaucherent vers le Roi Pepin; mais ils n'eurent pas chevauché longuement, que le verd Chevalier les vit sur une petite montagne, & incontinent qu'il les aperçût, il connut bien qu'ils étoient Sarasins. Lors il frapa son cheval & tout seul alla droit à eux la lance sur la cuisse comme preux chevalier: Et quand les deux Sarasins le virent approcher, pourtant qu'il étoit seul, ils eûrent honte de fuir pour lui & dirent, par Mahom, ce seroit honte si ce chrêtien nous échapoit. Si ont couché leurs lances & contre le verd chevalier sont venus à puissance, en telle maniere que le harnois & le cheval de l'un des Sarrasins cheut à terre, & si n'eût été Vendu qui secourut son compagnon le verd chevalier l'eût occis; mais il se prit au verd chevalier, adonc Clarion se leva qui fut navré, & monta à cheval & prit la fuite, & laissa Vendu qui l'avoit secouru. Clarion est demeuré qui au verd chevalier s'est fiérement combattu; mais peu lui vallut sa force; car le verd chevalier lui a donné tel coup qu'il lui a rompu la cuisse & lui a ôté la vie, & demeura sur la terre tout mort, & son compagnon s'en retourna, qui étoit fort navré. Bien vit le Roi Pepin la vaillance du verd chevalier, & aussi firent les autres Barons, dequoi le priserent; à cette heure le Roi Pepin fit dresser ses Etendarts & Bannieres, puis fit sonner trompettes & clairons, & grandes puissances d'hommes hardis & vaillans de courage, ont assailli l'armée du Soudan Moradin. Adonc fut de toutes parts le cry si grand que nul ne le sçauroit imaginer, Chrêtiens & Sarasins s'assaillirent l'un l'autre, maintes armes briserent, tant que d'une part & d'autre sont plusieurs à mort livrez.

Là étoit Milon d'Angler, lequel entre autre vit le Roi d'Alquir qui faisoit grande destruction des Chrêtiens, & prenant l'occasion; aussi-tôt qu'il arriva devers lui, & d'une hache d'armes, jusqu'au menton la tête lui fendit, & à deux ou trois à cette heure la vie tollit, & tant fit de vaillantes armes, que le Soudan Moradin, qui tantôt l'aperçût s'écria hautement à ses gens, qu'ils assaillissent Milon d'Angler, qui des Sarasins si grand meurtre faisoit, au commandement du Soudan fut Milon d'Angler de toutes parts assailli par payens & Sarazins, & en telle subjection mis qu'à son cheval ils couperent une cuisse, parquoi il fut contraint de cheoir à terre, & en cet endroit fusse mort & occis, si n'eût été le verd Chevalier, qui malgré Sarrasins se mit en la presse, & tant en abatit, & rua par terre, qu'il approcha de Milon d'Angler, & lui fit telle aide qu'il lui bailla un cheval & le monta dessus. A cette heure firent le verd chevalier & Milon d'Angler si grand vaillances d'armes contre les payens, que trop fortes choses seroit de leurs grandes prouesses raconter, car nul qui devant eux se trouvoit; jamais ne s'en retournoit, grande fut la bataille & dura, Pepin & ses gens firent ce jour des Payens fort grande destruction; mais nonobstant leur vaillance, le champ eussent perdus n'eût été l'Empereur de Grece, qui de son ost vaillamment accompagné, de l'autre part les Payens tant & si fierement assaillit, que grand nombre à cette fois moururent. Bien connut

le Roi que l'Empereur faisoit d'armes fort grand devoir. Il prit force courage, & ses gens rallia, puis entra en la bataille plus ardemment que devant, & ainsi furent les payens des deux parts assaillis fort rigoureusement, & tantôt que le Roi Pepin approcha de l'Empereur, il lui dit: franc Prince, or vous montrez vaillant; car aujourd'huy de votre femme Bellissant aurez nouvelles. A ces paroles fut l'Empereur joyeux & doubla son courage, et augmenta sa force, trop plus fort que devant il cria Constantinople, et à ses gens promît grands dons et grandes richesses, mais qu'ils soient fort vaillans.

A ces mots est entré dedans la bataille d'un courage si merveilleux que trop hardi étoit celui qui l'attendoit. Et Pepin d'autre part et le verd Chevalier, qui entrerent parmi les payens, en frapant dessus eux coups si merveilleux que par tout où ils passoient, faissoient le chemin large par la grande prouesse du verd Chevalier. Bien le crut connoître le Soudan Moradin, qui les armes regarda, car il étoit de haut lignage; pour autant qu'il étoit frere de Ferragus; mais pourtant qu'il sçavoit que le verd Chevalier étoit Payen; jamais il ne se fut douté qu'il fut venu cette part. Or furent Payens et Sarasins, de cette heure mis en telle nécessité, que jamais ils n'esperoient avoir de mort répit; mais prirent tous la fuite, et lors le Roi d'Esclavonie, qui faisoit l'arriere garde du Soudan, accompagné de cinquante mille hommes d'armes, saillit dessus les Chrêtiens en menant un si grand cry, qu'il sembloit que tout dût fondre. Et quand l'Empereur et le Roi Pepin apercceurent leur venue, ils virent bien que leurs gens étoient travaillez, et les gens du Roi d'Esclavonie étoient frais, parquoi il fut déliberé entr'eux de ne les attendre pour cette heure. Et après le conseil pris, l'Empereur et le Roi Pepin firent sonner trompettes et clairons pour eux jetter dedans Constantinople et leur armée.

Et quand le Soudan vit que les Chrêtiens étoient entrez et reculez dedans Constantinople, il fit assieger la Cité de fort près, et tant y eut grand nombre de payens par toute la terre, que l'Empereur & le Roi Pepin dedans Constantinople étoient en telle maniere, que sortir hors ne leur étoit possible. Ainsi demeurerent longtems en grande subjection de leurs ennemis, que de près les tenoient en désirant leur mort et pourchassant la destruction de la foi Chrêtienne. Si vous laisserai à parler de cette matiere et vous parlerai des deux freres Valentin et Orson, qui, pour l'amour d'Esclarmonde sont entrez en la mer, ainsi que devant avez ouy.

Comme Valentin & Orson arriverent au Château où étoit la belle Esclarmonde. Et comme par la tête d'Airain ils eurent connoissance de leur génération.

Chapitre 23.

APrès que Valentin et Orson eurent longtems demeuré dessus la Mer, ils adviserent un Isle, en laquelle y avoit un Château fort et de grande beauté plein. Icelui Château étoit tout couvert de laton clair et reluisant pour la grande beauté, bien se pensoit Valentin, que c'étoit ce Château où le verd Chevalier l'avoit envoyé pour sa sœur Esclarmonde trouver il alla celle part, et descendit à terre à une des portes de l'Isle, et quand il fut décendu, il demanda à qui étoit ce Château, qui étoit tant beau et entre les autres poli et bien orné, si lui fut répondu, qu'icelui château étoit en la garde d'Esclarmonde sœur de Ferragus, et que par un Sarasin fort riche, avoit été édifié, lequel Sarasin entre les autres nobles excellences qui sont en ce Château, fit faire et composer une belle chambre, et sur tout riche, et de laquelle chambre les richesses vous seront cy après déclarées. Et outre plus fut dit à Valentin, que dedans cette chambre y avoit un riche pillier, sur lequel il y avoit une tête d'airain, laquelle jadis avoit été faite par une Fée fort subtilement par art de Nigromance composée, laquelle tête étoit de telle nature, qu'elle rendoit la réponse de toutes choses à quiconques qu'on lui demandoit.

Et quand Valentin entendit la déclaration du Château, en son cœur fut joyeux, car bien se pensa que c'étoit le lieu où le verd Chevalier lui avoit dit qu'il trouveroit sa sœur Esclarmonde, qui sur toutes autres de sens & de beauté des grands & des petits renommée: plus outre n'en demanda pour l'heure présente, mais se mit en chemin lui & Orson, pour aller audit Château, tant cheminerent qu'ils vinrent devant la porte pour entrer dedans; mais ils trouverent dix hommes forts & hardis qui de jour & de nuit avoient de coûtume de garder la porte. Et quand ils virent Valentin & Orson, qui dedans vouloient entrer, ils leurs dirent: Seigneurs, tirez-vous arriere; car dedans ce château nul n'y entre tant soit de haut lieu venu, sans le congé d'une pucelle à qui la garde en apartient, qui sur toutes celles de nom & de beauté garnie. Ami, dit Valentin, allez vers la pucelle, & lui demandez si c'est son plaisir de me donner entrée en son Château. Lors le portier monta au donjon du Château & entra en la chambre où étoit la belle Esclarmonde, puis mit le genouil à terre, & lui dit: Madame, devant la porte de votre Château, il y a deux hommes qui dedans veulent entrer, & semblent gens de fier courage & grand orgueil pleins & semble à leur maniere qu'ils soient gens de mauvais courage & affaire & contraire à notre Loi. Or dites-moi votre volonté, & répondez aux gardes de la porte, qui devers vous m'envoyent, s'il vous plaît de les laisser entrer dedans ou non: ami, dit la pucelle, descendez en bas & j'irai aux carneaux pour voir quelles gens ce sont, & faites bien garder les portes; car je veux à eux parler. Le portier descendit en bas, & dit à ses compagnons, que la porte fût bien gardée, tant que la Dame fût aux fenêtres pour la réponse donner. Lors Esclarmonde qui fut sage, bien aparut sur un drap de fin or battu, mit les bras à une fenêtre, sa face & son beau visage reluisoit, puis dit à Valentin. Qui êtes-vous qui par si grande hardiesse voulez entrer dedans mon Château sans licence demander?

Dame, dit Valentin, qui hardiment parla, je suis un Chevalier qui passe mon chemin, je voudrois bien, s'il vous plaisoit, parler à la tête d'Airain, qui à chacun donne réponse. Chevalier, dit la Dame, ainsi n'y pouvez-vous pas parler, si de l'un de mes freres ne m'apportez certaines enseignes, c'est du Roi Ferragus ou du verd Chevalier, qui de Tartarie a la Seigneurie & domination, & si de l'un des deux ne m'aportez enseignes ou certifications, je vous laisserai entrer au Château à votre volonté, & par nulle autre maniere ne pourrez entrer que par un pont que je vous dirai; c'est que vous preniez congé du Chastelain de cette place, lequel je vous donnerai par tel convenant, que devant que vous y entriez, vous joûterez à lui cinq coups de lances. Si vous avisez lequel vous aimez le mieux, ou d'aller querir certaines enseignes de l'un de mes freres, comme je vous ai dit. Dame, dit Valentin, faites armer votre Châtelain; car j'aime plus cher contre lui combattre par champ de bataille gagner & desservir d'entrer en votre château, que je ne faits prieres, requêtes ou flatteries. Ainsi parla Valentin à la belle Esclarmonde, qui tant fut de courage vaillant & hardi, nonobstant qu'il portât du verd Chevalier enseignes certaines par l'anneau d'or, il aima mieux la jouste pour son corps éprouver, que montrer l'anneau lequel il devoit presenter à la belle Esclarmonde. Et quand la Dame vit la volonté & hardi courage dont il étoit plein, de cette heure fut de son amour éprise par un ardent désir qui au cœur toucha. elle monta en la chambre où étoit la tête d'Airain, & lui demanda qui est ce chevalier & de son état; par moi rien n'en sçaurez jusqu'à ce que devant moi l'aurez amené. De cette réponse fut la belle Esclarmonde pour l'amour de Valentin en grand souci, & quand elle eut considerée à par elle le maintien & beau parler & hardiesse de Valentin, elle fut embrasée de son amour plus que de nul que jamais elle eût vû: vrai Dieu, qui peut être cedit Chevalier, car dessus tous vivans il est digne de

être aimé fort plaisant, droit & de beauté corporelle tous les autres passans, & si la tête d'Airain faisoit mon vouloir jamais autre que lui ne prendrois. Quand la belle Esclarmonde eut toutes ces choses dites & pensées en son courage, elle manda au Châtelain, & lui dit des nouvelles du chevalier qui dedans le château veut entrer De grande folie s'entremet, dit le Châtelain, car il n'entrera jamais sans son corps éprouver contre le mien. & s'il est si hardi de prendre à moi bataille, je lui montrerai devant tous clairement que pour votre amour avoir il est trop tard arrivé. Châtelain, dit la Dame, puisque d'entrer au château congé ne lui donnés, allez vous armer, car je vous fais à sçavoir que de lui aurez bataille, & si ai grand doute, que trop tard ne vous en repentiez, si vous conseillerois que votre noble corps ne veuilliez mettre en danger. Dame, dit le Châtelain, qui fût fier & orgueilleux, laissez en paix telles paroles, car devant que jamais il entre, son corps l'achetera. A ces paroles se départit le Châtelain, & s'en alla armer, monta à cheval, & quand il fût monté, il saillit hors la porte, une lance en son poing grosse & bien ferrée, & la Dame étoit aux fenêtres pour regarder la bataille des deux Champions, qui dedans le champ sont entrez pour s'assaillir l'un l'autre. Et quand Valentin a vû le Châtelain, qui de fier courage contre lui est venu, il a baissé sa lance & frapé des éperons. Lors se sont rencontré l'un contre l'autre, & bien à droit que les deux lances sont vollées, ont repris nouvelles lances, & si fierement ont l'un sur l'autre arrivez que chevaux sont tombez puis après champions sont par terre tombez; mais le cheval de Valentin qui fût fort & puissant sous son maître se roidit sur ses pieds & se releva. Quand Valentin fût relevé il dit doucement au Châtelain: Or vous relevés, & montez à cheval à votre aise, car peu ce me seroit de vaillance, si en ce point vous combattois. Le Châtelain fût fort joyeux. & puis la gracieuseté de Valentin. Si monta derechef dessus son cheval, puis prit une lance & vint contre Valentin dépiteusement; mais Valentin, qui sçût à cette heure bien jouer de la lance, si grand coup lui donna qu'il lui osta le heaume de la tête & le jetta par terre. Et quand il se vit à terre abatu & en si grand danger, il dit à Valentin: Chevalier, je ne sçai d'où vous êtes né, & de quel pays; mais oncques en jour de ma vie plus vaillant je ne trouvai, je me veux rendre à vous, & vous laisserai entrer à votre gré parmi le château qui tant est beau & somptueux, par telle convenance que sans mon congé vous ne parlerez à la Dame Esclarmonde. De grande folie vous êtes plein dit Valentin, de dire telles paroles; car tout pour l'amour d'elle j'ai la mer passée, & suis venu cette part, & combien que jamais je ne la vis, & si suis je amoureux d'elle plus que de nulle autre Dame, & vous fais à sçavoir que jamais d'icy ne partirai, tant que j'aye parlé à elle à mon plaisir, & à la tête d'Airain. Ainsi que Valentin & le Châtelain devisoient ensemble, la belle Esclarmonde qui étoit aux fenêtres fut fort émerveillée de sa courtoisie. Hélas! dit elle, à ses Pucelles, qui avec elle étoient, regardez comme cetui Châtelain est fol & malheureux de soi battailler contre un si vaillant Chevalier, qui piéça l'eut occis, si par franchise il ne l'eût suporté. Files, je m'émerveille fort qui pût être celui qui a tant désir d'entrer en mon château, & en grande pensée fut la noble Esclarmonde & en son courage disoit qu'un tems viendroit qu'elle auroit cedit Chevalier pour ami, car de tant plus elle le voyoit de tant plus étoit son amour en lui enracinée. Quand Valentin ouit le grand orgueil du Châtelain & grande outrecuidance, il frapa des éperons, & si grand coup lui donna parmi le corps, que tout outre le foye & le poulmon la lance lui passa, & l'abbatit par terre tout mort, dont la belle Dame Esclarmonde fût joyeuse. Adonc elle commanda aux portiers qu'ils ouvrissent les portes, & que Valentin fut amené en la salle parée. Les portiers ont fait le commandement de la Dame Esclarmonde, & vers elle ont amené Valentin & Orson son frere.

Et quand la belle Esclarmonde vit Valentin, elle alla à l'encontre de lui, & puis lui dit : Chevalier, bien venu soyez, car oncques plus hardi ni vaillant Chevalier en mon château ne vis entrer, bien montrez par vos faits que de grande gentillesse soyez extraits & descendu. Dame dit Valentin, sachez que mon propre nom est Valentin, on m'a ainsi nommé, & suis un pauvre avanturier, que si de ma generation ni de mon lignage n'eus onc connoissance, & si ne vis oncques le pere par qui je fus engendré, ni la mere qui m'as porté, & aussi ne fit mon noble compagnon, que vous voyez ici; car en un bois fut nourri comme une bête sauvage, là où je le conquêtai à l'épée vaillamment, & sçachez que jamais jour de sa vie n'en parla, non plus que vous voyez. Or ai je tant de chemin fait en mon aventure, en désirant de mon cœur que de mes parens je puisse avoir aucune connoissance, que votre grande beauté m'a fait la mer passer & venir en cette part. Et disant ces paroles, Valentin tira l'anneau que lui avoit baillé le verd Chevalier, & en souriant doucement le bailla à la belle Esclarmonde, laquelle incontinent le connut bien. Et adonc elle dit : Valentin, Chevalier beausire, si vous m'eussiez montré cet anneau quand devant mes portes arivâtes, sans la joûte, attendre & votre corps mettre en danger, dès cette heure fussiez entré en mon château sans contredit ; mais vous avez montré la grande noblesse qui est en vous, quand vous avez mieux aimé par votre hardiesse au château entrer & devers moi venir, que de nul autre querir. Aprés que Valentin & la belle Esclarmonde eurent ainsi parlés, les tables furent dressées, & fut la Pucelle assise. Et Valentin fut devant, qui ne prit soulas ni plaisir, fors seulement en celle qui devant lui fut assise.

Hélas! vrai Dieu, dit-il en son courage, veillez ôter & délivrer briévement mon cœur de cette douloureuse détresse, pour l'amour de cette Dame ; & suis au cœur si profondement atteint que jamais en nul jour de mon vivant en telle mélancolie ne fut. Hé Dieu, elle est tant de beauté pleine & garnie de grande beauté, les yeux verds & riants en tête & rassasiez, le front clair & poli, la face vermeille, & tous les autres membres de son corps en droite mesure naturellement composez.

Or suis-je pour son amour ardemment épris, que mieux me seroit agréable la mort, que de faillir à cette chose accomplir & parfaire. En cette maniere se compiaignoit Valentin, pour l'amour de la belle Esclarmonde ; & elle d'autre part regardant le Chevalier souventefois pour sa beauté, en mangeant & muant sa couleur perdoit maniere & contenance. En cette grande mélancolie le plus honnêtement qu'ils pûrent, leurs contenances entretenir passerent le Chevalier & la Dame durant le dîner. Et quand les tables furent ôtées, Esclarmonde prit Valentin par la main, & lui dit ; Ami, tant avez fait que vous avez deservi entrer en ma chambre secrette, en laquelle vous verrez la tête d'airain, laquelle de votre lignage vous dira nouvelles bonnes & certaines.

Or vous en venez avec moi & amenez votre compagnon, car j'ai grande joye d'ouir la réponse, laquelle par la tête d'Airain vous sera donnée. Le noble Chevalier Valentin fut moult joyeux, quand il ouit la belle Esclarmonde ainsi parler.

Si issirent hors de la table, & s'en allerent devers la chambre où étoit la tête d'Airain, mout richement ornée. Et quand ils furent à la porte pour vouloir entrer dedans, ils trouverent de l'une des parts un merveilleux & fort horrible vilain, mout grand & bossu, qui sur son col portoit une masse de fer, qui étoit forte & pesante, lequel vilain sembloit vouloir être rebelle & plein de grand outrage. Et de l'autre part de la porte il y avoit un Lyon mout grand, fier & orgueilleux, ces deux étoient en tous tems ordonnez pour défendre & garder que nul n'entrât en la chambre sans le congé de la Dame, & sans combattre au vilain & au Lyon. Et quand Valentin apperçût le Lyon & le vilain se dresser

contre eux pour la porte deffendre. Il demanda à la belle Esclarmonde que telle chose vouloit dire ni signifier. Seigneurs, dit la belle Esclarmonde, ces deux que vous voyez icy, sont pour garder la porte, & ne peut nul entrer qui contr'eux ne se combatte, parquoi plusieurs en sont morts sans passer plus outre. Et au regard du Lion, il est de telle nature que jamais à fils de Roi il ne fera outrage: belle dit Valentin, je ne sçai ce qu'il en adviendra, mais à l'aventure je me mettrai en la garde de Dieu moi confiant je combattrai le Lion. Lors s'aprocha de la bête orgueilleuse & à force de bras l'embrassa parmi le corps; mais aussitôt que le Lion le sentit, il odora le corps de Valentin, le laissa aller, & fut courtois & doux sans lui faire nul outrage. Et Orson fut de l'autre part qui assaillit le vilain, & devant qu'il eut levé sa massue de fer, il le saisit parmi le corps si rudement que contre le mur le jetta, & puis lui ôta sa massue de fer, & si grand coup lui en donna qu'il l'abattit à terre par telle façon que si ce n'eût été la belle Esclarmonde, eût tué & occis le vilain en la place, & ainsi fut le vilain vaincu & le Lion conquis par les deux chevaliers, puis fut la porte ouverte, & entrerent dedans la chambre, qui de toutes richesses mondaines fut parée; car elle étoit peinte de fin or & azur par dedans semée & ornée de rubis & saphirs, sans les autres ornemens par toute la tapisserie de drap de fin or fut tendue, & couverte de toutes parts d'émeraudes & diamans, grosses perles & de toutes sortes de pierres précieuses, en cette chambre avoit quatre pilliers de jaspe à merveilles riches & de subtil ouvrage édifiez, desquels les deux étoient jaunes plus que fin or, le tiers plus verd que l'herbe en May. Le quart plus rouge que charbon enflammé, entre les pilliers avoit une armoire plus riche que dire ne pourrois, en laquelle étoit la tête d'Airain sur un riche pillier richement enclose: Valentin ouvrit l'armoire, & regarda la tête en la cogitant que de son fait & état lui fit la verité dire. Adonc parla la tête hautement que chacun l'ouit & l'entendit, en luy disant, chevalier de grande renommée je te dis que tu as nom Valentin, le plus preux & vaillant qui oncques en nul jour du monde céans entrât, & si és celui à qui la belle Esclarmonde a été donnée, doit être née jamais autre que toi n'aura. Tu és fils de l'Empereur de Grece, & de la belle Bellissant sœur du Roy Pepin, qui par lui de sa terre à tort fut déchassée. Ta mere est en Portugal au château de Ferragus, lequel par l'espace de vingt ans l'a gardée. Le Roi Pepin est ton oncle, & ce compagnon que tu mene avec toi est ton propre frere naturel. & vous deux fûtes enfantez de la gracieuse Reine Bellissant en la forêt d'Orleans en pitié, & de détresse douloureuse. Et quand la Reine vous eut sur la terre mis, ton compagnon lui fut emporté par une Ourse sauvage. Et par elle a été nourri au bois sans aide ni confort de femme naturelle, & en fut icelui jour en la forêt par le Roi Pepin trouvé & emporté, lequel sans avoir de toi connoissance, doucement t'a fait nourrir & si je te dis que ton propre frere qui est icy present jamais ne parlera jusqu'à tant que tu lui auras fait couper le filet lequel il a dessous la langue. Et quand tu lui auras fait couper, il parlera aussi clairement que de tous pourra être ouy; or pense de bien faire comme tu as commencé, & tout bien viendra; car puis que tu és entré en cette chambre mon tems est achevé; ni jamais à nulle créature ne donnerai réponse. Quand la tête d'airain eut dit ces paroles elle s'inclina bas, & perdit le parler, & oncques depuis par elle ne fut parole proposée. Adonc Valentin qui de joye fut transi, vint à son frere Orson, & en pleurant tendrement le baisa de sa bouche. Et Orson d'autre part l'embrassa & accola en jettant grand soûpir & gemissement. Hélas! dit Esclarmonde a Valentin: Franc chevalier courtois, bien dois je être joyeuse de votre venue, car par vous je suis hors de soucy & de fort brief martyre auquel par plus de dix ans, j'ai passé mon tems languissante en douleurs en attendant à qui je dois être donnée.

Or êtes vous celui que je vois clairement

par nul autre la teste d'Airain devoit perdre son parler, & puis qu'ainsi est que par votre venue à la raison & éloquence finie, je me donne & abandonne à vous comme à mon parfait & loyal ami, & celui à qui je dois par droite raison être octroyée & donnée. Et d'orénavant je vous promets de cœur & de corps, de bien de ma pauvre puissance vous loyaument & de bon courage servir & votre plaisir faire; belle dit Valentin, de votre bon vouloir humblement je vous remercie, c'est bien droit & raison que sur toutes choses je vous serve & honore, car devant Acquitaine vous me fûtes donnée par le verd Chevalier votre frere, lequel à l'aide de moi, & de mon frere Orson fut conquis & vaincu, et quand il sera de votre plaisir de prendre la foy & la créance que le verd Chevalier a prise, c'est à sçavoir la loi de Jesus-Christ, sans laquelle nul ne peut avoir perdurable salutation. Sire, dit la pucelle, telle chose je vous bien; car de tout mon courage je suis prête et appareillée de toujours vous complaire, et vos commandemens obéir plus qu'à nul vivant. En celui jour des gens fut demené grand joye, et se disoient l'un à l'autre; que le Chevalier étoit venu à qui la belle Esclarmonde devoit être donnée, et par lui la tête d'Airain avoit la parole perdue.

Si grande fut la renommée de Valentin que par tout le pays d'environ, le peuple en fut réjouis; mais la grande joye de Valentin, et de la belle Esclarmonde, par trahison maudite de Ferragus le geant fut tantôt muée en pleurs et en tristesse ainsi que je vous dirai cy-après.

Comme par un Enchanteur que avoit nom Pacolet, le Geant Ferragus sçut les nouvelles de sa sœur Esclarmonde, & de Valentin, de la trahison d'icelui Ferragus. Chapitre 24.

EN ce château de plaisance, Esclarmonde avoit un Naim qu'elle avoit nourri dès son enfance et gardée et mis à l'escole, icelui avoit nom Pacolet, et de grand sens et subtil engin étoit plein, lequel à l'école de l'oye de tant avoit apris de l'art de Négromance que par dessus tous les autres étoit le plus parfait et en cette maniere par son enchantement il fit et composa un petit cheval fait de bois et en la teste avoit artificiellement une cheville qui étoit tellement assise que toutes fois qu'il monta sur son cheval pour aller en quelque part il tournoit ladite cheville au lieu où il devoit aller, et tantôt il se trouvoit en la place; et sans danger car le cheval étoit de telle façon qu'il s'en alloit par l'air aussi soudainement et plus legerement que nul oiseau ne pourroit voller, icelui Pacolet qui au château d'Esclarmoode avoit été nourri, tout le jour regarda et considera les manieres et façons du noble chevalier Valentin. Adonc se pensa qu'il iroit en Portugal, et conteroit au roi Ferragus l'entreprise de Valentin, et la maniere de sa venue. Si alla à son cheval de bois, et monta dessus, puis tourna ladite cheville devers Portugal, et aussitôt ledit cheval de bois monta en l'air et tant alla que celle même nuit il arriva en Portugal, et au Roi Ferragus conta les nouvelles, et quand Ferragus entendit les parler de Pacolet l'enchanteur, au cœur fut triste et dolent de Valentin le noble Chevalier, qui devoit avoir sa sœur Esclarmonde, et de ce qu'elle devoit donner son amour à un Chevalier Chrêtien, jura son grand Dieu Mahom qu'il en prendra vengeance, mais devant Pacolet il ne montra pas la volonté de son courage; mais homme qui trahison pense, tient toujours sa bouche secrete pour mieux parvenir à son intention. Ainsi si Ferragus qui dit à Pacolet l'enchanteur. Ami, retourne devers me sœur Esclarmonde, et dit au Chevalier qui en mariage la doit prendre que je suis de sa venue joyeux, & que dedans brief tems j'irai voir ma sœur pour ses nôces faire; & accompagné de plusieurs nobles Barons riches & puissans & leur donnerai de ma terre & Seigneurie si largement qu'elle en sera bien contente; Sire, dit Pacolet, je ferai volontiers le message tel que vous me l'avez dit lors vint à son cheval, & monta dessus puis tourna sa cheville, & se leva en l'air si légerement chevaucha qu'il arriva au Château d'Esclarmonde & quand il fut venu il salua courtoisement

la Dame, puis lui dit: Madame, je viens de Portugal, & là ai vû votre frere Ferragus, lequel sur toutes choses, est fort joyeux du vaillant Chevalier Valentin, lequel pour mari vous doit avoir, & sçachez qu'en bref vous viendra voir à belle compagnie pour faire en grand triomphe mariage, & les nôces de vous & du Chevalier Valentin. Ha! Pacolet dit la Dame, je ne sçai'il qui en adviendra mais je doute en mon courage, que mon frere Ferragus ne pense quelque trahison; car je sçai & connois que jamais il n'aimera chevalier de France, homme qui la créance de Jesus-Christ tienne, d'autre part je suis déplaisante que je ne sçavois ton aller, tu te fusse enquis d'une Chrêtienne qui de longtems a demeuré avec la femme de mon frere Ferragus: Dame, dit Pacolet, tantôt y serai retourné, & demain devant midi en sçaurez des nouvelles. Lors Valentin dit: ce ne pouvez-vous faire par l'art de l'ennemi: Valentin, dit Esclarmonde; laissez-le besogner & faire son métier, car tant est bien appris de son art, que plus de cent lieues fera pour un jour. Quand Valentin entendit que Pacolet sçavoit de tel art jouer, il fut émerveillé, & pensa longuement en lui-même d'où cela pouvoit venir, & tantôt il apella Orson, & le fit venir devant Esclarmonde; & à cette heure lui ôterent & couperent le filet qu'il avoit dessous la langue. Et après qu'il fut hors se prit à parler fort droit & plaisamment, & à cette heure leur dit comme il avoit été longtems en la forêt nourri de l'Ourse sauvage. Si connurent bien que la tête d'Airain leur avoit déclaré de leur fait & de leur nation la verité certaine. En paroles furent longuement, & par grande part de la nuit Esclarmonde écoutoit volontiers parler Orson, qui plusieurs nouvelles racontoit. Et quand vint le lendemain au matin, Pacolet l'enchanteur se trouva dedans la salle devant le Chevalier Valentin, & lui dit: Sire; je viens de Portugal, & ai vû vôtre mere, laquelle est Chrêtienne, & crois en Jesus-Christ. Ami, dit Valentin, tu sois le bien venu, car c'est la chose que plus je désire que d'elle ouir parler, & si n'ai rien si grand désir que de la voir & connoître; car tout le tems de ma vie en grande peine, & en douleurs je l'ai avisée & cherchée. Ami, dit Esclarmonde, prenez en vous reconfort, & si mon frere ne vient en cette part, vous & moi nous irons en Portugal & là votre mere verrez, que tant avez désirée. Dame dit Pacolet; sçachez de certain que votre frere le Roi Ferragus en bref espace de tems viendra par devers vous; car je le lui avois ouy dire & promettre. Hélas! dit la noble Dame Esclarmonde, trop suis en mon cœur douloureuse, que mon frere Ferragus fasse chose pourquoi notre joyeuse entreprise ne soit tournée en dur reconfort; car j'ai songé un songe fort merveilleux, lequel me donne du souci & de la crainte. La nuit quand je devois reposer, je songeai que j'étois en une grande & merveilleuse eau profonde, en laquelle j'eusse été noyée, si ce n'eût été une Fée, qui hors de l'eau me retira, & puis me fut avis que je vis un Griffon sortir d'une nue, lequel de ses ongles aigus & poignans me prit & m'emporta si loin, que je ne sçavois quelle part j'étois arrivée. Ha! ma mie, dit Valentin, pour votre songe ne prenez mélancolie, qui voudroit en son songe croire, trop auroit à souffrir, il est vrai, dit la noble Dame Esclarmonde; mais garder ne m'en puis. A ces mots la belle Esclarmonde & Valentin entrerent en un beau Verger, lequel de toutes herbes & de fleurs étoit bien garni. En cetui verger furent fort longuement à parler de leurs amours secretes & honnêtes. Or advint en icelui jour que le faut geant Ferragus, de trahison plein, étoit arrivé au Château de la belle Esclarmonde. Et quand la Dame sçût qu'il fut arrivé, elle s'en alla devers lui pour lui faire la révérence, il lui dit doucement: Ma sœur, sur toutes créatures vivantes, j'avois désir de vous voir, or dites-moi je vous en prie qui est le chevalier, qui vous doit épouser? beau frere, icy le pouvez voir. Adonc s'approcha Valentin, & se saluerent l'un l'autre en grande réverence. Chevalier, dit Ferragus, bien soyez venu par deça pour ma

sœur prendre en mariage; car ainsi que mon frere le verd Chevalier, lequel par deça vous a envoyé, après que par vous a été conquis, & qu'il a apris la créance de Jesus-Christ: ainsi ai-je ma volonté, & singulier désir de recevoir batême & prendre votre créance.

Sire, dit Valentin, de votre volonté soit Jesus remercié,;car pour le sauvement de votre ame faire, & gloire éternelle acquerir, c'est le droit & principal chemin. Hélas! Valentin pensoit bien que le traitre Ferragus disoit vrai, & que sous telles paroles il avoit quelque sainteté & loyauté pour la foi chrêtienne; mais au contraire trahison mortelle lui pourchassoit.

Quand le geant Ferragus eut ainsi parlé, Valentin lui dit Sire, on m'a dit & raconté que dedans votre maison depuis l'espace de vingt ans, ou environ, vous tenez une Chrêtienne, laquelle de tout mon cœur désire voir, c'est ma mere & est nommée Bellissant, sœur du Roi Pepin & femme de l'Empereur de Grece. Vous dites verité, dit Ferragus, mais afin que soyez mieux informé d'elle, vous viendrez en Portugal pour voir la Dame. Et quand vous aurez parlé à elle, vous pourrez sçavoir & connoitre si c'est elle que vous demandez; grand merci, dit Valentin; car si tel plaisir me faites, de ma pauvre puissance je vous desservirai. Alors Ferragus cessa de parler, pour sa trahison accomplir, al'a en la chambre de sa sœur Esclarmonde, & par maniere de bon amour lui dit: Ma sœur, & ma seule esperance, je désire sur toutes choses votre honneur & avancement & suis en mon cœur fort joyeux de ce que vous avez trouvé si puissant Chevalier pour mari & époux, & pour sa grande vaillance, je veux que vous & lui veniez avec moi en Portugal, afin que de toute ma puissance je puisse en triomphe & excellence faire le jour de vos nôces, ainsi qu'il appartient, Et quand Ferragus eut ainsi parlé à sa sœur Esclarmonde il fit appareiller ses vaisseaux & navires, & ses gens monterent sur mer, puis demanda Valentin, lequel fut joyeux d'aller en Portugal avec sa mie la belle Esclarmonde, car bien pensoient que le geant Ferragus les mena si bien par de là pour leur faire honneur; car il avoit promis de se faire Chrêtien & tous ceux de la Cour, parquoi Valentin fut trahi & Orson son frere; car aussi tôt que ce maudit Sarasin fut dessus la mer monté et qu'il eut Valentin en sa subjection, il se pensa que jamais ne lui échaperoient sans la mort recevoir; mais à l'entrée de la mer beau semblant lui montra et par fausses paroles et promesses décevable, il les fit avec lui venir. Mais quand ce vint à la nuit que ces deux Chevaliers devoient aller reposer, le traitre Ferragus fit secretement en trahison dedans leurs lits les prendre et lier étroitement, et leur fit les yeux bander, ainsi comme gens, qui par faute criminelle publiquement sont à mort condamnés. Et quand la belle Esclarmonde vit son mari Valentin pris et lié, elle mena grand deuil que trop avoit au cœur, qui de pleurer se tenoit. Hélas! dit-elle, Chevalier Valentin notre joye & soulas en peu de tems est tournée en deuil & tristesse trop avez mon amour cherement achetée, quand il faut que pour moi devez la mort souffrir, mieux aimasse que par vous jamais je n'eusse été née; car en peine & en travail vous m'avez conquêtée, & en deuil & tristesse vous serai ôtée; si est l'amour trop cher acheté, quand il faut que pour aimer loyaument vous enduriez mort sans l'avoir desservi. Hélas! or dois-je du cœur soûpirer, & des yeux tendrement pleurer, quand il faut que pour mon amour, le plus vaillant, le plus hardi & plus noble du monde soit à mort honteusement livré. Ha! Ferragus, mon beau frere, trop mal ouvrez, car de tout le monde vous avez le plus vaillant Chevalier trahi & deçû, & s'il faut que pour moi à mort soit livré, jamais jour de ma vie ne soit & mes jours abregerai & mettrai à fin, & si vous fais sçavoir que si les deux Chevaliers vous faites mourir, une fois en aurez vilain reproche, & pourtant laissez les à tant; car à leur mort pourchasser ne pouvez avoir profit & si la mort leur voulez délivrer, faites-moi pre-

mier jetter dedans la mer, car tant ne pourrois vivre que je visse devant mes yeux tant vaillans & preux Chevaliers, sans avoir fait offense être mortellement punis. Tant fut la Dame Esclarmonde au cœur profondement atteinte & navrée, qu'à l'heure elle se fut de ses mains donné la mort & en la mer jettée pour se noyer. Adonc Ferragus son frere la fit par ses Barons garder & tenir, commanda qu'on la gardât en telle maniere, qu'un seul mot elle ne peut parler aux prisonniers. Et ainsi demeura Esclarmonde en pleurs & soupirs piteux, Valentin & Orson furent des Sarrazins pris & étroitement liés, & ils reclamerent Dieu dévôtement que d'icelui danger & peril ils pussent échaper. Hélas! dit Valentin, or m'est bien fortune contraire, & à mon besoin perverse & déloyale, or ai-je toute ma vie en peine & travail usé ma jeunesse pour trouver & enquerir la connoissance dont je suis extrait, & des pere & mere, lesquels m'ont mis au monde, & maintenant quand je suis prêt de la douleur finir, & convertir en joye, & que de ma chere mere, que tant ai désirée, esperois avoir nouvelles prochainement & certaine connoissance, en cuidant être assuré de mon entreprise parfaire; mais aux lieux déloyaux, je suis malheureusement cheut entre les mains de mes ennemis, qui de ma vie sont envieux, & ma mort désirent: Hélas! beau frere Orson, bien est notre pensée & intention en peu de tems changée & renversée, car jamais ne verrons parens ni amis: Ainsi se complaignoient Valentin & Orson. Et Sarasins demenoient faste & joye & tant navigerent sur la mer qu'ils arriverent en Portugal, au château de Ferragus. Et quand la reine Bellissant oui dire que Ferragus avoit amené deux Chrêtiens prisonniers, elle saillit hors de la chambre pour aller voir, Quand elle vit Valentin & Orson lesquels pas ne connoissoit, elle leur demanda: Enfans, de quel pays êtes vous? & en quelle terre fûtes-vous né? Dame, dit Valentin, nous sommes du pays de France, au plus prés de Paris. Quand Ferragus vit la reine Bellissant qui parloit aux enfans, il lui dit fierement: Dame, delaissez ce langage, & vous en allez en votre chambre; car si jamais il venoit homme de leur langage, je le ferai mourir dedans ma prison obscure de mort vilaine, s'ils ne croïent en Mahomet, mon Dieu tout puissant: il apella le Geolier & lui commanda que les 2. prisonniers fussent mis au plus profond de la prison, & qu'on ne leur donna à boire ni à manger, fors du pain & de l'eau; là furent Sarasins qui de gros bâtons & de poings fraperent les deux enfans sans en avoir pitié non plus que des chiens, & en une fosse pleine d'ordures les dévalerent. Quand ils furent en prison ils se mirent à genoux, criant à Dieu merci, & en lui priant que leur pechez il leur voulût faire pardon; car jamais ne pensoient de ce lieu sortir. Après que Ferragus eut ainsi fait emprisonner Valentin & Orson, il monta en son Palais, & fit amener devant lui la belle Esclarmonde, qui tant piteusement pleuroit que des larmes qui de ses yeux descendoient, sa face étoit toute couverte & arrosée. Ma sœur dit Ferragus, delaissez votre pleurer & changez votre courage car par mon Dieu Mahomet: trop avez longuement crû la tête d'Airain quand vous voulez épouser & prendre en mariage un étranger & hors de notre creance, trop avez le cœur variable, & quand cetuy voulez aimer, qui de votre frere le verd Chevalier s'est montré ennemi mortel, bien vous apartient d'avoir homme plus digne, & de plus beau lignage, & si croire me voulez, & ma volonté faire, je vous donnerai pour mari le puissant roi Trompart par lequel vous pourrez être tout le tems de votre vie cherement honorée, & pourtant oubliez les deux Chrêtiens François, & n'y ayez plus de fiance, car mourir les ferai & pendre par le col. Frere dit Esclarmonde, il me convient obéir à votre commandement, car il se faut déporter & passer legerement de la chose qu'on ne peut avoir. La forme convient, & droit au point de vertu, car nécessité fait souvent mauvais marché prendre. Après ces paroles dites, Ferragus se partit, & la Reine sa femme entra dedans la

salle, laquelle à grand honneur & reverence reçu la belle Esclarmonde, en lui disant, ma sœur, bien soyez venue céans; car de vous voir j'avois grand désir. Dame, dit Esclarmonde, cent fois vous remercie, mais sçachez que je suis dolente des deux chevaliers Chrêtiens; lesquels mon frere Ferragus, sous ombre d'assurance & loyauté a faits passer la mer, & puis les a mis en une prison obscure, & par grand dépit leur a la mort jugée, s'ils ne veulent leur loi renoncer. Hélas! ma chere sœur, il est vrai que des deux chevaliers, j'en devois avoir un en mariage, qui dessus tous les hommes vivans est le plus beau & le plus vaillans & le plus hardi, qui a par force d'armes mon amour conquise, si me veuillez conseiller, Dame je vous en prie, car j'en ai bon besoin, & vous plaise me montrer la Chrêtienne, laquelle vous avez en cette maison si longuement gardée: belle sœur, dit la Reine, icy la pouvez voir. Lors parla la Reine Bellissant, en disant, Dame, que vous plaît-il? dites-votre volonté; car j'ai grand désir de vous ouir parler. Hélas! Dame, je vous aporte nouvelles desquelles serez fort joyeuse, & tantôt après dolente & déplaisante. Sçachez que de votre état & de votre vie je connois la verité certaine; car vous êtes sœur du Roi Pepin & femme de l'Empereur de Grece, & lequel a tort & sans raison de son Royaume vous a bannie, & déchassée; & tôt aprés en une forêt large vous enfantâtes deux fils, dont l'un vous fut ôté par une Ourse sauvage, & l'autre vous ne sçavez comment, ni par quelle maniere il fut perdu. Or sont vos enfans encore en vie & je sçai le lieu où trouver les pourrez. A ces mots la Reine Bellissant cheut à terre pâmée de joye & de pitié qu'elle eut Esclarmonde la leva doucement entre ses bras. Et quand elle fut relevée elle demanda à la pucelle comment elle pouvoit sçavoir cette nouvelle. Adonc lui conta Esclarmonde le fait & la maniere comme Ferragus son frere par fausse & maudite trahison les avoit mis & détenoit en prison. Et quand Bellissant entendit que ses deux enfans étoient en prison, ne demandez si elle demena grand deuil; car tant piteusement se prit à plorer, que la Femme de Ferragus fut entrée dans la salle qui lui a demandé pourquoi elle demenoit si grand deuil, & la belle Esclarmonde lui conta de point en point la cause. Or apaisez-vous, dit la Femme de Ferragus & ne faites de telle chose nul semblant, car si le Roi Ferragus le sçavoit plutôt pourroit la chose empetir qu'amender. Ainsi que les trois Dames parloient de cette maniere, l'Enchanteur Pacolet entra dedans la Salle, lequel n'étoit pas venu par mer avec Ferragus; mais étoit venu par l'air avec son cheval de bois. Et quand la belle Esclarmonde le vit dedans la salle s'écria piteusement & dit, hélas! Pacolet, qu'as-tu en pensée, & quel mal t'ai je fait que si honteusement m'as voulu ôter & tollir mon soulas & ma joye? Hélas! je t'ai si doucement nourri & tenu à l'école, je t'ai fait apprendre tout le bien, & la science que j'ai pû, parquoi tu m'as bien guerdonnée, quand de mon frere Ferragus tu ne m'as pas voulu dire ni déclarer sa cruelle entreprise: bien me disoit le cœur que dolente en serois, & bien cause y avoit & bien penser y devois, & quand sans mon congé & licence tu fus en Portugal porter les nouvelles. Dame, dit Pacolet, contre moi ne soyez si fort couroucée; car par le Dieu en qui je crois, de votre Frere Ferragus je ne sçavois point penser la grande trahison, ui de son courage ne m'avoit dit, fors que pour votre bien & honneur, & pour vous faire épouser au noble & vaillant Chevalier Valentin, il vous devoit venir voir avec noble compagnie; mais puis qu'il est ainsi par fausse & maudite trahison voulut ouvrer, je vous promets pour certain que j'y mettrai remede si bon, qu'en bref espace de tems vous serez satisfaite, & si vous jure dès cette heure, que vous & Valentin loyalement servirai tout le tems de ma vie.

Ami, dit la dame Bellissant, si tu pouvois tant & si bien faire que tu peusse mettre hors mes deux enfans, jamais jour de ma vie je ne te voudrois faillir, & te promets qu'ils sont assez puissans pour te bien payer & guerdonner ta

peine & labeur : Dame, dit Pacolet, soyez joyeuse, & prenez-vous bon confort, car en peu de tems icy je besognerai & ouvrerai si bien & si subtilement de mon art, que de ma personne vous serez bien contente.

Comme Pacolet par son sort délivra les Chevaliers Valentin & Orson des prisons du Roi Ferragus. Et comme ils les mit hors de sa terre avec leur Mere & la belle Esclarmonde. Chapr 15.

PAr Pacolet l'Enchanteur, la belle Esclarmonde & la Reine Bellissant, furent de leur grand deuil reconfortées. Et adonc quand Pacolet vit & aperçû que par Ferragus avoit été déçû & trahi, il prit ses tablettes, & fit grandes diligence, & quand le Roi Ferragus & ceux de sa Cour, qui de danser & de jouer furent moult las & travaillez & s'en furent allez dormir & reposer, Pacolet ne s'endormit pas; mais fût moult éveillé. Si apliqua son sort pour jouer de son metier, & puis outre s'en vint en une grosse tour, dont les portes étoient d'un fin acier, & étoient merveilleusement grosses & épaisses, & si étoient fermement ferrées; mais tout aussi tôt qu'il eut son sort jetté les portes se sont ouvertes & toutes les serrures rompues, puis entra dedans jusqu'à l'huis de la fosse où étoient les deux freres Valentin & Orson, & incontinent qu'il a touché à l'huis il a été ouvert, & rompu comme l'autre porte. Et quand les enfans qui en la fosse obscure étoient en grande détresse ouïrent ouvrir les portes, à jointes mains à deux genoux à terre se mirent dévotement à crier merci à Dieu; car bien cuidoient que le géant Ferragus les envoyât querir à cette heure pour les faire mourir. Valentin se mit à pleurer mout tendrement, & Orson lui dit: prenez en vous reconfort & patience il nous convient mourir & définir nos jours, ainsi que je vois clairement mais je n'y vois aucun remede je pense me venger devant que je meure du premier qui mettra la main sur moi. Lors prit une grosse barre qui étoit auprès de lui. Et quand Pacolet les advisa, il leur dit Seigneurs n'ayez pour moi nul doute; car pour votre délivrance je suis venu, venez tôt aprés moi; car devant que le jour soit clair, je vous montrerai la mere qui vous a portez. Mout fût joyeux le noble Valentin, quand il ouit ainsi Pacolet parler; mais Orson qui fierement le regardoit, il se retira de lui de la grande peur qu'il eut; mais Valentin le reconforta mout doucement, & de son frere Orson lui donna l'assurance. Adonc Pacolet les mena & conduisit jusqu'à la chambre où étoient les Dames dolentes & épouventées. Les portes étoient clauses; mais bien les sçût ouvrir, & sont entrez dedans la maison où Pacolet a jetté son sort que tous ceux de la maison a fait endormir si fort, que nul ne sçût nouvelle de leur venue. Et quand il furent dedans la salle entrez les Dames qui là étoient coururent devers la Reine Bellissant, qui ses enfans regarda & sans qu'elle sçût un seul mot dire à terre cheut pâmée, & la belle Esclarmonde dit au noble Valentin piteusement. Hélas! Chevalier, c'est votre mere, qui pour l'amour de vous à terre est pâmée. Adonc Valentin l'embrassa & la leva, & Orson humblement entre ses bras l'acolla, en disant; Douce mere, hélas! parlez à moi, puis la baisa que mot ne sçût dire & de pitié furent tellement les trois au cœur frapez, qu'à terre chûrent pâmez longuement, pour leur pitié pleura tendrement la belle Esclarmonde, & quand la Dame Bellissant & ses enfans furent relevez, elle leur dit en pleurant. Hélas! enfans pour votre amour j'ai souffert & enduré plus de peines d'angoisses & de douleurs que jamais pauvre femme pourroit soutenir. & de tous mes regrets vous êtes le seul souvenir. Et puisque Dieu vous a par sa divine grace & puissance en telle maniere sauvez, qu'une fois en ma vie vous vois entre mes bras, de toutes mes douleurs je suis confortée; mais dites-moi, & me déclarez comment & par quelle maniere depuis le tems que je vous ay enfantez vous avez été nourris & gouvernez, & de quel pays & de quel gens vous avez été entretenus; car d'en sçavoir la verité j'en ai grand désir en mon cœur. Alors Valentin regarda sa mere la Reine Bellissant, & en

piteuses

piteuses paroles lui a dit & raconté de leur fait & gouvernement la verité, comme en une forêt ils furent trouvez en lui déclarant ses fortunes & perilleuses adventures, ausquels ils avoient été tout le tems de leur vie jusqu'à l'heur presente. Quand Valentin eut achevé son discours, la Reine Bellissant qui connu clairement qu'ils étoient ses propres enfans, fut d'amour naturelle profondement éprise, que plus que devant en grande abondance de larmes jettant en terre, fut pâmée. Lors Pacolet, qui en la chambre étoit, lui dit hautement Dame. cessez de pleurer & pensez departir de ce lieu; car il est tems de nous en aller de Portugal, si du Roi Ferragus, & de sa sujetion voulez être delivrée' Hélas! dit Esclarmonde, mon ami Valentin, bien vous doit souvenir maintenant du serment & de la promesse que vous m'avez faite, tenez-moi convenant, & me prenez à femme, ainsi que vous m'avez promis. Dame, dit Valentin, de ma loyauté n'ayez doute; car ce que de bon cœur vous ai promis, je le veux loyaument tenir; mais pour le present plus me touche au cœur l'amour naturelle de ma mere que j'ai tant cherchée, que toutes les autres plaisances du monde. Non pourtant ma mie, ne vous doutez; car jamais n'espere d'avoir autre que vous pour femme & épouse. Sur ces entrefaites vint Orson, & dit à Pacolet qu'il allât ouvrir la chambre à Ferragus, & que à tous ses mains il l'occiroit? & prendroit de lui vengeance. Orson dit Pacolet, à cela ne vous veux faillir. Or venez avec moi, & vous portez vaillant; car tout à votre volonté en la chambre de Ferragus je vous ferai entrer. Seigneur. dit la belle Esclarmonde, laissez votre folle entreprise ' car jamais en jour de ma vie lo mort de mon frere je ne voudrois consentir & si vous dis assurément que quand vons l'auriez fait mourir vous auriez perdu l'amour & la cointance de mon frere le verd Chevalier lequel en plusieurs chose vous peut bien aider & secourir. Vous dites verité. dit Valentin: & plus sagement que nous vous parlez: car de la mort de votre frere ne ne devez pas être coupable. Cette lieure partirent de ladite cité, Pacolet au devant qui leur ouvrit les portes si doucement que nul n'en sçût nouvelles, puis les mena hors ladite cité, & tout droit les conduisit & pressa tant qu'ils rrriverent sur le bord de la mer, & monterent sur une galere qui étoit prête pour les recevoir. Ils eurent vent à gré sur la mer paisible & douce, tant que incontinent arriverent au Château d'Esclarmonde. Adonc prirent terre pour eux rafraichir; mais le noble Chavalier Valentin, comme sage, & aussi que de Ferragus il se doutoit toûjours: dedans le château n'a pas voulu longuement demeurer; mais est retourné vers le port, & dit aux mariniers que les galeres fussent prêtes, que de ce lieu vouloit partir, & puis est retourné au Château sans faire mal ne semblant, & dit à sa mere Bellissant & à la belle Esclarmonde, qu'il vouloit aller en Grece devers Constantinople pour voit son pere Alexandre, qui à tort & sans cause avoit sa mere d'avec lui bannie. A sa volonté furent obéissante les deux Dames, & aussi furent Orson & Pacolet. Adonc monterent sur la mer pour leur voyage accomplir. Le jour fut clair & se approcha l'heure que le Chatelain du Roi Ferragus avoit de coûtume d'aller voir les prisonniers, il alla vers la grosse tour, & porta pain & eau pour leur donner à manger & à boire. Quand il fut aux portes de la prison qui toutes ouvertes étoient, il vit que les prisonniers s'en étoient allez Lors s'en retourna hâtivement devers le Roi Ferragus, & lui dit en grand éffroi. Sire, merci je vous demande, car en cette nuit j'ai perdu les deux Chevaliers Chrêtiens que vous m'avez donné en garde. En disant ces paroles, il vint un autre messager qui devant tous dit hautement; puissant Roi Ferragus, trop grand méchef en cette nuit est advenu céans: car vous avez perdu votre chrêtienne, qui tant longuement & si cherement avez gardée & nourrie en votre maison Et qui plus est la chose que plus vous doit deplaire est, qu'elle a emmené avec elle votre sœur la belle Esclarmonde, que cherement teniez. Quand Ferragus entendit ces nouvelles comm-

me enragé se prit à crier, & ses habits se rompre, & furieusement & en grand hâte fit ses gens armer, & saillit hors des portes. Lors il prit une massue grande & pesante, & devant tous les autres est saillit hors des portes sans cheval, car tant étoit grand & pesant, qu'à peine pouvoit-il trouver cheval qui le pût porter, la tête avoit grosse, & les chevenx noirs & roides, ainsi que Porcs sauvages, & les bras gros & tassus, les épaules larges de six ampans, par le corps portoit stature de 13 pieds de long. Quand il fut hors de la Ville il apella ses gens pour l'accompagner & se mit en chemin pour trouver qui emmene sa sœur à tous ceux qu'il trouvoit par les chemins en demandoit nouvelle; mais nul ne lui en sçavoit rien dire; car Pacolet sçavoit tant bien jouer de son art quand il vouloit que par tout où il passoit faisoit dormir les gens. Et quand Ferragus vit qu il n'en pouvoit avoir nouvelles, si jura Mahom que le Château de sa sœur Esclarmonde assiegeroit; car bien il pensoit de les trouver dedans. Lors fit telle diligence qu'à l'aube du jour il arriva le lendemain matin au Château d'Esclarmonde, pensant trouver Valentin & Orson avec les Dames, qui outre son courage de son château étoient échapez; mais quand il ouit qu'ils étoient partis du lieu & montez sur mer, il fut enragé & plein d'ire, jura tous ses Dieux qu'il trouvera Esclarmonde & toute sa compagnie où toute la Chrêtienté aura fort à souffrir.

Comme le Roi Ferrague pour avoir vengeance de Valentin & sa sœur Esclarmonde fit assembler tous ses sujets & comme il descendit en Acquitaine. Chapitre. 26.

QUand Ferragus le geant vit qu'il ne peût trouver Valentin & Orson, lesquels sa sœur & leur mere lui avoient ôtez & emmenez hors de sa terre, il jura & promit à ses Dieux qu'il en prendroit vengeance dessus les Chrêtiens, & pour cette cause manda parmi sa terre, que tous ceux qui étoient tenus de lui obéir fussent incontinent prêts & appareillez en armes devant lui pour monter sur la mer pour aller contre les Chrêtiens. Le cri fut tantôt fait par toute la terre de Ferragus, par ses herauts & messagers & furent grande multitude de gens d'armes assemblez.

Si monterent sur la mer & mirent les voiles au vent, & quand ils furent sur la mer le Roy Ferragus commanda aux gouverneurs des navires qu'ils tirassent vers la Cité d'Acquitaine car ils pensoient bien en ce lieu trouver ceux de la part qu'il étoit parti, ainsi firent les patrons, & tant firent de chemin qu'ils vinrent arriverent sur la terre d'Acquitaine.

Valentin & Orson qui sur mer étoient comme devant avez ouy entrerent en la cité d'Acquitaine, & sans faire mention de leur état à nul homme vivant ainsi que les gens puissans, se logerent en l'hôtel d'un riche Bourgeois & Valentin vouloit bien aller au palais du Duc Savari; mais Orson qui de grande subtilité fut plein, de grande cautelles s'avisa, & dit à Valentin. Frere, je me suis advisé en pensant à par moi, que la nature & volonté d'une femme est legere variable, & tantôt changée; & pour cette cause, je suis déliberé que nulle mention ne soit faite de notre venue jusqu'à tant je puisse connoître par signe évident que la belle Fezonne que tant me reclamoit son cher ami si elle aura changé son courage. Frere, dit Valentin, vous ne dites que bien & si faire le pouvez, ce sera subtilement ouvré. Adonc Orson s'habilla en habit de Chevalier qui quiers ses aventure, & prit avec lui le petit Pacolet pour son Ecuyer, puis alla vers le Palais, & entra en la Salle du Duc d'Acquitaine par la licence des gardes. Quand il fut devant lui il se leva & lui fit reverence telle qu'à lui apartenoit, car pour telle chose faire il étoit bien apris. Et quand il eut salué le Duc le regarda fort & lui sembla Orson, mais pourtant qu'il parloit il ne le connut pas, & plus n'y pensa, mais lui dit: Chevalier, dites moi qui vous meine. Franc Duc, dit Orson, je suis un Chevalier avantureux qui volontiers trouveroit maniere de moi avanturer pour bon service de moi faire.

Chevalier, dit le Duc, vous êtes grand & me semble que vous devez être en armes

vaillant & hardi, & pourtant si me voulez servir, je vous donnerai tels gages que serez content, & si pourrez faire à mon gré, que devant que de moi partiez, sur tout votre lignage je vous ferai riche en grand honneur : grand merci, dit Orson, je le desservirai, & tant ferai que pourrez connoître loyauté de moi, & de ma pauvre puissance. Chevalier, dit le Duc, en ma Cour je vous retiens, &pour la grande fiance que j'ai en votre service, cent livres parisis vous ferai délivrer devant que plus vous me serviez. Tant fut Orson sage & bien apris en maniere & contenance pour la prudence & sagesse de lui en son dîner le retint avec les Barons & Chevaliers. Et quand il fut à table tant fut sa maniére plaisante & contenance à tous agréable, qu'il fut de tous regardé, & principalement des Dames & Damoiselles. Là fut la noble Fezonne qui étoit sa femme jurée, qui pour la grande beauté de lui fut en grande mélancolie ; mais jamais ne pensa que ce fût Orson car changé étoit d'habit & de langage. En cette maniere dîna Orson en la Cour du Duc Savary. Et quand vint après dîner, le Duc appella son Tresorier & lui fit délivrer cent livres parisis comme il lui avoit promis. Et Orson prit congé de lui pour cette heure en le remerciant de sa largesse, & promettant de le servir loyaument en sa necessité, & puis retourna où les nobles Dames étoient qui l'attendoient. Et quand il fut venu il leur raconta comme le Duc d'Aquitaine en grand honneur pour soudoyer l'avoit retenu à ses gages, dont se prirent a rire, & demenerent grand joye. Or advint en cette semaine que le Duc d'Acquitaine eut certaines nouvelles du Roi Ferragus qui pour lui faire la guerre étoit descendu. Il manda ses Barons &Chevaliers, qui pour le secourir tantôt furent prêts & appareillez de faire faire bataille si besoin en est, puis de chair & de bled fit garnir la Cité en grand abondance, & fit les gens d'armes de tout les pays venir & assembler pour son pays défendre, & la Cité d'Acquitaine garder contre le Roi Ferragus, lequel en cette semaine mit son siege devant ladite Cité au propre champ où le verdChevalier son frere avoit son pavillon assis quand par Orson fut vaincu Grand & large à merveille fut le siége des payens & Sarrazins, & grands dommages porterent en la terre d'Acquitaine à leur arrivée, & tinrent le pays en grande sujetion, & longuement par tout où ils pûrent avoir domination, & bien pensoient de conquerir tout le pays & tous les Chrêtiens détruire ; mais le Duc d'Acquitaine, lequel fut mout hardi & vaillant, fit armer ses gens en grande compagnie, saillit hors d'Acquitaine pour les payens combattre & siege lever. Et entr'autres. Valentin & Orson avec le petit Pacolet qui sans grand bruit faire, ni nul connoissance entrerent parmi l'ost d'Acquitaine, Or furent celui jour de la Cité d'Acquitaine, plusieurs nobles Chevaliers Chrêtiens sur les champs en armes pour combattre le Roi Ferragus. Et quand le Duc d'Acquitaine vit l'ost des payens qui étoit fort grand & large, à Dieu se recommanda de tout son cœur, qu'à cette journée voulu lui aider, puis a fait ordonner ses batailles, & sonnerent trompettes & clairons, & sur les Sarrazins est allé arriver lesquels fierement marcherent encontre eux. A ce jour fut devant Acquitaine bataille mout piteuse, & y mourut de vaillans Chevaliers & gens de tous état, tant que le sang couroit parmi le champ comme une riviere. Le geant Ferragus entra en bataille au plus prés de son neveu Dromadin, qui sa Banniere portoit, autour de lui étoient Sarrazins à grande puissance pour le geant defendre, lesquels frapperent sur les Chrêtiens si grands assaut. qu'à cette heure ils tuerent & mirent à mort six vaillans Chevaliers, à sçavoir Bandini, Brandy. Gaultier, Gallerant, Antoine le Maréchal & le hardi Gloriam, qui étoient prochains du Duc d'Acquitaine.

Tant furent Chrêtiens par si merveilleux assauts durement assaillis, furent contraints de reculer, & le Duc d'Acquitaine fus enclos d'ennemis, qui tout seul demeura sans secours ne aide avoir, lequel faisant telle vaillance d'ar

mes que nul n'osoit arrêter devant lui, cria Acquitaine contre les Sarrazins: mais rien ne lui valut sa prouesse: car incontinent que le Geant Ferragus le connut il alla vers lui, puis le prit & le mena. Et quand il l eut en sa subjection il le fit lier bien étroitement & mener devers son pavillon qui étoit riche plaisant, & le fit bien garder, puis retourna Ferragus en la battaille devers les Chrêtiens; mais tant fut la journée pour les Chrêtiens dolente, & piteuse que pour la perte de leur bon maître, ils voulurent tous prendre la fuite. Alors Valentin & Orson vinrent audevant en criant hautement. Vaillans Chevaliers dit Acquitaine, montrez votre Chevalerie: car de faillir à ce besoin reproche vous seroit, ayez hardi courage & bon cœur, & Dieu vous aidera. Ainsi les deux Chevaliers reconforterent le peuple d'Acquitaine, qui en peur étoit prés de fuir en telle maniere que Chrêtiens sont contre Sarrazins retournez & commencerent la battaille plus fort que devant.

Les nouvelles furent dans Acquitaine du Duc qui étoit prisonnier, grands & petits plorerent pour la dolente prise, mais sur toutes autres douleurs étoit incomparable & piteuse la conplainte de Fezonne, qui en tordans ses mains & tirant ses cheveux disoit en soûpirant du cœur & des yeux jettant des larmes de douleurs. Las pauvre dolente? qu'est-il advenu, or és-tu la plus mal fortunée qui soit dessus la terre. Hélas mon trés-cher pere, or vous faut-il mourir, car des mains des faux Sarrazins vous ne pourrez partir n'y échaper. Adieu vous dis mon doux pere jamais ne vous verrai: mais je demeurerai ici seulette, & dépourvue, comme pauvre orpheline & loing de toute plaisance, aprés de déconfort amer & doulourenx.

Hélas Orson mon loyal ami votre trop longue demeure me doit bien ennuyer au cœur, car si vous fussiez ci present par vous fus délivré mon pere qui tant est dolent. En cette maniere pleuroit la belle Fezonne & les Chrêtiens & Sarrazins sur les champs se combattoient outrageusement, La bataille tant longuement dura, que des morts, & des navrez toute la terre fut couverte. Or fut le vaillant Valentin qui des Sarrazins faisoit grand occasion que nul tant fut hardi n'osoit devant lui demeurer. Orson fut de l'autre part, lequel jura que parmi la bataille il defineroit ses jours, où il iroit querir le Duc d'Acquitaine en la te te du Geant. Pacolet fut auprés de lui qui bon secours lui a promis, & lui jura qu'à son besoin ne lui faudra pas.

Adonc Orson frapa des éperons, & est entré parmi les Sarrazins, & sans arrêter si que la bataille a rompu, & tout outre passa. Et quand lui & Pacolet eurent toute la bataille outre passée ils jetterent leurs armes à terre, & pendirent en leur cols écus de Sarrazins où l'Image de Mahon étoit empreinte, puis allerent au pavillon du Geant Ferragus sans que nul leur contredit: car Pacolet sçavoit bien parler leur langage. Ils entrerent aux tentes pour le Duc avoir: mais qua nd Pacolet vit qu'il y avoit trop de payens qui le gardoient il alla jouer de son sort si bien & si habilement que tous les a fait coucher, & endormir pour cette heure. Quand ils furent tous endormis. Orson vint au Duc d'Acquitaine & lui dit, Grand Duc venez avec moi, & montez sur ce cheval sans tarder, car je vous délivrerai des mains de Ferragus, je suis un Chevalier qui dedans votre salle vous demandai gage le jour que me donnâtes cent livres, n'ayez des payens nulle doute car sans danger en votre ost vous menerai. Chevalier dit le Duc vous soyez le bien venu qui hors de servage me jettez, & délivrez de mes ennemis mortels, & pour le bon service que vous me faites aujourd'hui, pour guerdon je vous donnerai ma fille la belle Fezonne en mariage, je l'avois donnée il n'y a pas long-tems à un Chevalier qui mout étoit sauvage, lequel ne sçavoit parler nul langage: mais puis qu'il n'est devers moi revenu, sa longue demeure lui portera dommage. Je vous dannerai ma fille, car bien l'avez gangnée, & si aurez avec elle pour mariage la moitié de la terre d'Acquitaine, g and

merci dit le Chevalier, tel don n'est pas à refuser : mais sont diligeance pour échaper de ce lieu, & retournont en notre ost. Les trois champions, le Duc d'Acquitaine, Orson & Pacolet ont pris armes de Sarrazins, & parmi l'ost ont passé sans qu'ils ayent été d'eux connus, & sont à leur ost retournez à sauveté.

Celui tems durant qu'Orson alla vers le Duc d'Acquitaine, Valentin qui étoit parmi la bataille demanda à plusieurs où étoit son frere Orson : mais nul ne lui en sçavoit dire réponse, dont Valentin fut fort dolent, car il cuidoit qu'il fut demeuré parmi la bataille dequoi il jetta maints pieux cris en disant. Hélas or je suis de tous points surpris d'intolerable fortune amere & bien sont toutes mes joyes en soûpirs & detresse changées, & converties quand j'ai perdu mon ami principal la fleur de tout mon confort, l'espoir de toute ma vie. Hélas beau frere Orson or vous ai-je perdu par les faux Sarrazins, car je sçai bien que votre vaillance & hardiesse a été cause de votre mort abreger : car tant je vous connois qu'avez plutôt aimé mourir par vaillance que de vivre en vergogne. Las! vaillant frere Orson en peine & en détresse au bois je vous conquis, & depuis vous ay gardé en peril & danger, alors que je pensois avoir de vous liesse & soulas vous estes de moi separé & departi; mais puis qu'il est ainsi que de vous je ne puis avoir nulles nouvelles en quelconque maniere, je promets à Dieu que de brief sçaurai où vous êtes, & vous trouverai mort ou votre amour sera cause de me donner la mort prochaine, A ces paroles douloureuses, Valentin entra en la bataille comme un homme déconforté, & chargé de mélancolie, & en sa main tint l'épée de fin acier; & de son corps montra telle chevalerie que sans arrêter cinq ou six Sarrazins jette morts par terre; Et faisant cette prouesse le geant Ferragus le connut, & alla auprés de Valentin, & de si prêt le tint, & tellement le contraignit que devant tous avec lui l'emporta, car son cheval fut tué dessous lui. Ferragus le geant fit roidement lier Valentin & jura sous ses Dieux qu'il en prendra vengeance mais il ne fit pas du tout à savolonté, car ainsi qu'il emportoit Valentin parmi les champs, Orson, Pacolet, & le Duc Savary le rencontrerent. Lors dit le Duc, voyez le faux payen qui notre Loi & nos gens veut mettre à mort il emporte avec lui un de nos chevaliers bien étroitement lié. Si nous sommes vaillans dit Orson, il ne nous peut échaper. Lors il frapa des éperons, & alla devers le faux geant, auquel il donna tel coup de lance que lui & Valentin a jetté par terre, & le geant qui fut fort & puissant, se releva sur ses pieds & laissa là Valentin qui de grand peur commença à fuir, & Orson lui récria Frere retournez arriere & n'ayez doute. Adonc Valentin retourna vers lui, & lui conquesta un cheval & dessus le monta, & Pacolet qui fut parmi l'ost en langage sarrazin cria hautement Portugal le meilleur. Et le cry faisant passa la bataille, & vint à l'ost des Chrêtiens & ainsi furent mis hors des mains de leurs ennemis. Et Quand les Chtêtiens virent que le Duc étoit délivré leur courage creut, & doubla leur force. Tant furent joyeux que tout à une voix crierent : Acquitaine. Et en menant ce bruit coururent sur les payens, & de si grand force & vigueur les assaillirent que le Geant Ferragus aprés qu'il eut perdu grand nombre de ses gens par force d'armes fut contraint se retirer, & à lever & reculer son siege. Or fit sonner Trompettes & clairons & les gens d'armes retournerent en Acquitaine pour eux rafraîchir. A celui jour que les Chrêtiens & Sarrazins se combatirent, il y eut si grand meurtre que de nombrer les Corps ce seroit chose piteuse. Au retour de la bataille Valentin & Pacolet retournerent en leur logis, & Orson s'en alla au Palais avec le Duc Savary & autres Barons & Chevalliers, quand le Duc d'acquitaine fut retourné à son Palais il manda tous les Princes & Seigneurs de sa Cour & sa fille la belle Fezonne, puis appella Orson & lui demanda comme il avoit nom, et orson fut subtil, et

dit Sire, j'ai nom Richard. Lors dit le Duc, hautement devant tous Seigneurs, sçachez de vrai que sur tous Chevaliers je suis tenu & veux que l'honneur soit fait à celui que vous voyez ici, car par lui suis retourné en Acquitaine, & ainsi ai été delivré de mon adversaire & mortel ennemi, & vous ma fille, c'est ma volonté qu'ayez en mariage cétui vaillant Chevalier, car sur tous autres je le tiens & puis tenir le plus vaillant, & pour la grande prouesse que vers moi il a montré, je lui ai en guerdon votre gent corps promis, & que par moi de mariage à lui ferez épousée, bien le devez aimer par dessus tous les autres; car tant a aimé votre pere, que la vie lui a sauvée. A l'opinion du Duc furent consentans les Barons & nobles Chevaliers de la Cour, & disoient par commun accord, que ce Chevalier étoit bien digne d'avoir la belle en mariage, qui si grande prouesse avoit faite; mais Orson, qui en presence voulut sur ce fait son opinion déclarer, jusqu'à tems qu'il eût essayé le courage & la volonté de la belle Fezonne, ainsi qu'il avoit entrepris de faire.

Comme Orson voulut essayer la volonté de la belle Fezonne avant qu'il l'épousât. Chapitre 28.

ORson fut sage, devant qu'il épousast Fezonne, il voulut sçavoir si elle étoit pour sa foi garder ferme, car bien souvent avoit ouy dire que les femmes pour peu de chose rompent & faussent leur serment & promesses; mais combien que plusieurs soient de telle nature, toutesfois le vice des mauvaises ne doit point être pris ne allegué pour corrompre la loyauté des bonnes; car parmi un buisson d'épine, on trouvé bien une rose fleurie & aussi entre plusieurs femmes mauvaises, on peut bien une bonne trouver, ainsi que fut Fezonne, laquelle Orson trouva loyale car pour l'essayer il dit au Duc en cette maniere. Sire, de l'honneur que vous me faites je suis tenu de vous rendre graces; mais au regard de votre fille, je voudrois bien sçavoir sa volonté; car bien lui apprtient d'avoir homme de plus haut lieu que moi, & pourtant devant que je la prenne je parlerai à elle pour sçavoir son courage, car mariage fait outre volonté, ne vient pas volontiers à perfection. Chevalier, dit le Duc d'Acquitaine, vous avez bonne raison, je le vous accorde. Or allez en sa chambre & parlez à elle, afin que vous soyez mieux de son fait informé.

A ces mots Orson entra en la chambre de Fezonne, & alla auprès d'elle, puis la prit par la main & lui dit doucement. Ma damme la grande beauté qui est en vous m'a d'amour si surpris, que sans vous je ne puis avoir allegement. Or Dieu soit loué quand il lui a plû telle grace me faire, que pour femme me soyez donné; car bien me pourrai vanter que de toutes j'aurai la plus belle amie; & puis qu'il plaît au bon Duc votre pere que m'ayez pour mary, bien devez par raison être contente, car je vous servirai & tiendrai parfaite loyauté durant le tems de ma vie.

Si vous prie, ma trés-chere & aimée Dame, que pour avoir l'un & l'autre plus grand souvenir qu'à cette heure presente vous me baisiez & enbrassiez, ne me veuillez éconduire l'amoureuse requête, je vous en prie; car puis que le tems advenir devons être assemblez, & ma volonté faire ne me devez refuser.

Chevalier répondit la belle, qui bien étoit apprise, de telle chose requerir vous vous devez retirer, car vous perdrez votre peine. J'aime tous Chevaliers en bien & honneur; mes dessus tous autres j'aime un, & celui veux aimer & tenir foy & loyauté ainsi que je lui ai juré, ne jamais pour autre ne le dois changer ne oublier. Belle dit Orson, quand il plaira à votre pere, c'est bien raison & droit qu'il vous plaise. Sire dit la pucelle, c'est bien raison que j'obéisse à mon Seigneur mon pere, mais s'il advient qu'à telle chose me contraigne, & qu'il me veuille à autre donner qu'à celui qui conquit le verd Chevalier, plutôt de lui je me départirois sans rien emporter que de fausser ma foi Dame, dit Orson, je suis mout émerveillé comme vous êtes tant amoureuse de celui Chevalier, car vous sçavez qu'il est sauvage de nature; & si ne sçait parler, parquoi il vous puisse re-

jouir de sa volonté dire. Sire, dit la Dame, vraye amour m'appartient à l'aimer naturellement, car on dit souvent que chose qui plaist est à demi vendue, pourtant noble Chevalier à moi n'ayez point d'esperance, car jamais en ma vie icelui mien ami ne changerai, à qui j'ai ma foi ptomise.

Mout fut joyeux Orson de la sagesse de Fezone qui telle réponse lui donna, non pourtant fit semblant d'en être mal-content, & ce partit de la chambre sans d'elle prendre congé & alla vers le Duc & lui dit : Franc Duc, sçachez que je viens de voir votre fille ; mais elle m'a donné pour réponse, que jamais de sa vie autre ne prendra pour ami, que celui qui le verd Chevalier conquit. Chevalier, dit le Duc, de sa réponse ne vous chaille, car elle n'est point de sa volonté faire, soyez un peu attendant, & ne vous ennuyez ; car aujourd'ui à ma fille plus avant je parlerai. Grand merci dit Orson, j'en suis à vous tenu. Lors Orson sortit du Palais, & alla au logis de son frere, auquel il raconta la reponse qui lui avoit été faite par la belle Fezonne. Frere, dit Valentin vous avez bien fait & tant à vous doit suffire, car bien pouvez connoître la grande amour qu'elle vous porte ; mais je veux que nous allions ensemble vers le Palais ; car incontinent que le Duc me verra, je suis assuré que nous serons bien réçûs. Frere, dit Orson, votre vouloir soit fait. Lors Valentin se para richement, & Orson prit le jaceran, lequel il avoit vêtu quand premier vint en Acquitaine, & allerent au Palais & avec eux Pacolet, qui en toutes choses les suivoit. Ils entrerent dedans la salle où étoit le Duc parlant à sa fille devant plusieurs Barons & nobles Chevaliers. Fille, dit le Duc, d'où vous vient ce courage, que ma volonté ne voulez accomplir & prendre en mariage ce noble Chevalier en qui a tant de prouesse & renommée, par la vaillance de lui j'ai été délivré & ma vie sauve. Hélas ! pere, dit la pucelle, pour quoi m'en parlez-vous ? car vous sçavez bien que j'ai baillé ma foi à celui qui vous délivra du verd Chevalier.

Or est-il plus vilain réproche à créature vivante, que de rompre sa foi ne briser son serment : et s'il advient que par vous je serois contrainte, vous serez cause de mettre mon ame en danger, qui vous feroit réproche devant le monde. Et ainsi que le Duc d'Acquitaine parloit à sa fille, arriverent Valentin & Orson, lesquels en grande humilité comme Chevaliers courtois saluerent le Duc qui les reçût à grande joye, puis Orson alla vers Fezone, qui de grande joye se sourit. Hélas ! dit-elle, bien vous soyez venu, car vôtre demeure m'a été trop ennuyeuse, & si ne fussiez venu mon pere me vouloit donner à un autre Chevalier, qui pour mon amour apris grand peine, lequel bien vous resembloit de nez, & de bouche. Madame dit Orson, depuis que je ne vous vis j'ai appris à parler, & c'est moi qui aujourd'hui en votre chambre d'amour vous ay priée. Lors la Dame fut tant joyeuse qu'on ne sçauroit raconter. Et Orson entra en une chambre, & celui habit changea & prit robbes & vêtemens mout précieux, qu'il avoit fait aporter par Pacolet, puis entra en la salle & quand le Duc le reconnut, il alla l'embrasser, & lui dit : Beau fils, vueillez moi pardonner de ce que je voulois donner ma fille à autre qu'à vous ; car je pensois que ne dussiez jamais retourner. Sire, dit Orson, de bon cœur je vous pardonne : & lors demanda le Duc comme ils s'étoient porté depuis leur départ, & Orson a compté devant tous la fortune & aventure où ils ont été, comme ils sont fils de l'Empereur de Grece nommée Alexandre, & à la sœur du Roi Pepin, nommée Bellissant laquelle ils ont trouvée en Portugal.

Quand le Duc entendit que les deux vaillans Chevaliers étoient de si haute maison extraite de si noble generation venus, il eut au cœur une telle joye que dire ne sçavoit, & dit Chevaliers très dignes d'avoir grand honneur & renommée quand de tous Chrétiens vous êtes les plus nobles extraits & descendus ; mais d'une chose suis dolent, c'est de votre pere l'Empereur de Grece, & votre oncle le Roe Pepin, qui sont par les payens &

Sarrazins assiegez dedans Constantinople, & tant a duré leur guerre, que si en bref Dieu ne leur donne secours, par famine leur conviendra eux rendre aux ennemis. qui est la chose fort piteuse. Quand Valentin ouit que son pere & son oncle étoient en danger, il mena si grand deuil & déconfort, que nul ne le pût apaiser, & sur toutes choses plaignoit le Roi Pepin, lequel l'avoit nourri, plus fort que l'Empereur. Lors Pacolet lui dit, Sire laissez ce deuil; car si me voulez croire devant qu'il soit demain Vêpres je vous mettrai dedans la Cité de Constantinople. Il est fol que je croi, dit Valentin où il faudroit que le diable t'y portast. Sire dit Pacolet si vous voulez monter dessus mon cheval & faire ce que je vous dirai nous serons en Grece devant jour faillant. Pacolet, dit Valentin, à ces mots je m'accorde, car de nulle autre chose mon cœur ne desire tant que de voir mon pere, lequel je ne vis oncque. A cette heure Valentin fut déliberé de partir le lendemain au matin pour aller en Constantinople. Le Duc d'Acquitaine fit premier épouser Orson à sa fille Fezonne, & fit faire les nôces, qui tant richement furent servie que le raconter seroit trop long, tant y eut de menestriers, de clairons & de trompettes, que du bruit qu'ils menoient les Sarrazins l'ouirent qui étoient en leur ost, dont ils furent déplaisant. Le Duc d'Acquitaine fit en grand honneur amener au Palais les deux Dames Bellissant & la belle Esclarmonde. Lors y eut un espion qui vit l'assemblée, alla devers Ferragus & lui dit. Sire, je viens de la Cité d'Acquitaine, où j'ai vû la Reine Bellissant, que vous avez gardée, & votre sœur la belle Esclarmonde, & les Chevaliers qui de vos prisons sont saillis, & le petit Pacolet, lequel vous a mauvaisement trahi. Par Mahom dit Ferragus, je dois bien être dolent du traître garniment Pacolet, qu'ainsi m'a faussement trompé, & ma sœur Esclarmonde, laquelle tant j'aimois des Chrêtiens emmené; mais je jure Mahon que j'en prendrai vengeance, car je les ferai tous mourir en bref tems.

Comme le geant Ferragus pour avoir secours manda le Roi Trompart, & l'Enchanteur Adramain. Et comme Valentin partit d'Acquitaine paur aller en Constantinople voir son pere l'Empereur de Grece. Chap. 28.

FErragus fut fort courroucé quand il vit que de sa sœur & les Chevaliers il ne pût prendre vengeance. Si apella un Heraut, & lui bailla une lettre telle qu'il l'avoit fait faire, par laquelle il mandoit au Roi Trompart, que incontinent, & sans arrêter ses lettres vûes, il voulut venir par devers lui bien accompagné & en grande puissance d'armes au mieux qu'il pourroit, & s'il étoit ainsi que secours lui voulut faire, il lui donneroit pour femme la belle Esclarmonde sa sœur & avec lui demanda derechef qu'il amena l'Enchanteur Adramain, qui avoit appris l'art à bien jouer de Nigromance dans Tolede & étoit Maître passé en cette art. Ainsi furent les lettres faites & données audit messager, lequel s'est mis en chemin pour faire son message. Si laisserai à parler de Valentin, qui est en Acquitaine où il prit congé des Seigneurs des Dames, & de la belle Esclarmonde laquelle de son partir fut deplaisante & courroucée, & lui demanda : Ami quand m'épouserez-vous ? tenez-moi loyale convenance car en vous est ma seule fiance. Belle, dit Valentin, de moi ne vous doutez ; car loyal de vous serai, si vous jure & promets ma foi, tout au plutôt qu'il plaira à Dieu le Tout-puissant, que je retourne de Constantinople sans nul sejour ni dilatation, je vous épouserai. Lors dit au Duc d'Acquitaine & à son frere Orson, Seigneurs, je vous laisserai ma mie Esclarmonde en garde comme à mes principaux amis ou sur tous je me confie en vous supliant que le plutôt que possible sera vous lui fassiez donner & administrer le Sacrement de batême, & ne lui changez pas son nom pour autre lui donner ; car c'est ma volonté que tel nom porte. Valentin, dit le Duc, n'ayez nul souci, car aussi cher sera gardée Esclarmonde que par ma propre fille naturelle. Valentin prit congé du Duc d'Acquitaine

ui pour ta départie avoit le cœur dolent, & puis embrassa la belle Esclarmonde, & en prenant congé, la baisa doucement; mais tant étoit la noble Dame triste & dolente, que paroles ne lui peut dire. Valentin la laissa & se print à plorer & Orson print congé de lui; & lui dit: frere, je vous prie à notre Seigneur qu'il vous veuille garder & conduire & entre les autres choses, je vous prie humblement que me recommandiez à mon pere l'Empereur de Grece & à mon oncle le Roi Pepin; car s'il plaît à Dieu dans brief tems je les irai voir. Frere, dit Valentin, je ferai le message pour vous ainsi comme pour moi. A ces mots se départirent les deux freres, qui pour se laisser l'un l'autre avoient leurs cœurs dolens. Orson demeura au palais, & Valentin retourna en son logis vers sa mere Bellissant, qui étoit pour son département au cœur touchée. Et quand elle vit qu'il étoit prêt de partir, elle l'embrassa, cuidant prendre congé de lui, mais elle eut le cœur si dolent qu'elle ne lui sçût un seul mot dire. Valentin la print entre ses bras en la reconfortant; car combien qu'il en fut fort dolent, non pourtant il portoit sa tristesse le plus qu'il pouvoit pour reconforter & réjouir sa mere, à laquelle il dit en paroles douces ma mere, n'ayez peur de moi ni douleur ni souci; car s'il plaît à Dieu mon Créateur, de brief me reverrez. Pensez & ayez toujours votre cœur en Dieu, & priez pour moi, car en toutes mes prieres & faits je m'en souviendrai; & sur tout je vous recommande tant que je puis, ma mie la belle Esclarmonde laquelle en moi du tout se confie, & loyauté me veut garder.

Hélas! mon fils dit la Reine Bellissant, je dois bien en mon cœur soupirer & porter douleur et angoisse; mais par ta prouesse & hardiesse tu as tant fait que le jour viendra au plaisir de Dieu que de mon occasion; & vitupere je serai trouvée innocente & pure. Et quand vous serez dedans la cité de Constantinople saluez de par moi votre pere l'Empereur Alexandre, & votre Oncle le Roi Pepin mon frere, & lui dites de par moi que je prens sur la damnation de mon ame, que jamais en nul jour de ma vie du grand blâme & vitupere, dont j'ai été accusée, coupable je ne fus oncques. Et si à nul, tant soit vaillant ou hardi veut entreprendre le champ de bataille ou dire le contraire, combattez-vous pour moi, & prenez la querelle; car si vous êtes vaincu je veux offrir mon corps à être ars & brûlé vituperablement devant tout le monde. Ma mere dit Valentin, ne vous déconfortez point, car s'il plaît à Dieu, en qui j'ai toute ma fiance, je ferai tant pour vous qu'en bref vous serez rendue & accordée à l'Empereur Alexandre mon pere, & que du tort qu'il vous a fait, pardon vous demandera. A ces paroles partirent là d'ensemble, & menerent grand deuil, & au départir la Dame Bellissant requit à Valentin son fils que le plutôt qu'il pourroit il lui renvoyast Pacolet pour sçavoir des nouvelles, & Valentin lui promit qu'ainsi le feroit; puis il entra en la chambre où il trouva Pacolet lequel en attendant avoit appareillé son cheval de bois. Or sus, dit Pacolet, montez derriere moi fermement. Ami, dit Valentin, cela ferai-je bien. Lors monterent sur le Cheval & Pacolet tourna la cheville si bien que le cheval par l'air se leva en celle nuit fit tant de chemin qu'ils passa outre la mer dessus plusieurs bois, Roches, Villes, châteaux, grandes citez, & tant cheminerent que le lendemain devant midi, ils aperçûrent Constantinople. Adonc Valentin demanda à Pacolet quelle place c'étoit & il lui répondit que c'étoit la cité de Constantinople en laquelle vous avez si grand désir d'être. Mout fut joyeux Valentin quand il se vit si près, car tant bien l'avoit conduit Pacolet, que devant l'heure de Vêpres fut en la cité & à l'heure que l'Empereur & le Roi Pepin étoient dedans la salle impériale assis pour souper: Pacolet vit Valentin fort émerveillé quand il vit devant telle compagnie. Lors le verd Chevalier qui en la salle etoit, connut bien Valentin & lui fit grande chere: & le Roi Pepin qui Valentin advisa dit à l'Empereur Alexandre: Sire, encore n'est pas fail-

lie votre lignage; car pouvez voir icy un vaillant Chevalier, lequel est votre propre fils. Quand l'Empereur ouït ces paroles toute la couleur lui mua, & perdit maniere de contenance, il se leva de table pour voir son fils baiser & embrasser, mais le verd chevalier tant fut joyeux de la venue de Valentin, que ce fut celui qui premier l'accola. Après vint le Roi Pepin son oncle qui Valentin accolla, puis y fut l'Empereur son pere, qui de joye & de pitié pour sa venue réjouir, & pour souvenance de sa femme piteuse & déconfortée, son enfant print entre ses bras & doucement le baisa. Et le vieillard Blandimain a la barbe fleurie reconnut le petit Pacolet; car il l'avoit vû en Portugal. Il vint pardevers lui, & lui demanda des nouvelles de la bonne Dame Bellissant, & lui raconta la maniere comme tout avoit été fait, & comme en plusieurs dangers Valentin avoit été pour avoir connoissance de l'Empereur & de sa mere. Grand joye & grand fête fut par tout le pays pour la venue de Valentin, fils de l'Empereur Alexandre.

Chevaliers & Barons arriverent de toutes parts pour voir Valentin, & lui faire révérence. Et ainsi que dedans la sale de l'Empereur arriverent plusieurs grands Seigneurs, Barons & chevaliers. Valentin qui de grand hardiesse fut plein parla en cette maniere devant toute la compagnie. Seigneurs & chevaliers qui ici êtes tous presens, de l'honneur & reverence qu'il vous plaise me faire je vous en rens grace humblement de toute ma puissance vous remercie, & dessus tous autres je remercie mon oncle le Roi Pepin, qui jusqu'à cette heure m'a nourri, car plus suis tenu à lui & serai toute ma vie qu'à nul homme qui soit sur terre: nonobstant que souvent on dit que jamais on ne peut être tant sujet tenu comme à pere & à mere; mais l'honneur de mon pere qui est icy present je dois par raison être & renommé de mon pere bien orphelin, & de tout bien d'autrui par charité nourri & élevé, sont des biens & graces à mon oncle, le bon Roi Pepin, qui comme son enfant sans avoir de moi nulle connoissance, à tellement été inspiré de Dieu, qu'il m'a doucement nourri, & si n'eût été lui, je devois bien par droit & raison piteusement & douloureusement mourir, sans jamais avoir connoissance de nul de mes parens & amis, & sans recevoir le Saint Sacrement de Baptême le jour que de ma mere, je nâquis dessus la terre; car de mon pere n'avois confort ne aide & étoit chose fort difficile quand par un faux raport avoit à grand honte déboutée & bannie celle qui en ses flancs très-doucement neuf mois me porta; c'est la noble Reine Bellissant qui par le faux traître Archevêque a été faussement & mauvaisement trahi tant que par la douloureuse fortune durant l'espace de douze ans en pleurs & douloureux gemissement angoisseux a été contrainte d'user & passer piteusement ses jours, pour montrer qu'elle est tout-à-fait innocente & de loyauté pléniere. Moi comme son fils naturel & légitiment engendré veut contre le maudit Archevêque qui l'a faussement accusée en champ de bataille mon corps offrir jusqu'à la mort, & aussi contre tous autres, qui pour ma mere accuser se voudroient presenter en quelque maniere.

Quand l'Empereur Alexandre ouït son fils le chevalier Valentin qui de si grand courage pour le déshonneur de sa mere, se vouloit combattre, il se print à pleurer, & en paroles piteuses dit à son fils Valentin, Hélas mon cher fils, je sçais & connois clairement que tu és mon fils légitime & qu'à bon droit tu veux pour ta mere combatre, laquelle par un faux mauvais raport & legere créance, j'ai mise & envoyée en exil; mais du champ de bataille pour son fait prendre il n'est nul besoin; car le traître & maudit Archevêque qui l'avoit accusée a été combattu & honteusement vaincu & mis à mort vituperable par un vaillant Marchand lequel en la presence du Roi Pepin ton oncle & devant toute la noble assistance de plusieurs Princes, Seigneurs, Barons & Chevaliers a dit & confessé comme a tort & mauvaise cause par envie & diabolique tentation il avoit la

bonne Dame accusée. Quand j'entendois sa confession, je fus au cœur si trés-amerement navré, que de ma douleur, trop forte chose seroit à raconter.

Et depuis ce tems, j'ai envoyé plusieurs Messagers en grande diligence en divers contrées & régions en esperant avoir de ma femme aucunes nouvelles certaines ; mais je n'ai tant sçû faire, que d'elle j'aye pû avoir aucune connoissance, & partant mon fils, ma seule esperance, si tu sçais rien de ta mere, ne me le veuille point celer; car sur tous mes désirs j'ai volonté singuliere d'en sçavoir des nouvelles.

Sire, dit Valentin, pour parler de ma mere, sçachez qu'au soir vers minuit je la vis, & ai parlé à elle dans la Cité d'Aquitaine. Beau fils, dit l'Empereur, comment est-il possible, que dedans si peu de tems ayez tant de chemin fait ! Adonc Valentin lui conta comme Pacolet par science & art subtil l'avoit en si peu de tems amené ; de laquelle chose l'Empereur Alexandre son pere fut émerveillé. De la venue de Valentin fut grande joye demenée par la Cité de Constantinople, & tant en fut réjouit l'Empereur, qu'il en fit sonner toutes les cloches de la ville. Et quand les Sarazins & Payens oüirent la grande joye que ceux de la Cité faisoient, ils coururent aux armes, & en grande diligence furent armez, & mis en point.

Et quand ils furent tous prêts le Soudan Moradin accompagné de trente rois, forts & puissans, fit assaillir la Cité de Constantinople ; laquelle étoit si pleine de peuple, que morts de faim étoient les chevaux, & aussi plusieurs hommes femmes & petits enfans ; de jour en jour par faute de nature le subsistance, parmi les rues mouroient & finissoient piteusement leurs jours. Et quand le noble Valentin connut la grande multitude de Payens & Sarazins & la nécessité de Constantinople, il parla devant tous les Seigneurs & Capitaines disant : Seigneurs & chevaliers, vous sçavez que dedans cette Ville vous êtes en grande nécessité de vivres, si n'en pouvez avoir, sinon par votre vaillance les alliez conquerir sur vos ennemis. Et serois d'opinion qu'on fist sortir plusieurs nombre de gens pour conquêter des vivres, & moi tout le premier suis prêt de conduire de mon petit pouvoir, & au mieux que je pourrai, tous ceux qui voudront sortir de la cité avec moi. A ce conduit furent consentant tous les Capitaines & Gouverneurs de toute l'armée, & sortirent hors de la cité avec Valentin, mil combattans, & y avoit grande multitude de menu peuple ; qui pour la grande nécessité où ils étoient volontiers le suivoient. Quand ils furent hors des portes ils coururent sus aux Sarazins, si vaillamment qu'en peu de tems gagnerent trois cens chariots de vivres ; mais ainsi qu'ils les amenoient devers la cité de Constantinople, le Soudan qui de cette perte fut dolent, avec grande multitude de payens & Sarazins, à grande puissance d'armes contre les Chrêtiens & la cité pour les vivres recouvrer se vint mettre en bataille. Et quand le Roi Pepin vit qu'ils avoient serré le passage, il frapa des éperons, & la lance en arrêt si vaillamment fit, que devant le Soudan il abbatit mort à terre le fier Miragnon, qui étoit Roi de Caphanaum, puis tira l'épée, & en ferit Arcaillon, qui étoit fort & puissant payen, tellement que de l'arçon de la selle le jetta à terre. Et quand Valentin & les verd Chevalier virent les armes & les vaillances que le Roi Pepin faisoit, il entrerent en la bataille, sans cesser tant firent à force d'armes que devant le Soudan abattirent et ruerent par terre l'étendart des Payens et Sarazins, et quand l'étendart fut bas, Valentin passa outre contre le Soudan, et si grand coup de lance lui donna que dessus l'Elephant où il étoit monté à terre le jetta et abattit vaillamment.

A cette heure tant furent de vaillances faites par Valentin et le verd Chevalier, que Marados fut mort, et l'Amiral Pinus par le verd Chevalier. Valentin malgré tous les Payens et Sarazins abatit par terre quatre Rois Sar-

rasins, & ôta les deux bras à l'Amiral d'Ombrie; mais les deux vaillans Chevaliers ce jour pour conquerir honneur furent trop ardens, & trop avant se mirent dedans l'ost des payens; car quand ils cuiderent retourner ils furent enclos & pris des Sarasins si étroitement & si fort qu'ils furent menez prisonniers devant le Soudan, lequel aussi-tôt qu'il les vit il jura son Dieu que jamais vers les Chrêtiens il ne retourneroient; mais fera faire un gibet devant la Cité de Constantinople, & si haut les fera pendre & étrangler, que de tous leurs parens & amis pourront être vûs.

Ainsi sont Valentin & le verd Chevalier, que jamais n'ont espérance de leurs vies sauver. Et les Chrêtiens s'en sont retournez malgré les payens & Sarasins, & emmenerent des vivres en grande abondance, tant que tout le peuple de la Cité fut repû & reconforté; mais premier qu'ils arriverent dedans, ils eurent contre les payens & Sarasins si grande bataille que bien cuiderent les Chrêtiens ne jamais retourner en la Cité de Constantinople. Lors ceux de la Cité, qui virent bien la nécessité de leurs gens, firent crier parmi la Ville sur peine de perdre la vie, que tous hommes, femmes & enfans, Prêtres Clercs, Chanoines, Moines, Réguliers, et Irréguliers portassent la Croix devant eux en l'honneur de la Passion de Jesus-Christ pour saillir hors sur les payens. Lors fut si grand le nombre de peuple qui sortit de la Cité que l'estimation étoit à quarante mille. Et quand les payens & Sarasins virent le grand nombre de gens qui étoient saillis de la Cité à l'encontre d'eux ils se retirerent en leur ost le plutôt qu'ils pûrent, & laisserent aux Chrêtiens prendre & emporter les vivres; mais devant que les payens retournassent en leurs tentes la bataille fut si grande des deux parts, que quatre mille Chrêtiens finirent leur vie, qui fut choses piteuse & à ceux de la cité dommageable. Fort dolent fut l'Empereur de Grece, de plusieurs vaillans Barons & Chevaliers, qui en la battaille étoient demeurez, mais sur tous autres en son cœur fut déplaisant de son fils Valentin, & du verd Chevalier, qui tant de prouesses & vaillances avoient faites, & aussi étoient dolens. Grand deuil demenerent entre eux jettant grands cris & lamentations, pour Valentin, que si-tôt ils avoient perdu; mais Pacolet les reconforta, disant Seigneurs, laissez votre pleurer; car de Valentin vous serez joyeux & de lui aurez bonnes nouvelles, plutôt que ne pensez. Ami, dit l'Empereur, Dieu te veuille ouir & donner sa puissance; car si tant peu faire de l'amener devant moi, & l'ôter des mains du Soudan, qui a sa mort jurée, tu peux surement dire que dessus les autres en honneur te mettrai. Sire, dit Pacolet attendez-vous à moi, car derechef vous connoîtrez de quel amour je vous aime & votre fils Valentin. Lors prit Pacolet son cheval de bois, & sans autre paroles dire, partit pour aller devers l'ost des Payens, & le Soudan étoit dedans son tref, lequel pour Valentin & le verd Chevalier faire juger à mort, avoit fait venir tous les plus grands Seigneurs de son ost; mais son entreprise fut faite tout au contraire, comme vous orrez cy après.

Comme l'Enchanteur Pacolet délivra Valentin & le verd Chevalier de la prison du Soudan, & comme il déçut ledit Soudan.

Chapitre 29.

QUand le Soudan Moradin fut dans son pavillon il fit venir devant lui le noble Valentin & le verd Chevalier en la presence de ses Barons & Chevaliers de sa Cour & dit en cette maniere.

Seigneurs, à cette heure pouvez bien voir les deux du monde qui nous portent outrages, & aussi au vaillant Roi Ferragus, & entre autre cetui Chevalier a notre Loi laissée, & s'est fait Chrêtien pour plus nous porter de nuisance & exil dommageux, il me semble que bon seroit de les envoyer au Roi Ferragus; car je sçai bien qu'il prendra d'eux vengeance, & qu'il les fera mourir de mort honteuse comme ils ont bien desservi. Sire dirent les payens & Sarasins, qui de la mort des Chrêtiens avoient grand envie, il n'est besoin de tant séjourner; mais faites leur une fourche sur les champs pour demain matin faire pendre, et étrangler les deux faux garnimens qui tant

vous ont porté dommage Seigneurs, dit le Soudan Moradin, votre conseil est bon, et tel je veux user; car mon Dieu Mahom je vous jure et promets, que demain au plus matin si haut je les ferai pendre, que tous ceux de la cité de Constantinople les pourront bien voir à l'aise, et à leur mort prendre exemple.

Aprés ces paroles dites, ainsi que le Soudan entra dedans sa tente pour s'en aller souper, le petit Pacolet se trouva devant lui lequel de par Mahom le salua fort hautement; Pacolet, dit le Payen, bien sois tu venu. Or me dit legerement comme se porte le fait du Roi Ferragus, qui pardessus tous autres est mon parfait ami. Sire, dit Pacolet, il se porte très-bien et sur tout de par moi à vous se recommande et vous envoye des nouvelles qui sont secrettes, lesquelles je vous dirai s'il vous plaît les écouter. Ami, dit le Soudan, très-volontiers écouterai votre message.

Lors se tira à part pour lui dire son secret, et Pacolet lui dit tout bas: Sire, sachez que je viens de Portugal, et suis envoyé de par ma très-redoutée Dame la femme de Ferragus, laquelle de tout son cœur à vous se recommande trop plus hardiment que dire ne le sçaurois. Et qu'il soit verité, je vous fais sçavoir que sur tous les hommes du monde, elle est de vous tant amoureuse, que pour avoir votre amour elle ne peut reposer ni nuit ni jour tant est éprise de votre amour.

Or est-il vrai que celle laquelle du tout en moi se confie m'a devers vous envoyé, et vous mande si expressément sur l'amour que peuvent avoir des loyaux amans que dans ce jour vous differiez à la venir voir; car le Roi Ferragus est pour le present allé devers Acquitaine, si pourrez à votre plaisir de la plaisante Dame faire à votre volonté, que dessus toutes les autres de beauté reluit. Et pourtant Sire, venez vous-en avec moi, car dessus mon cheval je vous conduirai bien, et en telle maniere que demain tout au plus matin en Portugal devant la noble et belle Dame je vous rendrai au plaisir de mon Dieu Mahom. Ha! Pacolet, dit le Soudan Moradin, tu donne en mon cœur liesse et confort plus grand que nul autre personne me pourroit jamais donner; car sur toutes les femmes du monde je suis, et ai longuement été de la femme du Roi Ferragus amoureux; mais tant y a que jamais à nul jour ne me peux vers elle trouver en maniere que je puisse ma volonté accomplir, ne dire mon secret; mais en cet endroit accomplirai le désir de mon cœur qui tant et si longuement j'ai attendu; car je te promets que demain au matin avec toi m'en irai, et accomplirai mon désir. A cette heure que je vous compte le Soudan Moradin s'assit à table, et fit servir le petit enchanteur Pacolet le mieux et plus honnêtement qu'il pût; car si fort joyeux étoit des nouvelles que l'Enchanteur Pacolet lui avoit aportées, que le cœur de son ventre de joye tréssailloit. Et Pacolet qui bien vit que le Soudan étoit en grande joye, dit basse-ment tout à par lui. Je suis festoyé et bien aise tenu; mais devant qu'il soit demain vêpres, tel me donne de son pain à manger qui maudira l'heure que je suis onc né. Or étoit Valentin et le verd Chevalier en la tente et pavillon du Soudan Moradin, qui étoient bien étroitement liez et tenus. Bien connurent Pacolet, dont ils furent fort joyeux en leurs courages, en disant et pensant en leurs cœurs que pour leur délivrance il étoit là arrivé, mais nul semblant n'en firent. Et Pacolet en montrant beau semblant au Soudan Moradin, et en regardant les Prisonniers, il a dit tout hautement. Sire, comme êtes-vous si courtois de tenir et garder le verd Chevalier en vos prisons sans le faire mourir? car sur tous les vivans il a porté dommage à son frere Ferragus. Et pour plus lui nuire il a renoncé Mahom, et trouvé maniere de lui tollir sa sœur, la belle Eclarmonde, pour la donner à un Chrêtien. Si me semble que trop êtes simple quand lui et aussi tous les autres de la sorte, vous ne faites tous mourir sans en vouloir avoir pitié ni merci.

Ami, dit le Soudan Moradin, c'est bien ma volonté et intention; car je suis du tout déliberé de le faire demain au matin pendre, et

étrangler à une haute fourche; tant fut Pacolet sage & bien appris, que jusqu'à l'heure de dormir en bourdes & fallaces entretint le Soudan, & quand l'heure fut venue qu'on dût aller reposer, le Soudan commanda que les prisonniers fussent gardez bien, & si étroitement tenus, que sur peine de la vie on lui en sçût rendre compte. Et ainsi se retira en sa chambre & laissa Valentin & le verd Chevalier en garde pour cette nuit à un grand tas de Sarrazins, & de payens qui sur tous les autres étoient de leur mort convoiteux. Or fut l'heure venue que chacun fut retiré, fors le petit Pacolet qui pas ne dormoit, mais en telle maniere jetta son sort parmi le Pavillon, que tous ceux qui furent dedans pour lesdits prisonniers garder, cheurent tous endormis, si bien que les tentes eussent été abbatues pas ne se fussent éveillez. Adonc vint Pacolet à Valentin & au verd Chevalier, & leur dit: Seigneurs, à cette heure je vous délivrerai des mains du Soudan Moradin. Il ne faut pas demander s'ils furent joyeux, & de tous les maux consolez.

Ils saillirent hors de la salle sans longuement parler en aucune maniere; car Pacolet les hâta le plutôt qu'il pût; car il voyoit que l'heure étoit tardive & du Soudan fort se doutoit & la plus grande diligence, qu'il pût les mit dehors, & si bien les enseigna que sans avoir nul empêchement des Sarasins, ils passerent tentes & pavillons, & vinrent à leurs ost. Et Pacolet qui nul semblant ne fit, quand ce vint à l'aube du jour il entra en la tente du Soudan, & s'écria. Ha! Sire, très-mal va notre fait & mal vous montrez de la femme de Ferragus, que tant vous desirez à voir, quand vous demeurez tant à faire diligence de sa volonté accomplir. Levez vous & ne tardez plus car un cœur qui tant loyaulment aime, il ne doit point au lit dormir si longuement.

Quand le Soudan ouy que si fort s'écria, il s'éveilla soudainement comme tout émerveillé, puis dit à Pacolet Ami par Mahom le tout puissant, tu as bien fait de m'éveiller, car tu m'as ôté de grande peine, je songeois un songe merveilleux, en songeant m'étoit avis qu'une corneille m'emportoit & faisoit voler parmi l'air moult loin, & en volant parmi l'air venoit à moi un si grand oiseau qui de son bec me frapoit si fort que le sang en faisoit courir dessus la terre à grande abondance, si ne sçai que veut dire ne en quelle maniere celui songe se veut exposer, & suis en grand doute que le Roi Ferragus ne sçache cette entreprise. Sire, dit Pacolet, vous avez trop lâche courage, quand par un seul songe vous voulez laisser l'amoureuse entreprise, & à telle faillir, laquelle en vous a tant langui & soupiré d'amour. Par Mahon, dit le Soudan, tu dis verité. Si apella son Chambellan, & se fit mettre en point & lui dit:

Ami, garde que tu sois secret & loyal, & si mon oncle Brutaux me demande, tu lui diras que je m'en suis allé un petit ébattre avec Pacolet. Sire, dit le Chambellan, allés là où vous voudrés, car de votre fait ne me veux enquerir; mais je le veux celer. Lors monta Pacolet à cheval, & fit monter le Soudan Moradin derriere lui, & l'embrassa par le corps.

Et quand il furent montés, Pacolet tourna la cheville & le cheval s'éleva en l'air si haut qu'aussi tôt furent en Constantinople au Palais de l'Empereur Alexandre. Et quand Moradin vit que Pacolet étoit arrêté: il lui dit: Ami, devons-nous icy loger? Ouy, dit Pacolet, n'ayez doute, car nous sommes dans Portugal au Palais du Roi Ferragus. Par Mahon, dit le Soudan, je suis fort émerveillé comme le diable t'y a si tôt aporté. Or vous avancés, dit Pacolet, d'entrer en cette salle, & je vais en la chambre de la puissante Dame la femme de Ferragus, & tout à l'heure vous ferai ouvrir sa chambre & avec elle coucher. Ami, dit le Soudan, de joye tu me fais rire. Or va de par Mahon qui te veuille conduire. Adonc Pacolet laissa le Soudan dans la Salle, laquelle de toutes parts fut bien fermée, tellement qu'il ne pouvoit aucunement sortir dehors, puis il alla vers la chambre de l'Empereur, & donna un si grand coup de contre la porte, que le chambellan l'ouit, & cria tout hautement en demandant; qui êtes-vous qui en cette heure

en la chambre Impériale venir fraper & mener si grand bruit. Ami, dit Pacolet, de rien ne vous doutez. Je suis Pacolet qui viens de l'ost du Soudan pour Valentin & le verd Chevalier faire délivrer des mains des Sarrazins qui à mort les avoit jugez & condamnez. Outre plus dites à l'Empereur que j'ai avec moi amené en ce Palais le Soudan Moradin, lequel croit fermement être en Portugal, or le faut-il prendre & écorcher tout vif; car bien l'a déservy. Quand le Chambelan ouit les nouvelles, il alla vers l'Empereur & le Roi Pepin, lesquels pour voir le Soudan avec grand nombre de Barons & Chevaliers s'habillerent, & le Soudan étoit en la salle, lequel en criant hideusement commença à dire. Ha faux traître Pacolet, Mahom te puisse maudire je t'ai bien entendu parler tu m'as par ta fausse cautelle mauvaisement trahi; mais par ta foi que je tiens encore, je t'en ferai repentir.

Alors tira son épée & comme enragé se print à courir parmi la salle, en frapant les murs & les pierre si rudement qu'il en faisoit sortir du feu, & ainsi parmi la salle à par lui se combattoit, à tant l'Empereur & le Roi Pepin de torches & fallots & de plusieurs acompagnez sons venus devers lui & quand il les apperçût il se mit en telle maniere que devant le roi Pepin un Ecuyer tua, qui prendre le vouloit, & le Roi qui de déplaisance fut courroucé, s'avança à l'encontre du Soudan & si grand coup lui donna qu'à terre l'abbatit puis fut pris & lié. A tant fut le jour venu, Valentin & le verd Chevalier qui de l'ost du Soudan venoient par l'aide de Pacolet, furent au Palais où il trouverent le Soudan, dont ils furent joyeux. Lors l'Empereur & le Roi Pepin pour la délivrance de Valentin menerent feste & joye, & aussi firent-il pour le verd Chevalier; car ils étoient prisez & aimez.

L'Empereur remercia grandement Pacolet pour son fils Valentin qu'il avoit délivré & le Roi Pepin lui dit. Pacolet, beau sire, il faut que tu me monte un jour sur ton cheval. Sire, dit Pacolet, montez derriere, & je vous porterai sans arrêter jusques dans l'Enfer: Ami, dit le Roi Pepin Dieu m'en veuille garder. Lors dit Pacolet, Seigneurs, faites diligence de faire mourir le faux Soudan, car si jamais vous le laissez échapez pensez que mal en adviendra. A celle heure furent dans le Palais assemblez plusieurs grands Seigneurs pour voir le Soudan, par conseil & déliberation desquels il fut jugé & condamné, que ledit Soudan seroit pendu & étranglé aux carneaux du Palais afin que des Payens & Sarrazins, il pût être vû, & tel fut le jugement donné, & la chose fut ainsi faite & accomplie.

Et quand les Payens & Sarrazins virent le Soudan qui là étoit pendu, ils furent fort émerveillez en quelle maniere il pouvoit avoir été mené en la cité; Brutaux leur raconta comme il avoit été déçû par Pacolet. Adonc grand cry & doléance fut parmi l'ost des Payens & Sarazins, démené pour l'amour de leur Soudan, qu'ils voyoient pendu, & si ne sçavoient par quelle maniere, car c'étoit un vaillant homme & des chrêtiens grand persecuteur, & aprés qu'ils eurent fait grand cry & grande complainte ils assemblerent leur conseil & éleurent pour leur Soudan Brutaux, qui fut oncle de Moradin. Celui jour furent dolens les Payens & Sarazins, & les chrêtiens parmi la cité demenerent grand joye pour la mort du Soudan, & aussi pour les vivres qu'ils avoient gagnés; & puis aprés toutes les choses ainsi faites, Pacolet pris congé de l'Empereur & de toute la cour, pour retourner en Acquitaine vers la belle Esclarmonde, comme promis lui avoit. Adonc Valentin vint devant lui & lui dit. Ami Pacolet puisque vous allez en Aquitaine, saluez doucement de par moi ma mere la Reine Bellissant, ma mie Esclarmonde & mon frere Orson, & le Duc d'Aquitaine, & tous les autres Barons & chevaliers, & baillez cette lettre à la Reine ma mere par laquelle elle pourra sçavoir & connoître clairement des nouvelles de par deça Sire, dit Pacolet, le message ferai très-volontiers. Adonc il print son cheval, & monta dessus une fenêtre de

marbre puis tourna la cheville, & sauta sur le dos de son cheval & s'en alla par l'air comme il faisoit ci devant L'Empereur & le roi Pepin étoient aux fenêtres qui fort le regardoient. Pour tout l'or du monde, dit le Roi Pepin, Je ne voudroi s'être-là. Or s'en va Pacolet par si grande diligence que le lendemain matin il arriva en Acquitaine & trouva le bon Duc qui la Cité gardoit: Bellissant, Orson & la belle Esclarmonde, & les salua tous de par Valentin fort honorablement. Ami, dit Orson, comme se porte le fait de mon Pere? Sire, dit Pacolet, il se porte bien; mais pour savoir des nouvelles voici une lettre à Madame Bellissant de par votre frere Valentin. La Dame prit les lettres qui fut fort joyeuse, puis appella un Secretaire pour les faire lire, Dame dit le Secretaire, qui la lettre regarda sçachez que le vaillant Chevalier votre fils Valentin, vous mande par cette lettre que le puissant Empereur, lequel vous verroit volontiers, humblement de tout son cœur vous salue, lequel depuis le tems de votre départemenr en grand peine & travail longuement, vous a quise & fait querir & vous mande qu'incontinent aprés que de lui fûtes déchassée il eut claire connoissance de votre loyauté & aussi de la trahison du faux Archevêque, lequel par un Marchand a été combattu & mis en telle subjection que devant sa mort publiquement a confessé sa faute & damnable déception. Pour lesquelles choses le bon Empereur votre mari, de jour en jour désire à vous voir, & avoir avec lui, & tant qu'il vous revoye jamais au cœur n'aura joye. Et sçachez qu'au plutôt qu'il sera dépêché des faux ennemis de la foi Chrêtienne, lesquels par grande puissance d'armes ils ont la Cité de Constantinople assiégée il viendra vers vous & amenera le verd Chevalier, lequel par Orson votre fils fut conquêté devant Aquitaine. Ainsi vous le mande & écrit votre loyal fils Valentin par la teneur des lettres. Quand la Dame ouit des nouvelles elle eut au cœur si grande joye qu'elle se pâma, & Orson la print entre ses bras moult doucement. Mon enfant, dit la noble Reine Bellissant bien dois Dieu remercier: & être fort joyeuse quand l'Empereur de Grece a certaines nouvelles que je suis innocente & pure de l'infameté, crime abominable lesquels par fausse trahison m'avoit été imposé. Or Dieu me donne la grace que de bref devant l'Empereur je me puisse trouver; car si une fois en ma vie le puis voir plus ne demande à Dieu au monde de demeurer quand telle grace me fait qu'à l'honneur de moi & de tout le sang de France il a montré la trahison de l'Archevêque irrégulier, lequel a reconnu son maléfice.

Comme le roi Trompart vint devant Aquitaine pour secourir Ferragus, & amena avec lui Adramain l'Enchanteur, par qui Pacolet fut deçu & trahi.

Chapitre 30.

ET celui jour que Pacolet arriva dans Acquitaine le roi Trompart vint dedans l'ost du roi Ferragus à grande puissance de combatans, pour lui faire secours contre les Chrêtiens, & en grand honneur le reçût Ferragus & pour l'amour de sa venue faire grand fête par tout son ost. Franc roi dit le geant Ferragus, de votre venue je dois être joyeux; car j'ai esperance que par vous aurai vengeance de ceux qui ma sœur Esclarmonde ont déçûe. Or sçai-je bien qu'elle est dedans Aquitaine dont je prise peu ma puissance si je ne la puis avoir, & s'il est ainsi que par votre aide puisse être conquêtée dès cette heure je l'a vous donnerai pour femme.

Ferragus, dit le roi Trompart de ce ne vous doutez; car j'ai amené avec moi l'Enchanteur Adramain; lequel aura tantôt déçû plusieurs, il sçait l'art de Nigromance plus que tous vivans. Par Mahon dit Ferragus, je suis joyeux de sa venue, & s'il peut me rendre Pacolet je le ferai de tous le plus riche & le plus puissant, Sire, dit Adramain, ayez fiance en moi; car si bien vous servirai que de bref le connoistrez. Lors se partit Adramain, & habilla son sort pour jouer de son mestier, puis s'en alla vers Acquitaine, & afin de plus seurement entrer dedans il fit charger des vivres & tant

& à tant fait par son engin & a t qu'il est venu devant les po tes, & a demandé congé pour ses vivres venger. Il fut subtil : et à ceux de la Cité sçût bien parler. Si lui furent les p r tes ouve tes pou l'amour des vivres qu'il portoit. Il entra en la Cité & tantôt ses vivres vendit, p is trouva la maniere d'aller vers le Palais, là t ouva Pacolet qui bien le connut, car autref is l'avoit vû Adramain, dit Pacolet, bien soyez venu. O me dites s'il vous plaît de quel lieu vous venez, & qui à cette heure par deça vous ameine. Pacolet, dit Adramain, vous sçavez que j'ai se vi longuement le Roi Trompart, si advint un jour que pa ceux de sa Cour fut outragé vilainement pou cause que ne voulus app endre le secret de mon métier, quand je me vis fe u j'en eut despit en mon cou age, & d'un coûteau le frappai tant qu'il fut mort. Quand j'eus fait le coup pou la doute de mourir je suis issu de la Cou, & en ce point du service du Roi Trompart, je suis venu par deve s vous pou la France que je pense y trouve.

Et dorénavant je veux être & demeu er avec vous comme loyal compagnon s'il vous plaît que j'y sois. Adramain, dit Pacolet j'en suis content, & faite joyeuse che e, et de rien ne vous doutez. Lo s Pacolet le fit servir, et honorablement eceyoi, côme compagnon de sa venue est joyeux. Et en faisant che e ensemble, Adramain vit passe la belle Esclarmonde par le Palais, Si demanda à Pacolet qui étoit cette Dame tant belle et g acieuse, Ami, dit Pacolet c'est la belle Esclarmonde sœur du Roi Fe ragus, laquelle doit être mariée a un ri he et vaillant Chevalier.

A cette heure a iva Orson deve s les deux compagnons et leur dit, Seigneur, jouez un peu ent e vous deux de vot e métier afin de réjouir la compagnie, Adramain leva une chappe par dessus un pillier en telle sorte qu'il sembla à ceux qui furent p esens que parmi la pleine couloit une riviere terrible. Et en icelle sembloit voir poissons en grand abondance, et quand ceux du Palais virent l'eau si g ande, ils leverent tous leu s robes comme s'il eussent eu peur d'être noyez Et Pacolet qui l'enchantement regarda se prit à chanter & fit un sort si subtile en son chant qu'il sembla à ceux du lieu que parmi la riviere couroit un cerf grand & cornu, qui jettoit & abbatoit à terre tout ce qui devant lui rencontroit, & puis leur fus avis qu'ils voyoient chasseurs & veneurs courir ap és ce cerf avec g and puissance de levriers & de chiens. Lors y eut plusieurs de la compagnie qui coururent audevant pour le cerf attraper & cuider le prendre : mais si tôt le cerf faillit. Bien avez joué, dit Orson, & bien sçavez de votre rt user : A ces mots se leverent les deux Enchanteurs & Pacolet qui tout bien y pensoit, mena Adramain en sa chambre pour cette nuit reposer, dont puis fut dolent, ca quand vint à minuit Adramain jetta un sort parmi le palais que grands & petits furent si fort endormis que pour cry ni pour bruit ils ne purent s'éveiller jusqu'au soleil levant, & fit dormir Pacolet comme les autres, puis alla vers le chevalet, lequel avoit bien vû en la chambre, mais semb ant en avoir fait & quand il eut le chevalet il alla en la chambre d'Esclarmonde, & par son subtil art en dormant la fit vest r & habiller, & la mena avec lui sur le cheval & vint en une fenêt res & tourna la cheville, car il en sç voit bien le tour & a tant fait que sans séjourner il est arrivé au pavillon du Roi Trompart avec la belle Esclarmonde. Lors s'écria Adramain, Sire Roi Trompart ne veuillez pas dormir, mais vous levez, car ici pouvez voir la plaisante Dame Esclarmonde, laquelle j'ai dérobée dans Acquitaine & ai si bien besongné que j'ai dérobé le cheval de Pacolet.

Adramain, dit Trompart, à cette heure connois je bien que tu és ami loyal & que dessus tous autres je suis à toit tenu. N'est ce pas là fille au grand Roi Justamont qui est sœur du Roi Ferragus, oui dit il, j'ai bien sçu subtilement l'avoir & l'Enchanteur trahir car de son cheval jamais n'aura le gouvernement.

Adramain dit le Roi Trompart : en sçais tu aussi bien jouer comme lui Oüi dit Adramain

de long-tems je l'ai appris. Adonc il lui apprit la façon de tourner la chevillette, & Trompart vit la ſubtilité, il ſe penſa en lui-même que ſur le chevalet la belle Eſclarmonde en ſon pays emportera & épouſera.

Lors embraſſa la belle Eſclarmonde qui encore dormoit pour le ſort d'Adramain & avec lui ſur le chevalet de bois la mit, & Adramain le regarda, & lui dit : Monſeigneur, ſi vous faillez jouer du chevalet vous mettrez en danger & vous & la Dame. Nenny, dit Trompart de ce n'ayez doute, deſlors tourna la chevillette droitement à ſon jour, & parmi une nuée s'en alla ſi loing, qu'il fit plus de cent lieues devant le jour, à cette heure s'éveilla la belle Eſclarmonde qui tant fut dolente & déconfortée de ce voir en telle état que de douleur ſe pâma. dont le ROI Trompart fut au cœur effrayé, car il cuidoit qu'elle fût morte ſi tourna la chevillette & arrêta le cheval dedans un pré bien herbu auprés d'une fontaine qui étoit belle & claire. Et quand il eut la DAme deſcendue ſur l'herbe, il prit de l'eau de la fontaine & ſur ſa face lui jetta pour voir ſi elle pourroit revenir, & la Dame pour la froidure de l'eau ſe prit un peu à remuer & ouvrir les yeux, & jetta ſi piteux cris & complaintes, que bien cuida le ROI Trompart, qu'à cette heure le cœur lui dû partir, dont grande pitié lui en prit & ne trouva maniere de lui faire ſecours, fors que par un paſteur qui étoit auprés d'eux, auquel il demanda du pain & le paſteur lui en donna un quartier, il porta à la belle Eſclarmonde, & lui mit en ſa bouche, la pucelle en mangea un petit morceau, & de l'eau de la fontaine ſa gorge elle arrouſa. Et quand le cœur lui fut un peu revenu & la parole renfoncée elle ſe prit à pleurer en diſant. Las! moi chetive ſur toutes douloureuſes que m'eſt-il advenu. Or ai-je du tout perdu ma joye par fraude, & maudite trahiſon decevable, Hélas! mon ami Valentin, or vous ai-je du tout perdu, de Dieu ſoit-il maudit qui ainſi nous départ.

Quand le ROI Trompart ouit les regrets que la belle Eſclarmonde faiſoit pour ſon ami Valentin il lui dit fort rudement, Dame laiſſez telle paroles; & du garçon Chrêtien jamais n'en parlez devant moi, car par mon Dieu Mahom du corps vous ôterai la vie. bien eſt raiſon que plutot je vous épouſe, & ſoyez à moi donnée, qui ai mon ROYAUME ſous ma domination & Seigneurie, que de prendre celui malheureux qui n'a ni rente ni ſeigneurie. Et diſant les paroles il s'inclina vers la Dame & la voulut baiſer, mais elle qui de ſon amour étoit peu curieuſe, lui donna du poing ſur les dents tant que le ſang en faillit dont le ROI Trompart fut dolent & au cœur déplaiſant ſi que par grand ire la mit ſur le chevalet pour partir de la place, & aller en ſon pays: mais on dit communement qu'il fait mal cuider être maître d'un métier dont on ne ſçait rien ainſi en prit au ROI Trompart qui du dit chevalet de Pacolet cuida bien ſcavoir jouer, mais ſi mal à point tourna la cheville qui ſon droit chemin s'éloigna, & faillit plus de cent lieues, & ainſi qu'il penſoit ſur ſa terre arriver, il arriva en Inde la majour en une grande place, où à celui jour on y tenoit le marché, & voyant tous les gens deſſus ſon chevalet avec la Dame Eſclarmonde à terre deſcendit, de laquelle choſe furent émerveillez tous ceux qui étoient preſens. Et à cette heure la Dame Eſclarmonde connu le cheval, car pour la douleur en quoi elle avoit été la nuit de devant elle ne s'en étoit donnée garde. Hélas Pacolet, dit la Dame Eſclarmonde; or ſuis-je fauſſement trahie, & vous premierement dérobé. Hélas! or puis-je bien cette heure commander à Dieu mon ami Valentin deſſus tous autres le plus courtois. Par mon Dieu Mahom, dit le Roi Trompart, qui dedans ſon pays cuidoit bien être, ſi jamais vous me parlez de ce garçon Chrêtien de brief connoîtrez de quel amour je l'aime car de mon épée tranchante je vous ferai voler la tête de deſſus les épaules. Or eſt bien deçû Trompart qui cuidoit être en ſon pays, & qui pour la belle Eſclarmonde avoit voulu jouer de l'art de nigromance, il eſt arrivé au lieu où lui conviendra finir ſes jours, car après que de plu-

ſieurs eut été regardé aucuns diſoient entre eux que c'étoit le grand Dieu Mahom, qui en chair & ſang pour ſon peuple viſiter étoit deſcendu du Ciel. Les nouvelles de cette viſion vinrent au Roi d'Inde, lequel commanda que devant lui fuſſent amenez ; or fut mal arrivé le Roi Trompart : car auſſi-tôt que le Roi d'Inde le vit il le connu bien, & lui dit : Trompart, vous ſoyez le bien venu, car maintenant eſt venu le tems que de la mort de mon frere je prendrai vengeance ; auquel par vôtre fier courage avez par l'eſpace de ſept ans contre lui mené guerre, & puis à la fin en tourment l'avez honteuſement fait mourir. Si veux-je montrer à mon frere qu'en ſa vie je l'ai longuement aimé, & qu'aprés ſa mort l'ai vengé de ſes ennemis. Adonc le Roi d'Inde ſans autre déliberation à cette heure fit au Roi Trompart trancher la tête, & aprés la juſtice faite il fit prendre la belle Eſclarmonde avec le chevalet de bois, & pour la beauté de la Dame, la fit dans ſon Palais mener & honorablement garder & ſervir, puis entra en ſon Palais, & devant lui la fit amener par les prochains de ſa perſonne, & quand elle fut venue devant lui, il la regarda volontiers pour la contenance de la Dame, qui de beauté corporelle les autres paſſoit, & lui dit.

Dame, je ne ſçai qui vous êtes né de quel lieu êtes venue ; mais le ſens & la beauté qui ſont en vous m'ont de vôtre amour ſi fort épris, & embraſſé plus ardemment que jamais de Dame je fus, je ſuis déliberé de vous prendre pour ma femme & épouſe ; je vous ferai Reine & maîtreſſe de toute ma terre de Inde la majour. Sire, dit la belle Eſclarmonde qui bien ſçût répondre, vous parlez gracieuſement, & me promettez des biens plus que je ne ſuis digne d'avoir, mais quand au regard de vous prendre pour mari & époux, pour cette heure préſente, s'il vous plaît, vous me pardonnerez ; car depuis n'a gueres j'ai fait ſerment devant l'Image du dieu Mahom pour certaines néceſſitez eſquelles je me ſuis trouvée, que d'ici à un an entier nul homme ne prendrai pour mari & époux, & pourtant s'il, vous plaît, ma promeſſe me la laiſſerez tenir jusqu'au terme d'un an & quand ce terme ſera paſſé & accompli ; ſi me prenez pour femme & épouſe ferez de moi à votre volonté. Par Mahom dit le Roi, vous ne dites que bien, & puis que vous l'avez ainſi entrepris & voué à notre Dieu Mahom ; je ſuis content d'attendre juſqu'au tems que la fin de votre ſerment ſera venu. Ainſi demeura la noble Dame au Palais du Roi d'Inde, lequel penſoit bien dedans l'an accomplir ſa volonté parfaite, & commanda que la belle Dame Eſclarmonde fut ſur toutes les autres bien ſervie & cherement tenue, [illegible] il fit donner une belle chambre & richement ornée, en laquelle la Dame fit porter le chevalet de bois ; & au lieu le plus ſeur & ſecret le mis ſous ſa garde-robe. Et quand la Dame Eſclarmonde vit le chevalet en regrettant Pacolet, & des yeux tendrement pleuroit en priant à Dieu que de ce danger la voulût délivrer. Hélas ! dit la noble Dame, Dieu tout-puiſſant, en qui eſt mon eſperance veuillez votre benigne grace étendre ſur cette pauvre femme, autrement je demeurerai dolente & égarée de tous mes amis ſeparée & entre les autres la plus dolente, & és mains de mes ennemis mortels me faudra-t'il le demeurant de ma vie uſer mes jours.

Hélas ! vrai Rédempteur qui pour nous avez ſouffert mort & paſſion veuillés-moi délivrer, de cette tribulation en laquelle je ſuis, & fais par ta puiſſance que devant la fin de mes jours je puiſſe voir de mes yeux Valentin, ou me faudra ſouffrir mort honteuſe plutôt que m'abandonner à autre qu'à lui.

La Dame eſt en l'Inde la majour, laquelle nuit & jour en pleurs & en larmes, Dieu dévotement priant qu'il l'avoulût de ce danger mettre dehors & la rendre ſaine au noble Chevalier Valentin, auquel ſur tous autres la foi avoit donnée & de cœur & de courage loyauté promiſe. Or laiſſerai à parler d'elle & du Roi d'Inde, pour matiére entretenir, je vous parlerai de Pacolet, & du grand deuil qui fut demené en Acquitaine pour Eſclarmonde.

Comme Pacolet prit vengeance de l'Enchanteur Adramain, lequel avoit trahi & derobé la belle Esclarmonde. Chapitre 31

APrés que la nuit fut passée en laquelle Adramain avoit trahi & emmené Esclarmonde, parmi la Cité d'Acquitaine fut grand cry demené pour la perte de la Dame; car les gardes du Palais, lesquels au matin se trouverent perdus, jetterent grands cris & lamentations, & firent si grand bruit que parmi la Cité en furent les nouvelles. Et quand Pacolet connut qu'il étoit parti, il se donta de sa trahison, lors regarda parmi la chambre; & vit que son cheval a[illegible] perdu, si se détort les bras en criant: Ha! faux Adramain par toi je suis deçû; car mon chevalet faussememt as dérobé, & Madame Esclarmonde as dessus emporté: & bien dois hair ma vie, quand par toi je suis ainsi trahi & dépourvû, & mis hors de la chose que plus j'aimois. Or vient à moi mort, pour me jetter hors de ce monde car plus n'espere de consolation avoir. Tant fut dolent Pacolet, de la belle Esclarmonde, que si n'eût été. Orson qui vers lui arriva, d'un couteau se fut tué. de toutes parts du Palais furent ouis cris & soupirs douloureux. La Reine Bellissant crie & pleure, & la belle Fezonne demena tel deuil, que ses riches habits a rompu pour l'amour d'esclarmonde, qui frauduleusement fut emmenée & dérobée: menerent deuil & grande tristesse tous ceux de la Cité d'Acquitaine, & entre tous les autres fut piteuse à ouir la complainte du Duc d'Acquitaine. Et quand Pacolet vit le grand deuil que chacun demenoit, il leur dit, Seigneurs je jure à Dieu qui tout le monde a fait, que jamais jour de ma vie n'aurai confort jusques à ce que j'aye pris vengeance du traître Adramain, par lequel nous somme trahis & decû. Adonc se partit dolent & courroucé, & ôta sa robe, & prit habillement de femme & comme une jeune pucelle gentiment se para & habilla, & ainsi se partit de la Cité d'Acquitaine, & s'en alla en l'ost du Roi Ferragus, & incontinent qu'il fut en l'ost des payens, & Sarrazins, devers lui en vint un qui fort le pria d'amour, & mout lui sembla belle pucelle; pourtant que Pacolet par son fort avoir sa face lavée d'une eau trés subtile, tellement que ceux qui le regardoient disoient entr'eux que jamais n'avoient vû plus belle fille, ne plus gracieuse: de plusieurs Payens & Sarrazins fut regardée; mais de tous s'excusa en disant, Seigneurs, pardonnez moi, car pour cette fois je suis promise à l'enchanteur Adramain, lequel m'a tenue. Belle dirent les autres, allez votre voye, & ainsi Pacolet prit le chemin pour aller devers l'enchanteur Adramain, qui étoit en sa tente. Et quand Adramain le vit, il fut si enchanté, que Pacolet lui sembla être la plus belle femme qu'onc Dieu crea, & tant en fut amoureux, que cette nuit avec lui la retint, & Pacolet si accorda volontiers & lui dit Monseigneur, sçachez que de plusieurs j'ai été requise, mais sur tous les autres me semblez être le plus digne d'être servi. Fille, dit Adramain, de rien ne vous doutez; mais faites bonnes chere, car j'ai volonté de vous faire service & payer largement. Lors cômanda Adramain à un sien serviteur qu'il gardât bien sa fille, & qu'elle fût au souper servie de toutes viandes, & du vin à sa plaisance.

Or est Pacolet au logis d'Adramain bien servi, & Adramain parmi l'ost de Ferragus à servir. Ami, dit Pacolet au Valet d'Adramain, où est le Roi Trompart, qui tant est puissant & renommé, par Mahom dit il, Madame je crois qu'il est retourné en son pays, & emmeine avec lui la belle Esclarmonde dessus un cheval de bois que mon maître lui donne: & quand Pacolet ouit ce, il fut fort dolent; mais nul semblant n'en montra. Adonc Adramain entra dedans la tente, qui vin & épices presenta à Pacolet, puis lui dit: ma fille il est tems d'aller reposer, voyez ici le lieu auquel vous & moi nous dormirons & ferons notre volonté. Seigneur dit Pacolet, votre volonté soit faite. Lors se devêti Adramain, qui entra en la couche: pensant que la fille se couchât auprés de lui; mais aussi tôt qu'il fut dans le lit Pacolet tellement l'enchanta, & si bien le fit dormir, que pour chose qu'on eût pû

faire jusques au lendemain n'eût pût s'éveiller. Et quand il fut endormi il jetta son fort parmi la tente, tant que tous ceux de l'environ dormirent, ainsi comme Adramain fait, quand ils furent tous endormis, Pacolet dévêtit ses habits de femme, & des plus chers habillemens d'Adramain se vêtit, puis il prit une épée qui en la chambre pendoit, & la tête d'Adramain trancha, & l'emporta sur la pointe de l'épée. Et quand il eut ce fait, il alla au tref de Ferragus qui de nul ne se doutoit, & n'avoit garde de nuls Sarrazins, & tant bien sçût jouer son art que tous à terre les fit choir, puis entra en la tente de Ferragus, qui dormoit, lequel a tant enchanté, que de son lit l'a fait saillir en la place. Adonc Pacolet prit sa ceinture & au col lui attacha, & en telle maniere qu'une bête il le mena & fit courir aprés lui jusqu'aux portes de la Cité d'Acquitaine. Quand Pacolet fut aux portes de la Cité d'Aquitaine, il trouva le Duc Savary accompagné de plusieurs grands Seigneurs & Barons qui avoient grand désir de sçavoir de cette entreprise.

Et aussi-tôt qu'ils virent Pacolet, ils lui demanderent, ami où est Esclarmonde ? que ne la ramenez-vous ? Seigneurs, dit Pacolet ayez un peu de patience ; car au premier coup de hache n'est l'arbre abbatu, sçachez que d'Adramain suis vengé ; car voyez en voici la tête, & ai tant fait par mon art, que j'ai amené avec moi le Roi Ferragus, lequel tout endormant ay fait courir aprés moi parmi les prez. Bien avez besognez, dit Orson. Seigneurs, dit Pacolet, encore ay je fait plus fort ; car en tout l'ost de Ferragus n'y a point de Sarrazins qui ne soient couchez sur les arbres en dormis, & pour ce si vous voulez avoir victoire à cette heure nous les pouvons tous mettre à mort. Messieurs, dit Orson, Pacolet dit bonnes nouvelles, & me semble qu'il seroit bon de saillir hors de la Cité & courir dessus les payens qui sont endormis. Ainsi fut le conseil ordonné, & la chose déliberée. Lors firent mettre en une chamble obscure Ferragus jusques à leur retour, puis quinze ou seize mille combattans saillirent de la Cité d'Acquitaine, & si secrettement sont entrez en l'ost des Sarrazins que devant le soleil levant les ont tous mis à mort. A cette heure fut si grande occision des payens que de leur corps fut toute la terre couverte, & aprés la détrousse les Chrêtiens coururent parmi leurs tentes ; & prirent tous les joyaux de l'ost des Sarrazins & retournerent joyeux vers Acquitaine, & quand le Duc fut en son Palais avec les Barons il fit devant lui amener le geant Ferragus. Lors Ferragus qui étoit éveillé, fut tant dolent que du cry qu'il faisoit sembloit enrager, Lors le Duc d'Acquitaine lui dit, le desespoir ne vous vaut rien ; mais si vous voulez être baptisé & prendre la Loi de Jesus Christ je vous sauverai la vie, & vous ferai honneur en mon Palais Par Mahom, dit Ferragus, j'aime mieux mourir que de renoncer mon Dieu Mahom, auquel j'ai longuement servi.

Lors le Duc commanda qu'on lui tranchât la tête, ainsi mourut Ferragus, dont furent joyeux tous ceux de la Cité & tous les Chrêtiens. Mout pensa Orson à part lui comme Pacolet pouvoit avoir tant de science en lui, & lui dit. Je connois que tu és un serviteur loyal & que pour moi tu t'és mis en plusieurs dangers & pourtant si c'est ton vouloir, toute ma vie avec moi seras & de toute ma puissance bon guerdon je te tiendrai.

Sire, dit Pacolet, je vous remercie & vous promets qu'en tous lieux où je serai vous me trouverrez toujours loyal. Aprés ces choses Orson voulut prendre congé du Duc d'Acquitaine pour aller en constantinople & secourir l'Empereur son pere, & le Roi Pepin son oncle. Il vint devant le Duc, & lui dit.

Sire, puisque Dieu vous a fait la grace que de vos ennemis êtes vengé, & que votre terre est delivrée, s'il vous plaît me donner congé pour aller en Constantinople ; car j'ai volonté de voir mon pere, & de lui ramener la Reine Bellissant ma mere, qui par envie a été si longuement de lui separée, & avec les autres choses, vous sçavez que la Cité de Constantinople & les Chrêtiens qui sont dedans souffrent trop

de d u'eurs, autres tribulations à l'occasion des infideles; lesquels ont assiégé il y a déja longtems. Orson, dit le Duc, vous parlez sagement, puisque vous êtes déliberé d'ainsi faire, je veux aller en votre compagnie & entrer sur la mer à force & puissance d'armes, pour aller secourir votre pere l'Empereur de Grece, & votre oncle le Roi Pepin, mout fut joyeux Orson, & fort remercia le Duc, si ne demeura pas longuement que le Duc fit assembler ses gens. Et aprés qu'il eut baillé sa Cité en garde à un noble Chevalier, ils entrerent sur la mer pour accompagner Orson, lequel avec lui mena sa femme.

Bien furent garnis d'argent & de vivres, et nagerent tant sur la mer Grece qu'en bref virent Constantinople, dont furent bien réjouis, et entre autres la Reine, qui piteusement commança à pleurer, en faisant regrets quand de son mari & de la fontaine lui souvenoit.

Mere, dit Orson, prenez en vous reconfort: car s'il plaît à Dieu, de bref vous verrez celui que desirez, et de la trahison par laquelle vous fûtes accusée, aurez nouvelle à votre honneur; mais je suis pensif comme nous pourrons entrer dans Constantinople. Sire, dit Pacolet, de ce n'ayez doute; car de brief je trouverai maniere que dedans la Cité vous entrerez; car je serai dedans la Ville, & leur conterai votre venue. Ami dit Orson, de ce je vous en prie, & direz à Valentin la piteuse fortune d'esclarmonde. De ce me pardonnerez, dit Pacolet car trop tôt vient qui mauvaises nouvelles apporte. Aprés ces mots, Pacolet sortit de la nef pour aller en Constantinople; mais devant qu'il y arrivât, il entra en l'ost des Payens pour délivrer des prisons du Soudan Valentin & le verd Chevalier, qui en ce jour avoient été pris des Sarrazins devant Constantinople, comme vous aurez ci-aprés.

Comme les Chrêtiens pour avoir des vivres saillirent de Constantinople & comme Valentin & le verd Chevalier furent pris des Sarazins.

Chapitre 33.

LEmpereur de Grece & le Roi Pepin, lesquels dedans la noble Cité de Constantinople étoient par les ennemis de la Foi assiegé & ne savoient rien de la venue du Duc d'Acquitaine avec Orson, qui pour les secourir étoient sur la mer avec grand nombre de gens & de navires, & ceux de la Ville étoient sans esperance d'aucuns secours. Là étoient plusieurs Chrêtiens & gens de tout états, en grande indigence de vivres. Lors Valentin connut leur grande nécessité, pour laquelle chose lui de grande hardiesse plein, accompagné du verd Chevalier, & de vingt mille combattans, pour conquerir des vivres saillirent hors de Constantinople, & des vivres des payens & Sarrazins chargerent trois cens charrettes, ils mirent à mort tous ceux qui les conduisoient; mais ainsi que devers la ville cuiderent retourner pour les vivres emmener à l'encontre des Chrêtiens vinrent d'une part le Soudan, & d'autre part le Roi offician. Là fut grande destruction de Payens & Sarrazins, et piteuse occision des Chrêtiens, de la prouesse de Valentin il n'en faut rien parler, car à cet assaut il occit le Roi Dragman avec le Chevalier Clarion & plusieurs autres desquels les noms sont inconnus: le verd Chevalier abbatit le bras & l'écu au Roi de morienne, & devant lui tua son frere Arbillon, avec dix Chevaliers fort puissans; mais nonobstant leurs forces & puissances, ils furent secourus, & eûrent mauvaise avanture, dont fut grande pitié, car de leurs ennemis mortels furent pris prisonniers, & audit Soudan menez lequel en demena grande joye, & pour les faire mourir de mort honteuse, fit assembler quinze Roys payens; qui étoient venus le secourir. Mout en fut grand deuil & courroux parmi la Cité de Constantinoqle, de l'Empereur & du noble Roi Pepin, pour la perte de Valentin & aussi du verd Chevalier, car ceux qui en la Cité retournerent fuyant, raportent les nouvelles qu'ils étoient morts en bataille.

Or furent Valentin & le verd Chevalier dedans les tentes du Soudan, étroitement liez & rigoureusement tenus, dont Valentin se lamentoit, en disant Helas! belle Esclarmonde, jamais je ne vous verrai, dont j'ai le

cœur dolent, par long tems m'avez attendu, & en peine & travail de mon corps longuement je vous ai acquise comme celle qui du vouloir de Dieu pour m'épouser étoit determinée, & quand le tems étoit venu que de tous maux je devois avoir allegeance, & de mes douleurs reconfort & consolation, je suis de tout mon plaisir dévêtu & séparé de mes amis, & suis és mains de mes ennemis. Adieu, mon cher pere noble Empereur de Grece, car en moi vous n'aurez plus d'enfant. Adieu noble bellissant ma mere, car oncques de moi vous n'eûtes petit déplaisir ne deconfort, & jamais plus vous n'aurez que douleurs & tristesse. Adieu mon vaillant frere Orson, qui tant de bon cœur m'avez aimé, car l'esperance que j'avois de passer & finir mes jours avec pere & mere le demeurant de cette vie, est par un culte infortuné soudainnement tourné. Quand le Chevalier vit que Valentin se complaignoit en regretant ses amis il lui dit, Sire, pour Dieu oublions pere & mere, parens & amis, & faisons prieres à Dieu que de nous il veuille avoir merci & nos ames recevoir en son Paradis, & prenons en gré la mort pour la foi soutenir, & ayons fiance en Dieu qui pour nous voulut souffrir mort. Or le Soudan fut assis en une chaise parée en grand orgueil richement vêtu lequel dit Seigneurs j'ai fait serment au Dieu mahom que ce ces Chevaliers Chrêtiens, lesquels de present & autre fois se sont parforcés de nous porter dommage mouront vilainnement, si veuillez adviser par entre vous de quelle mort je les ferai mourir. En disant ces paroles Paolet se mis en la presse, lequel jetta un sort que jaçoit ce qu'autre fois l'eussent vû, tant que par lui le Soudan Moradin fut pris, pourtant à cette heure il ne fut de lui connu, il entre en la tente où se faisoit le jugement des deux Chevaliers Chêtiens, & tantôt qu'il apperçût Valentin & le verd Chevalier, il se mit à deux genoux, & en langage Sarrazin de par Mahom salua le Soudan, puis lui dit. Très puissant Sire entendez mon message. Sçachez que je suis messager de votre frere Groart le Roi d'Angler, lequel pour votre secours & pour les Chrêtiens confondre, vient de par devers vous accompagné de quatre Rois forts puissans & grand nombre de Capitaines, lesquels ont quantité de Chevaliers qui vous feront aide, & par moi vous mande que lui fassiez sçavoir la place où vous voulez que le siege soit mis. Et si avez aucuns prisonniers Chrêtiens que les lui envoyez & il les fera mener en un pays pour tirer à la charue si me semble que j'en vois ici deux qui seront propres, desquels votre frere seroit joyeux.

En disant ces paroles Pacolet soufflat contre le Soudan & fit un sort subtil que de tout ce qu'il disoit il étoit cru. Mout fut joyeux le Soudan des nouvelles de Pacolet, car il pensoit qu'il lui dit verité. Il le fit richement servir au dîner, & commanda que pour cette nuit il fut retenu, & que de sa peine il fut guerdonné Grand joye demenerent Valentin & le verd Chevalier quand ils virent Pacolet: mais nul semblant n'en firent.

Or la nuit venue que chacun fut retiré, fors que deux cent Sarrazins qui furent laissez à garder les prisonniers cette nuit: mais mauvaise garde en firent, car quand vint vers la minuit, Pacolet vint vers eux & parlant aux Sarrazins les salua de par Mahom puis il jetta un sort par si habile maniere, que tous à terre s'endormirent ainsi que des autres desquels est fait mention, puis il prit deux bons chevaux & vint aux prisonniers, lesquels étoient liez contre un gros piller & aprés qu'il les eut détachez: il les fit soudainement monter à cheval; & de ce point il les délivra & mit dehors des mains de leurs cruels ennemis: sans que de nuis il pûssent avoir été connus. Ea quand ils furent aux champs hors de leurs ennemis. Pacolet dit Seigneurs menez chere bien joyeuse, & prenez en vous reconfort, car vous sçaurez que sur cette terre sont venus le Duc d'Acquitaine & le Chevalier Orson, pour votre secours, & plusieurs vaillans Capitaines avec grand nombre de combattans ont fait la mer passer, & vient en leur compagnies la noble Reine Bellissant & la

telle Fezonne, Ami dit Valentin, que ne vient la belle Esclarmonde, volontiers elle y fut venue dit Pacolet, & grand désir en avoit, mais incontinent qu'elle fut montée dessus la mer, pour l'odeur de l'eau, si grand mal au cœur lui prit, qu'il fut force de la ramener en Acquitaine, Valentin la reçût, & autre enqueste n'en fit pour cette heure, car Valentin cuidoit bien qu'il dit verité. Lors dit Pacolet, Seigneurs allez en constantinople & faites demain matin en maniere que vous sortiez hors de la ville en grand puissance, comme possible vous sera, pour aller à l'encontre de vos ennemis, & je ferai en telle maniere que toute l'armée du Duc d'Acquitaine qui est venue d'autre part les assaillir: & à cette heure le Soudan cuidera qui ce soit secours qui lui vienne, car je lui ai fait entendre que le roi d'Alger son frere est arrivé & accompagné de quatre Rois, lesquels demain au matin se doivent trouver en son ost. Pacolet, dit Valentin tu parle bien sagement, & ainsi sera fait. A ces mots prirent congé les uns des autres: Pacolet retourna devers le Duc d'Acquitaine, lequel étoit sur le bord de la mer avec son armée, & lui conta comme il avoit été dans l'ost du Soudan, & avoit délivré Valentin & le verd Chevalier, puis leur dit la maniere comme il avoit par son fort fait accroire au Soudan que son frere Groart le lendemain le devoit venir secourir, Pacolet dit Orson, vous êtes à priser quand telle chose sçavez faire. Sire dit Pacolet autre chose y a, c'est que demain au plus matin nous allions contre les Payens frapper dessus leurs ost, car ceux de Constantinople à grande puissance d'arme de leur part les doivent assaillir, & par ainsi seront tous déconfit, car de toute l'armée de par deça cuider le Soudan que nous soyons payens par subtil langage, dequoi je l'ai enchanté. De cette entreprise fut joyeux le Duc & vint appointer ses gens pour la chose parfaire, & toute la nuit autour de lui fit mettre bonne garde.

Parmi la Cité de Constantinople furent les nouvelles de la délivrance de Valentin & du verd chevalier. Et celui jour arriverent en ladite Cité. & Valentin vint devers les deux Princes, qui doucement entre leurs bras le baiserent & accollerent, puis Valentin leurs conta toute la prise, & comme ils avoient été lui & le verd Chevalier par Pacolet délivré des mains du Soudan: & leur conta la venue du Duc d'Acquitaine & de son frere Orson, qui pour les venir secourir étoient passez la mer, finalement leur dit toute l'entreprise qui étoit faite d'assaillir les payens tout ainsi que Pacolet avoit étoit déliberé.

Quand l'Empereur & le Roi Pepin ouyrent les nouvelles diligemment toute la nuit firent leurs gens armer & mettre en point, & de leur armée ils firent ordonner cinq battailles. La premiere fut donnée à Valentin, la deux au verd Chevalier, la tierce au Roi Pepin, la quatre à Milon d'Anglet, la cinq fut donnée à Samson d'Orleans qui portoit en sa banniere un Ours d'Argent. Ainsi ordonna ses battailles l'Empereur de Grece & quand vint à l'aube du jour saillirent de la Cité pour aller assaillir les Sarrazins. Et quand ils furent aux champs chacun fit sonner ses trompettes dont le bruit fut si grand que les Sarrazins crierent à l'arme, & sortirent hors de leurs tentes. Adonc furent les payens assaillis de par l'Empereur & du Roi Pepin, piteuse fut la battaille pour les Chrétiens celui jour, & pour les payens & Sarrazins cruelle desconfiture, & à cet assaut moururent à honte grand nombre de Sarrazins, jusqu'à cinquante mille. Là fut le Roi Pepin, lequel en donnant courage à ses gens à haute voix crioit mont joye Saint Denis. Lors il y eut un Sarrazin, qui à haute voix cria au Soudan: Ha sire, reculons & pensons de sauver nos vies, car en cette nuit avez perdu les deux prisonniers qui tant étoient étroitement liez.

De l'autre part nous avons vû une banniere sous laquelle il y a grande multitude de gens qui contre nous fierement courent. Par Mahom, dit le Soudan, je connois clairement que nous sommes trahis: mais non pourtant ayons bonne fiance en nos Dieux & pensons de nous deffenndre

défendre. A cette heure prirent les payens si grand courage de combattre, par force contraignirent les Chrêtiens à reculer ; mais peu leur valu leurs orgueil ; car furieusement vinrent frapper le Duc d'Acquitaine & orson, qui étroitement les suivirent & assaillirent, de toutes parts tant qu'il furent de si court tenus, que sans nul remission définirent leurs jours en si grands nombres, que de toute leur puissance n'en échappa que trente deux, & ainsi par le vouloir de Jesus-Christ & par la grande vaillance des Princes en celui jour furent les Payens & Sarrazins déconfits. Et quand la battaille eut pris fin, que les Chrêtiens furent raliez, Valentin & Orson son frere, lesquels s'étoient connus l'un l'autre, vinrent devant l'Empereur à grand reverence, & dit Valentin : Pere, vous pouvez ici voir mon frere Orson lequel jamais vous ne vîtes, par lequel en cette journée avez été secouru. Lors l'Empereur embrassa Orson son fils en pleurant, & aussi fit le Roi Pepin. Beau fils ; dit l'Empereur, soyez le bien venu, car ma joye est doublée pour vous & mon espoir fortifié. Orson, dit le roi Pepin, ne vous souvient-il pas quand vous m'abatîtes de dessus mon cheval aux bois auquel je vous chassois ? Bel oncle de ce me dois bien souvenir, et d'autres choses par moi faites ; mais pour le present nous ne devons à autres choses penser qu'à remercier Dieu de la victoire, laquelle par lui vous a été donnée contre les ennemis de la foi, ainsi de toute notre puissance nous devons nos cœurs apliquer pour venger la foi de Nôtre Seigneur Jesus-Christ : de ces paroles ouyes furent joyeux, & tous ceux qui en la presence étoient, priserent fort Orson, qui tant sagement avoit parlé.

Adonc s'assemblerent l'Empereur, & le roi Pepin ; Valentin, orson & le verd Chevalier, Blandimain & Gigard Marchand, par lequel le faux archevêque avoit été combattu, & en grand honneur & triomphes sont allez voir les tentes de la noble reine Bellissant & de la belle Fezonne, lesquelles en attendant la déconfiture des Sarrazins étoient en un pavillon honnestement accompagnées, & de là prioient Dieu dévôtement qu'il lui plût de garder l'Empereur & tous ses gens des payens. Quand Bellissant sçût que la battaille estoit gaignée, elle dit Fezonne mamie, faites bonne chere, car vous verrez tantôt l'Empereur mon mari, lequel est pere d'orson, qui pour femme vous aprise. Dame dit Fezonne Dieu en soit remercié, car telle chose j'ai grand désir devoir. En disant ces paroles arriva devant le pavillon de l'Empereur & sa compagnie. Et quand l'Empereur advisa Bellissant, saillit bas de son cheval en pleurant & gemissant, & sans pouvoir paroles dire vint enbrasser la Dame, laquelle à doux genoux à terre se jetta. Là endroit s'assemblerent l'Empereur & la belle Dame, qui par l'espace de 20. ans ou plus d'ensemble avoient été separez : or ne faut-il pas conquerir si de trouver l'un l'autre eurent bon soulas, & de pitié profonde eurent les cœurs si étroits, que d'amour naturelle cheurent pâmez entre les bras l'un de l'autre. Et quand Valentin & orson virent la grande pitié de leur mere, fort tendrement commencerent à plorer & au plus prés d'eux chûrent tous pâmez. Le roi Pepin & plusieurs Barons & Chevaliers, qui cette chose regarderent commencerent à pleurer. Et aprés que l'Empereur & sa femme Bellissant eurent les douleurs moderez, & qu'ils furent venus hors de pamoison, l'Empereur parla à la reine en telle maniere, Hélas ! ma mie, moult me doit fort au cœur déplaire de la douleur & peine où votre corps a été par longue espace livré à cause de l'exil en quoi je vous ai mis par envie mauvaise & legere créance ; je sçai de certain qu'à tort vous fûtes chassée de moi, dont depuis j'ai été en peine & souci de votre beau corps ; regretant & plorant ma douloureuse faute, & la peine & griéve maniere, auquel je prémeditois que vous fussiez, Mais sur toutes chose s'il vous plaît, me pardonner ; car à grand peine se peu nul garder de trahison en laquelle j'ai été, plus ne vous souciez, car tout dès l'heure que je vous ai vû de mes douleurs j'ai eu allegresse

& confort; mais d'une chose je vous prie c'est qu'il vous plaise me montrer le bon Marchand par lequel sa trahison a été connue, & a l'Archevêque combatu. Mamie, dit l'Empereur, icy le pouvez voir, car c'est le bon Grigard, par lequel la chose a été connuë, & votre honneur éprouvé. Ami, dit la Dame au Marchand, vous êtes digne d'être aimé entre les autres; car pour le grand profit qu'avez fait à l'Empereur de Grece, et au noble sang de France, d'ici en avant je vous tiens mon Chambellan, avec ce je veux qu'ayez pour vos peines mille marcs d'or fin. Dame, dit le Marchand, je vous remercie & toute ma vie loyaument vous servirai. Alors parla Valentin à sa mere, disant: Madame, plaise vous parler à moi et me dites de ma bonne amie Esclarmonde des nouvelles Ha! beau fils, dit la Dame, prenez en vous confort: car Esclarmonde faussement en acquitaine a été derobée & livrée au Roi trompart qui pour les payens secourir étoit devant la Cité venu. Quand Valentin ouit ces paroles, il regarda Pacolet cuidant par lui être deçû, et par courage depiteux le voulut frapper d'un glaive. Et adonc Pacolet qui là fut à deux genoux se jetta et lui a dit, que pour Dieu il ne veuille être contre lui courroucé; car de ma faute n'y a cause parquoi moins me deviez aimer; car moi même ai été trahi, qui soi vrai, cettui Enchanteur déroba mon chevalet; mais nonobstant la tête lui ai coupée: quand Valentin entendit que par trahison il avoit perdu la belle Esclarmonde, et que pacolet et les autres étoient innocens, il jetta un cry si piteux et si grand que tous ceux qui le regardoient étoient contraints de pleurer. A cette heure prirent le chemin les Princes et Barons pour aller à Constantinople. Et les Prêtres & Clercs en grand dévôtion furent en Procession générale, en laquelle firent aller femmes et enfans à l'encontre des vaillans Princes lesquels avoient les payens détruits en chantant hymnes, et louanges à Dieu jusques à la grande Eglise les accompagnerent, et de grand'joye ploroient. Et aprés que dedans ladite Eglise eurent faites leurs prieres et devotions et rendu graces à Dieu, l'Empereur et le Roi Pepin allerent au Palais, lesquels menerent si grand fête, que six jours entiers firent tenir table ronde. Si ne faut pas demander les pompes, triomphes, et services qui adonc furent faits; car tous furent joyeux et menerent chere liesse, pour la trés grande grace que Dieu leur avoit ainsi donnée contre les ennemis, et aprés certains jours plusieurs Princes, Barons, et Chevaliers prirent congé de l'Empereur pour retourner en leur pays, d'esquels je ne ferai plus de mention, fors seulement de notre Roi Pepin.

Comme le roi Pepin prit congé de l'Empereur de Grece pour retourner en France, & de la trahison de Henry & Haffroy à l'encontre d'Orson.

Chapitre 34.

APrés la destruction des ennemis de la foi Chrêtienne, lesquels pour la foy diminuer et les Chrêtiens détruire, avoient assiegé Constantinople, le Roi Pepin prit congé de l'Empereur pour retourner en France. Quand Orson vit que le Roi s'en retournoit il lui dit: Sire, j'ai grand désir d'aller avec vous en France, et de passer mes jours en votre service sans autres servir. Orson, dit le Roi, de ce je suis bien content, et puis qu'avez tant de courage de me loyaument servir, sçachez que je vous enmenerai en France, et dessus tout pour mon Royaume gouverner je vous ferai mon Conestable, et s'il advenoit que du vouloir de Dieu, mon petit fils Charlot deffinit sa vie durant mon tems, je vous ferai Roi de France. Sire dit orson, mille remercis je vous rends; car puisque votre volonté est de me recevoir, j'amenerai avec moi ma femme Fezonne; de tant vous veux être loyal, et à l'épée tranchante votre bon droit défendre.

A tant partirent de Constantinople le Roi Pepin et orson son neveu, avec grand chevalerie, pour la départie du Roi Pepin pleuroient tendrement l'Empereur et la bonne Dame Bellissant, et les autres; orson baisa

son frere Valentin & le recommanda à Dieu, si plein de pleurs & soûpirs, que de sa mere Bellissant ne peut pas congé prendre, pour le grand deuil qu'il avoit de la laisser, fors seulement qu'il l'embrassa & baisa doucement. Aprés prit congé des grands & des petits. Le ROY monta sur mer avec sa compagnie, l'Empereur & ceux de la Cour, qui les avoient conduits au port s'enretournerent en Constantinople tous pleurant; mais la douleur du departement du bon Roi Pepin, plus qu'à nul des autres, fut au cœur déplaisant à l'Enfant Valentin, pour l'amour d'Esclarmonde laquelle il avoit perdue, si dit à l'Empereur en pleurant, cher & redouté pere veuillez moi pardonner le congé que je prends de vous car jamais je ni aurai joye ni repos, tant que je sçache que ma mie est devenue, car je l'ai conquise & gagnée au peril de ma vie, parquoi je la dois bien desirer & regreter. Quand la Reine sa mere entendit que son enfant s'en devoit aller, elle chût toute pâmée. Mere dit Valentin, laissez vôtre pleurer, car jusqu'à la mort je veux chercher celle que je cheris le plus, & s'il advient que ne la puisse trouver en jour de ma vie n'aurai liesse: mais désirer la mort pour abreger mes jours & déconfort doulourcux: lors appella Pacolet, & lui dit, ami, s'il te plaît me servir en cette necessité vient avec moi, jamais pis que moi n'auras. Sire, dit Pacolet je suis tout prest, appareillé à vous rendre service, & vous suivre en toute place, pour votre volonté parfaire, ainsi fut Pacolet déliberé d'aller avec Valentin & Valentin fit ce pour l'amour d'Esclarmonde, délaissa pere & mere, & sans nul séjour appointement fit Pacolet appareiller & lui quatriéme de constantinople partit pour traverser icelle, dequoi son cœur étoit triste & dolent de deuil à l'Empereur de Grece & de la Reine Bellissant, ne pourroit raconter en telle peine étoient, que sans paroles dire; en leur chambre entrerent déconfortez, & Valentin qui le courage avoit ferme de son entreprise parfaire monta à cheval pour s'en aller vers le port, entre en la mer avec sa compagnie. Or me tairai de lui, & parlerai du Roi Pepin, lequel arriva à Paris, & fut reçû mout honnorablement, car de toutes Eglises saillirent processions, & de Prêtres, Clercs, & de gens de tous états qui allerent audevant de lui hors de la Ville: Entre les autres y fut la Reine Berthe, lequel doucement baisa Charlot son petit fils qui fut sage bien apprit & fit à son pere la reverence: lequel entre ses bras le prit & le baisa puis rentra au Palais en grand honneur & richement accompagné & pour l'amour de sa venuë fut grande feste demenée & de plusieurs grands offices départies & donnez mais sur les autres fut en honneur monté & élevé le vaillant Chevalier Orson, tant & en telle maniere que tout ce qu'il vouloit dire & commander étoit fait & tenu. Tant fut de sens & sçavoir rempli que par lui étoit toute la Cour gouvernée, les malfaicteurs punis & les bons élevez en honneur, nul qui devers le Roi eut affaire autre moyen qu'Orson ne demandoit, pour laquelle chose Hauffroy & Henry, desquels j'ai cydevant fait mention, eurent envie contre le bon Orson si grand que à l'encontre de lui machinerent trahison mortelle de toute leur puissance, & dirent l'un à l'autre que trop leur étoit chose vituperable & dommageuse quand Orson par dessus étoit prisé. Certes dit Hauffroy à son frere Henry bien peu devons priser notre puissance que de celui Orson ne sçaurions prendre vengeance, car s'il regne plus longuement nous verrons le tems que par lui nous serons déjettez hors du Royaume de France: frere dit Henry, vous avez dit verité. Or nous ne sommes que deux freres germains & devons l'un l'autre nous aider contre nos ennemis, mais sur cette matiere je ne sçai que penser. Henry dit Hauffroy entendez ma raison nous avons deux fils de notre sœur aînée à sçavoir Florent & Guernier lesquels sont mout hardis & me semble que par ces deux pourra être de leger une trahison faite & brassée plutost que par nous, car bien sçavoient de vrai que le Roi ne les aimoit point, & plusieurs

croioit & auroit fiance au parler d'autrui que du leur, & d'autre part l'un est bouteiller du Roi, l'autre est huissier de sa chambre en laqu'elle il dort & par le moyen d'eux pourrons entrer en la chambre du Roi Pepin notre pere & en son lit le tuer, & on dira que s'aura été orson, car sur tous autres il est garde du corps du roi & en lui se fie, pour ainsi seroit ledit orson condamné à mourir, & demeureroit de tout le Royaume à notre déliberation, car Charlot notre frere n'ést pas encore assez puissant pour nous contredire: Hauffroy dit Henry ; vous avez bien avisé : mais pour cette chose parfaire il convient bien y mettre diligence, en ce point machinerent les mauvais traîtres de la mort du noble & puissant Roi Pepin lequel étoit leur pere naturel. Et malheure les avoit engendré que du sauvement de leur ames gueres ne leur en chaloit. Ils manderent lesdeux autres maudits traîtres, c'est à sçavoir Florent & Guernier, qui étoient vaillans & hardis. Quand ils furent venus devant eux Hauffroy prit la parole & dit, Seigneurs entendez notre intention car nous sommes déliberez mon frere & moi de faire chose par laquelle nous aurons profit & vous monterons & éleverons en honneur plus que fustes, laquelle chose je désire pour la cause que vous êtes mes propres neveux & de mon propre sang, & dois plus desirer votre bien que nul autre & pour venir afin je vous dirai mon intention.

Vous sçavez que le Roi Pepin combien qu'il soit notre pere : jamais de sa vie de bon cœur ne nous a aimé. Toûjours de sa puissance a des étrangers élevez & mis à l'honneur & en toutes offices & dignitez, les a avancez plus que nous, pourquoi toutes ces choses considerées mon frere Henry & moi qui sommes vos oncles legitimes, voulons & consentons & sommes déliberé de faire mourir le Roi Pepin & aprés sa mort nous quatre gouvernerons & tiendrons son pays & sa terre à notre volonté mais il convient que la chose soit accomplie, car l'un de vous deux, me semble que vous Guernier êtes le plus propre à cette chose entreprendre : car vous avez l'office à ce faire convenable plus que nul autre, vû qu'êtes maître Huissier & gardez le principal de la chambre du Roi, pouvez connoître le jour & la nuit qui entre enladite chambre ou en quelque lieu secret & quand le Roi sera dans son lit endormi subtillement sans mener bruit viendrez à lui et l'occirez, puis viendrez en chambre ainsi comme sçavez le faire, & le lendemain matin quand les nouvelles seront que le Roi sera mort, la charge et la coulpe en sera donnée à orson, à cause que toute la nuit il dort et repose tout au plus prés de son corps, et sera jugé et condamné à mort, et aprés ces choses au petit Charlot ôteront la vie et par ainsi nous demeurera le Royaume et sa succession à départir à notre volnté, oncle dit Guernier de toutes ce faits ne vous souciez, car votre pere le Roi Pepin perdra la vie or fut la trahison ordonnée contre le Roi Pepin qui en nul mal ne pensoit par les deux mauvais enfans lesquels n'avoient point de pitié de leur pere faire mourir : de malheure fut né l'enfant qui à l'encontre de son pere voulut pourchasser telle mort, et de malheure furent oncques engendrez Hauffroy et Henry : quand par eux fut la trahison faite et maintes pays gasté par eux fut leur neveu Guernier de si mauvaise volonté plein que tantost aprés que la trahison devisée il épia une nuit que le Roi soupoit, il prit un coûteau bien pointu subtilment entra en la chambre Royalle et derriere une tente se mussa si secretement que de nul ne peut être apperçûr ; et quand l'heure fut venue que le Roi devoit reposer, par ses gardes fut mené au lit, comme la coûtume étoit, le Roi entra en son lit lequel à Dieu se racommanda devôtement, et tous sortirent de sa chambre excepté orson, qui pour lui faire passer le tems de plusieurs choses il parla jusqu'au dormir mais quand orson vit que le roi vouloit reposer, sans faire bruit le laissa, & au plus prés de lui en une couchette se coucha. Quande vint autour de minuit le traître Guernier saillit hors de son lieu en portant le coûteau en sa main, alla au lit du

Roi Pepin pour son entreprise faite, mais quand il fut auprés de lui & qu'il leva le bras pour lui livrer la mort, il lui sembla que le ROI se vouloit éveiller, dont si grand peur lui prit que de côté le lit se laissa cheoir, où il fut longuement sans s'oser remuer, puis le voulut fraper secondement, mais ainsi qu'il le voulut fraper, il eut si grand peur que le corps lui faillit & commança à trembler tellement qu'il ne sçût parfaire son entreprise, & mit le coûteau dans le lit, puis s'en retourna musser en son lit tout tremblant en attendant le jour, & si fort effrayé, qu'il en eût voulu être à cent lieues de la mer Orson étoit en son lit qui du fait ne se doutoit, & songea un songe merveilleux; car il lui étoit avis qu'on lui vouloit ôter l'honneur de sa femme Fezonne, & qu'auprés d'elle étoient deux larrons qui machinoient une trahison à l'encontre de lui: puis il sembla que dessus un étang il voyoit deux herons grands qui combattoient à un épervier, & de toute leur puissance se parforçoient à l'occir. Mais si vaillamment se deffendoit l'épervier, que lesdits deux herons travaillerent tant que tous deux fussent morts si n'eût été une grande multitude de petits oyseaux qui descendirent sur l'épervier & tantôt l'eussent tué se ne fût été une Aigle qui l'épervier secouru: en se songe s'éveilla Orson, qui de ce songe fut émerveillé & commença à dire, Vrai Dieu, veuillez-moi garder de trahison & conforter mon frere Valentin, en telle maniere que d'Esclarmonde il en puisse avoir certaines nouvelles. A cette heure apparut le jour & Orson se leva qui secretement sortit de la chambre de peur d'éveiller le Roi Quand Guernier vit qu'Orson étoit hors de la chambre au plutôt qu'il pût, il sortit hors & s'en alla en son hôtel fort vitement, & là trouva les deux freres Hauffroy & Henry & Florent avec eux, qui avoient un grand désir de sçavoir des nouvelles de leur maudite & déloyale trahison. Regardez Guernier que de vous ne disiez comme il en va de notre malheureuse entreprise. Seigneurs dit, Guernier, par le Dieu tout puissant que tout le monde a fait & crée pour tout l'avoir de France je n'en ferois pas encore autant que j'ai fait & au regard du Roi sçachez qu'il est encore en vie: car ainsi que je le cuidois frapper je fut si effrayé que le cœur me faillit & n'eut-je courage de son corps endommager pour tout l'avoir dumonde: mais d'une autre trahison je me suis avisé, car le coûteau que je portois je l'ai laissé mussé dedans le lit du Roi. Si me suis pensé que pourtant nous accuserons Orson de trahison, & dirons au Roi qu'ils sont quatre d'un appointement qui sont tous déliberez de faire mourir le Roi, desquels orson est le principal, & dirons aussi qu'ils veulent faire mourir Charlot pour avoir entr'eux quatre le ROYAUME de France & avec ses appartenances & pour notre fait mieux éprouver & être crû de cette chose, nous dirons comme orson à son fait apprêté & son coûteau tout prest, lequel a mussé dedans son lit & qui demandera comment nous le sçavons, nous dirons qu'étant en une chambre parlant de cette matiere & l'un de nous étoit auprés de la porte qui le secret entendit.

Guernier, dit Hauffroy, vous êtes mout subtil & sagement parlez, & s'il advenoit qu'orson voulut dire le contraire, vous et votre frere prendrez contre lui champ de battaille, et sçai de certain que de vous déconfire il n'aura la puissance, et si d'aventure il advenoit que dessus vous tournast le pire, nous serons mon frere Henry et moi qui pourvû de gens à grand nombre, malgré tous les autres vous irons secourir. Seigneurs, dit Guernier et Florent, votre déliberation est trés-bonne et avons bon courage de la chose parfaire: ainsi fut la trahison secondement et derechef à l'encontre du trés-noble Chevalier orson pensée et machinée, lequel étoit de tout ce fait innocent. Le jour fut clair et l'heure venue, le ROI aprés qu'il eut ouy Messe il entra en la salle ROYALLE et au dîner fut assis, là furent Hauffroy et Henry qui devant lui servirent lesquels à orson montroient bon semblant, mais de cœur lui pourchassoient trahison mortelle de toute leur puissance. Et

quand Guernier vit qu'il étoit tems de parler il entra en la salle & vint devers le Roi lequel il salua & grand reverence lui fit puis lui a dit. Trés redouté sire, c'est vrai que de votre benigne grace, m'avez fait Chevalier & baillé office en votre Palais plus honnête qu'à moi n'appartient Et pour cause que tant d'honneur m'avez fait de moi entretenir en votre service, je ne dois par raison être en nul lieu ni nulle place où votre dommage soit pourchassé. Si suis-je par devers vous venu dire une trahison laquelle contre vous a été faite. Et afin que du danger vous vous puissiez garder & vous ennemis punir.

Guernier, dit le Roi, or dites votre courage car trés volontiers je vous écouterai. Sire, se dit Guernier faites tenir Orson afin qu'il ne s'enfuye: car dessus lui retournera la perte & dommage; c'est le traître par qui la chose est commencée & doit être à fin menée, & si vous voulez sçavoir la maniere sçachez qu'ils sont quatre des plus grands de votre Cour lesquels Orson est le principal qui dedans votre lit vous doivent faire mourir, d'un coûteau au cœur vous frapper quand vous serez endormi, & afin que mieux vous me croyez ainsi que leur accord faisoient aujourd'hui j'étois en un certain lieu pas ne me sçavoient & ai entendu comment Orson disoit aux autres que le coûteau dequoi vous devez être occis est dedans votre lit mussé, & s'il vous plaît d'y aller ou d'aucun y envoyer vous trouverez la chose veritable. Sire dit Florent, qui fut de l'autre part. mon frere dit verité, dont je suis mout triste & dolent que ceux à qui vous avez tant fait de biens veulent pourchasser votre mort. Mout fut le Roi de telles paroles émerveillé & en maintes manieres & contenance regarda Orson en lui disant.

Faux & déloyal homme, avez vous en telle pensée ma mort desirée; & moi qui tout le tems de ma vie vous ai tenu sicher & plus que les enfans que j'ai engendré prisé & honoré, Ha sire, ne veuillez contre moi croire si legerement, car au jour de ma vie trahison ne pensai, mais suis cause de ce fait par leur fausse envie. Or n'en parlez plus dit le Roi car si le coûteau est trouvé au lit je vous tiens coupable du fait, ni autre preuve je n'en demande. Lors appella ses Barons & leur dit, Seigneurs par Jesus-Christ, je ne fut oncques plus émerveillé que je suis de cette trahison. Sire dit Milon d'Angler je ne sçai comme il en va, mais à peine pourrois-je croire qu'Orson eût voulut une telle chose entreprendre contre votre Majesté Voire: mais, dit le Roi, si nous trouvons dedans le lit un coûteau, bien est évident que la chose doit être crüe. Or pour Dieu dit Milon d'Angler, allons voir cette experience lors alla le Roi en sa chambre avec plusieurs Barons & Chevaliers & ainsi qu'ils furent au pieds du lit ont trouvé le coûteau ainsi que Guernier le traistre leur avoit dit, hélas dit le Roi en qui peut on avoir fiance quand mon propre neveu, que j'ai tant cher tenu est de ma mort convoiteux & de ma vie envieux; mais puisque le fait est tel je jure & promets à Dieu que jamais n'aura jour de répit que ne fasse pendre. Lors un vaillnat Chevalier lequel étoit apellé Simon courut devers Orson, car il l'aimoit fort & lui dit, hélas ami fuyez vous-en d'ici & pensez d'échaper, car le Roi a trouvé le coûteau dedans le lit ainsi que Guernier lui avoit dit, dont le Roi a juré de vous faire pendre des qu'il sera venu. Or ne vous chaille dit Orson, car j'ai bonne fiance en Dieu qui mon bon droit gardera. Atant entra le roi en la salle où Orson étoit de quinze hommes gardé puis fit appeller plusieurs Chevaliers & Avocats de son Palais pour juger & condamner Orson; mais Dieu que de ses bons amis au besoin n'oublie pas contre les maudits traîtres le garda & deffendit tellement que leur vie honteusement finiront les traîtres, & si sera leur maudite trahison decouverte.

Comme Orson quand on le voulut juger mit opposition & demanda champ de bataille contre ses accusateurs, laquelle chose par les douze Pairs lui fut octroyée. Chapitre 36.

QUand Orson fut devant le Roi & les Juges de son Palais qui pour le condamner étoient assemblez, il parla devant tous & dit, Sire, très redouté & tous Seigneurs Docteurs, Barons & Chevaliers, vous sçavez qu'il n'est homme qui de trahison se puis regarder, ou fuir de la fortune quand elle vient, & puis qu'ainsi est que je suis acusé de crime contre la Majesté Royale, c'est de la mort du Roi, & êtes vous assemblez de faire de moi jugement, et que de ma parole je ne puis être contre mes ennemis, je demande avant tout le droit & la loi de notre Palais, qui est telle que quand un Chevalier est cause de meurtre ou de trahison contre la Majesté Royalle, il se veut défendre en chanmp de bataille, il doit être reçû, or suis je Chevalier qui me tiens sans reproche du cas innocent, veux par l'ordonnance dessusdits être reçu en mes défences, si par l'assistance de votre Cour m'est jugé & ordonné, & afin que nul ne pense que cette chose je ne veuille poursuivre & mon corps offrir en bataille, voyez ici le gage, lequel devant toute votre puissance je baille & délivre, & si je suis en bataille vaincu faites de mon corps justice comme le droit le requiers : Orson, dit Guernier, de telle chose vous pouvez bien taire: car ja ne plaise a Dieu, que de telle chose prouver contre vous je prenne bataille. Ha! traître, dit Orson, point n'est chose prouvée, si n'est home qui ne doute son damnement & aime son honneur, qui pour tel cas ne peut à mort juger, quand je veux champ avoir en deniant le cas sans le confesser, condamné je dois être. Sur ces paroles firent les 12. Pairs de France ôter hors du lieu Orson & ses deux adversaires, pour la chose aviser les raisons des deux parties, si fut par eux adjugé, car la demande d'Orson étoit raisonnable, & qu'il devoit être reçû à ouir ses raisons : lors firent venir Guernier & son frere en presence du Roi, & le Duc Milon d'Angler, lequel étoit commis, il demanda à Guernier, qui étoient les 4. qui de la mort du Roi étoient consentant. Seigneurs, dit Guernier, de ça n'enquerez plus car pour l'or de France je ne vous le dirai pas; Guernier, dit le Juge, pourtant je vous condamne à recevoir le gage qu'Orson vous livre & à votre frere, & contre lui combattre, car puis que ne voulez déclarer ceux qui sont de son party coupables, il est à croire qu'en votre fait y a malice : Orson fut joyeux de cet apointement & aux deux traîtres jetta son gage, disant: Seigneurs voyez ici mon gage que je vous livre, par tel convenant que si je ne puis vaincre & combattre les 2. traîtres, Guernier & Florent, j'abandonne mon corps à être pendu honteusement devant tous. Orson, dit le Roi la chose est accordée & le jugement fait; mais pour l'entreprise mettre à fin, il vous convient gage & fiance pour vous & pour aucuns, pour votre corps presenter à la journée, laquelle vous sera assiegée. Adonc Hauffroy & Henry demeurerent & offrirent leurs corps pour Florent & Guernier; Milon d'Angler, Sansom, Galeran & Gervais offrirent leurs corps & demeurent pour Orson, promirent de le rendre à un jour qui sera assigné à un mois suivant : quand la fin du mois fut venue & le jour qu'on devoit combattre, le Duc Milon d'Angler, Sansom Galeran & Gervais amenerent orson, car fort aimé d'eux étoit, & étant armé monta à cheval, en son col mit l'écu, qui richement l'armoit, puis chevaucha parmi la Ville noblement acompagné, & alla droit au champ qu'on avoit ordonné hors la Ville, & là attendant ses ennemis mit le fer de sa lance en terre & dessus s'apuya. Il ne demeura pas longuement que Hauffroy & Henry n'entrerent au champ, qui les deux neveux amenerent armez, redoutoient Guernier & Florent leur adversaire Orson; mais Hauffroy & Henry toûjours les récnofortoient, & promettoient les secourir: & quand ils furent entrez dans le champ l'Evêque de Paris alla vers eux, & leur fit faire le serment accoûtumé de faire, puis vinrent les Herauts & les Gardes du champ qui tous ceux qui étoient dedans firent sortir, sinon seulement les trois combattans or avoit appointé Hauffroy trois des hommes, ou il avoit mis dedans une maison au plus prés de la place, & leur dit & commanda tout aussitôt

qu'il entendroient sonner son cors qu'il vinssent devers lui. Bien pensoient les traistres être secourus & défendus en leurs nécessitez. Mais peu leur valut toute leur entreprise, car aussitôt que le champ fut vuidé, et que les gardes commanderent aux Champions de faire leur devoir, orson baissa sa lance, et à la pointe des éperons s'en vint contre ses ennemis et par son grand courage vint frapper premier Guernier, si grand coup lui donna, que l'écu et le harnois tout outre lui passa, et Florent fut de l'autre part, qui fort fierement frappa orson un terrible coup, maintenant en tint comme s'il eut frappé sur une tour.

Faux traîtres et déloyaux à tort et sans cause vous m'avez accusé; aujourd'hui je vous montrerai où loyauté repose. A ces mots l'épée flamboyante a tellement ferû Guernier que de l'arçon de la selle l'abbatit à terre; et aussitôt subtilement le heaume lui ôta de la tête, puis aprés il lui eut coupée, n'eut été son frere Florent; qui vint et frappa orson durement. Lors orson se retourna, et tellement frappa Guernier, que l'oreille seneftre lui abatit à terre, puis lui adit, beau Maître homme qui trahison pourchasse ne doit point gagner marché: là commença forte battaille entre les trois Champions, Guernier reconquit son heaume, et en sa tête le mit, et vint vers orson de toute sa puissance pour le dommager: mais tôt eût été déconfit sans Florent, qui souventes fois le secourut. Mout eut de peine et travail pour les deux maudits et déloyaux traîtres combattre; car fort étoient armez et prenant courage pour Hauffroy et Henry lesquels avoient promis leurs secours & tant fit orson autour de Guernier; que durement le navra, Et quand il se sentit navré il descendit à terre le cheval abandonna, puis vint contre orson, et frappa son cheval de telle façon qu'une jambe lui coupa, et à terre l'abbattit; mais orson qui fut diligent, quand son cheval sentit user des deux pieds, il saillit à terre, puis est venu à Guernier, et si étroitement entre ses bras le prit que l'écu et blazon lui ôta, et à terre l'abbatit. Mais ainsi comme un estoc au ventre lui voulut bailler, Florent frappa des éperons pour secourir son frere, et dessus le heaume d'orson tel coup lui donna que du tout le fit chanceler, orson alla vers lui qui eut grand dépit, et le frapa de si grand courage, que le cheval abbatit mort et à Florent ôta le heaume de la tête, dont fut émerveillé, et ne trouva remede sinon que de fuir et courir parmi le champ, en soi couvrant la tête de son écu, et orson courut aprés d'un grand courage, que de le voir courir on prenoit plaisir. Ha! Florent, dit Guernier, pourquoi fuiez vous tant, retournez-vous en arriere & pensez à vous défendre; car si avez courage aujourd'hui par nous sera vaincu. A ces mots assaillirent les deux traîtres, le vaillant orson trés rudement, & de leurs épées taillantes et fortes, tant de coups lui donnerent, que parmi son harnois les coups entrerent, et le sang firent saillir en abondance; & lors orson qui frappé se sentit, Dieu dévôtement reclama et la Vierge Marie, & sur Florent frappa si grand coup, que l'épée et le poing abbatit à terre. A cette heure fut grande bataille: durant ce tems la belle Fezonne étoit en une Eglise, qui tendrement pleuroit; en priant Dieu dévôtement qu'il lui plût son bon ami orson garder, et lui donner victoire contre ses ennemis; fut le peuple émerveillé de la force d'orson, et des armes qu'il faisoit. Dolent et ébahi fut Florent quand le bras eut perdu, et non pourtant il ne laissa pas d'assaillir orson de toute sa puissance. Et quand orson le vit venir fit semblant de ferir Guernier, puis retira soudain son coup, et frappa Florent en telle maniere que mort à terre l'abbatit, puis dit à Guernier, traître; aprés vous faut passer, ou vous connoîtrez devant tous la trahison que vous avez brassée: orson, dit Guernier, autrement en ira; car si mon frere avez occis, aujourd'hui en prendrai vengeance, Hauffroy dit Henry, notre fait va mal, orson a tué et défait Florent notre neveu, et si verrons de brief qu'il vaincra Guernier, et lui fera la trahison confesser, parquoi nous serons à jamais

mais deshonorez & en grand danger de mort, si ne trouvons maniere de fuir & echaper. Frere dit Hauffroy, qui de trahison fut plein, je vous dirai que nous ferons, aussi tôt que verrons que Guernier sera vaincu, Premier qu'il confesse la trahison nous entrerons dedans ledit champ & enfaisant signe de maintenir Orson, à notre neveu couperons la tête, & par cela la trahison nepourra jamais être connue. Or ne pourroi pas mieux dire ni advi er, dit Hanry, Ainsi pensoient les deux maudits & déloyaux traîtres nouvelles trahison pour les veilles couvrir. Et les deux Champions sont dans lechamp qui durement s'assaillirent l'un l'autre. Gue nier, dit Orson bien voyez que contre moi ne vous faut point défendre, & pour tant pensez de vous rendre, & de confesser votre maudite trahison, & vous promet de vous sauver lavie & faire votre paix vers le Roi Pepin, & vous envoyerai devers l'Empereur deGrece, mon pere, qui pour l'amoure de moi & de sa Cour vous retiendra & quand gage vous donnera. Orson, dit Guernier: derien neme sert ta promesse car puisque j'ai perdu une oreille, jamais en nul lieu ne serai prisé, j'aime mieux contre toi vaillammant mourir où ton corps conquerir & te livrer à mort honteuse que monhonneur en vergogne Ma foit, dit Orson, bien le vous accorde, & puis que de mourir avez envie en moi avez trouvé bon maît e, pensez de vous défendre; car voici votre dernier jour. A ces mots est allé vers Guernier & à force debras, dessouslui le jetta & de la tête le heaume lui ôta. Lors Hauffroi qui vit que plus n'y avoit remede: s'écria tout haux, Orson ne le veuillez tuer, car bien connoissons qu à grand tort vous a accusé, si en voulons faire justice, ainsi qu'aux traîtres appatient, & jamais ne voulons laisser vivre ni tenir à patent, Il entra dans le camp & dit à Gue.nier, beau neveu, confessez votre cas & la manier de la trahison, & ferons tant au Roi que vous aurés pardon devotre faute. Seigneur, dit le traitre Guernier, j'ai faite la trahison, et mis le coûteau dans le lit. En disan ces paroles. Mauffroy qui fut soptil & cauteleux tira son épée, & afin que de celle chase plus avent ne Parlat en cette place le frap a & l'abbatitmort, puis dit, Seigneuers, or soit pris ce traître, & mené au gibet car il l'a desservi, puis s'nvint par devers Orson & lui dit. Cousin, je suis mout joyeux de la victoire que vous avez eue; car Dieu montre que vous êtes ru homme & loyable, & la loyauté que vous voulez garder & maintenir, Etpourtan si Guernier étoit mort si ne le veux- je pas pour parent reclamer ni retenir: puisque de trahison faire s'est voulu entremettre: incontinent vint la belle Fezonne qui doucemenr acolla Orson, & lors le Roi Pepin lui demanda, Beau neveu avez vous playe dangereuse sur votre corps. Oncle, dit Orson, nenni la mercie à Dieu: j'ai vaincu les deux mauvais monstres desquels Hauffroy a fait confesser la trahison à Guernier comme bon prud'homme, devant tous lui a ôté la vie. Ha beau neveu, ne le crois pas trop de leger; car quelque semblant qu, il te fasse il est prticipanr de la trahison; mais à tant m en veux taire pour l'heure presente. le Roi & ses Baronsretournerent en la Cité de paris lesquels furent, joyenx de la victoire & l'honeur qu'Orson avoit acquis. Heuffroy & Henry en ce jour de biens en disoient, de bouche & de cœur sa mort desiroient. Mais tôt a prés vint le tems que leurs fausse & maudite trahison fut apperçûe & que de leurs maux furent punis comme bien l'avoieut merité. Je laisserai à parlerai de cette maniere, & parlerai de notre Chevalier Valentin, lequel par le pays chevauchoit dolent & déconforté pour sa douce âmie la belle Esclarmonde recouvrer, laquelle étoit en Inde la Majour, où le Roi d'Inde la fait garder pour l'épouser & Prendre à femme par mariage, ainsi que devant avez ouy faire mention.

Comment Valentin querart Esclarmonde arriva en Antioche & comme il se combattit contre le Serpent Chapitre 39.

VAlentin qui la mer étoit monté pour recouvrer Esclarmonde, tant fit qu'il ar-

riva en la cité d'Antioche. Et quand il fut dedans Pacolet qui bien sçavoit parler Pour lui, prit logie en un riche hôtel : mais l'hoste de la maison fut cauteleux. Quand ils furent en leurs chambre retirez il les alla écouter Si entendit Valentin, que de Dieu & de la Vierge Marie parloit, parquoi bien se douta qu'ils étoient Chrêtiens, & à cette heure partit & s'en alla vers le Roi d,Antioche & lui dit : chere sire, scachez qu'en mamaisonsont logez quatre Chetiens, lesquels sans payer nul tribut sont éntrez dessus votre terre, & afin que nul reproche m'en puissiez donner de les avoir reçû je vous le viens dire. Ami, dit le Roi d'Antioche, ainsi dois tu faire, va t'en les querir & me les amene. Alors partirent plusieurs Sergens & officiers pour aller avec l'hôte querir Valentin & ceux de sa compagnie lesquels furent amenez au Palais devant le Roi d'Antioche. Et quand le Chevalier Valentin levit hautement le salua en disant. Sire, Roi, Mahomet auquel vous croyez de cette puissance qu'il a vous veuille garder & deffendre. & icelui Dieu qui pour nous en la Croi souffrir en mon adversité me veuille donner bon confort de la chose que je quiers. Chrêtien, dit le Roi. bien que tu te montre hardyl, quand devant ma personne tu fais memoire de ton Jesus, lequel jamais n'ai aimé. Si te fais à sçavoit de deux choses l'une te convient faire, ou la mort recevoir. Roi, dit Valentin or medites votre volonté : ca plusieurs choses voudrois bien faire, plutôt qne la mort endurer, combien que j'avois ouy dire que dedans votre Royaume i y avoit répit pour les Chrêtiens de payer le tribut ; ma foi dit le Roi, le contraire est vrai, & puisque sans mon congez vous y étes entrez, & si de mort vous voulez échaper, il vous faut renier votre Dieu Et ce faire vous ne veulez il vous faut combatre un serpent hideux & horrible qui par l'espace de sept ans a éte devant cette Ville, & tant de gens a devorez & fait mourir de mal mort que le nombre est inestimable & inconnu. Advisez les deux choses lequel vous voulez faire, ainsi par nul autre maniere vous ne pouvez votre vie sauver, & le noble Valentin lui dit. Quand par force il me le faut faire, le lieu est mauvais pour moi à départir non pourtant dites-moi, s'il vous plait si vous avez vû la bête, & dequelle forme elle est & quelle sont ses manieres & façons. Chrêtien. dit le Roi, je te dit que la bête ai vûe & regardée, & sçachez qu'elle est hideuse & plus grande de corps qu'un cheval, & si a les allerons grandes & empennées, à la mode d'un Griffon, & porte la tête de serpent, & le regard mout ardent & hideux, la peau converte d'écailles fort dures & épaisses, ainsi comme un poisson qui nages en la mer & porte pieds de Lion mout poignant & aigus, plus que coûteau d'acier. Par mon Dieu, dit Valentin à ce que vous contez, elle est mout hideusse & horrible ; mai nonobstant toute sa force si voulez croire en Jesus Christ, & me promettre de recevoir Batême au cas que la bête pourrai occir & mettre à mort, jem'en irai essayer contre elle, & en la garde de Dieu je mettrai mon corps endanger sans nul homme vivant mener avec moi. Chêtien, dit le Roi, je te jure par ma foi, que si tu la peut détruire moi & tous mes gens renonceront Mahomet & toute tavolonté feront ; mais tant te veux dire que de toi n'a garde de danger. Car jamais nul n'y alla que par elle ne fût dévoré. Sire, dit Valentin. laissez moi faire, car tant me fie audoux Seigneur Jesus, qu'il me sera écu & garde contre la mauvaise bête, par tel convenant que promesse me tiendrez ; Ouy dit le Roi, pensez de bien ouvrer car si de la bête nous peut délivrer, je te jure mon Dieu Mahom, que ta loy prendrons & laisserons la nôtre. Et bien, dit Valentin j'y mettrai peine ; lors il demanda des ouvriers & fit faire un écu subtilement composé, & en icelui écu fit attacher plusieurs broches de fin acier, plus poignantes qu'aiguillons, forte, fermement assises, & étoient d'un pied de long. Et quand l'écu fut ainsi fait Valentin vêtit sont harnois & son heaume a prit & mit en sa tête, puis prit son épée, & en l'honneur de Dieu l'a souvent baisée ; puis a pris congé

& monta à cheval pour la bête combatre : grands & Petits monterent sur les murs & regardoient Valentin. Et aprés qu'il fut hors de la Ville ils fermerent les portes aprés lui, car biens pensoient de vrai que jamais il ne dût retourner. Or étoit la bete de telle condition que tous les jours il lui convenoit livrer pour sa proye quelque bête ou personnes & quil falloit lui bailler il n'etoit homme qui de la Cité osât sortir. Et tout incontinent que de la Cité on lui avoit baille & livré sa proye elle s'en retournoit en son lieu, & si tenoit& ne failoit nul mal àpersonne & pourtant étoit de coutume par toute la Cité d'environ que larrons meutriers & toutes mauvaises gens qui par sentences & jugemens étoient condamnè à mourir dedans la Cité d'Antioche étoient rendus & menez pour faluer & livrer au serpent maudit & venimeuse bête & avec ceci avoir certaine gens parmi les ports de mer alloient chercher les Chrêtiens & les me noient enla Ville& Cité d'Antioche pour les faire dévorer au serpent ' & quand le serpent apperçut Valentin venir devers lui il commença à baisser les aîles trés fierement au jettant fumée & feu par la gueulle. Ha Dieu, dit Valentin veuillez moi secourir & preserver d'entrer en ce lieu fort passage, & me donnez force & puissance que je puisse votre loi accroître : lors descendit de son cheval & à l'arçon de selle laissa sa hache tranchante etalla versson serpentqui fut fort orgueilleux et ainsi qu'il approcha de lui pour le cuider frapper, le serpent leva la patte grosse et large à merveille, pour frapper Valentin :mais,iljetta son écu audevant, tellement que la bête frappa dessus les broches qui étoient pointues, et se fit grand mal et jetta un cry si grand en se retirant arriere, et Valentin le suivit qui le courage eut hardy : mais quand la bête le vit approcher elle se leva toute droite dessus ses pieds de derrieret des pieds de devant cuida abbattre Valentin à terre, lequel de l'écu fut couvert et pour la doute des broches se retira la bête. Par Mahom, dit le Roi d'Antioche, qui en une haute Tour étoit, voyez la un Chevalier moult vaillant qui bien doit être prise, d'autre part fut la Reine laquelle avoit nom Rozemonde, qui pour la beauté de Valentin et de sa hardiesse, fut au cœur touchée de son amour fort.

Si merveilleuse et si grande fut la bataille du Serpent et de Valentin que si n'eust été l'ecu poignant que la bête doutoit et craignoit, bien tôt eût Valentin à terre jetté ; mais il tenoit l'ecu dont moult bien se sçavoit deffendre et en l'autre bras tenoit l,épee dont il frappa le serpent prés de l'oreille un si trés grand coup mais tant fut la peau dure que l'épée rompit. Vrai Dieu dit Valentin veuillez moi aider et secourir contre cettui ennemi, qui tant est horrible et fier, en grand dangér fut Valentin qui son épée avoit perdue ; carle serpent se print à échauffer, et d'une de ces pattes le frappa tellememt que d'un de ses ongles le harnois lui rompit et la chair lui entama, et Valentin se retira arriere, et tira un glaive bien pointu qu'il jetta à la bête si droit qu'en lagueulle bien demi pied lui entra dont le serpent n'entint conte, Lors Valentin se tira arrier courut vers le cheval et print la hache qui à l'arçon de la selle étoit, et vers la bête s'en retourna faisant le signe de la Croix en demandant à Dieu confort, s'approcha de la bête qui bien guettoit et de sa hache tranchante surla queue le frappa tellement quela peau jusqu'à l'os lui coupa, et fit à grand randon lesang à terre courir, dont émerveillé furent payens et Sarrazins qui sur les murs étoient dela prouesse et vaillance duChevalier Valentin Rozemonde la Reine qui volontiers le regarda et par elle dit tout bas. Ha ! Chevalier beau sire, mahomet te veille aider et ramener àjoye : car par Mahom en qui je croi de tous Chrétiens que jamais je regardai mon cœur ne fut d'amour si ardemment épris ainsi disoit la Dame qui d,amour fu, fortembrasée. Et Valentin se combat contre le serpent qui sa queue grosse et pesante maint fois lui a jetté, dont si fort la travaillé qu'a terre l'abbatti : mais il tenoit sa hache de la quelle bien jouer il sçavoit en telle maniere qu'au-

cruel serpent un quartier de la queue luicoupa. Alors jetta le serpent un si merveilleux cri que toute la ville en sonna & retenti: puis il frappa des ailes & en l'air s'en volla par dessus le noble Valentin lequel il frappa de ses pattes poignantes, si grande coup que de la tète le heaume lui arracha, & le Chevalier a terre abbatti : mais par sa diligence fut tôt relevé, dolent de ce qu'il avoit la tête nue, Dieu & la Vierge Marie seprint à reclamer, en regretant souvent la belle Esclarmonde:

Quanq ceux de la Cité virent qu,il avoit le heaume perdu mout pensoient que jamais il n'en dût échaper. Par mon Dieu, dit leRoi, bien peut on dire maintenant que le Chevalier Chrétien jamais par deça ne reviendra. Lors fut Pacolet mout dolent, &piteusement se print à pleurer pour l,amour de Valentin. Hélas, dit il, faitesmoiles portes ouvrit et me dé livrez un arnois, car jeveux aujourd'hui avec mon maitre vivre & mourir, & si me baillez un heaume, car je lui veut aller porter pour sa tête couvrir. Pacolet fut tôt armé & lui f t donné un heaume & les portes luifurent ouvertes. il serecommanda à Dieu &alla courant vers le champ. Bien le vit venir Valentin qui point le connoissoit .& Pacolet lui écria. Sire je suis votre serviteur, qui par longtems vous ai servi : & qui pour votre corps secourir à l'encontre du faux enn - mi suis venu par de vers vous. Ami dit Valentin ici mourir me conviens, car de toutes mes avantures j'ai aujourd'hui la plus dangereuse pour Dieu saluez mon pere & ma mere avec Orson mon frere que j'ai si cherement aimé, & la belle Esclarmonde, & pour Dieu mon ami allez vous en d'ici, car quand vous mourrez avec moi, je n'y peux avoir profit. Ainsique Pacolet s'aprochade Valentinin pour lui donner le heaume, le serpent apperçut bien que pas ne portoit l'écu, comme il vint à Pacolet & par sa Senestre jambe leprint & sous lui l'abbatrit en lui donnant si grande coupde sa poignante patte qu'outre son harnois durement le navra, & l'eû tué si n'eût été Valentin qui de sa hache le ferit tant que lenez lui coupa. Le serpent crie & bruit comme tout enragé. Lors Valentin vint à sonheaume pour leprendre & le mettre en sa tête : mais ainsi qu'il lecuidaprendre il vit venir labête, lors a print l'e u pour sa tète couvrir & le serpent s'en retourna. Adonc Pacolet mit le heaume en la tête de Valentin. Sire dit Pacolet, je suis trés fort navré au corps si me faut il retourner en la cité pour guerir ma playe car j'ai tant perdu de mon sang que le cœur me faille. Ainsi print congé : mais aussitôt que le serpent le vit éloigner il ouvrit ses grand aîles & devers lui volla, & Pacolet qui bien l'perçût venir retourna à son maître & le serpent alla Valentin assaillir : mais Valantin jetta sa hache si à point que de son coup une aile lui coupa, dequoi il fit un si merveilleux cri, que tous ceux qui l'ouyrent enfurent épouventez. Valentin ne pouvoit antour de la bête tourueni lahachelever tant étoit lassé & travaillé & fit tant que sur un arbre monta Et la béte qui plus voler ne pouvoit, mout cruellement le regarda en jettant par la gueulle feu horible & puant Sire dit Pacolet, baillez moi votre écu & je m'en irai vers labête aventure, Ami dit Valentin, retournez en la Cité pour vos playe medeciner : car s'il plaît à Dieu la bête ne sera déconfite par nul autre que pour moi. Aprés qu'il eutdit ces paroles il descendit de dessus l'arbre, enfaisant le signe de la croix all. vers le serpent qui contre lui couroit jettant feu& flammes pargrandedesir Valentinmit l'écu devant lui qui le serpent doutoit & de la hache d'acier tellement lefrapa quiluicoupala cuisse senestre & l'abbatit à terre Le serpent crie & bruit merveilleusement plus que devant & Valentin qui fut hardi soncoup poursuivit & vint dessuslui tant quetout dedans lagueule la hache si avant lui mit, qu'à telle heure l'abbit mort & jetta telle fumée que tous ceux qui laregardoient en étoient émerveillez & à l'heure que le serpent fut mort, il chut & trebucha dedans Antioche un grosse tour dont de cett avanture disoient l'un a l'autre que c'étoit l'ame duDiable qui par la étoit

passé France Chevalier dit le Roi de tous les autres êtes le plus vaillant & hardi. & bien a votre Dieu montré qu'il vous aime, quand par votre prouesse nous avez de l'ennemi delivrez qui tant avoit notre terre dommagée. Le Roi fit cherement garder Valentin, et lui portoit grand honneur, laquelle Rozemonde la Reinne de parler à lui avoit grand envie, car tant étoit amoureuse qui de l'heure que premierement le vit son cœur ne lui arrêta, & Pour l'ardeur de son amour voulut pourchasser la mort du Roi d'Antioche son mari, ainsi comme vous aurez ci aprés.

Comme Valentin aprés qu'il eut conquis le Serpent fit baptiser le Roi d'Antioche & tous ceux de sa terre & de la Reine Rozemonde qui de lui fut amoureuse.

Chapitre 5.

QUand le noble Valentin dedans la Cité d'Antioche eut un peu pris de repos pour se rafraîchir & ses playe me deciner, il s'en alla devers le Roi & lui dit Sire. vous sçavez que vous m'avez promis de croire en Jesus-Christ s'il advenoit que du serpent je vous pusse deliveer. Or m'a donné Notre Seigneur la grace que je l'ai mis à mort & pour tant Sire, je vous appelle du serment, non par contrainte vous devez convertir, mais le miracle est évident que Jesus mon Createur a devant vous voulu montrer: car bien pouvez sçavoir que par force corporelle pas ne l'ai conquis: mais a été par la vertu de mon Dieu, en qui je croi & en qui j'ai toute ma confiance singuliere. Franc Chevalier, dit le Roi d'Antioche sçachez que vous veux ma promesse tenir & est ma volonte de renoncer Mahom & croire en Jesus Christ. lors fit crier par toute sa terre que grands & petits crussent en Jesus Christ, laissant la loi de Mahom sur peine d'avoir la tête coupée Lors furent Sarrazins & Payens de grace remplis qu'en celui tems qu'à la sainte Foi par Valentin furent tous convertis. Incontinant la Reine manda Valentin en sa chambre secretement, lequel par devers elle alla, Dame, dit Valentin; qui bien étoit appris vous m'avez mandé & je viens comme celui qui est prés & appareillé de votre verité accomplie. Helas, dit la Dame; l'honneur, le sens & le sçavoir, la force & hardiesse qui sont en vous soit votre grande noblesse, sur tous vivans priser et honnorer et pour les vertus qui sont en vous, la Dame qui en seroit aimee pourroit bien dire que de tous Chevaliers elle auroit le plus vaillant, plus noble et le plus beau; or plût à Dieu que je puisse faire ma volontée: qu'à nulle ne fût sujette: car je prens sur mon ame que jamais autre que vous mon cœur n'aimeroit si tant de grace vous plaisoit me faire que mon amour vous fut agreable, Dame, dit Valentin, de tant de bien vous remercie, car vous avez épousé un Roi vaillant et redoute, lequel sur tous vous devez aimer et cherir Chevalier, dit la Dame, je l'ai longtems aime: mais depuis le jour que je vous vis mon cœur de vous departir. Quand Valentin apperçut que la Dame avoit telle courage, au plus doucement que faire se peut devers la Reine s'excusa de son amour. Dame dit Valentin, si le Roi le sçavoit jamais nul jour n'arrêteroit tant qu'il vous eût à mort livrez. Il est viel et vous êtes belle Dame. si vous faut un peu attendre jusqu'au retour de mon voyage que j'ai entrepris en la sainte Cité de Jerusalem visiter le sepulcre de notre Seigneur Jesus Christ qui fut mis en Croix pour nous, et au retour s'il advint que le Roi ne soit en vie; lors je parlerai à votre volonté. La Reine Rozemonde ne répondit rien, mais fut au cœur de l'amour de Valentin si frapée que de la mort du Roi fut convoiteuse et de sa vie ennemie comme souvent advint. que par folles amours plusieurs hommes se tuent l'un l'autre, et plusieurs femmes pour chassent la mort de leurs maris pour leur volontez parfaite et pource cy a grand danger de follement aimer la chose, parquoi tant de maux peuvent venir. comme fit Rosemonde la Reine, qui pour avoir Valentin à son plaisir, la nuit quand le Roi se dût coucher, et que le vin lui fut apporté, la Dame prin la

coppe et dedant mit un tel venin que tout homme qui en eût bû de mort ne'ût pû échaper puis en montrant signe de grand amour au Roi lui presenta, lequelle fut fort sage et de dévotion plein et bellissantle vin aunom de Iesus Christ fit le signe de la Croix et tantôt apperçut le venin qui devint troub e et connut le poison.

Par ma foi Dame dit le Roi vous avez failli; mais je promets à Dieu qui toutlemonde forma tel venin que vous m'avez brassé à cette heure vous le ferai boire ou me direz la raison pourquoi telle chose avez entreprise. Hélas sire, dit la Dame qui à terre se jetta jevous requiers pardon, sçachez que Valentin pour mon amour avoir m'a fait cette chose entreprendre. par bleu Dame dit le Roi bien vous croi, mais par mon sceptre Roial puis que par mauvais conseil cette chose m'avez faite, je vous en donne pardon, et plus ne vous doutez, cette nuit coucha leRoi avec Rozemonde, laquelle en le baisant et accollant toute nuit lui disoit Sire je vous requiers que vous fassiez Valenti occir: ce lui qui ainsi vous avoulu trahis. Ne vous endoûtez, dit le Roi je l'ai bien en pensée. Quand la Reine louyt elle en fut dolente, et tant fit cette nuit qu'elle parla à u e chambriere laquelle sur toute autr s elle en tenoit secrette. si l'envoya devers Valentin pour lui dire la volonté, et le courage que le Roi avoit contre lui, comme elle avoit failli à lui faire boire le venin et par force av it confessé que Valentin lui avoit fait faire. La chambriere fit le message bientôt et secrettement, et quand Valentin ouyt l s nouvelles qu'il étoit accusé de la chose don. il étoit innocent, degrandes merveilles plusieurs fois signa disant.

DouceDame qu'est-ce decourage de femme or mesaut il pour l'amour de la Reine comme traître pa tit d'icy je ne veux devant tous decouvrir son dehonneur, et si aime mieux départir les pays, et tous laissez que pour moi son déhoneur, fût connut: et celle heure fit mettre ses gens en point, et fit seller ses chevaux et devant le jour fit es portes vrir incontinent il faillit hors de la Cité d'Antioche, et tant chevaucha qu'il arriva en un port de mer la trouva une nef d'un Marchand que lamer vouloit passer il entra dedans et se mit avec lui en priant Dieu devotement que tant pût aller en mer, & par terre que de la belle Esclarmonde il pût avoir nouvelles. Le lendemain matin dés que le Roi fut levé il en ra dedans on palais & fit assembler tous ses Barons & Chevaliers, & leur dit en cette manier. Seigneur je suis en mon cœur deplaisant quand par l'honneur du monde en qui plus je me fiois, lequel si cher j'avois, je me trouve trahy & deceu. c'estle faux Velentin, le que par sa maudite desordonnée volon é a la Reine ma femme de dehonneur requise, & lui a conseille de me faire mourir par poison si me veillez consailler quel jugement je lui dois faire, & de quelle mort je le dois faire mourir. Sire, dit un sage Baron qui là étoit de le condamner à mort en son absence ne serois pas raison ai justice Royalle, que ne doive être oui en ces raison qui veut faire bonne justice: Adonc commanda le Roi d'Antioche que Valentin lui fut amené, lors vint son hoste au Palais lequel lui dit que Valentin devant l'aube du jour étoit de son hôtel partie, dont le Roi fut fort dolent? & fit ses gens armer pour le suivre: mai ils perdirent leur peine car sur mer etoient montez comme il est dit.

Comme le Roi d'antioche pource qu'il avoit renoncé sa Loi fut par Brandiffer occis. Et comme l'empereur de Grece & le verd Chevalier furent pris par Brandiffer devant Cresophe.

Chapitre 47.

APrès que le Roi d'Antioche fut à la Foi Chrêtienne converti le pere de Rozemonde sa femme leque entre les autres Princes étoit convoiteux, & aux armes hardi eut grand dépit de ce que la Loi avoit laissé, si lui manda bien tôt que sa fille lui envoya, de laquelle chose le Roi d'Antioche l'escondui Et pour celui refus Braddiffer qui étoit Sire de Falizée avec cent mille payens vint as-

sieger le Roi d'antioche dedans la Cité & tant fit d'armes que dedans quatre mois lui fut la cité délivrée par un traître & fut le Roi d'Antioche pris de ses ennemis lequel pource qu'il ne vouloit retenir la loy de Jesus Christ, Brandiffer le fit mourir au mileu de la Cité, puis envoya la fille en sa terre, & du Royaume d'Antioche se fit couronner Roi. Aprés ces chose faites se mit sur la mer pour retourner en son pays; mais par orage du tems fut contrain de descendre en la terre de Grece, auprés d'une Cité nommée Crétophe.

Or advint qu'en cette Cité pour certaine cause étoit l'empereur de Grece nouvellement arrivé, fortune fut si grande pour lui, de la venue des Payens non averti un matin à l'heure de prime, accompagné du verd Chevalier, de plusieurs puissans Chevaliers de Crétophe saillirent pour ébatement, mais de malheur, saillirent sans garde & sans guet; car par les gens de Branpiffier furent l'empereur & le verd Chevalier pris, & ceux de sa campagnie déconfits, & à cette heure coururent payens ju'squ'aux portes de Cretophe, où leurs p inces perdirent; car la Cité fut à force de gens garnie, que soudain leur convint retourner. Couroucez furent ceux de Cretophe de la perte de l'empereur & du verd Chevalier, pour laquelle firent deux lettres par un Heraut qui transmirent à la Reine Bellissant, lui manda nouvelle de la prise, & demandant secours contre leurs ennemis, afin que les payens n'emmenassent l'empereur en leurs pays; dolente fut la Dame de la prise de son mari; alors manda ses Capitaines & ses gens fit assembler au pays de Grece à grand diligence & d'autre part elle manda Heraut vers le pays de France pour avoir de son frere le Roi Pepin, & qe son fils Orson secours, & en son adversité confort En peu de tems de la Cité de Constantinople sortir grande armée deceux du pays de Grece pour aller en la Ville de Cretophe secourir l'empereur contre Brandiffer; mais icelui Brandiffer, qui fut subtil & malicieux avoi mis par tout le pays chevaus cheurs & gardes par lesquels il sçût l'entreprise des puissances & de peur de perdre son prisonniers & toute son armée entrerent sur la mer, & tant nagerent qu'ils arriverent en liesse et là endroit prirent terre et allerent en un château fort, qui étoit ainsi applé, auquel il faisoit precisément garder ses deux fille, c'est à sçavoir, Rozemonde et Galatie, qui toutes les autres en beauté passoient, et pour la grande beauté d'elles avoient eté en celui an à Brandiffer demandées de vingtquatre Rois payens fort riches et puissants, et po rce qu'il ne les vouloit encore marier les faisoit garder soigneusement enfermées en ce Château, parce que de tous les autre de la terre étoit le plus fort et le plus puissant; ce Château étoit si haut, et de tours épaisses & quarree bien fortifiée, au milieu du Château avoit un donjon et une porte double de fer épaisse et forte, de fossez larges et profonds pleins et remplis d'eau courante étoit le Château environné et au milieu du Château et des fossez y avoit un pont si subtilement composé qu'il n'y pouvoit passer qu'un homme seul, et si deux y vouloient passer ils trébuchoient en l'eau courante, et là étoient noyez; & au bord de ce lui pont y avoit deux Lions terribles et forts, qui l'entrée du Château gardoient. Au donjon étoit la Pucelle Galatie gardée, et dessous le donjon avoit une fosse grande profonde et obscure en laquelle furent mis l'empereur, et le verd Chevalier avec dix autres Chrêtiens, lesquels longuement en peines et douleurs avoient été ceans Si vous laisserai à parler de cette matiere, et parlerai d'Esclarmonde de laquelle le Roi de Inde la majour tenoit en ses prisons ainsi que par devant vous ay fait mention.

Comme la belle Esclarmonde aprés que l'an fut acompli contrefit la malade, afin que le Roi d'Inde la majoure ne l'épousât, & du Roi Lucar, qui voulut venger la mort du Roi Trompart son pere, à l'encontre du Roi de Inde la majour. Chapitre 39.

OR avez ouy reciter et dire comme le Roi de Inde aprés ce qu'il eut fait mourir le Roi Trompart, lequel fut le chevaler

de Pac let avoit emporté Esclarmonde. Cetui Roi d'Inde voulut prendre, & avoir à femme Esclarmonde, laquelle comme subtile sage & bien aprise, lui fit entendre qu'elle avoit fait ferment & voué à Dieu de non avoir habitation d'homme jusqu'à un an Et celui ne me lui donna le Roi, qui durant le tems la fit garder ch rem nt, Or avoit la Dame cette chose pensée & advisée pour dissimulez & éloigner sa fortune douloureuse, & esperant que par aucune manier elle pût avoir aide & secours; mais sa esperance fût bien loin & déçûe, car de nul n'eût reconfort celui terme durant, et ainsi fut l'an passé, et le terme fini. Et vous dirai dequoi s'advisa pour mieux garder sa foi & loyauté tenir à son ami Valentin. Quand la belle Esclarmonde apperçût que le terme étoit passé, & que nulle excusation ne pouvoit plus trouvers le Roi d'Inde, mout fût au cœur durement courroucée, & le noble Valentin lequel la regretoit en jettant soupirs piteux & larmes douloureuses. Et quand elle eut pensé & consideré la fortune piteuse, pour plus honnêtement son honneur Maintenir, & fuir & éloigner vitupere, vergogne & blâme; par un matin se tint & demeura en son lit sans se lever, & contrefit la malade en plaignant la tête fort piteusement. Au Roi d'I de la majeur vinrent tantôt ces nouvelles que la belle Esclarmonde étoit malade il fût fort deplaisant & incontinent vint en la chambre pour la belle visiter; mais ainsi qu'il voulut mettre la main à son chef pour la toucher & conforter, elle lui prit le bras, & le têté en faisant manier de le vouloir mordre dont il fut fort émerveillé, puis tourna la Dame les yeux en la tête en froncissant toute la face & menant laide vie, tellement que de sa maniere regarder fut le Roi d'Inde trop fort ébahi & émerveillé, & de la grande peur qu'il eut, il sortit hors de la chambre & y fit venir des Dames pour la belle visite & il leur a dit pour Dieu pensez bien de ma mie Esclarmonde, Car par Mahomet doute trop qu'elle ne vienne enragée, & du tout forcenée: en ce point se tint & maintint la Dame longuement et si bien sçût faire que dedans quinze jours elle sembloit mieux bête que femme raisonnable, tant fût folle et cruelle matiere, tous les serviteurs, petits et grands Dame et Damoiselles l'abandonnerent, et sans compagnie demeura; des ongles se servoit, couroit et égratignoit tous ceux qui d'elle veuloient approcher, et pour sa grande cruauté fut toute seule en sa chambre enfermée et par une fenêtre on lui bailloit à boire et à manger comme à une bête, de jours faisoit manier que sa maladie croissoit et toutes ses robes déchiroit, sa chemise vêtoit dessus sa robe, une fois droit, une fois s'en dessus dessous à une cheminée frottoit ses mains, et puis en frottoit son visage en telle maniere que sa plaisante face blanche et coulourée étoit devenue noire et enfumée. En iceluit état vint la voir le Roi, et au cœur mout fut courroucé de son piteux maintien Helas! Dame, dit il, trop mauvaisement me va quand en ce point je vous vois, car maintenant étoit venu le tems que de vous je devois avoir tout plaisir, soulas et liesse: Dame, prenez en vous quelque confort et ne soyez en votre maladie si difficile Quand la Dame ouyt le langage du Roi, elle ne montra pas semblant de l'entendre; mais plus que devant contrefit s'enragée en sautant contre la chemin et des mains elle noirçit sa face; une fois jettoit un cry gracieux, et l'autre fois un soûpirs était sa Ainsi de ris de pleurs & de soûpirs étoit sa contenance entremélée, pour mieux et honnestement son entreprise celer, et son honneur garder. Par Mahom dit le Roi d'Inde, de toutes les choses que jamais je vis voici la nompareille. Or je vous dirai comme il faut faut faire. Je veux que la belle Dame soit menée en la Mahomerie devant no Dieux, et que pour elle nous fassions tous prier qu'ils veuillent lui aider, et secourir et la maladie guerir. Ainsi que le Roi à dit la chose fut faite et la Dame au Temble fut menée mais tant plus la mettoit auprés de l'Image de Mahom, et de son autel, tant plus faisoit maniere de sa maladie

maladie aggraver & accroître, dont après que le Roi vit que nul mal ni relâche n'y avoit, il la fit amener en la chambre comme devant, où elle continua son entreprise sur ferme esperance de Valentin trouver, duquel je vous veux parler. Cetui chevalier Valentin d'ardent désir querant sa mie la belle Esclarmonde par le pays; chevaucha avec Pacolet qui onc ne le voulut abandonner. Or chevaucherent tant qu'ils arriverent en Esclardie où étoit la terre du Roi Trompart, lequel ainsi comme devant l'aidit, avoit sur le chevalet de Pacolet, la belle Esclarmonde emmenée, car il la trompa par ledit cheval de Pacolet, ils demanderent en cette Cité nouvelles du Roi Trompart; & on leur a raconté toute la maniere comme il avoit été tué & occis devant Inde la Majour, & comme Lucar son fils vouloit sa mort venger. Et pour ce faire il avoit assemblé quinze rois avec tous compagnons soldats, qui pour argent le vouloient suivre & en la guerre aller. Adonc parla Pacolet, qui bien savoit la langue du pays, & demanda à son hôte plus à plein des nouvelles & de l'état d'icelui Roi Lucar, & l'hôte lui conta comme il avoit fiancé & promis de prendre à femme la fille de Brandiffer; laquelle par avant avoit été mariée au Roi d'Antioche que par ledit Brandiffer avoit été déconfit, & mit à mort pour cette cause qu'il avoit laissé la loi & créance de Mahomet: de telles nouvelles ouyr fut Valentin émerveillé, & sur les fortunes du monde commença fort à penser à part lui, considerant les grands inconveniens & grands débats qui sont advenus & continuellement adviennent de jour en jour. Quand il eut un peu sur la chose avisé, il dit à son hôte. Hôte dites-moi, qu'est devenu une femme fort belle que le Roi Trompart menoit avec lui? par Mahom, dit l'hôte, nulle nouvelle n'en avons ouy pardeça. Or me dites, dit Valentin; où est pour le present le Roi Lucar, car j'ay grand courage d'aller prendre solde sous lui, pource que mon argent est failli, & d'autre part j'ai grand désir & volonté de la guerre suivre, Seigneur, dit l'hôte, le Roi Lucar est en Esclardie, & là le trouverez accompagné de cent mille Sarazins; car il attend Brandiffer qui en cetui lieu doit amener sa fille pour épouser. Quand Valentin entendit raconter toutes ces nouvelles il eut grande esperance de savoir nouvelles de la belle Dame Esclarmonde. Lors partit de cette Cité, & chevaucha vers Esclardie, feignant avoir désir du Roi Lucar servir; mais plus grandement au cœur lui touchoit la maniere comme il pourroit la belle Esclarmonde sa mie avoir en mariage.

Comme le roi Lucar en la belle & grande Cité d'Esclardie épousa & prit à femme la belle Rozemonde. Chapitre 39.

AInsi que le Roi Lucar puissamment accompagné en grand état étoit dedans Esclardie, Brandiffer arriva qui sa fille amenoit, & quand Lucar sçû les nouvelles, il sortit hors de la Ville en belle compagnie, pour aller à l'encontre. De voir Rozemonde fut le Roi Lucar fort réjoui, mais d'autant qu'il en étoit joyeux, la dame étoit en son cœur déplaisante, car de tous autres à lui elle vouloit mal & ne l'aimoit point, mais toûjours regrettoit Valentin: au Palais Royal fut la Dame menée, & convoyée de plusieurs rois Comtes, Barons, Chevaliers & devant l'Image de Mahomet fut à Lucar donnée & épousée or ne faut il point demander de l'état de la fête; de l'état qui alors fut fait tant en riches vêtemens & joyaux, service, & gens de toutes sortes & viandes, que de tous joyeux ébatemens fut parmi la ville d'Esclardie grande fête demenée. Et Valentin chevaucha sur les champs désirant à parvenir à son intention. Si advint ainsi qu'il arriva à l'entrée d'un bois qui étoit plaisant, il ouit la voix d'une plaisante Dame belle & gracieuse, laquelle un Sarrazin par force tenoit sous un arbre, & outre son courage d'elle vouloit faire son plaisir. Quand Valentin l'entendit, il dit à Pacolet: Ami chevauchons fort & faisons diligence; j'ai ouy une femme en ce bois qui hautement crie & mene un moult piteux déconfort il serons grand aumône de la secourir; Lors dit Pa-

colet, laissez la Dame, & tant ne vous entremetrez de son fait; car vous ne savez que c'est par avanture qu'elle le fait par feintise, & couverture, & vous en pourroit plutôt venir mal que bien, & vous pourroit-on dire que de leur débat n'avez que faire. Pacolet dit Valentin, vous parlez follement; car l'homme n'est pas noble ni vaillant de courage, qui ne maintienne les femmes, ni confort ne leur donne quand elle sont en nécessité, & vous dit que tous les nobles cœurs doivent pour les Dames leurs corps avanturer & leur honneur garder de toute leur puissance. Lors picqua des éperons, & entra au bois si aperçut la Dame que le Sarrazin tenoit. Sire, dit Valentin, laissez votre entreprise, car si la Dame voulez à votre gré avoir, il convient que contre mon corps le vôtre éprouviez, vous pourrez bien connoitre que de votre amour elle n'a cure, si la vous convient laisser, ou à moi avoir guerres Par Mahom, dit le Payen, de guerre je la vous octroye de bonne volonté. Mais je vous dit hautement, & vous fais à sçavoir que trés mal vous êtes icy venu & arrivé quand pour moi empêcher de mon bon plaisir parfaire, êtes ici arrivé sans nulle cause avoir. A ces mots laissa la Dame & monta sur son cheval, qui étoit auprès de lui attaché à un arbre, de son écu se couvrit, & a pris la lance, puis sont l'un l'autre éloignés, mais le noble et vaillant Chevalier Valentin vint de si grand courage contre le Sarrazin que parmi le corps le perça tout outre tant qu'à terre l'abbatit mort. Et quand il l'eut conquis alla vers la Pucelle, et lui dit: Mademoiselle, or êtes vous à cette heure de votre ennemi vengée, si vous prie que me veuilliés dire comme et en quelle maniere celui maudit homme en ce bois vous a pû amener. Hélas sire dit-elle, la verité je vous dirai. Sachez qu'au soir aux vêpres il s'en vint loger en l'hôtel de mon pere, et pour mieux faire de mon corps à sa volonté, et m'emmener en son plaisir; cette nuit il est allé à la chambre de mon Pere, l'a meurtri et tué faussement, puis il m'a ici amenée pour mon honneur ravir vituperable, et de laquelle chose votre haute prouesse et vaillance m'a aujourd'hui gardée et défendue, si pouvez de mon corps faire et accomplir votre bon plaisir; car comme Chevalier hardi et vaillant champion en danger de votre corps m'avez gagnée et conquise. Damoiselle, dit le vaillant Chevalier Valentin, par moi votre gentil corps n'aura dommage ni vilenie, retournez en votre maison, et pensez de bien faire et votre honneur garder. Lors Valentin laissa la Pucelle, et prit son chemin devers Esclardie; les gens du Sarrazin vinrent devers leur Maître, mais si tôt qu'ils le trouverent dessus l'herbe gissant mort, ils fraperent des éperons pour aller en Esclardie les nouvelles conter. Ils entrerent en la Cité, et allerent vers le Roi Lucar, bien tristes et dolents, puis lui ont dit. Haut et redouté sire, très mal va de notre fait; car notre Maître, le bon Maréchal que vous avez tant aimé et tenu, a été par les larrons en un bois tué presentement: le Roi fut dolent et à grande quantité de gens sortit hors des portes. Et qnand ils furent dehors ils virent venir Valentin et dirent au Roi. Sire, voyez ici celui qui votre Maréchal a meurtri et tué. Lors Valentin fut pris et tous ceux de sa compagnie, des Sarazins et furent fermement liez et en les batant et frappant par le commandement du Roi étroitement menez. Or étoit Rozemonde en cetui Château, laquelle connut incontinent Valentin, pour laquelle chose elle fut au cœur fort éprise par le grand amour dequoi elle l'aimoit s'en alla tantôt par devers le Roi, et lui dit: Hélas! sire gardez-vous bien de faire mourir cetui vaillant Chevalier, qui pour votre prisonnier a été icy amené; car je vous jure et promets que de tous les vaillans courages est le plus preux et hardi, il est souverain, et en doit l'excellence emporter, sire, dit elle cetui Chevalier Valentin est du Roi de France, qui par sa vaillance devant Antioche tua et déconfit l'horrible serpent, veuillez le garder cherement et en vos gages le retenir; car en ce monde il n'y a si victorieux homme, si vous le gardez, et s'il vous survenoit quelque gran-

de bataille par sa puissance vous auriez victoire et Seigneurie, Dame, dit le Roi, plusieurs foi j'ai ouy parler de sa prouesse, fort ai désiré le voir en ma Cour, puis apella Valentin et lui dit : Chevalier, n'ayez de mourir nulle doute ; car sçachez que dessus tous autres je vous veux aimer, cher tenir, et tous les vôtres soudoyer à mes gages mettre. Mais tant y a qu'il conviendra faire un message pour moi; c'est que vous alliez en Inde la majour et dire au Roi que je le défie, et que je suis tout prêt et apareillé de ma puissauce d'aller venger la mort du roi Trompart mon pere, lequel cruellement a fait mourir, et lui dirés que je le somme de venir vers moi par dedans mon Palais pardevant toute la Baronie la corde tout au tour du col, près et tout appareillé de telle mort recevoir; comme par l'assistance de tout mon conseil sera jugé et condamné. Et si ne veut venir vous lui dirés que dedans bref tems je l'irai voir, et visiterai à si grand compagnie qu'il ne lui demeurera Ville ni château ni forteresse que je ne fasse du tout exiler, et à terre abattre et si ne demeurera hommes ni femmes ni enfans en vie. Sire, dit Valentin le message bien suffisamment, tant que de moi serés content. Bien sçai que vous m'envoyez en lieu dangereux, et de fort grand peril plein, mais j'ai confiance en Jesus-Christ et en la glorieuse Vierge Marie qui de plusieurs dangers fort grands m'a gardé et deffendu, et mis dehors.

Comme le noble Chevalier Valentin partit d'Esclardie pour s'en aller en la grande & puissante Cité d'Inde la majour, porter la deffiance du puissant Roi Lucar. Chap. 48.

ET quand Rozemonde vit que Valentin étoit près d'aller en Inde la majour pour le Roi deffier, elle rentra en sa chambre & par une Damoiselle secretement manda querir Valentin, lequel bien volontiers vint devers elle & en grand reverence la salua. Chevalier, dit la Dame, vous soyez le bien venu; car dessus tout autre j'avois grand désir de vous voir: Dame dit Valentin la grande affection aviez de me voir aussi avois-je bien de vous, sachez que d... puis que je vous vis la chose est bien changée, car mon mari le roi d'Antioche est mort depuis mon département & que de nouveau êtes mariée à un autre. Or avant peu connoîtrez que pour l'amour de vous dedans Antioche je fut chargé de deshonneur & peril & en danger de perdre la vie. Il est vrai dit la Dame, de cela je me tiens coupable, car le grand amour que j'avois m'a fait la chose entreprendre ; mais sachez qu'aujourd'hui la chose que je vous fis vous sera bien recompensée Et combien que mon pere & ma mere m'ayent donné au Roy Lucar lequel est grand puissant & riche sur tous les autres. Sachez que mon cœur ne le pourroit aimer, non sans cause, car nonobstant sa richesse & son haut parentage, sachez que de tous autres il est le plus faux traitre, & si vous dites que depuis que dedans son Palais avés été, il est entré en si grande jalousie, qu'il ne peut durer ni de bon cœur vous regarder Et afin que plus honnêtement il se dépêche de vous, il vous envoye en Inde la Majour esperant que jamais n'en reviendrez car oncque de messager que par lui envoyé y fut, nul n'en retourna que le Roi d'Inde ne les fit tous mourir ; mais de son intention par moi sera fraudé, & sera déçu; car de cetui danger vous garderai, & vous dirai-je comme Franc Chevalier sçachez qu'il n'y a pas longtems que cetui Roi d'Inde me fit pour femme demander & qu'il soit vrai trop plus cherement je l'aimois que le Roi Lucar qui est traitre, & de laide face déplaisant à regarder & par mal gracieux peu courtois ; mais du vouloir de mon pere qui fut au mien contraire, je fus au Roi d'Inde refusée, & au Roi Lucar donnée.

Or est-il vrai que celui Roi d'Inde pour acointance d'amour m'envoya un anneau très-riche, lequel j'ai cherement gardé de tout mon cœur pour l'amour de lui & sachez que jamais à homme vivant ne le dirois, fors seulement à vous. Mais pour tant que j'ai vû la fausse volonté & malediction de Lucar lequel en Inde vous envoye pour avoir de vous délivrance je vous donnerai de toute ma puis-

sance confort & de tout peril vous garderai, & votre message parferez, & retournerés par deça comme hardi, preux & vaillant Chevalier & combien que je sai & connois bien de certain que de mon amour n'aurés que faire, si que vous êtes à une autre promis & donné, qui est plus belle&plus excellente Dame que je ne suis, si ne veux-je point oublier l'amour dequoi pour vous mon cœur fut ravi quand je vous vis devant Antioche, adonc quand par vous le felon serpent cruel & horrible fut conquis&vaincu,& pour les choses dessusdites à votre honneur accomplir & parfaire, je vous dirai que vous ferés. Quand vous serés devant le roi d'Inde arivé après la reverence faite & le salut donné par le Roi Lucar qui devers lui vous envoye sans longue parole de moi vous le saluerés comme mon loyal et secret ami, et lui dirés que bien que mon Pere me donna au Roi Lucar si n'ai-je pas mis en oubli son bon amour; mais j'ai ferme propos bonne volonté qu'une fois en ma vie le plus bref que faite se pourra devers lui me retirerai, et de moi pourra faire sa volonté et bon plaisir, et lui dirai que je trouverai la façon et maniere d'aller avec le Roi Lucar quand son ost menera en Inde, et alors il pourra bien s'il a en lui prouesse à sa volonté m'avoir, et m'emmener, et afin que le Roi d'Inde ne doute que pour peur vous dites ces paroles, vous lui porterés cet anneau, Dame, dit Valentin, du bon vouloir qu'avés de me secourir et donner legeance, je vous remercie et ne vous doutés du demeurant, car votre message ferai au plaisir de Dieu au Roi d'Inde, si bien que du brief en aurés nouvelles.

A ces mots prit congé Valentin de la Dame Rozemonde, et alla vers le Roi Lucar, qui pour le conduire lui bailla dix Mariniers, lesquels lui passerent un grand bras de mer qui est entre Esclardie et Inde. Et aussi monterent sur mer et eurent le vent si agréable et bon, qu'à midi partirent d'esclardie et le lendemain ils arriverent à un port, lequel est à une lieue près de la Cité d'Inde la Majour. Et en icelui lieu descendit Valentin, et tira son cheval dehors. Puis il monta dessus, & dit aux mariniers Seigneurs, or m'attendez icy tant que mon voyage soit fait; & mon message accompli. S'il plaît à Dieu pas ne ferai long séjour que briévement je retourne. Par Mahom, dit un marinier aux autres tout bas, jamais n'en retournerés si le diable ne vous rameine, car de cinquante messagers que le Roi d'Esclardie a envoyé; jamais un tout seul n'en revint, bien l'ouit Valentin qui nul semblant n'en fit, mais tout à part dit. Tel parle des affaires, qui ne sçait comme il en va. Ainsi prit le chemin, &ne demeura pas longuement qu'il arriva en Inde, car prés du port étoit. Et quand il eut un pont passé il cuida bien être dedans la Ville, mais premier qu'il y entre, il lui convient passer cinq portes, dont il fut émerveillé, & à par soi se print à considerer la fortification d'icelle place; estimant en jugeant en son entendement cette Ville être la plus forte place que jamais il eût vû; & quand il fut en la place du marché, vit une tour haute & belle sur laquelle y avoit une Croix, s'émerveilla fort Valentin, pour cause que bien sçavoit qu'en la loy payenne n'y avoit enseigne sans grande causes assises ni souffertes. En cette place trouva le noble Valentin un Sarrazin: auquel il demanda la cause&raison, pourquoi sur cette haute tour étoit une Croix assise. Ami, dit le payen, scachez que cette Tour que vous voyez-là, est nommée la Tour Saint Thomas&est la tour en laquelle il fut lapidé & mis à mort. Or est vrai que les Chrêtiens en l'honneur d'icelui qu'ils disent être saint en icelui lieu fut fondée une Eglise du congé & licence du Roi en laquelle Eglise y a un Patriarche & cent Chrêtiens lesquels en maniere de leur Loy tous les jours chantent leurs heures & font celebrer leur Messe en ce point ont souffert & enduré cette chose faite, car ils payent au roi d'Inde grand tribut par chacun an. Quand Valentin entendit qu'à cette tour y avoit Monastere & habitation de Chrêtiens pour l'honneur de Dieu&de Monseigneur Saint Thomas fut ému en dévotion d'aller le lieu visiter. Si descendit de son che-

val & entra dedans l'Eglise, puis demanda le maitre Patriarche qui la place gardoit, & les autres Chrêtiens gouvernoit, Valentin le salua honorablement & le Patriarche qui sage etoit & honnête son salut lui rendit, puis lui demanda ; Mon ami, de quelle nation êtes-vous? quelle créance tenez-vous? Jesus-Christ dit-il, Hélas; Sire dit le Patriarche, comme avez-vous pris la hardiesse de venir en cette part, car si le Roi d'Inde à de vous nouvelles, jamais n'en partirez que mourir ne vous fasse. Ami, dit Valentin, de cela n'ay z doute ; car je porte nouvelle & enseigne à lui par lesquelles n'aura nul courage ni volonté de mal contre moi penser ; mais d'une chose je vous prie, c'est que vous me déclariez comme en quelle maniere vo is demeurez en ce lieu, & comme êtes fondez. Certes, dit le Patriarche, nous sommes fondez en l'honneur de Dieu & de Monsieur S. Thomas Martyr, duquel nous avons le corps Saint en cette Eglise, & ne peuvent nuls Chrêtiens venir céans, s'ils ne sont comme Pelerins; mais telles gens y peuvent seurement venir pour cause que les offrandes oblations qu'ils donnent sont au Roi & outre plus nous convient payer chacun son tribut. Et lors Valentin demanda & requis voir le S. Corps glorieux & lui fut montré en grande reverence & solemnité. Valentin mit les genoux à terre : & dévôtement fit sa priere à Dieu & à Monsieur S. Thomas, aprés lesquelles choses ainsi faites il monta à cheval, & alla devers le Palais, auquel le Roi d'Inde faisoit sa résidence pour accomplir son message en prenant congé du bon Patriarche, il lui demanda si nulle nouvelle avoit ouy dire depuis peu de tems si nulle chrêtienne fut venue celle part. Par ma foi, dit le Patriarche, point n'en sçavons aucunes nouvelles, Valentin se partit & plus ne s'en enquist, car sans faire bruit secretement vouloit trouver façon d'avoir nouvelle de la belle Esclarmonde. Or ne demeura pas longuement qu'il arriva devant la porte du Palais, & fit son message en la maniere qu'entendez cy après déclarez.

Comme Valentin fit son message au Roi d'Inde, de par le Roi Lucar, & de la reponse que lui fut faite. Chap. 41.

Après que le noble Valentin fut devant le Palais du Roi d'Inde & qu'il fut bas du cheval descendu, de cœur hardi & preux sans doute ni crainte s'en alla tantôt vers le Roi, lequel étoit en une salle richement tendue & accompagné de trois Rois forts & puissans; & aussi de plusieurs Barons & Chevaliers, & ainsi que Valentin entra en la salle le Roi le regarda fierement, & bien se douta qu'il étoit au Roi Lucar, & lui dit tout haut. Par Mahom, le diable vous a bien si-tôt fait venir par deça, n'êtes-vous pas au roi Lucar servant, & de ses gens? ne me celez point. Sire, dit Valentin, ja par moi ne vous sera la verité celée, & sachez que de par lui je vous apporte nouvelle dont vous serez au cœur déplaisant, & d'autre part je vous apporte certains enseignemens de la belle Rozemonde, dont vous serez joyeux & de moi content. Messager dit le roi, je te fais à savoir qu'en dépit du Roi Lucar qui tant est orgueilleux & fier, j'étois déliberé de vous faire prendre & mettre à mort, mais pour l'amour de la Dame de qui m'avez parlé, n'aurez mal ni vilenie non plus que mon corps s'il étoit ainsi qu'enseignes d'elles me sachiez dire ou montrer : Sire, dit Valentin, cela ferai-je bien & vous dirai mon signe en telle maniere que d'un seul mot ne mentirai pour vivre ni mourir. Il est verité certaine que je suis au Roy Lucar, lequel m'envoye devers vous par moi vous mande, que pour vengeance & tribulation de la mort de son pere le Roi Trompart, vous rendre, & lui satisfaire, vous alliez en Esclardie vous rendre en son Palais tout nud & la corde au col comme un larron traitre, & meurtrier public, & en cet état veux & vous mande que devant sa royale Majesté en la présence de tous les Barons & Chevaliers de sa cour, comme homme coupable, vous rendiez prêt de telle mort souffrir, comme par son conseil sera deliberé & jugé. Et ce de telle chose vous n'êtes content, & me voulez refu-

ser comme un Messager commis & par lui envoyé vous deffie, & fais à savoir que dedans bref espace de tems viendra votre pays courir & votre terre, telle est son intention, & a voué & juré au Dieu Jupin & Mahom, que toute votre terre ne demeurera ja Cité, Ville, Château, ne Bourgs, & Village qui ne soient tous mis en feu & par terre ruez, hommes femmes & enfans boutez & mis à l'épée, si que vous pourrez bien connoitre que de malheur vous fistes mourir le roi Trompart, lequel étoit son propre pere naturel: Messager dit le roi d'Inde mout bien je t'ai ouy & entendu, sachez que peu de compte je tiens des messages du roi Lucas & de son orgueilleuse deffiance; car on dit communément, que tel menace que a plus grande peur, & pour réponse faire sur cette matiere je ferai faire une lettre que vous porterez devers lui: & és lettres sera contenu comme j'ai été déffié, & de par lui au regard de votre message accompli, & parfait avez votre message. Et lui manderai la bonne volonté que j'ai de lui, & de toute sa puissance recevoir toutes les fois qu'il voudra courir sur ma terre, mais du surplus cesse de ton entreprise, c'est à sçavoir la belle rozemonde, car entr'autres choses j'ai désir bien grand d'en avoir nouvelles. Sire, dit le Chevalier Valenrin, sur le fait de la Dame de par elle je vous salue comme son parfait secret, loyal ami, & vous mande qu'elle est de nouveau mariée & donnée au roi Lucar, mais sçachez que c'est contre son courage & outre sa volonté, car oncques n'aima ne jamais n'aimera le roi Lucar, & si c'est la franche Dame qui a tant de beauté de corps, au cœur si frappée & touchée de votre amour, que jamais elle n'aura autre que vous, s'il est ainsi que la veuilliez recevoir pour Dame. Pour venir à fin de votre entreprise, elle m'a dit qu'elle viendra par deça en la compagnie du roy Lucar son mary, quand Esclardie partira pour s'en venir contre nous. Et par ainsi pouvez de leger trouver la maniere de la belle prendre & emmener à votre volonté & plaisir. Par Mahom dit le roy d'Inde, bien me plaise les nouvelles & mout en suis joyeux. Mais que la chose soit telle comme l'avez devisez. Sire, dit le noble Valentin, si la chose est vraye ou fausse je n'en sçaurois rien dire; mais pour certains signes & enseignes veritables, voici l'anneau qui par vous lui fut donné.

Et nonobstant que femmes soient de leger courage & peu arrêtées en leurs propos, si me semble bien que sur tous autres désire votre amour, & que son entreprise n'est pas chose feinte. Mon ami, dit le roi d'Inde, qui ledit anneau connut, de ta venue suis moult joyeux or va boire & manger & prendre ton repos; cependant que je ferai écrire une lettre que tu porteras au roy Lucar pour répondre de ta deffiance. Valentin par le commandement du roi d'Inde fut à cette heure de plusieurs Chevaliers hautement festoyé, & noblement accompagné, A plusieurs demanda ouvertement la Dame Esclarmonde, en requerant s'il étoit nouvelles que aucune femme Chrétienne fût en cette contrée, on lui répondit que non, si ce retint sans plus en parler.

Or vint le roi d'Inde, qui les lettres lui donna, Valentin les reçu qui prit congé de lui, & bien joyeux partit de ce lieu. Hélas! il ne savoit que sa mie la Dame Esclarmonde fut en ce païs si près de lui, laquelle dame par la cité piteusement pour lui vivoit, priant notre Seigneur que de ce lieu lui plût la délivrer, & lui donner de son ami nouvelles. Or aproche le tems qu'ele le trouvera, mais premier souffrira ce généreux chevalier Valentin de diverses & piteuses avantures, lesquelles cy-après vous seront racontez.

Comme le Chevalier Valentin retourna à la Cité d'Esclardie & de la réponse qu'il eut du roy d'Inde la Majour.

Chapitre 41.

GRand joye & grande liesse eut Valentin de partir d'Inde la Majour & d'être hors des mains du felon roy d'Inde, qui tant de messagers avoit fait mourir, il monta à cheval & bientôt arriva au port où les mariniers étoient qui mout furent ébahis de sa venue, & pensoient à par eux que son message n'a-

voit pas fait, Seigneurs dit Valentin retournons en Esclardie, car j'ai accompli mon entreprise dont j'en dois bien Dieu louer. Par ma foi, dit l'un des hommes, nous sommes tous émerveillez; car oncques jours de notre vie n'en vîmes un retourner.

Ami, dit Valentin, à qui Dieu veut aider nul ne lui peut nuire. A ces mots monta sur mer & tant nagerent qu'en peu de tems ils arriverent en Esclardie, Valentin ne fit nul sejour que bien-tôt bas du cheval fut descendu, il monta au Palais, & trouva le roi Lucar accompagné du roi Brandiffer, & de quatorze puissants, & forts Amiraux, qui tous étoient venus en Esclardie pour le Roi Lucar secourir contre le roi d'Inde: du retour de Valentin furent tous émerveillez, & entre tous le traitre roi Lucar: car jamais ne pensoit qu'il retourneroit en vie, il fit venir Valentin devant tous les Barons, & lui dit: ami, contez-moi les nouvelles & me dites si le roi d'Inde viendra devers moi ou non, & en l'état que je lui ai mandé. Sire, dit Valentin, à ce n'ayez attente ni fiance, car ne prise vous ne les vôtres un fêtu, il est fier & orgueilleux, sçachez que si vous avez volonté d'aller par de là encore a-t'il plusgrand moyen de vous recevoir afin que vous ne fassiez doute que mon message n'ai fait déception, je vous presente ses lettres lesquelles il vous envoye, & pourrez connoître son courage & sa volonté. Le roy Lucar les reçu devant toute l'assistance, & hautement les fit lire, & doncque trouverent la chose qui étoit telle que Valentin lui disoit, & quand le roi Brandiffer entendit la réponse du roi d'Inde, pource qu'il connut & apperçût son fier courage, il jura Mahom & Apolin que jamais en son pays ne retourneroit que mort ou vif le roi d'Inde auroit conquis. Lors fit sans nul séjour armer ses gens, & mettre en bon point sans plus longue attente. Le lendemain au matin les deux cens mille Sarazins monterent sur la mer. Quand la Dame Rozemonde entendit qu'ils alloient en Inde la Majour, fort pria le roi Lucar son mari que sur mer avec lui montât & devant Inde la menât dont depuis s'en repentit. Or furent sur la mer maintes barques & galeres de tous vivres garnies, le vent fut si bon pour aller qu'un peu d'espace arriverent au port, & quand ils furent-là descendirent à terre pour leur ôt asseoir, lequel ont assis sur une riviere près la Cité d'Inde; parmi la Ville sortit le bruit & sçûrent les nouvelles que leurs ennemis étoient arrivez, les ponts furent tantôt levez: & les barrieres & portes fermés & chacun court aux carneaux pour voir l'armée, & le roi monta dessus une haute Tour pour voir ses ennemis, & du grand peuple qu'il vit il en fut émerveillé, par Jupin, dit-il, ici aura affaire mais tant me conforte que pour deux ans entiers je suis fourni de vivres, il avisa sur la riviere plusieurs tentes & pavillons entre lesquels il y en avoit trois entre les autres mout excellent & richement ornez, & pannonceaux volans de drap d'or & d'argent & de soye environnez d'écussons, bannieres & estendarts arrivoient de divers & plusieurs manieres le Roi d'Inde pour avoir certaines connoissances à qui telles armes étoient, appella un Heros lequel en armes bien se connoissoit, puis lui montra les lettres & lui demanda qui elles étoient. Sire, dit le Heros, le premier pavillon que vous voyez si clairement luisans & richement fait, c'est celui de Brandiffer qui est un roi mout riche, le second que vous voyez aprés est à Lucar notre ennemi mortel fils du roi Trompart que vous fistes mourir. Et le tiers que vous voyez tout au plus bas est le chef des Dames & Seigneurs que je vous ai montrez & nommez. Quand le roi d'Inde entendit qu'en celui ost y avoit Dames, bien se pensa que la Dame Rozemonde y étoit, adonc le cœur lui prit à soussrire de la grand joye & liesse il doubla force & hardiesse, en disant à part lui, pas n'est tems de dormir qui veut belle Dame avoir il se doit mettre à l'aventure, & corps & bien, & n'est pas celui digne de la belle Dame avoir qui ne veut mettre peine de la conquerir. Pour cette chose il fit armer tous ses gens, & en mout grande puissance sorti hors de la Cité

dessus ses ennemis lesquels à peine eurent l'espace d'eux mettre en ordonnance, & eux armer; car ils ne pensoient pas que le roi d'Inde sortit si tôt sur eux, mais les amours le menoient que sans grande déliberation maintes choses entreprendre se font. Lors fut l'assaut mout grand, & le combat fort âpre. Quand le roy d'Inde vit que Brandiffer étoit mêlé parmi la bataille pour ses gens conduire & ralier, il laissa la compagnie, en grand diligence chevaucha vers le pavillon des Dames bien le vit venir rozemonde, & armures, le connut, si sortit hors de la tente toute seule, & s'en alla courant devers lui. Lors le roi d'Inde qui son ardent désir aperçut frapa des éperons, & alla vers la Dame, & sans faire séjour incontinent sur son cheval monta & fut la Dame tantôt montée comme celle qui leger étoit & bonne volonté avoit de la chose accomplir, & après qu'elle fut montée elle dit au roi d'Inde mon ami parfait, & cheri, vous soyez le bien venu, car vous êtes celui qui tant je désirois, & que de longtems j'ai attendu, & combien que depuis le tems que demander vous me fistes, mon pere m'a mariée & toutes fois a été contre ma volonté & contre mon courage; car jamais ne hays tant homme que je fais le roy Lucar à qui je suis, mais or peut-il seulement dire que de moi il a eu tout le plaisir qu'il y aura jamais, puis que Dieu m'a donnée la grace que vous ai trouvé, jamais autre ne requiers avoir, du tout est ma volonté amoureuse acomplie & parfaite Dame dit le roy, de ce ne vous doutez, car jamais ne vous fais faute, & si vous avez juré que devant trois jours je vous ferai reine d'Inde la majour. en disant ces paroles le roy d'Inde chevaucha qui la plaisante Dame emporta sur le courant détrier. Lors les gardes & chambrieres du Pavillon en grand effroi menant allerent devers le roi Lucar, & lui dirent, Sire mauvaises nouvelles y a, car aujourd'huy avez fait perte trop grande vilaine, car votre ennemi le roy d'Inde a emporté sur son cheval la plaisante Rozemonde, & presentement l'a dérobée & ravie, pource faites vos gens après lui aller pour garder l'honneur de la Dame. Or vous taisez, dit le roi Lucar, & plus avant n'en parlez; car qui mauvaise femme tient, & il la perd, petit en doit être dolent. Ainsi répondit le roi Lucar, qui le cœur avoit triste & dolent, non pas sans cause Puis alla vers le roi Brandiffer, & lui dit en telle façon; Sire bien dois avoir de votre fille petite joye, quand elle s'est acordée de suivre mon ennemi pour moi laisser donner un vituperable blâme. Beau fils, dit Brandiffer, ne soyez contre moi malcontent; car aujourd'hui je vous vengerai du traître, qui ma fille a emmenée. Adonc le roy Brandiffer frapa des éperons pour courir après le roi d'Inde, & avec lui grande compagnie de gens pour recouvrer la reine Rozemonde, pour l'amour de Lucar & de tous les autres y, fut Valentin lequel voulut montrer au besoin que tous chevaliers doivent leur prouesse éprouver, si frapa des éperons, & dit à Pacolet, il est tems de jouer de ton art; & de ta science montrer. Alors Pacolet fit un tel sort qu'il fut avis au roi d'Inde, que devant son cheval étoit un champ plein de bruit fort épais, & une grosse riviere; & eut si grande peur d'être pris qu'il fit bas la Dame descendre pour plus legerement fuir & quand la reine fut à terre, elle cuida trouver façon de soi sauver après ledit roi; mais Valentin fut après, qui lui écria, Dame, demeurez, il vous convient avec moi venir car de longtems m'avez promis que votre amour j'aurois. Ha! Valentin, bien peu vous dois aimer & tenir cher, quand d'amour je vous requis par vous fus éconduite, si a été bien force d'autre que vous trouver, & pourchasser; mais puis que tant fortune m'est contraire que j'ai failly à mon entreprise, je me rends à votre mercy comme votre pauvre sujette à jamais servante, s'il est ainsi que par votre moyen je puisse ma paix faire vers le roi Lucar. Dame, dit Valentin, je ferai mon devoir si bien que vous connoîtrez que bien vous ai servi. Lors la mena devers Lucar, & lui dit: Sire, voyez la noble Rozemonde votre femme

me, laquelle est dolente, de douleurs accablée par la force & violence que lui a cuidé faire le déloyal Roy d'Inde Ha ! sire, dit la Dame, il vous a dit verité; car ainsi comme la bataille commença, je le vis venir devers moi, si pensai que c'étoit aucuns de vos Barons, qui pour moi secourir accourut, si allai contre lui esperant me sauver, & sans m'enquerir de rien, sur son cheval me monta; mais las! Sire, j'ai connu bien-tôt sa mauvaise volonté, & apperçus bien que j'étois trahis. Lors le pris par les crins, & la face lui égratignai, tellement que force lui fut de me laisser à terre descendre, & par ainsi à l'aide d'icelui Chevalier me suis de lui sauvée & échapée. Dame, dit Lucar, vous y avez bien ouvré & n'en convient plus parler pour l'heure presente, car nous avons l'assaut de nos ennemis, qui trop nous donne affaire. Ainsi laissa la Dame sans autre réponse, & s'en retourna en la bataille. Et à cette heure retournerent ceux de Inde en la cité, lesquels plusieurs vaillans champions avoient perdu; mais sur toutes les pertes, le roi d'Inde plaignoit la perte de Rozemonde. Hélas ! Dame, dit-il, j'ai bien à mon entreprise failli : mais m'aide Mahom, je connois que j'ai été enchanté, car il me sembloit que devant moi trouvois bois & riviere courantes; mais aussi tôt que je vous eu mise bas, je ne vis sinon beau chemin & plein. Grand honneur eut Valentin, & de chacun fut prisé & loué dequoi il avoit la belle Rozemonde délivrée & recouvrée du roi d'Inde elle aussi lui montra beau signe que pour cette chose fort l'aimoit & de bon cœur: mais de quelque signe d'amour qu'elle lui montrât dessus tous le haïssoit & vouloit mal; car bien eût voulut que la chose fut autrement faite : mais non pourtant de cette faute premier ne se tint pas contente; mais tant veilla & laboura que son intention mit à fin, & sa volonté à execution.

Comme le Roi Pepin étant avec le roi d'Inde, eut connoissance de la belle Esclarmonde.

Chapitre 55.

JE vous veux parler & faire mention de la belle Esclarmonde, laquelle ainsi que devant vous avez ouy racompter qu'elle étoit au Palais du Roi d'Inde contrefaisant la folle : Or avoit le Roi de coûtume que des viandes qu'il mangeoit en envoyoit à la belle Esclarmonde si advint qu'un jour il apella le Roi Pepin, & lui bailla la viande que devant lui étoit, & aprés lui dit. Allez en la chambre où il y a une fenêtre, & là trouverez une folle pauvrement atournée, de par moi portez-lui cecy. Pepin prit la viande & à la Dame la porta; mais quand il la vit si pauvrement apointée. Il en eut grand pitié, & lui commença à dire: Amie, Jesus qui pour nous souffrit mort & Passion vous veuille aider Hélas! ayez fiance en sa loi, & le servez de bon cœur. & si ainsi le faites, sçachez certainement que de votre douleur aurez allegeance. Mais qu'en lui fermement croyez & prenez le saint Sacrement de Baptême. Quand la Dame entendit que de Dieu il parloit, elle s'aprocha de lui & dit : ami, de moi ne vous doutez.

Mais dites-moi si vous êtes Chrêtien ou si par feintise dites ces paroles. Dame dit Pepin je suis vrai Chrêtien & suis du pays de france venu & nourri. Adonc dit la Dame en souriant, vous devez bien connoître le bon Roi Pepin, & aussi son neveu Valentin. Il est vrai dit Pepin, & si connois bien son frere Orson, leur pere l'Empereur de Grece, & Bellissant leur mere, & les douze Pairs de France. Et quand la Dame l'ouit elle se prit à pleurer, & dit : hélas! ami, pourrois-je avoir fiance en vous? amie dit Pepin, autant qu'à votre propre pere de ce qu'il vous plaira dire : car jamais par moi ne serez accusée. Ami, dit la Dame, sachez de vrai que je contrefais la folle & la malade mais autant suis femme sage que je fus oncques, car je suis chrêtienne & le noble Valentin avois pour époux, mais par le faux traître de roi Trompart, je lui fus tollue. Lors la Dame lui conta tout le fait, & la maniere de son état, & comme elle avoit été prise, & pourquoi elle faisoit la malade: & quand Pepin eut ouy la piteuse avanture

la dame fort piteusement se prit à pleurer, puis en considerant les fortunes qui viennent sur les créatures en jettant grosses larmes, dit. Ha vrai Dieu toutpuissant, qu'est-ce des tenebres de ce monde? or vois-je cette pauvre dolente pour sa loyauté tenir être miserablement atournée en grande patience user ses jours. Hélas! Valentin, mon neveu, à cette fois ne faut pas demander si pour l'amour de la belle êtes & avez été depuis en patience langoureuse & en grand souci. Or plût à Dieu qu'à cette heure vous sçûssiez comme j'ai trouvé celle qui pour votre cœur languit. Et aprés ces paroles il regarda la Dame en disant : Amie, je sçai certainement qui vous êtes, & vous ne savez qui je suis, mais puis que tant en moi avez eu de fiance, & que votre secret m'avez dit, je vous veux dire qui je suis Sachez que tel que me voyés je suis Pepin le Roi de France, à qui fortune a été tant contre qu'elle m'a fait trébucher en telle servitude & nécessité que me pouvez voir, or je sçai bien que mon neveu Valentin en grand travail de son corps continuellement vous cherche; mais s'il plaît à Dieu de brief aure de vos nouvelles, & en joye & soulas vous assemblerez.

A ces mots se pâma la Dame, & pepin la laissa pour aller vers le Roi d'Inde, lequel étoit à table. Or parlerai de Brandiffer & de Lucar, qui les douze Pairs de France & Henry emmenoient prisonniers.

Comme Brandiffer emmena au Château fort des douze Pairs de France & les Prisonniers.

Chapitre 64.

ADonc Brandiffert amena au Château fort les douze Pairs de France & Hauffroi où il trouva sa fille Galatie que tant il aimoit, & lui conta la maniere de l'entreprise, puis fit les prisonniers dévaler au plus bas d'une profonde prison où étoit l'Empereur de Grece & le verd Chevalier, si avoit mis Hauffroi avec eux. Mout fut dolent Henry quand il n'osa dire à Brandiffer son courage, mais il fut le premier dévalé és prisons, & après fut jetté le Duc Milon d'Angler qui chut sur Hauffroi, dont il se complaignoit fort pource que blessé en fut. Taisez-vous, dit Milon d'angler, & vous tirez plus bas, car d'autre y en a à qui il convient faire place Bien entendit Hauffroy Milon d'Angler, si lui demanda d'où il venoit, & qui l'avoit amené; mais vous, dit Milon, car je vous avois laissé dedans Angorie. Ha! dit le traître, à un détour je fus l'autre jour pris & ici amené, & ainsi furent les Seigneurs en prison mis. Quand Hauffroy sçût que Pepin n'y étoit point, il fit semblant d'en être bien joyeux; mais il eût voulu qu'il eût là été par le col pendu. Or sont les douze Pairs de France en l'orde & obscure prison, là où ils se sont connus les uns les autres, ils ne faut pas demander les gemissemens qu'ils firent car nul n'y étoit qui n'esperât la mort plutôt que la vie fors Orson qui les reconfortoit, disant: Seigneurs, prenons en patience, il plait à Dieu qu'ainsi soit, & qu'en cette façon prenions cette penitence, & pourtant ne faut-il pas tant se déconforter, mais avoir fiance en Dieu & en nos bons amis, c'est mon frere Valentin & Pacolet, qui bien sait jouer de son art. Ainsi parla Orson, mais il ne savoit pas que le Château fût si fort, & que par enchantement ne pût être pris. Après que Brandiffert eut fait emprisonner les Seigneurs il appella Galatie & lui dit: Ma fille, je veux aller en Falisée pour mon ost assembler, & là je dois trouver le Roi d'Inde & le Roi Lucar, lesquels viennent avec moi en Angorie, que les François tiennent, pourtant gouvernez-vous bien; & sur tout vous gardiez les prisonniers. Pere, dit la Pucelle, de moi n'ayez doute des prisoniers; car vous n'en aurez que bonnes nouvelles. Ainsi partit Brandiffer du château fort, & va à Falisée où il assembla son armée. Là vint le Roi Lucar à grande puissance comme avoit promis; mais le roi d'Inde y envoya seulement ses gens; car sa femme étoit malade tellement qu'elle mourut au bout de neuf jours, & tel deuil en prit le Roi qu'au lit se coucha, & fut douze jours sans parler, dequoi pas ne déplût à Lucar, car depuis qu'il lui ôta sa femme, il ne l'aima: ainsi que

avez ouy plus au long reciter.

Comme Brandiffert après qu'il eut assemblé tous ses gens à Falisée il monta sur la mer pour aller en Angorie contre les Chrêtiens.

Chapitre 63.

BRandiffer accompagné du Roi d'Inde, & Lucar avec leurs gens monterent en mer pour aller en Angorie auquel lieu arriverent en peu de tems, & ceux qui les virent venir l'allerent dire à Valentin qui la Cité gardoit attendans la venue du Roi Pepin, & les douze Pairs de France. Hélas! il ne savoit pas comme il alloit, quand il vit les tentes et pavillons levez en tout Angorie pitensement regreta Pepin, puis fit venir pacolet, et lui dit ami il va mal de notre fait quand je ne puis savoir du Roi nouvelles. Or laissez moi faire, dit Pacolet, car tantôt en aurons nouvelles sans autre chose dire, le lendemain au matin il partit d'Angorie & s'en alla parmi l'ost des Payens jusqu'à a tente du Roi Lucar. Et quand Lucar le vit il lui demanda ami, où est votre Maître, que autrefois serviez. Ha sire, dit Pacolet, il est mort pieça, et suis seul demeuré je voudrois bien trouver maitre. Valet, dit Lucar, bien vous veux retenir et guerdonner si bien me servez. Ouy dit Pacolet, je ne demande autre chose. Par quoi demeura au service de Lucar, mais mal le servit, et fut mal guerdonné. Quand il fut nuit, il fit un enchantement qu'il endormit Lucar, et sur un cheval le monta et sans l'éveiller le mena en Angorie dedans le Palais. Valentin fut joyeux quand il vit Lucar. Or fut-il monté en la salle devant un feu et à cette heure faillit le sort; et s'est Lucar éveillé bien effrayé de se trouver là, et Pacolet qui fut mal avisé se mit devant lui, et lui dit. Beau maître, je suis votre valet, que vous plait il commander. Lors connut-il qu'il étoit trahi, et prit un coûteau pointu et tellement en frappa Pacolet qu'à terre tomba mort.

Il ne faut pas demander le deuil que Valentin mena. Alors dit Valentin, or êtes-vous fini, je puis bien dire que tel ami n'aurai jamais, or suis je de tous points dolent, et seul en tristesse demeuré, loing de tous mes amis & auprés de mes ennemis. Hélas! noble roi Pepin pourquoi ne venés-vous pas? car votre longue demeurée vous portera grand dommage. ha! faux Lucar tu as occis celui qui étoit mon esperance tu l'acheteras cher. Par Mahom, dit Lucar, et rien plus me chaut, puisque de celui qui faussement me trahit je suis vengé. Adonc Valentin fut vers Pacolet et prit ses tablettes qui étoient en son sein lesquelles étoient tous les secrets de son art, et lui avoit pieça dit Pacolet que quand il seroit mort, si après lui demeuroit qu'il prit les tablettes, que la science y étoit écrite par laquelle il savoit jouer de son sort, & ainsi le fit Valentin, & les tablettes prit, que depuis lui furent bon métier. A cette heure voulut Valentin que Lucar fut mort jugé, mais par les Seigneurs qui avec lui étoient fut advisé qu'en une tour seroit mis & sûrement gardé afin que s'il advenoit que de notre parti aucun noble prisonnier fut pris par les payens que de Lucar pût être racheté. Le conseil plût à tous, & ainsi fut aprouvé, & quand Lucar fut en prison, Valentin fit enterrer le corps de Pacolet qui des grands & petits fut pleuré & plaint.

Comme Brandiffert sçût que le Roi Lucar étoit en Angorie, & comme il manda à Valentin pour faire l'apointement de le racheter.

Chapitre 54.

LE lendemain fut grand bruit parmi l'ost des payens pour Lucar qu'ils avoient perdu dessus tous les autres grand deuil, emmena Brandiffert, & ainsi qu'on le demandoit arriva un exprés qui dit qu'il étoit en Angorie, & qu'il avoit tué Pacolet. Joyeux fut Brandiffert de la mort de Pacolet, & au cœur dolent du Prince Lucar, si appella un Messager qui sçavoit parler François & lui dit: dis à Valentin de par moi, que s'il veut rendre Lucar je lui rendrai le Roi Pepin, ou l'Empereur de Grece, ou Orson son frere, ou l'un des douze Pairs de France ou Hauffroy ou Henri ou le verd Chevalier, lequel il aimera le mieux. Sire, dit le Messager, volontiers ferai votre message. Adonc il se partit, & va vers Angorie.

rie,qui assés prés étoit de-là,on lui ouvrit les portes pource qu'il étoit messager, & quand il fut entré il dit qu'il vouloit parler à Valentin,& on lui amena, & quand il fut devant lui il le salua, puis fit son message ainsi que Brandiffer lui avoit commandé: Valentin fut fort émervellié: & dit au Messager comme se peut-il faire que Brandiffer tienne en ses prisons tant de si vaillans Seigneurs, ni comme les peut-il avoir pris. Sire, dit le Messager, je vous dirai comment. Vrai est que le Roi Pepin n'agueres accompagné des douze pairs de France,dont Orson & Henry allerent en Jerusalem en habits de Pelerins pour le saint Sepulchre visiter. Si vinrent les nouvelles à Brandiffer,desquelles fut joyeux,& telle puissance y mena qu'en peu de tems dedans Jerusalem furent tous pris, & on les a au Château fort amenez qui de toute sa Terre est la plus forte place. Si me veuillez donner brieve réponse si le change voulez faire deLucar contre l'un de vos bons amis. Messager, dit Valentin,tantôt aurés réponse lors entra en une salle,& fit venir tous Seigneurs, & leur dit amis il est vrai que pour rendreLucar je puis des prisons de Brandiffer délivrer mon pere ou mon frere ou mon oncle le Roi Pepin qui sont mes trois principaux,si me conseillez lequel dois je demander? Sire dirent lesBarons, ici ne vaut rien le songer;car vous sçavez que nul ne peut être tant tenu comme à Pere & à mere.& par droite raison & naturel amour devez votre pere demander, Seigneurs, dit Valentin,vous parlez sagement:mais sauf votre révérence,je suis déliberé de faire autrement pour parler à cette chosejustement&selon la voye d'équité,vous savez tous que ma mere Bellissant avec mon perefut à grand tort honte vilainement de son pays bannie, & en telle nécassité & peril en la forest d'Orleans m'enfanta,que j'eusse été de bête sauvage dévoré.si n'eût été mon oncle le Roi Pepin,par qui je fut trouvé & lequel m'a fait nourir,& élever sans me connoitre, en telle maniere que Chevalier m'a fait, & tous les biens que j'ai sont de par lui venus,ne jamais de mon pere je n'eût un seul confort ni secours en ma tribulation, pource je veux sur tous autres le Roi Pepin qui tant de biens m'a fait sans sçavoir qui j'étois soit pour le roi Lucar délivré &que mon pere demeure:puis s'il plaîtàDieu tant ferons que nous aurons mon pere &aussi tous les autres. Quand les Barons ouirent le sens & les paroles de Valentin s'émerveillerent tous de sa prudence, & disoient de commun accord,que sagement il parloit & s'acorderent à sa volonté,pource qu'elle étoit raisonnable. LorsValentin dit au Messager: Ami tu retourneras vers le roiBrandiffert.& lui diras la réponse que je lui fais: c'est que je lui rendrai le Roi Lucar par tel convenent qu'il me délivrera le Roi Pepin de France,carpour l'échange deLucar autre neveut avoir. Adonc partit le messager,& à Brandiffer fit la réponse telle que Valentin, lui avoit donnée. Par Mahom,dit Brandiffer toûjours les plus puissans sont les premiers honorez, mais puisque cetui demande je lui rendrai.

Comme Milon d'Angler qui étoit nommé Roi de France pour sauver Pepin fut delivré des prisons de Brandiffer en échange de Lucar.

Chapitre 95.

ET quand le roi Brandiffer sçut que pour change de Lucar, Valentin vouloit avoir le noble roi de France il manda messagers au Château fort vers sa fille Galatie qu'elle donne le Roi ne France tout seul. Les Messagers entrerent en mer,& tant nagerent qu'en peu de tems ils furent arrivés au Château & sont allés vers la belle Galatie, & lui ont conté comme pour échange de Lucar que les Chrêtiens ont pris, ils sont venus de par le Roi Brandiffer querir le Roi de France, & quand la fille l'entendit elle fut tantôt prête de faire la volonté de son Pere. Si apella le chartier& l'envoya aux prisons demander le très-noble Roi de France & lui venu à l'huis de la chartre:il s'écria haut. Or ça vienne le bon Roi de France, car délivrer me le faut: & quand Milon d'Angler entendit le chartier,il répondit doucement. Hélas ami, je suis icy, pourquoi m'apelle-tu si mourir me convient pré-

mier, je prie Dieu que de moi veuille avoir pitié, car pour sa sainte foi soutenir, je veux de bon coeur mon corps à mort donner. Sire dit le Chartier n'ayés doute, car délivré serés par échanche d'un Roi payenque ceux de votre loi tiennent. Et quand Henry entendit les paroles, il se repentit dont il avoit conduit le Roi son Pere, qu'il ne s'étoit fait Roi de France quand il en fut requis: mais le déloyal enfant qui savoit la trahison ne pensoit pas que son pere dût échaper, mais bien connut sa malheureuse volonté quand il vit que par tel moyen le Duc Milon étoit délivré, lequel en pleurant des autres Barons prit congé.

Hélas! dit l'Empereur; salués-moi sur tous mon enfant Valentin, & moi aussi dit Orson & à lui me recommandés: & lui dites comme nous sommes en miserable détresse & en grand pauvreté, & si par lui n'avons secours de brief nous conviendra nos jours finir: Seigneurs dit Milon, prenés en vous reconfort; car s'il plait à Jesus jamais en France ne retournerai que ne soyés délivrés. Adonc partit de la prison & tous les autres demeurerent pleurant tendrement. Et alors comme sage & bien apris s'en alla devers la bonne & plaisante Galatie d'elle prit congé en grande reverence. La Dame si fut douce & courtoise, & à son Dieu Mahom le recommanda, ainsi partit le Duc Milon, & les Messagers qui l'étoient venu querir le menerent au port, puis se mirent sur mer & en bien peu de tems arriverent en l'ost de Brandiffert. Et quand Brandiffert le vit il lui dit, franc Roi, bien puissiez être venu, savés-vous pourquoi je vous ai mandé, allés avec mes gens qui vous ont amené jusques en la Cité d'Angorie, & dirés à Valentin, que pour le change de vous il me rende Lucar, comme appointé avons. Sire, dit le Duc Milon d'Angler, ainsi le veux-je faire, & telle loyauté vous tenir que si pour moi Lucar ne vous est delivré, je m'en viendrai rendre à vous, & pourrés de mon corps faire comme devant. Par Mahom dit Brandiffert, vous parlés royalement & plus rien ne vous demande. Or allés, que Mahom vous veuille conduire. Ainsi partit Milon d'angler & ceux qui le menoient, si arriverent en Angorie, & entrerent dedans sans nulle refus, & s'en allerent au Palais où ils trouverent Valentin, & lors lui & le Duc d'Angler doucement s'embrasserent. & parla le Duc Milon un petit en secret, puis à conté l'entreprise, comme ils avoient été pris en Jerusalem, & comme le Roi d'Inde avoit le Roi Pepin emmené sans le connoitre, & ainsi comme il avoit son nom changé à la requête du Roi Pepin, & lui dit comme les autres étoient en prison au Château fort. Et quand Valentin l'entendit il lui dit doucement, bien avés ouvrés, car je connois que loyauté avés qui sert & loyauté vous êtes venue, car par le loyal service qu'avés fait au Roi Pepin aujourd'hui êtes de vos ennemis délivré, bon ami vous montrâtes, quand pour le Roi Pepin sauver changeâtes votre nom. Et aussi bien y pouvoit avoir dommage que profit; car de nature les faux Payens demandent la mort du Roi Pepin pour la cause que contr'eux il veut la Foi de Jesus soutenir, & celle de Mahom detruire. Quand Valentin eut ainsi parlé, il fit amener Lucar, & lui dit Lucar pour cette fois avés été délivré; mais gardés-vous le tems avenir, & vous souviennede mon bon ami pacolet, lequel avés tué; car parbieu si jamais en bataille ou autre part vous puis rencontrer, nous verrons de nous lequel sera le plus vaillant. A ces mots partit Lucar qui fut joyeux d'échaper, et quand ils furent hors des portes Sarazins vinrent à grande puissance audevant demenant grande fête pour sa délivrance.

Comme Valentin & le Duc Milon d'Angler saillirent d'Angorie sur l'ost des Payens & comme les Payens perdirent la bataille, & furent déconfits.

Chapitre 60.

ALors Valentin mit sa lance en son poing et cria hautement, Chrêtiens, prenés courage. Et alors commença dure bataille auprès de l'étendart de Braudifiert, qui auprés de lui avoit Lucar puissamment accompagné. Chrêtiens assaillirent et Sarazins se deffendirent, en tous leurs étendarts avoit cinquante

ille hommmes qui devant eux tenoient fermes pourtant les Chrêtiens ne les pouvoient grever. Adonc admirable Seigneurs de Cassidoine vit un François qui plusieurs Sarazins mettoit à mort, il alla celle part & le chrêtien d'une hache frapa que la tête lui mit en deux mais devant retourner un Ecuyer de Normandie dessus l'Amiral arriva & devant Milon d'Angler l'abbatit mort, & pour telle vaillance Milon le fit chevalier, & a dit, or pensez de bien faire; car si pauvre n'aura vaillant il se porte qu'aujourd'hui je ne fasse chevalier. Tant en fit ce jour que chacun prenoit courage pour avoir l'accollée, & en ce point dura la bataille si longuement que le Soleil commença à obscurcir; mais pour tant que les Chrêtiens virent que les payens se vouloient retirer, le noble Valentin ne se vouloient retirer, trop bien cuidoient Sarrazins en leurs tentes retourner; mais les Chrêtiens furent au devant, dont Brandiffer & Lucar furent empêchez toute la nuit dans la bataille très-mortelle grand eu y avoit de toutes parts. Et quand le iour fut clair plus fort recommença de part & d'autre il y eut tant de morts que le sang couloit comme ruisseaux de fontaine. Si ne faut pas demander de la prouesse que fit Valentin car au plus fort de la bataille malgré les Sarrazins se bouta & Milon après Valentin de toutes parts abbat gens & chevaux tant qu'il n'y a payen si hardi que devant lui se trouve, & si avant se bouta qu'il vint prés de l'étendart de Brandiffert, & vit l'amiral devers lui vint si rudement que son cheval tua sous lui, mais Valentin qui fut leger sur pieds se releva, & prit l'épée & de toutes parts tue & abbat Sarrazins en criant joye; mais je ne fut échapé n'eût été le Duc Milon, qui payens départit comme fait le loup des brebis & tous ceux qu'il trouve devant lui il abbat. Ainsi le secourut, & cheval lui bailla. Et quand Valentin fut ramonté il se tira hors de la bataille pour prendre l'air & beut une fois, & puis retourna en l'estour plus fort que devant. Et quand le Maréchal d'Inde vit qu'ils avoient le pire le plus secretement qu'il pût fit ses gens retirer en un petit val pour mieux tollir. Bien le vit le noble Valentin, & dit à Mallor. Lors appointererent que Valentin & ses gens sans bruit meneroient sur ledit Maréchal, & ainsi fut fait. Valentin & ses gens allerent celle part, & fraperent sur les Indois, tellement que la premiere entrée la bataille rompirent. Lors Valentin avisa le Maréchal qui sauver se cuidoit, & lui donna si grand coup de lance qu'il tua son cheval sous lui & Chrêtiens fraperent dessus, mais si bien fut armé que de premiere venue pas ne le tuerent & Valentin le prit qui le bailla à garder à quatre Chevaliers, & les Indois furent prins maints prisonniers que Valentin envoya à Angorie, & commanda qu'ils fussent bien gardés, or connurent Brandiffert & Lucar qu'ils avoient le pire. Par Mahom dit Brandiffert je ne puis penser comme puissions resister, & me doute que mourir nous conviendra, je serois d'opinion que pour cette fois nous consentons & retournions en notre pays, si pourrons une autrefois à plus grand gens revenir. Vous dites bien dit Lucar car nous avons ia perdu les meilleurs de nos gens, retournons sans plus demeurer icy; car il vaut mieux à tems fuir que mourir par trop demeurer. Ainsi fut par eux le conseil pris & firent ployer l'étendart & les bannieres, & ont dit à leurs gens, sauve qui pourra.

Lors les Payens ont pris la fuite vers le port de mer, les Chrêtiens vont après batant, & ayant sans nulle autres défenses, car gros qui sont en fuite sont à demi déconfits, & tant demeura par les champs de payens qu'avec Brandiffert & Lucar n'en monta que cent. Après la déconfiture des payens les Chrêtiens entrerent dedans les tentes, & furent tous riches, puis allerent en Angorie eux reposer, car travailles étoient. Le lendemain firent les morts enseveli, & pour eux prier Dieu; ainsi qu'il étoit tems.

Comme le Roi Pepin fut rendu par le Roi d'Inde en échange de son Maréchal. Chap. 59.

QUand les Chrêtiens eurent gagné la la bataille de Angorie, & fait enten-

rer les morts, Valentin monta au Palais, & commanda qu'on menât les prisonniers. Lors lui fut mené le Maréchal du Roi d'Inde, auquel il demanda s'il vouloit croire en Jesus-Christ. Par Mahom dit le Maréchal, j'aime mieux mourir. Milon d'Aegler lui demanda de quel pays il étoit, je suis dit-il, Maréchal au Roi d'Inde & suis fort son ami.

Quand Milon l'entendit, il tira à part le Chevalier Valentin, & lui dit en cette maniere. Bien avons ouvré puis que cetui Payen avez pris, par lui pourrons avoir le Roi Pepin que le Roi d'Inde pour nain emmena quand fûmes pris en Jerusalem. Milon dit Valentin, vous dites verité. Lors demanda au payen, si le Roi d'Inde ne tenoit point en ses prisons un Chrêtien de petite stature. Par Mahom dit le Maréchal, és prisons du roi d'Inde n'y a point de Chrêtiens; mais en sa Cour y a un petit qui chevauche avec lui & n'est point en prison, & l'amena de Jerusalem quand les douze Pairs furent pris. Maréchal dit Valentin, c'est celui que nous demandons, & si pouvez tant faire qu'il me soit amené, pour lui serez délivré, sans rançon; car il est mon valet & longtems m'a servi: bien dit le payen, j'en suis d'accord & fut joyeux des nouvelles, si écrivit une lettre au Roy d'Inde, & les envoya, & quand le Roi d'Inde eut les lettres vûes, il fut joyeux de rendre Pepin pour son Maréchal, car pas ne connoissoit quel homme étoit Pepin, devant lui le fit venir, & lui dit: Bel ami, il vous convient aller; car pour vous on délivre mon Maréchal, que laisser ne voudrois pour cent tels comme vous. Sire, dit Pepin, de ce suis contens, & si mal vous ai servi, plaise vous me pardonner. Ami dit le Roi d'Inde, à Mahom je te recommande. Alors alla Pepin courant à la fenêtre d'Esclarmonde & lui dit: Mamie; prenez en vous confort car je suis délivré, & de bref vous envoyerai votre ami Valentin, & jamais ne cessera tant que vous soyés délivrée. Adonc se partit de la Dame, & de joye se pâma & Pepin s'en vint au messager, & en peu de tems furent en Angorie. Or ne faut pas demander la joye qui adonc fut menée, François allerent au devant sonnant trompettes & clairons, & grand joye demenoient. Oncle, dit Valentin, de bonne heure fut cetui pris par qui fûtes délivré; car dessus tous les biens du monde votre cœur désirois. Neveu, dit Pepin, prenez en vous liesse, car nouvelles vous aporte de chose que plus vous aimés, c'est Esclarmonde qui tant avez cherchée; Or l'ai-je trouvée, & à vous se recommande. Adonc lui conta comme elle avoit été prise & comment elle s'étoit subtilement gouvernée. Quand Valentin ouit ces nouvelles il eut si grande joye qu'à peine pouvoit parler. Ha! Dame dit Valentin vous dois-je de tout mon cœur aimer, quand pour l'amour de moi si bien vous êtes gardée, si promets à Jesus-Christ que jamais je ne vous faudrai & si perdrai la vie où je vous délivrerai, encore ai-je les tablettes de Pacolet, parquoi je pourrai du subtil art jouer.

Adonc Valentin fit délivrer le Maréchal de Inde puis entra en la chambre secrete & ferma la porte vers lui, puis prit les tablettes de Pacolet & regarda dedans, & trouva plusieurs choses merveilleuses, & entre les autres trouva les mots comme Pacolet faisoit les gens dormir, puis après trouva comme on pouvoit ouvrir la porte la plus forte du monde, & en disant ces mots la porte de la chambre s'ouvrit derechef, en la fin trouva comme quand il lui plaira il semblera être vieille femme & quand il voudra semblera être jeune hommes Quand Valentin eut vû toutes ces choses. il prit encre & papier, & pour doute de perdre les tablettes toutes en brief les écrivit & sur lui dedans ses habillemens les cousist, mais depuis en eut bien métier pour sa vie sauver, comme vous aurez cy-aprés.

Comme le Roi Pepin se partit d'Angorie & retourna en France pour Artus de Bretagne, qui la reine sa femme voulut épouser.

Chapitre 60.

EN ce tems le Roi Pepin étant en Angorie pour les Payens combattre, sur ce point lui vint un Messager de par la Reine

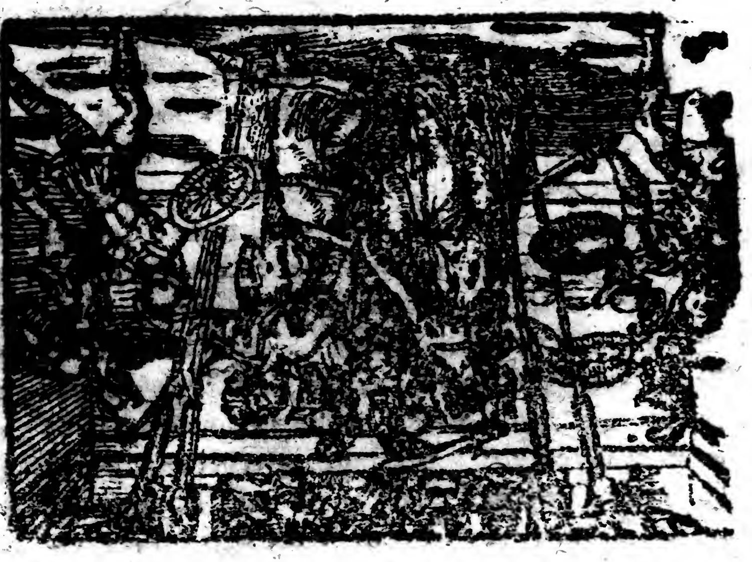
Berthe sa femme, lequel lui dit : Sire, veuillez entendre les nouvelles que je vous aporte de ma redoutée Dame Berthe, Reine de France, sachez que tous ceux de par de là croyent fermement que vous & les douze Pairs de France soient morts, pource qu'ils ont ouy dire qu'en Jerusalem les payens vous ont pris. Artus Roi de Bretagne, en votre pays est entré, & par force veux être Roi & la Reine outre son gré épouser, & guerre en France est menée, tant que Guillaume de son glaive à fait tuer Guérin & le Roi de Bretagne entrepris de mettre en exil votre fils Charlot : dolent fut le Roi Pepin de telles paroles ouir lors fit assembler ses Barons pour soi conseiller. Si furent d'acord que mieux valloit la terre défendre que trop travailler pour l'autruy acquerir. Tenu fut le consel du Roi, Pepin prit congé pour s'en retourner en France le Duc Milon avec lui. Lors Valentin lui dit bel oncle, cy demeurer me convient pour mettre toute ma force de mon pere, de mon frere Orson, & les douze Pairs délivrer. Valentin, dit Pepin, vous parlez sagement, s'il plait à Dieu que de mes ennemis aye victoire, je vous envoyerai aide. Lors le Roi Pepin monta sur mer acompagné de six mille combatans.

Comme Valentin alla en Inde la Majour, & contrefit le Médecin pour voir la belle Esclarmonde. Chapitre 61.

VAlentin, qui par le Roi Pepin avoit eu nouvelles d'Esclarmonde, ne la mit en oubli, ains partit d'Angorie accompagné de l'un de ses Ecuyers, & pour mieux se couvrir en guise de Médecin s'habilla, & s'en alla vers le port qu'il trouva une nef de Marchand qui en Inde vouloient aller, il entra avec eux, & les Marchands le reçûrent, & tant nagerent qu'il arriverent en Inde mais avant que Valentin entrât en la Ville, il fit faire une robe de Médecin, puis prit un chaperon fouré, & ainsi comme un Docteur entra en la Cité, & en une riche hôtellerie alla loger, & quand l'hôte le vit, il lui demanda de quel métier il savoit user, Hôte, dit Valentin, je suis Médecin, & sais l'art de toutes maladies guérir. L'hôte le reçut & son Ecuyer bien le savoit, & comme Clerc de Docteur : Valentin fut deux jours en cet état, puis dit : Hôte, faites-moi un plaisir. C'est que me trouviez un homme qui aille parmi la Cité crier ma science, que s'il y a nuls malades, je me vente de les guérir ; car j'ai besoin de gagner pour vous payer les dépens que j'ai faits céans, non pourtant si vous avez doute de moi je vous baillerai gage, gage veux-je avoir, dit l'hôte, car à étranger se fait mal fier. Adonc Valentin lui donna un fin manteau fourré, & lui dit ; tenez hôte, & de moi ne vous doutez, faitez-moi venir le valet que je vous ai demandé : l'hôte lui amena un valet qui n'avoit nuls souliers, robe ni chaperons, & étoit presque tout nud. Valentin pour l'amour de Dieu le fit habiller, & lui dit, mon ami, allez crier par la Cité qu'il est un Médecin qui sait guérir de toutes maladies ; & aussi ceux qui ont perdu le sens soit homme ou femme, jamais ne seront enragez que le sens ne leurs rende. Lors partit le valet qui fut joyeux d'être revêtu & par la Cité crie toute la journée, ainsi que Valentin lui avoit dit. Or vinrent les nouvelles au Roi d'Inde de cetuy maître. Et pource qu'il se ventoit de fols. & enragez guérir, pour l'amour d'Esclarmonde le Roi d'Inde le manda, nonobstant que ja étoient manchots, contrefaits, boiteux & grand nombre devant son logis, mais tous les laissa pour aller vers le Roi, car il sçavoit bien où son cœur tiroit, il salua le Roi d'Inde du Dieu Jupiter, & le Roi dit : Maitre, soyés le bienvenu dedans ma cour vous dinerez, & puis vous dirai pourquoi je vous ai mandé. Le Roi se mit à table & fit cherement servir Valentin, qui après dîner lui dit : Maître, j'ai en ce palais une Dame qui dessus toutes autres est de beauté garnie, il est vrai que quand je la pris dès l'heure je la voulus prendre en mariage & l'épouser, mais elle me fit entendre qu'elle avoit à Mahom voué que nul ne l'épouseroit jusqu'à un an : or je lui donnai tel terme qu'elle demanda, mais en la fin de l'an piteuse maladie la prit, telle que personne auprès

n'aura nul courage ni volonté de mal contre moi penser ; mais d'une chose je vous prie . c'est que vous me déclariez comme en quelle maniere vous demeurez en ce lieu , & comme êtes fondez. Certes, dit le Patriarche, nous sommes fondez en l'honneur de Dieu & de Monsieur S. Thomas Martyr, duquel nous avons le corps Saint en cette Eglise & ne peuvent nuls Chrêtiens venir céans , s'ils ne sont comme Pelerins; mais telles gens y peuvent seurement venir pour cause que les offrandes oblations qu'ils donnent sont au Roi & outre plus nous convient payer chacun son tribut. Et lors Valentin demanda & requis voir le S. Corps glorieux & lui fut montré en grande reverence & solemnité. Valentin mit les genoux à terre : & dévotement fit sa priere à Dieu & à Monsieur S. Thomas, après lesquelles choses ainsi faites il monta à cheval & alla devers le Palais , auquel le Roi d'Inde faisoit sa résidence pour accomplir son message en prenant congé du bon Patriarche. Il lui demanda si nulle nouvelle avoit ouy dire depuis peu de tems si nulle chrêtienne fut venue celle part. Par ma foi dit le Patriarche, point n'en sçavons aucunes nouvelles. Valentin se partit & plus ne s'en enquist , car sans faire bruit secretement vouloit trouver façon d'avoir nouvelle de la belle Esclarmonde. Or ne demeura pas longuement qu'il arriva devant la porte du Palais & fit son message en la maniere qu'entendez cy après déclarez.

Comme Valentin fit son message au Roi d'Inde, de par le Roi Lucar , & de la réponse que lui fut faite. Chap. 41.



APrès que le noble Valentin fut devant le Palais du Roi d'Inde & qu'il fut bas du cheval descendu , de cœur hardi & preux sans doute ni crainte s'en alla tantôt vers le Roi, lequel étoit en une salle richement tendue & accompagné de trois Rois forts & puissans; & aussi de plusieurs Barons & Chevaliers, & ainsi que Valentin entra en la salle le Roi le regarda fierement, & bien se douta qu'il étoit au Roi Lucar , & lui dit tout haut. Par Mahom , le diable vous a bien si-tôt fait venir par deça, n'êtes-vous pas au roi Lucar servant ne me le celez point. Sire, dit Valentin ja par moi ne vous sera la verité celée, & sachez que de par lui je vous apporte nouvelle dont vous serez au cœur déplaisant , & d'autre part je vous apporte certains enseignemens de la belle Rozemonde , dont vous serez joyeux & de moi content. Messager dit le Roi , je te fais à savoir qu'en dépit du Roi Lucar qui tant est orgueilleux & fier , j'étois déliberé de vous faire prendre & mettre à mort . mais pour l'amour de la Dame de qui m'avez parlé , n'aurez mal ni vilenie non plus que mon corps s'il étoit ainsi qu'enseignes d'elles me sachiez dire ou montrer. Sire, dit Valentin cela ferai-je bien & vous dirai mon signe en telle maniere que d'un seul mot ne mentirai pour vivre ni mourir. Il est verité certaine que je suis au Roy Lucar, lequel m'envoye devers vous par moi vous mande , que pour vengeance & tribulation de la mort de son pere le Roi Trompart, vous rendre, & lui satisfaire , vous allier au

Esclardie vous rendre en son Palais tout nud & la corde au col comme un larron traitre, & meurtrier public, & en cet état veux & vous mande que devant sa royale Majesté en la presence de tous les Barons&Chevaliers de sa cour,comme homme coupable, vous rendiez prêt de telle mort souffrir, comme par son conseil sera deliberé&jugé. Et ce de telle chose vous n'êtes content, & me voulez refuser comme unMessager commis & par lui envoyé vous deffie, & fais à savoir que dedans bref espace de tems viendra votre pays courir & votre terre, telle est son intention, & a voué & juré au Dieu Jupin & Mahom, que toute votre terre ne demeurera ja Cité, Ville, Château, ne Bourgs, & Village qui ne soient tous mis en feu & par terre ruez, hommes femmes & enfans boutez & mis à l'épée, si que vous pourrez bien connoitre que de malheur vous fistes mourir le roi Trompart, lequel étoit son propre pere naturel : Messager dit le roi d'Inde mout bien je t'ai ouy & entendu, sachez que peu de compte je tiens des messages du roi Lucas & de son orgueilleuse déffiance ; car on dit communément, que tel menace que a plus grande peur, &pour réponse faire sur cette matiere je ferai faire une lettre, que vous porterez devers lui: & és lettres sera contenu comme j'ai été déffié, & de par lui au regard de votre message accompli, & parfait avez votre message. Et lui manderai la bonne volonté que j'ai de lui, & de toute sa puissance recevoir toutes les fois qu'il voudra courir sur ma terre. mais du surplus cesse de ton entreprise, c'est à sçavoir la belle rozemonde, car entr'autres choses j'ai désir bien grand d'en avoir nouvelles. Sire, dit le Chevalier Valentin, sur le fait de la Dame de par elle je vous salue comme son parfait secret, loyal ami, & vous mande qu'elle est de nouveau mariée & donnée au roi Lucat, mais sçachez que c'est contre son courage&outre sa volonté, car oncques n'aima ne jamais n'aimera le ro Lucar, & si c'est la franche Dame, qui a tant de beauté de corps, au cœur si frappée & touchée de votre amour, que jamais elle n'aura autre que vous, s'il est ainsi que la veuilliez recevoir pour Dame. Pour venir à fin de votre entreprise, elle m'a dit qu'elle viendra par deça en la compagnie du roy Lucar son mary, quand Esclardie partira pour s'en venir contre nous. Et par ainsi pouvez de leger trouver la maniere de la belle prendre& emmener à votre volonté & plaisir. Par Mahom dit le roy d'Inde, bien me plaise les nouvelles & mout en suis joyeux. Mais que la chose soit telle comme l'avez devisez. Sire, dit le noble Valentin, si la chose est vraye ou fausse je n'en sçaurois rien dire ; mais pour certains signes & enseignes veritables, voici l'anneau qui par vous lui fut donné.

Et nonobstant que femmes soient de leger courage & peu arrêtées en leurs propos, si me semble bien que sur tous autres désire votre amour, & que son entreprise n'est pas chose feinte. Mon ami, dit le roi d'Inde, qui ledit anneau connut, de ta venue suis moult joyeux or va boire & manger & prendre ton repos ; cependant que je ferai écrire une lettre que tu porteras au roy Lucar pour répondre de ta deffiance. Valentin par le commandement du roi d'Inde fut à cette heure de plusieurs Chevaliers hautement festoyé, & noblement accompagné, A plusieurs demanda ouvertement la Dame Esclarmonde, en requerant s'il étoit nouvelles que aucune femme Chrêtienne fût en cette contrée, on lui répondit que non, si ce retint sans plus en parler.

Or vint le roi d'Inde, qui les lettres lui donna, Valentin les reçu qui prit congé de lui, & bien joyeux partit de ce lieu. Hélas! il ne savoit que sa mie la Dame Esclarmonde fut en ce païs si près de lui, laquelle dame par la cité piteusement pour lui vivoit, priant notre Seigneur que de ce lieu lui plût la délivrer, & lui donner de son ami nouvelles. Or aproche le tems qu'ele le trouvera, mais premier souffrira ce généreux chevalier Valentin de di-

verses & piteuses avantures, lesquelles cy-après vous seront racontez.

Comme le Chevalier Valentin retourna à la Cité d'Esclardie & de la réponse qu'il eut du roy d'Inde a Majour.

Chapitre 41.

GRand joye & grande liesse eut Valentin de partir d'Inde la Majour & d'être hors des mains du felon roy d'Inde, qui tant de messagers avoit fait mourir, il monta à cheval & bientôt arriva au port où les mariniers étoient qui mout furent ébahis de sa vertu : & pensoient à par eux que son message n'avoit pas fait, Seigneurs dit Valentin retournons en Esclardie, car j'ai accompli mon entreprise dont j'en dois bien Dieu louer. Par ma foi, dit l'un des hommes, nous sommes tous émerveillez; car oncques jours de notre vie n'en vîmes un retourner.

Ami, dit Valentin, à qui Dieu veut aider nul ne lui peut nuire. A ces mots monta sur mer & tant nagerent qu'en peu de tems ils arriverent en Esclardie, Valentin ne fit nul sejour que bien-tôt bas du cheval fut descendu, il monta au Palais, & trouva le roi Lucar accompagné du roi Brandiffer, & de quatorze puissants, & forts Amiraux. qui tous étoient venus en Esclardie pour le Roi Lucar secourir contre le roi d'Inde : du retour de Valentin furent tous émerveillez, & entre tous le traitre roi Lucar : car jamais ne pensoit qu'il retourneroit en vie, il fit venir Valentin devant tous les Barons & lui dit : ami. contez-moi les nouvelles & me dites si le roi d'Inde viendra devers moi ou non, & en l'état que je lui ai mandé. Sire, dit Valentin, à ce n'ayez attente ni fiance car ne prise vous ne les vôtres un fêtu, il est fier & orgueilleux. sçachez que si vous avez volonté d'aller par de-là encore a-t'il plus grand moyen de vous recevoir afin que vous ne fassiez doute que mon message n'ai fait déception, je vous presente ses lettres lesquelles il vous envoye, & pourrez connoître son courage & sa volonté. Le roy Lucar les reçu devant toute l'assistance, & hautement les fit lire, & doncque trouverent la chose qui étoit telle que Valentin lui disoit, & quand le roi Brandiffer entendit la réponse du roi d'Inde, pource qu'il connut & apperçût son fier courage. il jura Mahom & Apolin que jamais en son pays ne retourneroit que mort ou vif le roi d'Inde auroit conquis. Lors fit sans nul séjour armer ses gens. & mettre en bon point sans plus longue attente. Le lendemain au matin les deux cens mille Sarazins monterent sur la mer. Quand la Dame Rozemonde entendit qu'ils alloient en Inde la Majour fort pria le roi Lucar son mari que sur mer avec lui montât & devant Inde la menât dont depuis s'en repentit. Or furent sur la mer maintes barques & galeres de tous vivres garnies, le vent fut si bon pour aller qu'un peu d'espace arriverent au port, & quand ils furent-là descendirent à terre pour leur ôt asseoir. lesquels ont assis sur une riviere près la Cité d'Inde ; parmi la Ville sortit le bruit & sçûrent les nouvelles que leurs ennemis étoient arrivez. les ponts furent rantôt levez: & les barrieres & portes fermés & chacun court aux carneaux pour voir l'armée, & le roi monta dessus une haute Tour pour voir ses ennemis & du grand peuple qu'il vit il en fut émerveillé. par Jupin, dit-il, ici aura affaire. mais tant me conforte que pour deux ans entiers je suis fourni de vivres, il avisa sur la riviere plusieurs tentes & pavillons entre lesquels il y en avoit trois entre les autres mout excellent & richement ornez, & pannonceaux volans de drap d'or & d'argent & de soye environnez d'écussons, bannieres & estendarts arrivoient de divers & plusieurs manieres le Roi d'Inde pour avoir certaines connoissances à qui telles armes étoient. appella un Heros. lequel en armes bien se connoissoit. puis lui montra les lettres & lui demanda qui elles étoient. Sire, dit le Heros, le premier pavillon que vous voyez si clairement luisans & richement fait, c'est celui de

Brandiffer qui est un Roi mout riche, le second que vous voyez aprés est à Lucar notre ennemi mortel fils du roi Trompart que vous fites mourir. Et le tiers que vous voyez tout au plus bas est le chef des Dames & Seigneurs que je vous ai montrez & nommez Quand le Roi d'Inde entendit qu'en celui ost y avoit Dames, bien se pensa que la Dame Rozemonde y étoit, adonc le cœur lui prit à sousrire de la grand joye & liesse il doubla force & hardiesse, en disant à part lui, pas n'est tems de dormir qui veut belle Dame avoir il se doit mettre à l'aventure, & corps & bien, & n'est pas celui digne de la belle Dame avoir qui ne veut mettre peine de la conquerir. Pour cette chose il fit armer tous ses gens, & en mout grande puissance sorti hors de la Cité dessus ses ennemis lesquels à peine eurent l'espace d'eux mettre en ordonnance, & eux armer; car ils ne pensoient pas que le roi d'Inde sortit si tôt sur eux, mais les amours le menoient que sans grande déliberation maintes choses entreprendre se font. Lors fut l'assaut mout grand, & le combat fort âpre. Quand le roy d'Inde vit que Brandiffer étoit mêlé parmi la bataille pour ses gens conduire & ralier, il laissa la compagnie, en grand diligence chevaucha vers le pavillon des Dames bien le vit venir rozemonde, & armures le connut, si sortit hors de la tente toute seule, & s'en alla courant devers lui. Lors le roi d'Inde qui son ardent désir aperçut frapa des éperons, & alla vers la Dame, & sans faire séjour incontinent sur son cheval monta & fut la Dame tantôt montée comme celle qui leger étoit & bonne volonté avoit de la chose accomplir, & après qu'elle fut montée elle dit au roi d'Inde mon ami parfait, & cheri, vous soyez le bien venu, car vous êtes celui qui tant je désirois, & que de longtems j'ai attendu, & combien que depuis le tems que demander vous me fistes, mon pere m'a mariée & toutes fois a été contre ma volonté & contre mon courage; car jamais ne hays tant homme que je fais le roy Lucar à qui je suis, mais or peut-il seulement dire que de moi il a eu tout le plaisir qu'il y aura jamais, puis que Dieu m'a donnée la grace que vous ai trouvé, jamais autre ne requiers avoir, du tout est ma volonté amoureuse acomplie & parfaite Dame dit le roy, de ce ne vous doutez, car jamais ne vous fais faute, & si vous avez juré que devant trois jours je vous ferai reine d'Inde la majour. en disant ces paroles le roy d'Inde chevaucha qui la plaisante Dame emporta sur le courant détrier. Lors les gardes & chambrieres du Pavillon en grand effroi menant allerent devers le roi Lucar, & lui dirent, Sire mauvaises nouvelles y a, car aujourd'huy avez fait perte trop grande vilaine, car votre ennemi le roy d'Inde a emporté sur son cheval la plaisante Rozemonde, & presentement l'a dérobée & ravie, pource faites vos gens après lui aller pour garder l'honneur de la Dame. Or vous taisez, dit le roi Lucar, & plus avant n'en parlez; car qui mauvaise femme tient, & il la perd, petit en doit être dolent. Ainsi répondit le roi Lucar, qui le cœur avoit triste & dolent, non pas sans cause Puis alla vers le Roi Brandiffer, & lui dit en telle façon; Sire bien dois avoir de votre fille petite joye, quand elle s'est acordée de suivre mon ennemi pour moi laisser donner un vituperable blâme. Beau fils, dit Brandiffer, ne soyez contre moi malcontent; car aujourd'hui je vous vengerai du traître, qui ma fille a emmenée. Adonc le Roy Brandiffer frapa des éperons pour courir après le Roi d'Inde, & avec lui grasde compagnie de gens pour recouvrer la reine Rozemonde, pour l'amour de Lucar & de tous les autres y, fut Valentin lequel voulut montrer au besoin que tous chevaliers doivent leur prouesse éprouver, si frapa des éperons, & dit à Pacolet, il est tems de jouer de ton art, & de ta science montrer. Alors Pacolet fit un tel sort qu'il fut avis au roi d'Inde, que devant son cheval étoit un champ plein de bruit fort épais, & une grosse

riviere, & eut si grande peur d'être pris qu'il fit bas la Dame descendre pour plus legerement fuir & quand la Reine fut à terre, elle cuida trouver façon de soi sauver après ledit roi; mais Valentin fut après, qui lui écria, Dame, demeurez, il vous convient avec moi venir car de longtems m'avez promis que vo re amour j'aurois. Ha! Valentin, je vous dois bien aimer & cherir; car je n'ai point trouvé d'homme qui m'ait porté tant d'amitié que vous; car vous m'avez soulagée dans toutes mes entreprises; mais puis qu'ainsi est je me rends à votre merci comme votre pauvre sujette à jamais servante, s'il est ainsi que par votre moyen je puisse ma paix faire vers le roi Lucar. Dame, dit Valentin, je ferai mon devoir si bien que vous connoitrez que bien vous ai servi. Lors la mena devers Lucar; & lui dit: Sire, voyez la noble rozemonde votre femme, laquelle est dolente, de douleurs accablée par la force & violence que lui a cuidé faire le déloyal roi d'Inde. Ha! sire, dit la Dame, il vous a dit verité; car ainsi comme la bataile commença; je le vis venir devers moi, si pensai que c'étoit aucuns de vos Barons qui pour moi secourir accourut, si allai contre lui esperant me sauver, & sans m'enquerir de rien, sur son cheval me monta; mais las! Sire, j'ai connu bien-tôt sa mauvaise volonté, & apperçus bien que j'étois trahis. Lors le prix par les crins, & la face lui égratigrai, tellement que force lui fut de me laisser à terre descendre, & par ainsi à l'aide d'icelui Chevalier me suis de lui sauvée & échapée. Dame, dit Lucar, vous y avez bien ouvré & n'en convient plus parler pour l'heure presente. car nous avons l'assaut de nos ennemis, qui trop nous donne affaire. Ainsi laissa la Dame sans autre réponse, & s'en retourna en la bataille. Et à cette heure retournerent ceux de Inde en la cité, lesquels plusieurs vaillans champions avoient perdu; mais sur toutes les pertes, le roi d'Inde plaignoit la perte de Rozemonde. Hélas! Dame, dit-il, j'ai bien à mon entreprise failli: mais m'aide Mahom, je connois que j'ai été enchanté, car il me sembloit que devant moi trouvois bois & riviere courantes; mais aussi tôt que je vous eu mise bas, je ne vis sinon beau chemin & plein. Grand honneur eut Valetin, & de chacun fut prisé & loué dequoi il avoit la belle Rosemonde déliérée & recouvrée du roi d'Inde elle aussi lui montra beau signe que pour cette chose fort l'aimoit & de bon cœur; mais de quelque signe d'amour qu'elle lui montrât dessus tous le haissoit & vouloit mal; car bien eût voulut que la chose fut autrement faite: mais non pourtant de cette faute premier ne se tint pas contente; mais tant veilla & laboura que son intention mit à fin, & sa volonté à execution.

Comme Rozemonde trouva maniere de soi faire prendre, & emmener au roi d'Inde.

Chapitre 43.

Bien souvent on dit que si une femme d'elle-même ne se châtie qu'à peine la peut-on châtier, car elle aime mieux mourir que de faillir à leurs entrepri es, comme bien montra la belle Rosemonde femme du roi lucar, car elle ne demeura pas quatre jours qu'elle sortit dehors son pavillon, & dans la plus petite coupagnie qu'elle pût elle monta sur haquenée, & dit qu'elle s'en vouloit aller au champs ébattre, & prendre un peu d'air, en ce point s'en alla Rozemonde vers la Cité d'Inde la Majour Or vous savez qu'elle avoit fait sçavoir au roi d'Inde que ce jour étoit prêt pour la venir prendre & emmener, & il n'y faillit pas, car ainsi qu'il l'a vit sortir par une fausse porte, il monta à l'avantage, & courut promptement vers la Dame, & prit la haquenée par le frein, & lui dit, Mademoiselle je puis à cette heure faire de vous à ma volonté, puis il la prit par la main & la mena dedans la Cité d'Inde en grand joye. Or fut le cry parmi l'ost du Roi Lucar que le Roy d'Inde emmenoit Rozemonde plusieurs monterent à cheval pour la Dame secourir; mais ils entrerent en la Cité d'Inde. Par Mahom, dit Lucar, qui la Da-

me me poura amener, je le ferai mon grand Sénéchal, & dessus tous ceux de ma Cour, maistre & gouverneur. Sire, dit Pacolet à Valentin, si c'est votre plaisir de la Dame avoir, je retourne ai tantôt l'enchantement, parquoi je la vous ferai prendre. A moi, dit Valentin, or l'ai laissez aller, une fois je l'ai rendue à Lucar son mari, en espoir qu'elle se châtiât de sa faute, & puis que faire ne le veut autrement qui laisseroit celui homme qui reme le querir y voudroit; car femme qui a volonté de se mal gouverner ne peut jamais être de prêt tenue que la fin n'en soit mauvaise.



Ce jour que le roi d'Inde emmena Rozemonde, il la prit à femme & épouse & coucha avec elle & engendra un fils qui Rabastre fut nommé lequel en son vivant posseda Jerusalem, mais depuis il fut conquis par Regner mon maistre, qui son frere à notre loy fit convertir avec la fille dudit Rabastre, laquelle avoit nom Attribart. Trop dolent fut le Roi; car quand sa femme eut ainsi perdue Brandiffert le reconsorta, en disant. Beau fils prenez en vous bon courage, car je jure Mahon & tous mes Dieux que devant mon partement je vous en vengerai. Ainsi jura Brandiffert; mais autrement alla car à ce jour vint vers lui un Messa. er qui lui dit. Sire entendez des nouvelles qui seront pour vous desplaisantes. Sire, sçachez que le roi Pepin accompagné du fils de l'Empereur de Grece, qui étoit en votre prison sont descendus sur votre terre, & ont dét. uit plusieurs bonnes Villes & Châteaux & forteresses, & grand nombre de vos gens mis à mort, & ont assiegé votre cité d'Angorie en laquelle votre femme est accouchée d'un beau fils, & suis venu pour vous demander secours ou autrement vous faudra votre cité d'Angorie aux Chrêtiens. Quand Brandiffert eut ouit ces nouvelles, il fut dolent en son cœur. Il s'en alla à Lucar, & lui dit: beau fils voici un messager qui de ma terre a mauvaise nouvelles; car les François y son entrez à force puissance, parquoi m'est force d'y aller ma terre défendre si dirai que vous ferez, envoyez un Chevalier vers le roy d'Inde & lui mandez qu'il vous envoye ma fille Rozemonde votre femme & que vous lui pardonnerez la mort de votre pere, si, ferez de sa terre lever & partir votre ost sans aucune guerre lui faire. Par Mahom dit le Roi Lucar, à cela je pensois & n'y voit nul remede ni meilleur conseil. A ces mots appella Valentin; & lui dit Chevalier, il vous convient de par moi vers le Roi d'Inde aller & lui dites qu'il m'envoye la belle Rozemonde; laquelle il m'a tollue par tel convenant que la mort de mon Pere je lui pardonnerai de bon cœur & si ferai mes gens & toute mon armée vuider de dessus sa terre & hors de son pays sans dommage lui porter. Sire, dit Valentin pour moi je voudrois mon corps aventurer plus que pour nul autre, si ferai votre message au mieux que je pourrai en bien petit de tems vous en entendrez nouvelles.

Alors Valentin monta dessus son cheval & s'en alla devers Inde & entra en la Cité ainsi qu'un messager, & alla au Palais auquel il trouva le Roi, & auprès de lui la jeune Damoiselle Rozemonde, qui bien connut Valentin, & dit au Roi. Sire, voyez cetuy

c'est celui par qui vous fût tolue & ôté quand la premiere fois me cuidât amener, Dame dit le roy d'Inde, à cette heure je me vengerai, car jamais en sa vie ne m'échapera.

Si fera dit la Dame, car tant je le connois qu'encore de lui vous pourrez être servi. Adonc s'aprocha Valentin, & en très-grande hardiesse le roi salua & la Dame aussi. Sire, dit Valentin, je suis messager du roy Lucar, lequel devers vous m'envoye, & vous mande que la belle Rozemonde, laquelle ici est, lui rendiez si faire le voulez, il vous pardonnera la mort de son pere & son armée fera votre terre lever sans nul sejour, mais non pourtant que je suis chargé de vous faire telle message si croire me voulez jamais ni consentirez, mais gardez la dame qui tant est belle, qui si fort vous aime, & sçachez que jamais jour de ma vie ne serai en lieu où je souffre blâme ne deshonneur vous faire, pour l'amour de la Dame tout le tems de ma vie lui voudrois honneur porter, & vous faire service.

Chevalier, dit le roi d'Inde, vous parlez comme vaillant, & me plaît votre parole : mais pour répondre au roy Lucar, s'il a de femme affaire, qu'il en pourcchassed autre que ma mie rozemonde; car jamais en son côté ne couchera, ne de son corps n'aura plaisir, Chevalier dit la Dame, saluez mon Pere, & lui dites que de ce fait la faute est en lui; car bien avoit dit que point ne voudrois être donnée à Lucar or mon pere a fait contre ma volonté, & aussi ai-je fait contre la sienne, & dites à Lucas qu'en moi n'ait plus de fiance.

Dame dit Valentin, votre message sera fait Ainsi prit congé; fort joyeux d'être hors de Inde & échappé du roi, & lui arrivé en l'ost a dit au roi Lucar, Sire pourchassez une autre Dame, car rozemonde est mariée au roi d'Inde; lequel toutes les nuits couche avec elle, & en a fait à son plaisir. Quand Lucar entendit ces paroles, ses mains commença à détordre, & à tirer ses cheveux, & dit : ha ma mie pour vous me conviendra mourir, quand j'ai perdu la plus belle, plus noble & plus amoureuse du monde. Hélas! que vous avois-je fais que si grand déplaisir m'avez pourchassé. Faux roi d'Inde, jamais je n'aurai cause de t'aimer ; car mon pere tu fis mourir. Faussement puis par trahison ma femme as tollue. Lors parla Brandiffer, & dit mon beau fils de cette pitié je suis courroucé ; mais pour l'heure ne puis donner remede; car me convient aller en ma terre, où les François sont descendus, ainsi qu'avez ouy par le Messager, ou autrement mon pays sera détruit. Sire, dit Lucar, il nous convient la cité assaillir devant que partir, car si nous en allons en ce point, il nous sera réproché. Par Mahon, dit Brandiffer, nul assaut ni vaudroit rien, puis que par famine nous les gagnerons, vous drmeurerez ici à tout votre puissance en gardant les passages que nul vivres n'y puissent entrer, & adonc vous suffise qu'aussi-tôt que de mes ennemis serai dépêché à forces, & puissance d'armes, & à grande compagnie vers vous retournerai.

Comme le Roi Lucar fit que le roi Brandiffer demeura avec, & envoya en Angorie Valentin contre le roy Pepin son oncle.

Chapitre 44.

QUand le roi Lucar entendit que le roi Brandiffer le voulut laisser, il en fut dolent, & lui dit. Sire, vrai est bien le sçavez que vous m'avez promis de m'aider à venger du roi d'Inde; lequel à vous & à moi, à fait si grande injure. Il est vrai, dit le roi Brandiffer & trop suis déplaisant que ma promesse je ne puis accomplir; mais force me contraint d'aller ma terre garder. Or je vons dirai, dit Lucar comme vous pourrez faire pour mon honneur, & tant d'une part que d'autre, J'ai ici un Chevalier nommé Valentin sur tous autres vaillant & hardi, si lui pourrez donner vos gens; car en toutes ces choses je l'ai trouvé loyal & outre plus vous avez en cet est le puissant roi Murgullant votre oncle qui de longtems à la gnerre suivie, & bien si connois & me semble que très-bon seroit que ces deux



fisent le voyage, & que vous demeusiez. A ces paroles se consentit Brandiffer, si manderent le chevalier Valentin & Murgullant, & leur dirent & declarent le fait & la maniere de l'entreprise, Seigneurs, dit le Roi Brandiffer, vous êtes par nous deux élus pour aller en Angorie lever le siége que le Roi Pepin a mis, si vous prie & requiers humblement que vous fassiez en maniere que ma terre puisse être deffendue, vous sera honneur, car là où j'aurai perte vous n'aurez nul profit.

Neveu, dit Murgullant, ne vous souciez pas car puisque je meine le noble & hardi Valentin, je n'ai doute ni crainte que la chose ne se porte bien: Après ces choses devisées & ordonnées, furent donnez au noble Valentin, & à Murgullant cent mille hommes combattans bien montez, & autant en demenra en l'ost du roi Lucar. Lors Valentin & Murgullant monterent sur la mer, & tant nagerent, & eurent vent si agréable qu'en bien peu de tems ils arriverent au port de la Cité d'Angorie, mais premier qu'ils arrivassent un petit de tems, Valentin avisa une grosse & haute tour, vers les parties d'orient laquelle étoit couverte de fin laton. Lors demanda aux mariniers quelle place c'étoit, & on lui répondit: Sire, c'est le château fort & est ainsi nommée & sçachez que la place est mout forte, & si subtile est l'entrée qu'il ne peut passer fors un homme à la fois, & si deux vouloient passer ils trebucheroient dedans la mer qui bat contre les murailles, & en icelui Château le roi Brandiffer à mout longuement sa fille Galatie gardée que de nul ne soit dérobée; car au monde n'est mémoire de plus belle qu'elle; mais tant la tient chere, qu'il ne la veut donner à homme vivant. Quand Valentin ouit ces paroles mout lui prit grand desir en son cœur de la belle Dame voir, & tout à part lui dit que jamais ne sera bien joyeux qu'il ne l'ait vûe.

Or sont arrivez au plus près d'Angorie, & sur les champs ont leur ost en breve espace mis & assis, bien ont connu les tentes & les pavillons de l'ost du Roi Pepin, qui mout étoient luisantes & plaisantes à regarder: grand devoir faisoient les chrêtiens de la cité assailli mais dedans y avoit un Amiral nommé Bruthaut, lequel tous les jours sans faillir failloit sur l'ost du Roi Pepin. & grand prouesse faisoit lui & ses gens. Quand Murgullant avisa l'ost des Chrêtiens qui grand erre tenoient, il apella Valentin & lui dit: Chevalier, conseillez nous sur cette affaire; car je vois & connois que les Chrêtiens sont forts & en grand nombre. Murgullant, dit Valentin je vous dirai mon opinion; je conseille que nous envoyons un messager devers la Cité d'Angorie. & mandons à nos gens que nous sommes ici arrivé, & que demain ils ne faillent qu'ils ne saillent sur les chrêtiens, & que par devers la Vile fierement les assaillent, & nous de l'autre. par ce moyen, ne pourrons fuir ni échaper que tous ne soient morts ou pris. Par mon Dieu; dit Murgullant, vous avez bien avisé. or faut trouver un messager que cette chose parface & accomplisse. Sire, dit Pacolet qui fort subtil & cauteleux étoi, ne chercher autre que

moy

se mirent que des payens & Sarazins furent prins & sans secours tenus. Alors leurs banderent les yeux & en leurs narines les firent mener piteusement ; mais Dieu qui ses bons amis n'oublie point au besoin, les mettra dehors & les délivrera. & meneront Charlot Roi de France à joye honneur & basse, & au deshonneur des faux traitres Hauffroi & Henry. Cette bataille dura longuememt, car bien se deffendoient de part & d'autre. Valentin ne regardoit pas à sa vie sauver, à fraper & battre payens prenoit son étude. Si vint vers Brandiffer. si grands coups se donnerent l'un sur l'autre que tous deux à terre tomberent ; mais Valentin qui fut preux sur Brandiffer frapa si rudement que d'un seul coup lui fendit la tête & tomba tout mort. Quand le Roi Bruant vit que son frere Brandiffer étoit mort, il partit de la bataille avec l'Amiral de corde & le Roi Josué que la retraite firent sonner & vers les navires allerent pour eux sauver ; mais les Chrêtiens les suivirent de si près en reclamant S. George & S. Jacques, lesquels deux Saints ainsi que par aucuns bons Chevaliers ont depuis témoigné que les Chrêtiens montrerent en ce jour miracle contre les payens. Or furent les payens de si prés pris & atteint que plusieurs dedans la mer se jettoient & se noyerent, & en toutes manieres furent déconfits, quand la nuit fut venue les Chevaliers se retirerent dedans Angorie puis le lendemain saillirent dehors pour faire les trépassez enterrer. Là furent trouvez plusieurs Chevaliers, qui furent fort plains: mais sur les autres fut pleuré l'empereur de Grece Valentin & Orson menerent si grand deuil qu'on ne les pouvoit apaiser ; & Milon d Angler leur dit; enfant, ne pleurez plus, mais priez Dieu pour son ame, car pour toutes vos larmes en vie ne reviendra. Lors le Corps de l'Empereur firent porter dedans la Cité ainsi comme à Roi appartenoit firent ensevelir ; & plusieurs Messes, firent chanter & grand aumônes aux pauvres donnerent pour le repos de son ame; mais qui onques fit chere Valentin toujours pleuroit, ne pour reconfort qu'on lui peut donner son pere ne pouvoit oublier.

Comme Milon d'Angler retourna en France, & comme Valentin & Orson allerent en Grece.

Chapitre 94

LE Duc Milon d'Angler après que les payens eurent été une seconde fois déconfit devant Angorie print congé de Valentin pour retourner en France en lui disant. Ami Valentin je me veux retourner, je voudrois bien aussi tôt m'en retourner que vous m'apportâtes Valentin dit en plorant ja ne plaise à Dieu que de l'art plus je joue, car il est damnable. Celui qui me l'aprint en mourut méchamment, je croi que pour ce peché j'ai mon pere tué. Alors print congé de Milon d'Angler & avec tous les Barons de France se mit en chemin : Valentin & Orson prinrent conseil pour retourner à Constantinople ; mais premiers qu'ils partissent firent couronner le verd chevalier Roi d'Angorie, & lui firent par les Barons & Chevaliers du pays faire hommage, puis prinrent de lui congé, & monterent sur mer. Quand vint au départir, Orson appella Galatie, lui dit, ma Reine, je connois que de mon fait êtes enceinte d'enfant: mais sçachez que pour femme je ne vous puis avoir, car j'en ai une autre épousée, pour ce je vous ferai assigner rente tant que pourrez vivre honorablement sans danger de personne Sire, dit Galatie, je veux avec vous la mer passer, puis me mettrai en quelque Religion à Dieu servir pour vous & pour moi. Dame dit Orson, je m'y accorde Lors la mit sur la mer & tant nagerent qu'ils virent les tours de Constantinople, manderent à la Reine leur mere nouvelles de la mort de l'Empereur; mais ne manderent pas que Valentin l'avoit occis. Dolente fut la Dame, & d'autre part joyeuse de ces deux enfans qui en santé venoient; chacun en eut joye par la cité pour la venue de Valentin & Orson, Chanoines, Prêtres, Clercs, & Bourgeois saillirent de la cité en grand occasions & en toutes les Eglises furent sonnées les cloches & furent reçus honorablement, puis monterent au Palais, le dîner fut prêt, &

table le mirent accompagné de grands Barons, la Dame commença à parler & dit Valentin mon enfant, il convient savoir lequel d'eux tiendra l'empire de Grece; car je ne sai de vous deux lequel est le plus aîné si m'atens bien d'y ouvrer sagement. Dame, dit Valentin je veux que mon frere ce premier an le soit. Par ma foi dit Orson, il ne m'apartient pas d'aller devant vous, frere, je suis tenu à vous & non pas vous à moi, si serez Empereur; car de ma part je le veux. Adonc départirent cette chose, puis à la fin par les Seigneurs depuis fut apointé que tous deux gouverneroient l'Empire en paix & en amour; mais Valentin en si haut état ne demeura; car Valentin qui pour l'amour de son pere nuit & jour pleuroit; un matin appella Esclarmonde, & lui dit: entendez ma raison, vous savez bien que devant Angorie j'ai mon pere piteusement tué dont nulle confession n'ai faite. Si suis déliberé de m'en aller au Pape mes pechez confesser, & au Saint Pere demander penitence. Saluer ma mere & mon frere Orson, & devez venir au bous de quinze jours & lui baillerez ce brevet & à nul autre ne le montrerez. Tendrement plora la Dame tant que les larmes lui couloient en bas.

Comme Valentin prit congé de la belle Esclarmonde pour aller en la Cité de Rome, ses pechez confesser.

Chapitre 92.

TAnt lui dit, Valentin ne pleurez Dame pour moi & me baillez l'anneau dequoi je vous épousai. La Dame lui bailla, & en fit deux parties, dont il en garda l'une, & l'autre bailla à la Dame, disant. Ma mie, gardez cette partie, & pour chose qu'on vous dise ou raporte de moi ne croyez un mot si vous ne voyés l'autre partie que je porte avec moi, gouvernez vous sagement & servés bien Dieu & de fausses paroles vous gardés; car le monde est aujeurd'hui trop faux & decevant. A ces mots embrassa la Dame en plorant piteusement & prirent l'un & l'autre côté. Adon separtit Valentin accompagné d'un seul Ecuyer, & tant fit qu'il arriva à rome & se logea. Le lendemain vint en la grande Eglise où le Pape chanta la Messe. Valentin l'ouit de bon cœur & après la Messe devant le Saint Pere s'agenouilla demandant confession. Lors le Pape qui bien pensa qu'il étoit de haute maison, lui fit signe qu'il l'auroit, puis le Pape entra en sa chambre & fit venir Valentin qui fort pleuroit. Beau fils, dit le Pape, que veux-tu avoir que tant pleures. Hélas! dit Valentin, des pecheurs suis le pire. Là commença la confession & entre les fautes en plorent confessa qu'il avoit tué son pere & en demandant penitence. Quand le Pape entendit le cas de Valentin & regarda la grande repentance qu'il avoit de la mort de son pere, dont il eut pitié, lui dit: Mon enfant ne vous déconfortés point, car Dieu est puissant pour pardonner chose plus grande aller en votre logis, & demain matin vers moi retournés, si vous donnerai penitence au salut de votre ame. Valentin s'en retourna en son logis sans rien dire de son fait à personne, la nuit pleura & soûpira, & quand le matin fut venu il retourna en l'Eglise, & là trouva le saint Pere qui devant lui faisoit chanter la Messe. Aprés la messe le Pape l'appella & lui dit mon enfant entens ce qu'il te feut faire pour avoir de ton peché pardon. Premierement tu changeras ton habit & pauvrement iras vêtu & ton corps tant travailleras que de nul ne puisse être connu & puis aprês iras en Constantinople & sous les degrés de ton Palais tu logeras & seras sept ans sans parler, si Dieu tant de vie te donne & ue mangeras ne boiras fors du relief qu'on donne aux pauvres & en ce plutôt tu meur, tes pechés te sont pardonnés si tu vis sept ans. & ne fais la penitence jamais pardon n'auras.

Sire, dit Valentin tout ce ferai bien de bon cœur. Ainsi le Pape lui donna l'absolution. Et ainsi que dit l'histoire celui jour Velentin dîna avec le Pape, puis partit de la Cité, sans parler à son écuyer ni à nulle personne. Si vous dirai comme il parfit la penitence, & quelle vie il menoit.

come Valentin en grand douleur de son corps par fit la Penitence pour son pere qu'il a voit tué. Chapitre 62.

QUand Valentin, qui de la grace de Dieu fut inspere pour sa penitence par faire entra dedans un bois. aprés qu'il eut fait tondre ses cheveux, en ce bois fut longuement mangeant pommes & racines parmi les racines & épines que d'homme n'eût pû être connu ; aPrés il s,en a la en Constantinople, mais premier qu'il arrivàt pour lui fût grand devil parmi la Cité demené; car la belle Esclarmonde. qui son message n'oublia pas alla devers Orson, & lui bailla le brevet que Valentin lui avoit laissé Quand il eut lû il se Prit à pleurer angoilleusement. Frere, dit Esclarmonde Pourquoi larmoyez-vous tant ? Helas ? lui dit Orson, ce n'est pas sans cause, car mon frere Valentin s'en va Et par ces lettres me fait a sçavoir que jamais ne reviendra ; mais demeurere en exil pour ses pechez plorer, quand la Dame entendit que sont mari s'en alloit elle cheut pàmée, quand elle fut revenue, elle s'ecria en disant. Hélas ? mon ami, pourquoi sans me le dire vous êtes parti ? mal fortunée suis quand vous en allez sans jamais revenir, Grand devil demenoit la Dame & plus grand Orson, par la Cité furent tantôt les nouvelles que Valentin s'en étoit allé en espoir de ne jamais retourner. Esclarmonde pleure re Bellissat larmoye, & Orson soûpire. Longuement dura celui deuil parmi la Cité. & advint ainsi comme dit l'histoire qu'en celui jour dit à Fezonne qu, Orson avoit une autre Dame & en amours que de lui étoit grosse. dont tel courroux prit en son cœur que malade fût au lit, & en bref tems mourut, Grand deuil en mena Orson ; mais devant vous ay fait mention Or dirai de Valentin lequel arriva à Constantinople en si trés pauvre état que de nul ne peut être connu, il alla par les rues, & par les maisons des bourgois l'aumone querant pour ouyr des nouvelles, & puis s'en vint au Palais à l'heure que son frere Orson devoit souper ceux qui gardoient la table l'on batu chassé pour le bouter hors, mais il n'en fait semblant, compagnos, dit Orson qui fort regardoit sa contenance, laissez ce pauvre céans & plus ne le battez, car pour l'amour de mon frere Valentin, je veux que tous pauvres soient reçut, afin que Dieux m en veuillle envoyer nouvelles. Lors laisserent Valentin, par se commàndement d'Orson, lui ont porté du bon vin & viandes assez Mais il regarde une corbeille où étoit l'aumone des pauvres reliefs de la table & mangea, & a donc furent ébahis. Et quand la nuit que les portiers vouloient fermer les portes, sont venus vers Orson, & lui ont dit, ce molotru qui le fol contrefait, voulez vous qu'il demeure icy, je veux que vous souffrez & endurez de lui, & que vous le laissez faire à sa volonté, car par adventure c'est vœu ou promsse à Dieu promis quand il ne parle point, nul ne peut sçavoir qu'il est; ainsi demeura Valentin sous les degrez, & fit son lit de paille, le lendemain au matin Orson Par devant lui Passa, qui grand pitié en eut & l,aumone lui donna. APrès passèrent pour aller à l'Eglise; samere & sa femme Esclarmonde qui fort lé regarderent, & lui donnerent l'aumone, Helas ? pauvre homme dit Esclarmonde, comme pouvez vous sans couverture la nuit durer icy ? Mais s'il Plaît à Dieu la nuit en aurez. Valentin s'inclina en les remerciant, & les Dames passerent outre, & aussi tôt qu'elles furent passées Valentin vit deux pauvres! & tout leur donna cequ'on lui avoit donné: parmoi foi. dirent en se mocquant ce coquin est bien fol, quand il n,a rien & donne ses aumônes. Valentin dit en son cœur. Sire Dieu tout Puissant, veuillez à tous ceux pardonner qui de moi font dérision : car ils ne sçavent Pas ma sante miserable parquoi ainsi vivre me convient. Quand vint au diner aprés on donnoit à Valentin de toutes viandes mais il faisoit à puissance signes que de rien il ne maugeroit, sinon seulement de relufs. Et quand Orson connut sa condition il commanda que meilleur de sa table on mit en la corbeille & que le pauvre homme devant fût le Premier servi. Seigneurs Orson, par le Dieu en qui je croi, toujo

cœur me dit que ce pauvre homme fait quelque penitence qu'il a à Dieu promise; en ce point sur Valentin longuement de[...]ans son Palais sans être reconnu, tant qu'un chacun disoit que pource il étoit mort, parquoi le Roi Hugon fit Esclarmonde demander pour femme, depuis grande trahison brassa & entreprit

Comme le Roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, & comme il trahit O[r]son & le verd Chevalier.

Chapitre 63.

OR avoit en ce tems un Roi d'Hongrie, qui Hugon avoit nom, celui Roi ouit parler de Valentin; qu'il l'Empire de Grece avoit laissé & le pays déguerpi. Si vint en Constantinople & d'Orson fut bien reçu tant que par un matin Hugon apella Esclarmonde, & lui dit en beau langage. Dame, sachez que je suis d'Hongrie, & tient sous moi plusieurs grands Seigneurs; mais d'une chose je suis mal c'est que je n'ai point de femme & suis à marier pour laquelle chose je suis venu devers vous, j'ai entendu que le Chevalier Valentin jamais ne le verrez. Je vous requiers que pour moi vous me veuilliez avoir. si serez Reine de Hongrie couronnée & grandement honorée, car sur toutes autres êtes celle que mon cœur désire. Sire, dit la Dame, du bien & de l'honneur que vous me presentez humblement je vous remercie. Mais pour bien me repondre cherchez une autre femme, car encore est vivont mon ami Valentin, si suis déliberée de l'attendre sept ans. Et quand il seroit ainsi que mari voudrois prendre, à moi il ne faudroit point parler; mais à l'Empereur Orson, & à mon frere le verd Chevalier, car sans leur conseil jamais n'y consentirois pour chose que l'on me sût dire. Dame, dit Hugon, vous parlez honnêtement, et me plaît votre réponse. Lors s'en vint devers Orson, et lui demanda si de Valentin avoit ouy nouvelles. Franc Roi, dit l'Empereur Or[son] qui de lui pas ne doutoit, autre chose ne [...] [...]on par une lettre, disant qu'il est allé [...] pri[...] pour pleurer ses pechez, et dessus lui porte une partie de l'anneau dont la femme épousa, l'autre lui a baillée, & sur toutes choses lui a dit que rien de lui ne veuille croire, si la part de l'anneau elle ne voit Sire dit Hugon qui ces paroles bien nota; Dieu le veuille conduire, car c'est un vaillant chevalier; car vous dirai une chose que j'ai en mon courage, je suis déliberé en l'honneur de Jesus qui souffrit mort & Passion en l'arbre de la Croix pour nous, d'aller en Jerusalem voir & visiter le S. Sepulchre de notre Sauveur & Redempteur Jesus, je voudrois bien avoir trouvé compagnie. Et si venir vous plait à tout jamais en armes serons compagnons, & amis. Orson dit c'est bien ma volonté de faire le voyage, & longtems je l'ai promis de faire. Si vous dirai que nous ferons au partir de cette terre, nous irons en Angorie, je sai pour tout vrai que le verd Chevalier qui d'angorie est Roi nouvellement couronné, volontiers avec nous viendra. Bien me plaît, dit Hugon, allons là où il vous plaira. Lors print co[n]gé Orson de la belle Galatie & de sa mere Bellissant, puis monterent sur mer & en Angorie sont venus, le Roi honorablement les reçus & de la venue d'Orson fut joyeux, là firent grande chere, puis s'aprêta le verd Chevalier pour le saint voyage faire, avec eux sur la mer monta, ils sont venus en Jerusalem & ont pris logis pour la nuit reposer, puis au matin s'en sont allez devers le Patriarche puis devant eux la Messe chanta, puis parmi la ci[t]é les fit conduire pour le Saint Sépulchre & autres saints lieux visiter en grande dévôtion les pardons, gagnerent & le voyage doucement firent fors le Roy Hugon qui en son cœur portoit la trahison, par laquelle fit prendre tous les vaillans Seigneurs qui en lui se fioient, & emprisonner; car ainsi qu'ils visitoient bien dévôtement les Eglises le traître Roi Hugon s'en partit de leur compagnie & s'en alla au Roi de Surie, qui Rabastre avoit converti, & d'icelui Rabaste étoit frere du Roi d'Inde, qui devant la Cité d'Angorie mourut. Hugon le salua par Mahom & lui dit, Roi entendez à moi, & je vous dirai chose profitable. Sa-

chez, sire, que deux Chevaliers sont nouvellement venus que dessus tous doivent être de vous mal venus, car grande partie de votre terre payenne ont prise, perdu & exilée, & ont mis à mort, par cruauté le vaillant Branisser, Luear & votre frere le puissant Roi de Inde, & quand Roboastre entendit que son frere étoit mort, il dit dit à Hugon, Sire, me pourriez-vous les deux Chevaliers rendre, ouy, dit le traitre Hugon, mais que me donniez deux seaux d'or que portent les deux Chevaliers où leurs armes sont emprainctes, sire dit le Roy de Surie, trop serois ingrat si pour peu de choses, je vous éconduisois, les sceaux aurez & assez d'autres choses, si les deux Chevaliers me pouvez délivrer. Ouy, dit Hugon, & écoutez comment. En l'Hôtel du Patriarche, envoyez vos messagers, qui sçauront dire où ils sont. Ainsi fit le Roi de Surie, & huit cens hommes si bien armez, puis les envoya devers le bon Patriarche, qui par le commandement du Roi leur enseigna le logis, & les payens y allerent. Tantôt que Orson, & le verd Chevalier seroient à dîner. Si furent incontinent pris, liez, & menez devant le Roi. Hélas! dit Orson, le Roi Pepin, & les douze Pairs de France furent en cette Cité aux Sarazins vendus, ainsi puis-je connoitre que pareillement sommes trahis & déceus, en ce point furent menez devant le Roi de Surie, & quand il les vit, il leur dit fiérement, faux ennemis de notre Loi de vous tenir ai grand plaisir: or me dites vos noms; car je les veux savoir pour cause; sire, dit Orson, & ainsi me fait nommer, le Roi d'Angorie, dit je suis nommé le vert Chevalier. Par Mahom, dit le Roi de Surie, assez ai de vous deux ouit parler & croit que vous êtes les deux, qui par grande partie de ma terre a été exilé, & mes gens mis à mort, & avez un compagnon nommé Valentin si je le tenois par Mahom jamais de mes mains en vie n'échaperoit. Adonc les fit dépouiller, & les sceaux ôter, lesquels depuis à Hugon furent donnez. Orson & le verd Chevalier furent mis en une tour profonde au pain & à l'eau, longuement ils pensoient que le Roi Hugon fût mort par les payens: hélas! ils ne pensoient pas comme la chose alloit, car il est avec le Roi de Surie, qui leurs sceaux lui bailla dont il fut plus joyeux que jamais n'avoit été. Lors appella Gallera, un déloyal traître, qui longuement l'avoit servi; car tel maître tel serviteur. Sire, dit Hugon à Galeran, j'ai trouvé la maniere parquoi je viendrai à bout de mon intention, & pource qu'êtes mon neveu, & que longtems m'avez servi, si voulez être secret tant de biens vous ferai que serez content. Oncle dit Galleran, de moi ne vous doutez; car je sçai où vous prétendez, vous voulez avoir sur tout à femme la belle Esclarmonde. Il est vrai, dit Hugon, car celer ne le vous convient, il faut faire un lettre écrite canteleusement au nom d'Orson, car j'ai ses propres seaux, dont sera scellée. & tant que celles lettres soient ainsi délivrées. Orson, par la grace de Dieu: Empereur de Grece, à vous ma redoutée Dame & mere, à vous ma mie Galatie, & à votre sœur la belle Esclarmonde, toute humble recommandation, promesse: sachez que piteuses nouvelles au pays de par deça nous sont avenuez lesquelles par ces presentes vous écrit, si requiert à Jesus-Christ que patience vous donne. Mes Dames: sachez de certain qu'en Jerusalem j'ai trouvé mon frere Valentin, qui au lit de mort malade étoit, si m'a taut fait Dieu de graces que devant qu'il finit ses jours l'ai visité & parlé à lui: mais bien-tôt après il rendit l'esprit à Dieu, & à la fin il m'enchargea de vous mander ces nouvelles, & saluer de par moi la belle Esclarmonde, laquelle il m... sur toutes l'amour dequoi elle l'aim... ques, au plutôt qu'elle pourra qu'e... rie à aucun noble Prince; & que... mort elle ne prenne déconfort; ... Dieu pour son ame, & sachez q... n'envoye la moitié de l'anneau com... voit promis, car tantôt qu'il fut co... lui fut dérobé, & quand ces lettres ainsi faites, Hugon pour sa trahison couvrir, en fit faire une autre de par ... Chevalier & Orson ensemble.

Trés-chere & amiée sœur, assez nous avons fait sçavoir de votre loyal époux, & uotre bon frere Valentin, par laquelle chose nous de... considerant la grand beauté qui en vous est, & que trop peu de chose est de si belle Dame sans Partie ' & aussi pour accomplir la volonté du trépassé à qui Dieu fasse pardon, nous voulons en désirant votre honneur & profit croître & augmenter, que le puissant Roi Hugon, vous avez à mari & époux, si veuillez à ces chose obeir, & notre volonté parfaire: autant que doutez à nous déplaire, & pour verification de ce nous avons de nos propres sceaux ces lettres scelléer, afin de plus grand probation de verité, & sçachez que verd vous nous ne pouvons aller pour le present, car entre les Chétiens & Sarrazins est bataille donnée, laquelle nous attendons par la foy de Notre Seigneur Jesus-Christ défendre qui vous ait en sa garde. Quand les lettres de trahison furent ainsi dites les ferma. & des propres sceaux aux Chevaliers les scella, puis les bailla à son neveu Galeran & lui dit que à Constantinople lui convenoit aller vers la Reine Bellissant, & la belle Esclarmonde ces lettres porter & presenter & quand vous y aurez été j'irai aprés comme celui qui rien n'en sçait; pour labelle Esclarmonde requerir. Si ne doute pas qu'elle ne me soit accordée, Oncle, dit Galeran, le message sçaurai bien faire, car je connois bien votre cas. Lors lui bailla les lettres & Galeran se mit en chemin, & tôt arriva au Palais de Constantinople. à l'heure qu'on ...toit les tables. Si salua les Dames de par ...reur Orson & le verd Chevalier: puis ...ailes lettres. Messager, dit la Dame ..., comme se porte mon fils? Dame ...an, je le laissai en Jerusalem sain, ... point, ainsi come par les lettres ... cavoir plus à plein des affaires: les ... commanderent que le Messager fût ... Or étoit de coûtume que quand on ... boire ou manger, on faisoit venir ...in à la table ou en la salle pour mieux ...le lui, & pourtant qu'on scavoit qu'il ne mangeoit que le relief on lui bailloit, si bon que plus n en vouloit user: mais prenoit souvent ce qu'on jettoit aux chiens largement. Il ouit bien las nouvelles du messager si pensa qu'il feroit. Les Dames se leverent de table, & aprés graces rendue, Bellissant fit venir un Secretaire qui leur dit le contenu, & bien l'ouit Valentin, qui étoit en la salle, & nul semblant n'en fit, il ne faut pas demanderle grand deuil & la m...ntation des Dames, qui fut menée pour Valentin, qu'on disoit qu'il étoit mort; car ils ne connoissoient les sceaux des deux bons Chevalliers. La belle Esclarmonde de ses habits dérompit, & ses cheveux tiroit, disant pauvre femme de toutes la plus douloureuse, pour quoi ne vien la mort sans me laisser plus vivre Las! Valentin pourquoi ne suis-je allée avec vous pour vostre corps estayer, Frere verd Chevallier, & vous Empereur Orson, trop avez dur courage, que si-tôt me voulez marier Helas! comme doit ellé jamais prendre mary, qui des vaillans a perdu l'excellence des bons & meilleurs, des preux le plus hardi, & la rose d'honneur, la fleure de chevalerie, des nobles le miroit, l exemplaire des courtois, de loyauté le patron, des sages lélite, Fransse mort qu'as-tu en pensée quand par toi je suis hore de toute humaine ioye? iamais ne quiers avoir liesse, mais touiours en languissant pleurer celui qui de tous les humains étoit digne d'honeur. iamais autre mari n'aurai, mais en continuelles douleurs mes iours userai: mais en continuelles douleurs de douleurs que pour lui portoit la belle Esclarmonde, dont avoit grand pitié: mais pour doute & connoissance en sont cœur portoit sa douleur, & quand Bellissant vint qu'Esclarmonde se dé confortoit tant, au mieux qu'elle pût la réconforta — Ma fille prenez en gré la douleur, & quand Bellissant vit qu' Esclarmonde se déconfortoit tant au mieux qu'elle pût la reconforta. Ma fille prenez en vous patience vous sçavez qu'il étoit mon fils, si en dois étre au cœur dolente; mais quand ie considere qu'il n'y a nul remede, il vaut mieux prier Dieu pour son

ame que tant pleurs jetter, pensez à ce que votre frere le verd Chevalier & Orson vous mendent Lors dit Esclamonde dequoi me parlez, vous, quel mariage peut-on faire de celle qui l'a espoir d'avoir jamais joye : Dame pour Dieu ne me parlez plus, car jour de ma vie je ne veux avoir merci Fille, dit Bel lissant vous êtes mal avisée car puis que si haut homme comme le Roi Hugon vous veut avoir, vous en serez mieux prisée, & vous dis qu,il pourra encore tél venir à qui je me marirai, A ces parolles entra la belle Esclarmonde en sa chambre, & tendrement pleura, & Valentin est sous les degrez qui en son cœur pense dont telle trahaison peut être venue. Advint qu'au bout de quatre jours le traître Hugon pour son entreprise parfaite arriva en Constantinople, & là fut en grand honneur reçû : mais Esclarmonde ne lui montroit semblant d'amour, MaDame bien avez oui par les lettres que Galeran vous a baillees comme Valentin votre mari est mort, dont je suis dolent. Si est la chose ainsi accordée par leur bonne volonté. & de liberation, & pour avoir alliance ensemble que je dois avoir Esclamonde pour épouse, Sire dit-elle, ie vous promets ma foi que jen'ai nul courage de vous ni d'autre avoir. Or est Valentin en la salle qui toute la trahison écoute,& en son cœur sa notte, puis dit Bellissant, ma fille ne croyez pas votre courage, ni ce que le cœur vous dit, car bien sçavez le verd Chevallier & Orsonce qui vous est necessair, & contre leur volonté faire il en sont marris. Quand Esclarmonde oui les nouvelles fut fort pensive, tant fut la chose mené que pour complaire elle fut d'accord d'avoir le Roi Hugon dont il fut fortjoyeux ; mais peu dura.

Comme Bellissant & Esclarmonde sçûrent la trahison & fausse entreprise du Roi hugon.

Chapitre 71.

ET quand le saint homm Valentin apperçût que sa min étoit trahie, grand pitié lui en print, si entra en une Chapelle de Notre dame, où ilavoit accoûtumé deprier Dieu, si s'agenouilla devant l'image, votre frere le verd Chevalier & Orson votre mere fille, & en celle de Redemteur du monde, & dit Vierge Marie, entendez ma priere, & moi qui suis pauvre & miserable pecheur, c'est qu'il te plaise prier ton cher fils que le puisse ma me Esclarmonde deffendre de la trahison qui contre elles est faite. Quand Valentin eut son oraison finie, Ange vint àlui qui lui dit Valentin, Dieu a ouy ta priere, va hors de la Cité, & trouveras un un pelerain, prends ses hapiliemens, son bourdon & sont écharpe ; & quand ses habits auras vêtu retourne en ton Palais, & conte devant la compagnie latrahison telle que tu la connois; car ja ne seras conu. Vrai Dieu, dit Valentin, ie te remercie. Lors partit, & trouva le Pelerin & print ses habits, puis retourna au Palais où les Dames étoient & le Roi Hugon, qui plusieurs paroles seintes disoit à Esclarmonde. Toute la compagnie il salua & puis dit tout haut à la Reine Bellissant. Dame je vous prie que me montrezla femme de Valentin, pelerin dit Hugon, àqui la couleur mua, allez en la cuisine & puis vous aurez l'aumône. Adonc dit Valentin, jeveux parler à elle, & lui faire un message. Pelerin, dit elle je suis celle que vous demandez, Madame en bonne heure, i'ai vû votre mari qui par moi vous salue & vous vous fait sçavoir par moi que devant trois jours il sera cé ans. Pelerin. dit ladame avise que tu dis, car j'ai eu nouvelle certaine qu'il est mort Dame, dit Valentin, ne le devez : car ie me livre à mouri[r] core n'est envie, & si dedans trois j[ours] le voyez. Et quand Hugon ouit le[s] qué Valentin aux Dames disoit, se[c] saillit du Palais & sur sont cheval m[...] retourner, tous furent émerveillées mes & vouloient le pelerin festoyer. iln'en voulut rien faire, & leur dit, dames pardonnez moi, car j'ai mes pagnons en la Ville que je vais voir. Lo[rs Es]clarmonde lui donna argent. Er quan[d] hords on demanda où étoit le Roi I[...]

par ma foi, dit une Demoiselle, je l'ai vûe presentement courir sur son cheval, & sur ses paroles Galeran entra qui son oncle demandoit. Belissant dit, de bonne heure êtes venu, car jamais n'échapera tant qu'aurez la trahison contée. Et quand Galeran ouit ces paroles commença à trembler : Hélas! Dame, pour Dieu ayez de moi mercy, & vous dirai la verité. Mon oncle le Roi Hugon a cette trahison faite ; & a vendu aux payens dedans Jerusalem Orson & le verd Chevalier, puis il conta au long comme avez ouy devant. Là fut un grand deuil. Et quand Galeran eut tout dit, se partit croyant être échappé : mais le Prevôt le fit pendre & étrangler. Valentin laissa là sa robe de Pelerin, & là reprit ses habits & vint au Palais : Pauvre, dit Esclarmonde, où avez vous été, je crois que vous êtes déplaisant que marier je me veux ? Valentin inclina la tête, la laissa & se prit à Dieu prier. Esclarmonde lui avoit fait apporter une couchette, mais il couchoit à terre, & ainsi parfit sa pénitence.

Comme Orson & le verd Chevalier furent délivrez des prisons du roi de Surie par apointement, & de la guerre qu'ils firent au Roi Hugon.

Chapitre 72.

LE Roi de Surie qui en ses prisons tenoit Orson & le verd Chevalier, les fit devant lui amener, & dit : Seigneurs, vous ayez que j'ai poissance sur vous, & que pouvez rien sur moi, & je sai bien que s ceux qui plus avez notre loi & nomoleitée : je jure mon Dieu Ma- jamais ne m'échaperez que mou- ous fasse, fors que vous me ren- é d'Angorie avec le Château fort autres fortes places que vous te- vos mains, Sire, dit Orson, nous ne s pas si ne nous rendez le Roi Hu- tenez, le Roi de Surie dit, ne me le lui, car il s'en est allé, & par lui trahis. Quand Orson entendit cela, veillé & a juré qu'il s'en vengera. Par ma foi, dit le verd Chevalier, je ne vous faudrai pas. Or ont accordé Orson & le verd Chevalier au Roi de Surie sa demande pour leur vie sauver, & sont retournez en Constantinople, où grand deuil fut appaisé, car a dit Esclarmonde comme elle a sçu nouvelle par le Pelerin de Valentin, dont joyeux fut Orson, car sur toute chose il désiroit sa venue, celle nuit coucha Orson avec Galatie, & engendra un fils qui eut nom Morant, lequel tint le Royaume d'Angorie, & ne demeura gueres qu'Orson mit son armée sur mer pour aller en Hongrie. Et quand Hugon le sçut, il lui envoya demander s'il vouloit la Cité d'Angorie, & pour l'amour de son Armée recompenser il lui donneroit quatre chevaux chargez de fin or, & s'il y avoit nul qui de la trahison le voulut accuser, il se combattroit à tous, pourvû que ce ne fût Orson. Et le message fait, le verd Chevalier jetta son gage contre le Roi Hugon, & qu'il se trouva dehors des murs de la Cité d'Angorie. Le Roi Hugon vint au champ bien armé ; mais le verd Chevalier y fut le premier. Et quand ils furent prêts ils fraperent des éperons, & de grande force sont venus que leurs lances rompirent, puis mirent les mains aux épées, Dieu sait quels coups ils se donnerent ; car le verd Chevalier bailla tel coup au Roi Hugon sur le heaume qu'une partie de la tête lui coupa jusqu'aux épaules, & cheut pâmé. Lors fut honoré le verd Chevalier, puis Hugon se revint & demanda un confesseur, & lui conta toute sa trahison, & en cette place il mourut. Orson fit prendre le corps & honorablement enterrer en une Abaye qui près de là étoit & lui fut tel honneur fait qu'il lui apartenoit, parce qu'il étoit Roi, & demeura la Noblesse. Tant bien furent informez de la trahison d'Hugon, que par le conseil des Sages rendirent à l'Empereur Orson la Ville d'Hongrie, & tout le pays ; lequel en print possession & aussi en reçut les hommages,

Puis après il s'en retourna en Constantinople, & le verd Chevalter, Valenntin fut joyeux de ce

jusqu'il les vit en joye & en prosperité. Mout s'émerveilloit Esclarmonde de ce que Valentin ne venoit & disoit. Ha! mauvais pelerin tu m'as trompé quand tu me dis que mon ami Valentin viendroit au tiers jour, & je n'en ai nouvelles en quelques manieres du monde. Hélas! elle ne pensoit pas qu'il fût si près d'elle; car il étoit dessous les dégrez de son Palais, Ou du vouloir de Dieu finira tantôt ses jours, adonc le connoîtra.

Comme au bout de sept ans, Valentin dedans le Palais de Constantinople finit ses jours & écrivit une lettre par laquelle il fut connut, & comme Orson fit penitence. Chapitre 64.

AU terme de sept ans, que ce saint homme Valentin eut grande peine & tribulation sa penitence acheva, & plût à Notre-Seigneur l'ôter hors de ce monde, & l'apeller en gloire. Il lui prit une maladie, dont mout se sentit affoibli, & en remercia Dieu dévôtement. Hélas! dit Valentin, mon Créateur, qui a ta semblance me créa, ayes merci de moi, qui suis un pauvre pecheur & te plaise me pardonner la mort de mon pere, & tous les pechés qu'oncques je fis depuis que je suis né; vrai Redempteur de tout le monde, ne consideres pas ma folle jeunesse, laquelle j'ai follement passée en plaisirs mondains, ne me veuille pas condamner; mais par ta sainte misericorde, en tes mains ma pauvre ame veuille recevoir & défendre du diable. En disant ces paroles, un Ange de Paradis s'aparut à lui, qui lui dit. Valentin, sçache de certain que dedans quatre jours de ce monde partiras; car c'est le vouloir de Dieu. Hélas! mon Dieu, dit Valentin, bien te dois remercier, quand par l'Ange la fin de mes jours me fais à sçavoir. Adonc le saint homme fit signe qu'on lui apportât encre & Papier. Lors Valentin écrivit comme lui-même en habit de Pelerin a la trahison découverte, & tout l'état de sa vie, puis y mit son nom, & la partie de l'anneau ploya dedans, & en sa main la tint. Et après ces choses fit un Prêtre venir auquel dévôtement ses pechez confessa, & les Saints Sacremens reçû, & à cette heure trépassa.

Et celui jour pour lui commencerent à sonner les cloches de la Cité, dont le peuple fut fort émerveillé, & l'Empereur Orson, & tous les Seigneurs & Barons descendirent & trouverent le Prêtre près du Saint Corps: Ami, dit l'Empereur Orson, pourquoi estce qu'ainsi fort sonne par toute la Ville, Sire, dit le Prêtre, je crois que c'est un miracle que Dieu veut montrer pour cetui saint Homme; car tout ainsi qu'il a rendu l'esprit, les cloches ont de toutes parts commencé à sonner. Et quand Orson vit que le pauvre homme étoit en ce lieu trépassé, il fut mout pensif & s'émerveilla. Par ma foi, dit-il, je croi que cetui soit saint Corps, & que pour lui Dieu fait miracle. Lors avisa qu'il tenoit la lettre en sa main & le cuida prendre; mais ne la pût avoir fors seulement la noble Dame Esclarmonde; car tout incontinent qu'elle lui toucha, la main s'ouvrit, à son plaisir prit la lettre si fût tantôt déployée. Lors Esclarmonde vit & connut la moitié de l'anneau Seigneurs, dit-elle, tantôt aurai-je nouvelle de mon ami le noble Valentin. Si eut un Secretaire qui lût les lettres où étoient tous les faits du saint homme. Si ne mandons pas les grandes douleurs & complaintes d'Orson, de Bellissant, & Esclarmonde, car trop aveit le cœur dur qui adonc ne pleuroit. La belle Esclarmonde ainsi presque morte se jetta sur le Corps en faisant tels regrets qu'il sembloit qu'elle dût mourir. Hélas! disoit la bonne Dame, que dois-je faire quand j'ai perdu m[illegible] joye & mon esperance. Hélas! mon a[illegible] lentin, qu'aviez-vous en pensée quan[illegible] de moi êtes venu mourir en pa[illegible] grande misere, sans me donner a[illegible] noissance de vous. Hélas! je vous [illegible] vû en très-grande pauvreté, froid[illegible] vail sans vous donner confort. Or [illegible] sur toutes la plus fortunée quand je [illegible] connoître ni aviser cetui que tant [illegible] servir longuement en amere tribula[illegible] me vraye & loyale épouse, puis bai[illegible] & ses mains en merveilleuse dé[illegible] après le grand deuil le Saint Cor[illegible]

tent terre en la grande Eglise de Constantinople en si grand compagnie que nul par les rues ne se pouvoit tourner. Et ne demeura pas fort longuement que le corps fut canonisé & mis en un sépulchre.

Si montra bien Dieu qu'il étoit bien digne d'être Saint appellé ; car le jour de son t épassement furent malades de quelque maladie qu'ils fussent entachez, qui son corps visitérent, tous sains & guéris. Si ne demeura guéres après la mort du noble & vaillant Valentin, qu'Esclarmonde se rendit Nonaine, & dit l'Histoire, qu'elle fut Abbesse d'une Abbaye qui en l'honneur de Saint Valentin fut fondée. Ainsi partit de ce monde le glorieux Corps Saint : & Orson demeura Empereur de Grece ; qui sept ans seulement aprés la mort de Valentin gouverna l'Empire. En celui tems eut un fils de Galatie nommé Morant, celui Morant en son tems possèda le Royaume d'Angorie ; & dans les sept ans mourut Galatie, dont l'Empereur Orson grand deuil demena. Et depuis le mort d'elle il ne mangea que pain & racines & petits fruits, que parmi les bois trouvoit, si lui advint une nuit une vision qui lui sembla qu'il vit toutes les portes de Paradis ouvertes, & si vit les joyes des sauvez, les siéges des Saints couronnez en la gloire des Anges qui mélodieusement chantoient, devant le Sauveur du monde. Puis vit après entre deux autres roches, [illegible] profond d'une vallée obscure & ténébre[illegible], le gouffre d'enfer où étoient les dam[illegible] [illegible]ns au feu ardent, les autres en bouil[illegible] [illegible]udieres, les autres pendus par leurs [illegible] [illegible]es autres assaillis & environnez [illegible] & généralement vit toutes les [illegible] [illegible]er, qui sont horribles & épou[illegible] [illegible] raconter, après laquelle vision il [illegible]it effrayé, & émerveillé des choses [illegible] vûes, & en pleurant piteusement [illegible] [illegible]erd Chevalier, & lui dit : ami, je connois que le monde est de petite [illegible] & de petite durée, [illegible] tout n'est [illegible] vaine gloire des pompes & [illegible], déplaisant à Dieu, & au salut [illegible] profitables, pour laquelle chose je vous prie que mes deux enfans veuilliez panser, & en bonnes mœurs les conserver en telles manieres qu'ils puissent l'Empire de Gréce bien gouverner au gré de Dieu & du monde ; car la charge je vous en laisse, comme celui qui sur tous les hommes du monde, ai parfaite fiance, & sçachez que le demeurant de mes jours je veux mener vie solitaire, & le monde abandonner, & dès cette heure je renonce à tous les honneurs mondains, & prens congé de vous. Et quand le verd Chevalier ouit ces paroles, il se prit à plorer & Orson le reconforta, & lui dit doucement. Hélas ! pour moi ne pleurez plus, mais priez Dieu pour moi qu'il me donne force & puissance de mon vouloir accomplir. Puis se partit Orson en deffendant au verd Chevalier que son entreprise ne déclarât à personne. Si s'en alla en un grand bois où le demeurant de ses jours mena vie sainte, tant qu'après sa mort fut Saint canonisé & fit plusieurs miracles ; & le verd Chevalier gouverna les deux enfans en telle maniere qu'ils furent sages, vaillans & de tout le peuple aimez si tinrent paisiblement l'Empire de Grece, & le Royaume de Hongrie, & plusieurs autres terres payennes qu'ils conquêterent, lesquelles choses sont plus à plein déclarées aux Livres héroïques & croniques, qui depuis ont été faits. Si me veuillez pardonner, car de Valentin & Orson ne vous sçaurois plus avant écrire, fors que celui qui souffrit mort & Passion veuille donner sa gloire à tous ceux qui écouteront cétuy Livre, laquelle nous doient le Pere, le Fils & le St. Esprit.

Amen.

FIN.



CY COMMMENCE LA TABLE

DE CE LIVRE NOMMÉ ET INTITULÉ Valentin & Orson, lesquels étoient Freres & Enfans de l'Empereur de Grece, & Neveux du très-puissant & redouté Pepin Roy de France.

TOus Princes & autres Seigneurs, qui prenez plaisir à lire tous Livres, je vous veux raconter la vie des deux Nobles Seigneurs Valentin & Orson, neveux du Noble & vaillant Pépin Roi de France: pour voir la déclaration dudit livre plus amplement, lisez premierement cette presente Table, en laquelle on trouvera que ce présent Livre contient soixante & quatre Chapitres, lesquelles parlent de plusieurs belles & diverses matieres, lesquels pourront voir ceux qui liront ce présent Chapitre au long.

[...]SSION DU ROY.

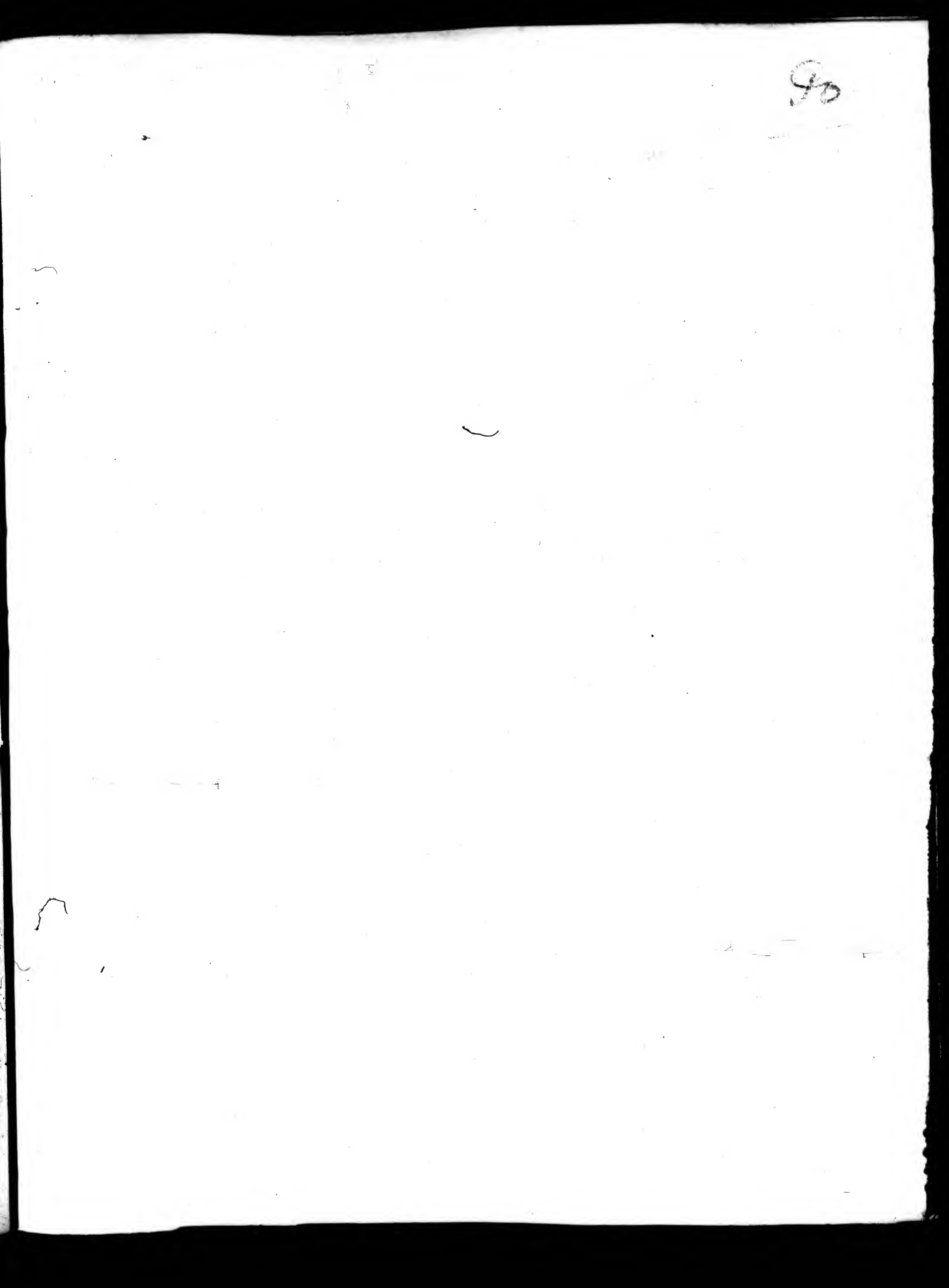
[...] France & de Navarre [...] nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'ils apartiendra : Salut. Notre bien amé Pierre Garnier, Imprimeur & Libraire à Troyes, nous ayant fait suplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression de plusieurs petits Livres intitulez : *Saint Alexis, Ste Catherine, Reine Tragedie, Arlequin, Empereur dans la Lune, Histoire de Gallien restauré, de Melusine, Huon de Bordeaux, Calendrier des Bergers, Pierre de provence, de Fortunatus, de Tiel-Ulespiegle, d'Esope, de Gargantuas, de la belle Heleine, de Valentin & Orson, Conquête de charlemagne, les Secrets de Nature, la Ville de Paris en Vers Burlesques, Rencontre de Verboquet, Comédie des proverbes, Miroir des femmes, Histoire du bon Homme misere, Rencontre de Gros-telard, Histoire de Jean de paris, l'Arrivée du Toulousain, Robert le Diable, Patience de Griselidis, Explication des Songes, complimens de la langue françoise, la femme mécontente, miroir d'Astrologie, l'art de panser les chevaux, Richard sans peur, Jeu de Piquet, le maréchal expert* : Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Livres cy-dessus specifiez en un ou plusieurs volumes conjointement ou séparément, en tels forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, suivant & conformément aux Réglemens de la Librairie, & qu'avant de l'exposer en vente, les Manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'Impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, és mains de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, Commandeur de nos Ordres ; Et qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre-dit très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits livres, foy soit ajoûtée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le 17 septembre, l'an de Grace 1736.

Et de notre Regne le vingt-deuxiéme.

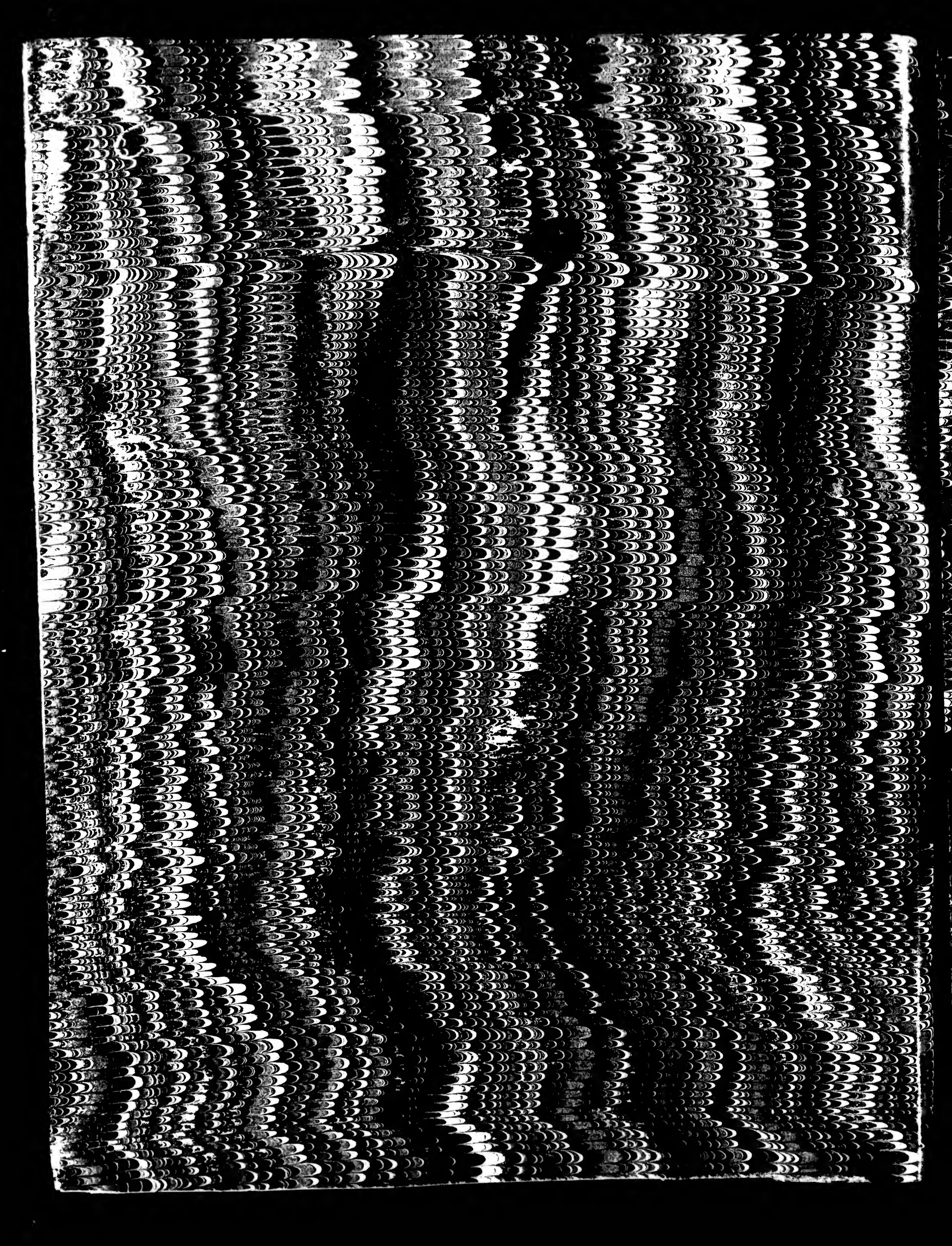
Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

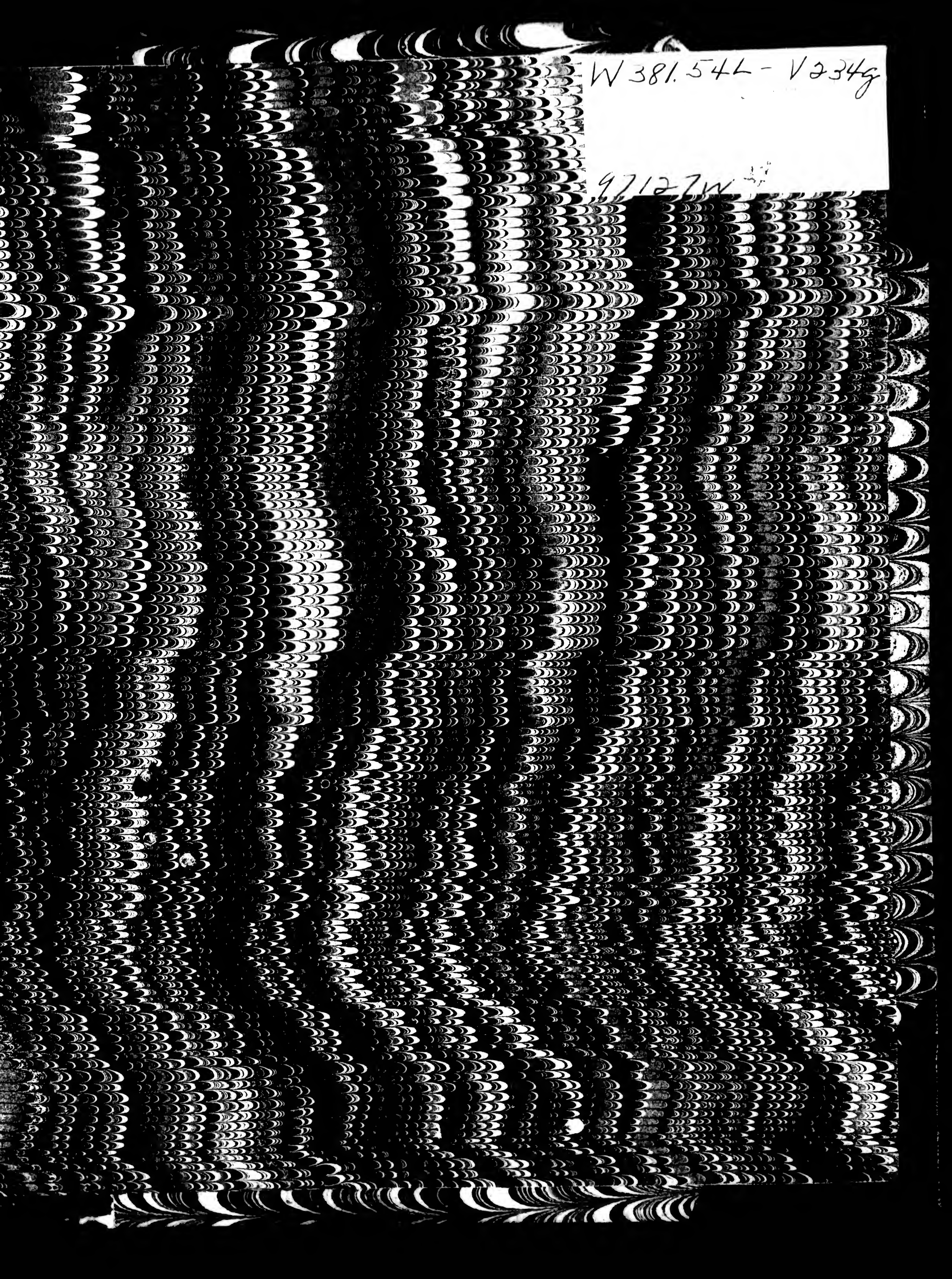
Registré sur le Registre IX. de la chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 348 folio 326, conformément aux anciens Réglemens confirmez par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 24 Sept 1736.

G. MARTIN, Synd.








W381.54L - V234g
97127W

